

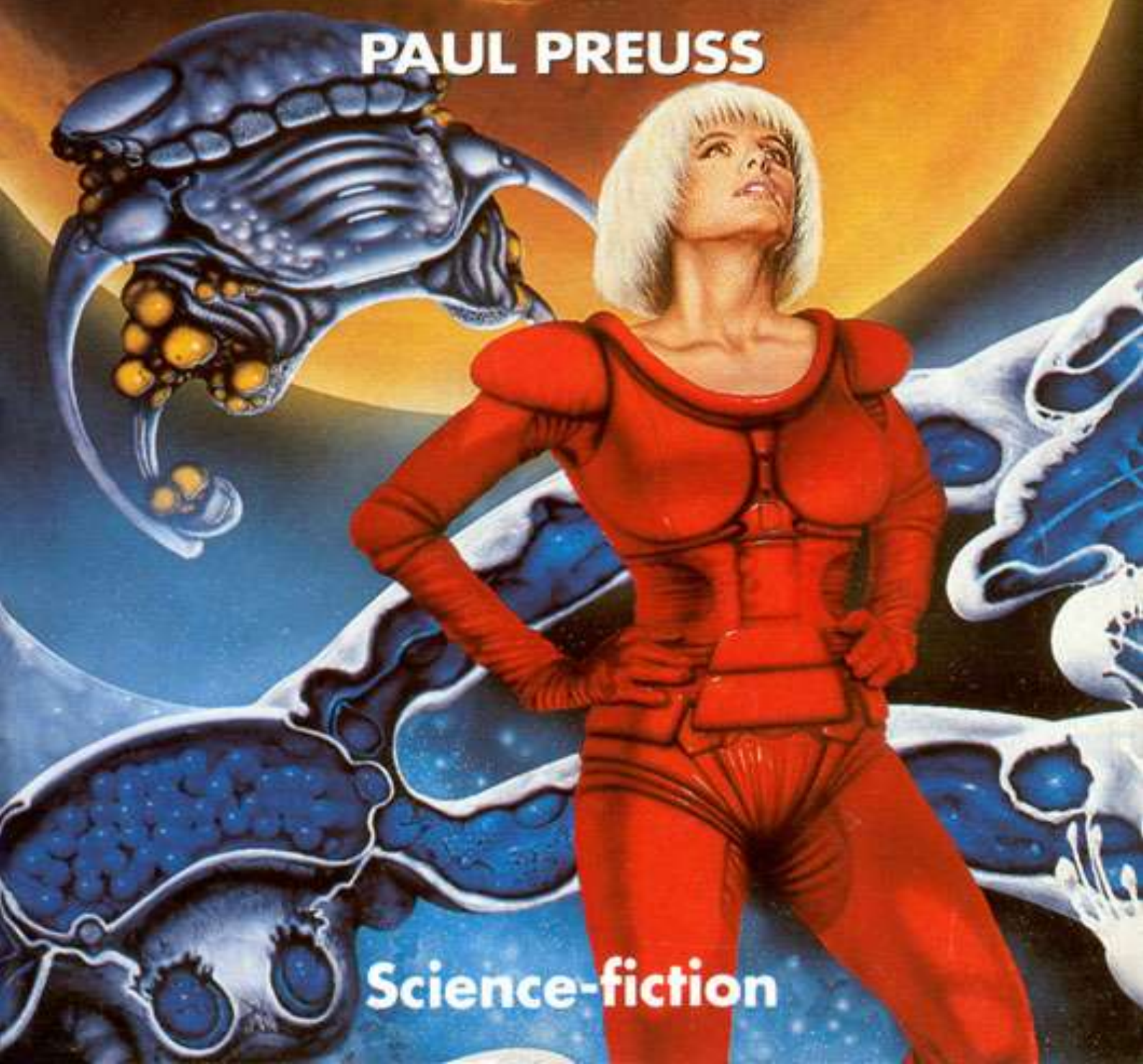


ARTHUR C. CLARKE

Base Vénus

Les lumineux

PAUL PREUSS



Science-fiction

ARTHUR C. CLARKE

Base Vénus-6

Les lumineux

PAUL PREUSS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-PIERRE PUGI



ÉDITIONS J'AI LU

Car les nefs des Phéniciens n'ont pas de timonier ni de gouvernail comme les autres, mais elles pensent comme les hommes.

Homère, *L'Odyssée*, rhapsodie VIII

Titre original :

ARTHUR C. CLARKE'S VENUS PRIME
Vol.6 : THE SHINING ONES

Byron Preiss Visual Publications, Inc., 1991
Pour la traduction française :
Éditions J'ai lu, 1993

PROLOGUE

Klaus Muller battait la semelle sur la terrasse du chalet de location dans l'espoir de réchauffer ses orteils engourdis. Les neiges de la Jungfrau ne fondaient jamais et, bien que ce fût le début de l'été, une cascade d'air froid s'était déversée dans le col au coucher du soleil. Klaus n'en avait cure, il lui semblait avoir remonté le temps d'un siècle et demi, ou plus, jusqu'à une époque où de telles nuits étaient banales... aussi belles mais bien moins rares.

Dans la vallée visible en contrebas les lumières du village scindé par la bande noire d'un torrent communiquaient un peu de leur chaleur aux alpages perdus dans l'obscurité. La fragrance estivale de l'herbe se mêlait aux senteurs balsamiques des pins et à celle minérale et subtile de l'eau glacée qui coulait sur le granite. Le ciel nocturne était aussi limpide que du cristal, un dôme bleu foncé scintillant d'étoiles argentées semblable à une boule de sapin de Noël observée de très près.

La voix d'un petit garçon interrompit ses rêveries, lourde de mépris :

— Tu n'y arriveras jamais. Laisse-moi faire.

— Non ! Je viens de le rater par ta faute !

Cette réplique vibrante d'irritation avait été lancée par un enfant encore plus jeune.

À un angle de la terrasse ses deux fils aux joues rougies par le froid se bousculaient pour s'approprier la télécommande du télescope. Quand le cadet, Hans, le heurta, l'instrument d'optique dansa sur son petit trépied.

Klaus ne souhaitait pas intervenir. Hans et Richard feignaient d'être en colère. S'ils s'affrontaient, c'était simplement en raison de leur impatience de découvrir dans le ciel ce qui faisait depuis trois jours la une de tous les journaux radiophoniques et télévisés du système solaire.

Un énorme vaisseau qui quittait le secteur de Jupiter sur une colonne de flammes aveuglantes pour plonger vers le soleil. Long de trente kilomètres, c'était le plus gros objet d'origine artificielle jamais vu par des humains, bien plus imposant que les stations spatiales en orbite autour de la Terre, de Vénus et de Mars, la plupart des astéroïdes ou encore les lunes martiennes. Malgré ses dimensions, il restait invisible à l'œil nu même avec un ciel aussi dégagé. Mais des spécialistes avaient calculé sa trajectoire et communiqué ses coordonnées. Un instrument d'amateur d'aussi bonne qualité leur permettrait de l'observer sans peine.

— Là ! C'est lui ! hurla le cadet, qui avait saisi les données malgré les interventions incessantes de son aîné.

Dans un bourdonnement de moteurs, le télescope s'était stabilisé sur ses petites pattes et avait orienté son optique vers une cible qui venait d'apparaître sur le moniteur...

— Oh, oh, *oh* ! s'exclamèrent à l'unisson les deux enfants émerveillés.

Avant de sombrer dans un mutisme profond.

Klaus se rapprocha, attiré par ce qu'il voyait sur l'écran. Il respira à pleins poumons puis libéra son souffle, qui se changea en vapeur. En début de soirée la vid avait diffusé des images bien plus nettes du vaisseau, mais le découvrir soi-même à l'aide d'un instrument d'optique personnel lui apportait une autre réalité.

— Ils disaient qu'il était hérissé de machins qui dépassaient de tous les côtés, déclara Hans.

— Ils se sont *rétractés*, lui répondit Richard.

— Pourquoi ?

Son aîné ne s'accorda qu'un bref instant de réflexion avant de répondre :

— Ce sont des *extraterrestres*.

Ce qui constituait une explication excellente et, bien qu'exprimée en moins de mots, identique à celles fournies par la plupart des adultes qui se proclamaient des experts.

Cet appareil ne ressemblait pas à ceux des humains. Il n'avait ni réservoirs de carburant bulbeux, ni tuyères disgracieuses, ni antennes paraboliques, ni mâts de

télécommunications, ni soutes amovibles, ni machines protubérantes diverses collées à sa coque, sur laquelle on ne pouvait voir aucun drapeau ou cocarde, symbole ou nombre. Cet ovoïde argenté avait des lignes aussi dépouillées qu'une goutte de pluie. Seul son mouvement régulier et d'une lenteur apparente trompeuse sur le décor d'étoiles fixes indiquait qu'il se déplaçait en fait à une vitesse vertigineuse.

La veille seulement, un observateur non averti eût pris ce vaisseau pour le noyau d'Amalthée, une lune de glace jovienne qui venait mystérieusement de fondre. Un an plus tôt, des geysers étaient apparus à sa surface pour expulser sa masse dans l'espace. À la fin du processus, il ne subsistait de ce satellite de Jupiter que cet œuf miroitant.

Une expédition était entre-temps partie étudier le phénomène. Son responsable, le Pr J.Q.R. Forster, ex-enseignant au King's College, l'université de Londres, était devenu célèbre pour avoir déchiffré le langage de la Culture X, cette civilisation extraterrestre qui avait laissé une importante collection de fossiles et des fragments de textes sur Vénus et sur Mars. Leur groupe comptait six autres membres, dont l'inspecteur Ellen Troy du Bureau du Contrôle spatial.

Peu après leur arrivée sur place, ils avaient été rejoints dans des circonstances dramatiques – dont les détails n'avaient pas encore été divulgués au public – par la plus grande célébrité de la vid, l'éminent historien sir Randolph Mays, et sa jeune assistante.

Amalthée faisait l'objet de folles spéculations mais le Pr Forster avait gardé ses découvertes confidentielles. Seuls les responsables du Bureau du Contrôle spatial savaient ce que cet homme et son équipe avaient découvert avant que la gangue de glace d'Amalthée n'eût entièrement fondu et révélé son noyau.

Cet organisme déclarait avoir perdu tout contact avec l'expédition, peu avant que l'appareil extraterrestre ne fût propulsé par un jet de feu. Nul n'aurait pu dire ce qu'étaient devenus Forster et son équipe.

À présent, la moitié des habitants du système solaire observaient ce vaisseau avec un mélange d'émerveillement et de crainte. Sous peu – dans quelques jours, s'il conservait son cap

et sa vitesse – il atteindrait l'orbite de la Terre dont il se rapprocherait bien plus que ne l'avait fait tout autre objet de cette taille.

Klaus songeait à tout cela lorsqu'il entendit glousser le seul téléphone du chalet.

Il se demanda avec irritation qui pouvait oser l'importuner à une heure pareille. Il ne resterait que peu de temps auprès des siens et il avait ordonné au secrétariat de ne lui retransmettre aucun appel. Un instant plus tard, Gertrud apparaissait sur le seuil pour lui annoncer d'une voix à la fois posée et légèrement contrariée :

— C'est Goncharov. Il affirme que c'est urgent.

Elle lui tendit le combiné.

Une fraîcheur autre que celle de la nuit hérissa le duvet sur la nuque de Klaus. Non qu'il eût des raisons d'éprouver de l'appréhension, ou de la colère. Il connaissait Goncharov depuis assez longtemps pour le considérer comme un ami ; mais il en découlait que cet homme ne l'eût pas dérangé sans raison valable. Pour ne pas inquiéter son épouse il feignit d'être détendu lorsqu'il prit l'appareil.

— Klaus ? C'est Mikhaïl. Nous avons sur les bras un sérieux problème dont je ne peux pas vous entretenir par téléphone.

— Je me doute que c'est important, Mikhaïl, mais ça ne pourrait pas attendre ? Je serai au bureau dès lundi.

— Il faut absolument que vous passiez demain à l'ambassade... j'enverrai un hélicoptère vous chercher.

— Si c'est urgent à ce point, je peux redescendre par mes propres moyens.

La représentation du Traité d'Alliance Nord Continental auprès de la Région Libre Helvétique était installée à Berne, à moins de cent kilomètres par la route de ce chalet de location.

— Oui..., fit Goncharov avant d'hésiter. Mais nous devons alors ramener votre voiture à votre femme.

En entendant ces mots, Klaus devina aussitôt la nature du problème... et il sut qu'il ne reviendrait pas auprès des siens avant la fin de cette semaine de congés.

— C'est très urgent, Klaus. Vous seul pouvez nous aider.

Il soupira.

- Passez me prendre à dix heures. Mes bagages seront prêts.
- Vous devriez peut-être...
- Je ferai le nécessaire, Mikhaïl. À demain.
- Au revoir, mon ami. Je suis sincèrement désolé.

Klaus coupa la liaison et regarda Gertrud. Il lut de la déception et de la colère sur ses traits mais ne trouva rien à lui dire.

Quelque chose dans son expression dut la ramener à de meilleurs sentiments.

— La prochaine fois, *liebchen*, ne laisse aucun numéro de téléphone.

— C'est promis, ma chérie.

Klaus lorgna l'écran du télescope pendant que ses enfants ouvraient avec enthousiasme un débat sur les capacités fantastiques du vaisseau que le petit instrument d'optique suivait toujours.

Il se tourna vers son épouse.

— La prochaine fois.

Mais il ne devrait pas y avoir de prochaine fois pour Klaus. L'appareil extraterrestre n'en serait pas directement responsable. Car lorsqu'il passa finalement près de la Terre, Klaus était sous l'eau, à l'intérieur d'un bathyscaphe de son entreprise, dans les profondeurs d'une gorge sous-marine située à l'embouchure du port de Trincomalee, sur la côte est du Sri Lanka. Il essayait de diagnostiquer les dommages subis par une installation valant des sommes astronomiques à laquelle sa compagnie avait consacré de nombreuses années de travail et qui, à quelques jours de son inauguration officielle, avait brusquement cessé de fonctionner.

Le vaisseau-monde n'était plus qu'à quelques dizaines de milliers de kilomètres de la Terre mais ne ralentissait pas sa traversée des cieux. Les « experts » en affaires extraterrestres pronostiquaient qu'après avoir dépassé l'orbite terrestre il mettrait le cap vers la Croix du Sud, dans l'hémisphère austral. On supposait depuis longtemps – et des personnalités comme sir Randolph Mays s'étaient chargées d'en répandre

l'information – que le système d'origine des représentants de la Culture X se trouvait dans cette constellation.

Le vaisseau les déconcerta. Pour ceux qui l'observaient depuis la Terre, il disparut dans la vive clarté du jour. Il plongea droit dans le soleil. Moins d'une demi-journée plus tard les flammes de la couronne de cet astre le léchèrent et il pénétra dans son enveloppe sans subir de dommages apparents. Puis il mit à profit le puissant champ gravitique de l'étoile pour incurver sa trajectoire, et accéléra à nouveau sur une colonne de feu aveuglante qui s'étira dans les cieux tel un fil de verre en fusion. Il sortit du système solaire, en direction du ciel *boréal* sur un parcours hyperbolique orienté vers...

... le néant.

Ou tout au moins aucune cible connue des astronomes. Neuf jours durant, les antennes démesurées de la base lunaire de Farside suivirent l'engin qui continua de s'imprimer une accélération dix fois plus importante que la gravité terrestre, tant qu'il n'eut pas atteint quatre-vingt-quinze pour cent de la rapidité de la lumière. Quelle source d'énergie pouvait propulser un appareil de cette taille à une vitesse jusqu'alors uniquement constatée dans des accélérateurs de particules ? D'où provenaient la puissance et la réaction de masse indispensables à l'accomplissement d'un pareil exploit ?

Les théoriciens n'avaient aucune explication à avancer. Ce qu'ils observaient n'infirmit pas la théorie de la relativité : la longueur d'onde de la lumière réfléchie par le vaisseau-monde se déplaçait vers l'extrémité rouge du spectre, et plus son image s'amenuisait, plus cette couleur s'assombrissait. Sur la lune, les grands télescopes de Farside n'avaient cependant aucune difficulté à suivre cet engin, ce qu'ils firent pendant près de quatre ans.

Puis, brusquement, l'ovoïde parut s'immobiliser dans l'espace. Désormais stationnaire, il était encore plus rouge et sombre...

Des années – des décennies – s'écoulèrent. L'engin extraterrestre à peine visible restait figé dans le ciel. Les parents et les collègues du Pr Forster et de ses compagnons vieillirent et

moururent. L'atmosphère de la Terre devint encore plus polluée, son sol plus érodé et dénudé, ses mers plus saturées de pétrole, jusqu'au jour où la planète fut au bord de l'asphyxie et que seuls les habitants des stations spatiales et des colonies de la lune, de Mars et de la Grande Ceinture – quelques centaines de milliers d'âmes – purent encore entretenir l'espoir de survivre au suicide collectif de leur espèce.

Klaus Muller avait disparu depuis longtemps, avant même que les extraterrestres n'aient quitté les cieux de la Terre. Il se perdit dans les profondeurs de l'océan Indien alors qu'il tentait de réparer ce qui aurait dû être la première usine hydrothermique digne de ce nom construite par les hommes. Une tentative courageuse dont l'ingénieur suisse ne devait jamais revenir...

— Voilà tout au moins ce qui aurait pu se produire, déclara le Pr J.Q.R. Forster dont les yeux brillaient de malice.

Il regarda le reflet des flammes dans son verre, fit tourner le scotch un peu trouble, puis en but lentement une gorgée et fit claquer sa langue pour indiquer qu'il le trouvait à son goût.

— Dans le cadre du dénouement le plus plausible.

— Comment savons-nous que ce n'est pas ce qui adviendra ? murmura l'homme de grande taille debout à côté de l'âtre, d'une voix qui évoquait le ressac sur les galets d'une plage. Vous ne nous avez communiqué aucun détail, Forster. Vous vous êtes contenté de nous brosser une esquisse globale de la situation.

— Kip a raison, dit la seule représentante de la gent féminine au sein de leur petit groupe. Rien ne permet d'espérer que tout cela ne débouchera pas sur le pire des avenir possibles.

— Ou le meilleur des mondes, Ari, la reprit Jozsef Nagy.

Qui se révélait une fois de plus aussi optimiste que sa femme était pessimiste.

— Nous continuerons d'agir comme nous l'avons toujours fait. De notre mieux.

Visiblement amusé, Forster haussa un sourcil pour observer ses trois compagnons avec sympathie.

— Une chose est sûre, en tout cas. C'est qu'il existe autant d'avenirs potentiels que de nouvelles étoiles dans le ciel.

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉPART DE JUPITER

1

La demeure de basalte et de granite se dresse sur un promontoire qui surplombe l'Hudson River. Autrefois, ce lieu était très animé. À présent, ses salles lambrissées et ses longs couloirs sont déserts, le mobilier a disparu. Débarras, placards et étagères ont été vidés de leur contenu. Les vastes pelouses qui cernent la vieille maison majestueuse sont à l'abandon et les mauvaises herbes des bois environnants les ont envahies.

C'est une soirée du début de l'hiver. Dans le ciel brumeux brillent des étoiles familières, et d'autres d'apparition récente, des douzaines, plus lumineuses et suivies de traînes de feu qui les font ressembler à des comètes. Et, comme ces dernières, elles semblent rechercher le soleil qui vient de se coucher.

Derrière les hautes fenêtres à la française qui surplombent la pelouse, une clarté rougeoyante ne cesse d'acquérir de l'éclat pour le perdre aussitôt. Là, dans l'ex-bibliothèque, des bûches de chêne se consomment à l'intérieur d'une cheminée de pierre. L'homme qu'on appelle Kip – et à qui la plupart des gens donnent le titre de commandant – se penche au-dessus du feu pour que la chaleur danse sur sa peau burinée. Les flammes se reflètent dans ses yeux bleu glacé.

Il n'y a aucun fauteuil, chaise ou divan dans la pièce vide, mais des tapis orientaux et des poufs de cuir damasquiné permettent aux membres du petit groupe de s'allonger et d'être à leur aise. Ari, assise majestueusement sur un tapis persan étalé à même le sol, près de l'âtre, s'adosse à un monticule de coussins. Les boissons posées sur un plateau d'argent placé au milieu de leur cercle apportent à la soirée une touche de convivialité.

— Reprendras-tu du thé, Ari ?

Jozsef, le plus âgé, a conservé un fort accent d'Europe centrale.

Ari hoche la tête et lève la main vers ses cheveux gris coupés court... un geste machinal qui date d'une époque révolue, quand sa chevelure raide, encore longue et noire, tombait devant ses yeux. Elle laisse glisser son châle de laine sur ses épaules – la chaleur du feu a finalement atteint les recoins humides de la pièce – et elle prend la soucoupe et la tasse que Jozsef vient de remplir.

— Professeur ?

— Vous me choyez.

Forster semble bien plus jeune que les autres... mais il suffit de le regarder de près pour constater que sa peau est ridée, artificiellement tendue sur son visage. Ses doigts se referment sur son verre.

— Et toi, Kip ?

Le commandant secoue la tête. Jozsef se sert du thé noir qu'il berce ensuite entre ses paumes, adossé à un tapis roulé, penché en arrière comme un chef bédouin sous sa tente.

— Devoir faire nos adieux à cette demeure m'attriste. Elle nous a été si utile. Il est toutefois réconfortant de savoir que la Salamandre a atteint le but qu'elle s'était fixé. J'espère que lorsque nous nous séparerons nous aurons servi les intérêts des générations futures.

Il lève sa tasse de quelques millimètres, pour porter un toast.

— À la vérité.

Les autres se contentent de lui répondre par des regards et des hochements de tête. Ari goûte le thé et grimace. Forster boit une gorgée de whisky et fait rouler le breuvage sur sa langue avant de déglutir, perdu dans ses pensées.

— Vous disiez, professeur... ?

Forster relève la tête et paraît surpris de se trouver en leur compagnie.

— Ah ! Les possibilités... Mais ce que je vais vous dire ne relève pas de simples conjectures... pas vraiment. Tout est fondé sur ce que j'ai vécu, des enregistrements, mes discussions avec les autres.

— En ce cas, abstenez-vous d'extrapoler sur ce que pourrait être l'avenir, suggère sèchement Ari.

— J'ai dû faire des suppositions, certes, mais un xéno-archéologue vit dans le royaume des incertitudes.

Il pose son verre sur le tapis.

— Et nous devons nous contenter d'hypothèses en ce qui concerne les faits et gestes de l'individu que nous avons surnommé Nemo.

— Nous savons ce qu'il a fait, déclare le commandant qui est resté près de l'âtre. Nous avons analysé la Connaissance et reconstitué ses agissements.

Ari lui adresse un regard de reproche.

— Ce sont de simples présomptions, Kip. Le professeur l'a bien dit.

— Il existe des certitudes, rétorque le militaire d'une voix rauque, à peine audible.

Nul ne le contredit. Le feu crépite dans l'âtre. Une lumière orangée danse sur le plafond à caissons et va sonder les étagères vides.

Le jeune vieillard qu'est J.Q.R. Forster reprend son récit :

— Donc... Nous nous retrouvions captifs à bord du vaisseau extraterrestre qui venait de sortir de sa longue léthargie et nous imposait ses volontés. Nous n'avions aucune liberté d'action. Toute discussion était impossible. Il nous fallait choisir entre obéir – sans discuter – ou renoncer à la vie...

2

Le sas évoquait une pustule sur l'enveloppe de diamant autrement parfaite du vaisseau-monde. L'intérieur de cette excroissance possédait une beauté surnaturelle, un foisonnement de choses tarabiscotées et colorées, d'aspect à la fois mécanique et organique, la plage d'une planète exotique à marée basse...

... dont le sol s'était changé en une paroi verticale couverte d'incrustations parallèle à l'axe de l'accélération écrasante que nous subissions. De plus d'un kilomètre de diamètre, prévu pour recevoir des appareils aussi gros que des astéroïdes, ce sas était si vaste que son unique occupant semblait par comparaison minuscule : notre navette jovienne, le *Michaël Ventris* désormais captif d'un nœud de tentacules métalliques, tel un petit poisson paralysé par une anémone géante.

La poussée s'interrompit sans le moindre avertissement. Le vaisseau-monde et tout son contenu furent soudain privés de poids. Nous poursuivions sur notre lancée notre chute vers le soleil. À l'intérieur du *Ventris*, nous débouclâmes nos harnais de sécurité pour nous lever de nos couchettes. Notre brusque départ du système jovien avait surpris quelques membres de l'équipage, les écrasant contre des surfaces heureusement capitonnées. Ils avaient à présent fort à faire pour ne pas partir à la dérive.

Josepha Walsh était notre pilote... une femme rousse et svelte au point de paraître émaciée, jeune mais avec déjà quinze années d'expérience en tant que capitaine du Bureau du Contrôle spatial.

— Donnez-moi de vos nouvelles, les gars.

Elle brancha le com et les vidéoplaques.

— Quelle est la situation dans le carré ? Tony ? Angus ?

— Eh bien..., je ne saurais trop conseiller de rester couché bien à plat lorsqu'on subit une accélération de dix g pendant dix bonnes minutes, répondit Angus McNeil, un ingénieur dont le visage rond apparaissait sur nos moniteurs. Surtout à ceux qui souffrent d'une scoliose.

— Exact. J'aurais mieux apprécié ce repos forcé si je n'avais pas été écrasé par un énorme pot de fleur qui est tombé sur mon ventre, fit une voix joyeuse.

Celle de Tony Groves, le navigateur.

— Ce n'est pas un pot de fleur mais ton casque, fit remarquer McNeil.

— Tu en es sûr ?

— Et notre passager ? voulut savoir Walsh.

Il y eut un silence, que Groves décida de rompre :

— Je crains que sir Randolph n'ait pas assez de souffle pour se lancer dans un nouveau discours, mais il respire encore.

— Dommage, grommela quelqu'un.

McNeil, peut-être.

— Marianne, comment vous portez-vous ? s'enquit Walsh.

— Je... je vais bien, répondit la jeune femme.

Comme sir Randolph, Marianne Mitchell était un invité-surprise, et si elle essayait de nous dissimuler ses frayeurs, elle ne pouvait nous cacher son épuisement.

— Nous allons bien tous les deux, déclara mon assistant, Bill Hawkins, de sa propre initiative.

Sa couchette d'accélération jouxtait celle de Marianne, sur le pont de l'équipage. Il s'était fixé pour tâche de la protéger mais tout indiquait qu'il devait être aussi terrifié et moulu qu'elle.

— Qu'est-ce qui se passe, à présent ?

— Je ne manquerai pas de vous en informer sitôt que je le saurai, Bill.

Walsh parcourut des yeux les voyants lumineux de sa console, les vidéoplaques, les hublots qui donnaient sur le vaste sas dans lequel nous étions. Elle leva la main vers ses cheveux en brosse de la couleur du bronze, un geste de soulagement, puis elle me lorgna.

— Vous avez l'air en forme, professeur.

— Merci, capitaine.

Je dus accompagner cette réponse d'un soupir, sans seulement envisager de quitter ma couchette.

N'étais-je pas, malgré mon apparence juvénile, le plus âgé de notre groupe ?

— J'espère toutefois que ça ne deviendra pas une habitude.

— Moi aussi, avoua Walsh. J'ai encaissé un nombre de *g* plus important à bord des cutters, mais dans ces appareils tout est prévu pour des accélérations brutales. À première vue, notre navette n'a pas trop souffert. Confirmation, ordinateur ?

— Tous les systèmes en attente et fonctionnels, répondit la voix de synthèse du *Ventris* dont le léger accent chinois pouvait surprendre.

— Vous ne trouvez pas qu'on crève de chaud, là-dedans ? me plaignis-je.

— Je ne peux rien y changer.

Nous avions laissé les écoutilles ouvertes afin d'économiser nos réserves d'oxygène et l'air présent dans le sas était étouffant et saturé d'humidité.

Blake Redfield, mon autre assistant, s'était libéré de son harnais dans la couchette empruntée à l'ingénieur.

— Je vais voir s'il est possible de faire quelque chose.

— Profitez-en pour jeter un coup d'œil à Mays, d'accord ? Je ne voudrais pas qu'il nous attire de nouveaux ennuis, dit Walsh.

Il grogna :

— La meilleure solution consisterait à le plonger en hibernation et à le remiser dans la cale.

— Nous devons nous contenter de l'enfermer dans sa cabine. Assurez-vous qu'il n'a pas dissimulé sur lui une pince-monseigneur.

Redfield hocha la tête et plongea dans l'écouille d'accès à la coursière centrale de l'appareil.

— Ohé ! du *Ventris*. Tout le monde va bien ?

C'était une voix féminine qui s'élevait du com. Je reconnus le timbre de l'inspecteur Troy, étrangement déformé par une réverbération grondante. Nous avions eu le temps de nous accoutumer au fait qu'elle parlait sous l'eau, mais pas aux sons qui en résultaient.

— Nous sommes tous en vie, Ellen.

— Parfait. J'ai des informations à vous communiquer. Le *Ventris* sera expulsé hors du sas avant que le vaisseau-monde n'entame sa prochaine accélération. Vous serez sur une trajectoire qui vous conduira vers une des colonies de la Grande Ceinture. Vous devriez prendre les mesures nécessaires dès maintenant, Jo.

— Quoi ? m'exclamai-je. Qu'est-ce que ça signifie, Troy ?

Ce que je venais d'entendre m'insuffla un regain d'énergie et je tendis la main vers la boucle de mon harnais.

— C'est une... excellente nouvelle, dit le capitaine.

— Que va devenir le vaisseau extraterrestre ? demandai-je.

— Et *vous*, Ellen, qu'allez-vous devenir ? voulut savoir Walsh.

— J'ignore quelle est la destination de cet appareil, mais c'est secondaire. Je resterai à son bord.

— Je tiens à vous accompagner, protestai-je.

— Je crains que ce ne soit impossible, professeur.

— Pourquoi ? À l'intérieur du sas l'air est respirable, l'eau est buvable, la nourriture mangeable. Cet extraterrestre peut certainement...

— Je vais me renseigner.

— J'exige de lui parler. Vous savez aussi bien que moi que...

Elle m'interrompit à nouveau.

— Je lui transmettrai votre requête et vous contacterai dès qu'il m'aura donné une réponse. Jo, préparez-vous pour le lancement. Cette opportunité ne se représentera pas.

Forster lève les yeux de son nid de coussins aménagé sur le tapis en face d'Ari et de Jozsef. C'est au commandant qu'il s'adresse :

— Nous n'avons été informés que plus tard des pensées et des agissements de Nemo. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que nous sous-estimions gravement cet homme.

Peu après la fin de la phase d'accélération, McNeil avait porté Randolph Mays – toujours en scaphandre et flasque comme un sac de linge sale – dans sa cabine, pour l'enfermer à double tour. Une minute plus tard, Redfield s'assura que

l'écoutille était verrouillée, puis nous oubliâmes ce misérable. Désormais seul, il se dépouilla de sa combinaison spatiale et la poussa dans un angle du réduit prévu pour deux occupants. Sa tenue était assez encombrante pour combler l'excédent de place.

Il inclina la tête sous le rabat à pression négative du bloc hygiénique et aspergea d'eau son visage. Je me le représente. Le plaisir procuré le fait sourire. Il le prolonge en passant un rasoir chemosonique sur la barbe naissante qui a envahi son menton depuis notre départ précipité du système jovien. Moins d'une demi-heure plus tôt il se croyait perdu. Il avait eu la certitude que sa mort était proche et inéluctable.

Il dut sans doute s'observer longuement dans le miroir : une face carrée creusée de rides profondes, aux sourcils épais, à la bouche très large et aux muscles saillants aux articulations de sa puissante mâchoire. Un faciès de prédateur empreint de distinction. Il le voyait depuis assez longtemps pour qu'il lui fût familier.

Il finit par se lasser de s'étudier dans la glace et s'allongea sur sa couchette, les yeux rivés sur la cloison de métal gris. Car sir Randolph – le nom qu'il avait choisi pour jouer son dernier rôle – ne pouvait aller nulle part et n'avait en outre aucune raison de se déplacer.

En tant que « Randolph Mays », « Jacques Lequeu », « William Laird » ou tout simplement « Bill », il était un homme aux mille visages qui réapparaissait sans cesse au fil des ans, le chef de la secte désormais dissoute du Libre Esprit, cette société secrète vieille de plusieurs millénaires qui attendait depuis l'aube des temps le retour des extraterrestres. Qui était-il en réalité ? Aucun de nous n'aurait pu le dire.

Il avait eu l'intention de tous nous tuer et manqué de peu son sinistre projet. Il savait toutefois que nous n'envisagions pas d'exercer contre lui la loi du talion et que nous le considérions désormais hors d'état de nuire. Nous redoublerions sans doute de prudence en sa présence – et peut-être demanderions-nous à l'ordinateur de surveiller ses faits et gestes, lui interdirions-nous l'accès aux sections situées à l'extérieur du module de l'équipage et, naturellement, fermerions-nous à clé le placard de l'infirmerie pour l'empêcher d'y subtiliser des poisons

pharmaceutiques, etc. – mais autrement nous nous efforcerions simplement de l'oublier.

L'individu mis en quarantaine n'est pas isolé physiquement mais il voit se dresser autour de lui des barrières intangibles. Nul ne lui adressait la parole. Quand nous nous asseyions pour prendre nos repas, il n'avait pas sa place parmi nous. S'il entraît dans le carré, tout le monde en sortait... ou nous discussions entre nous en feignant de ne pas remarquer sa présence.

Troy l'avait appelé *Nemo*, ce qui signifie « personne ». Un individu privé de nom n'a aucune existence et même ce surnom serait sous peu superflu. Il en avait certainement conscience. Il pensait que nous l'oublierions vraiment, qu'à force de feindre qu'il n'existait pas, nous finirions pas ne plus faire cas de lui.

Et il disposait d'un avantage sur nous. Cet homme avait consacré plus d'années de son existence à des méditations solitaires que nous n'aurions pu l'imaginer.

Pour l'instant, il réfléchissait à son avenir immédiat. Rien dans la Connaissance – que le Libre Esprit avait œuvré à préserver sans hésiter à recourir au meurtre – ne l'avait préparé à ce qui venait de se passer, et encore moins à ce qui allait se produire. Nemo et ses adversaires se retrouvaient donc à égalité.

À une différence près.

Nous avons un atout, la possession du *Michaël Ventris*. Alors... par quel moyen pouvait-il rendre ce vaisseau spatial inutilisable ?

Les possibilités étaient nombreuses malgré les contraintes imposées par le pragmatisme. Les propulseurs et les réservoirs de carburant constituaient les éléments les plus vulnérables, mais il ne pourrait quitter le module de l'équipage à l'insu de ses gardiens. Nous ne prêtions pas attention à lui mais, tel un crocodile lové sur un rocher, il n'était invisible qu'à condition de rester immobile, de ne prendre aucune initiative. Pour cette raison les systèmes informatiques des dispositifs de manœuvre, d'entretien de la vie et de protection antirad lui restaient inaccessibles : il fallait sortir pour les atteindre.

Pour perforer le vase clos du module de l'équipage il devrait se procurer des explosifs, stockés dans la cale avec le reste du

matériel... et donc hors de portée. Et s'il décidait de plonger vers les consoles du poste de pilotage nous le réduirions à l'impuissance avant qu'il n'eût le temps de provoquer de sérieux dégâts.

Restaient les logiciels. Comme tous les systèmes complexes, ils représentaient le point faible du *Michaël Ventris*.

Je le vois sourire à cette pensée, un rictus qui étirait ses lèvres étroites et dénudait ses dents de prédateur. Dans la solitude de sa cabine, il déclara à haute voix :

— Ordinateur, je souhaite lire. Affiche le catalogue de la bibliothèque, s'il te plaît.

— Avez-vous un genre préféré ? demanda la voix de synthèse.

— La poésie. La poésie épique.

La vidéoplaque encastrée dans la cloison se mit alors à clignoter et le visage de Walsh y apparut. Elle le fixa avec froideur.

— Mays, nous nous préparons pour un lancement immédiat. Enfilez votre scaphandre, allongez-vous et sanglez-vous.

— Bien reçu, capitaine.

— Exécution.

Il enfila sa combinaison... à l'exception des gants.

Il lui restait un travail à exécuter, en silence, par l'entremise d'un clavier.

Nous étions tous à nos postes habituels : Groves dans la couchette du navigateur, Walsh près de lui et McNeil derrière eux. Ceux qui ne participaient pas au pilotage avaient regagné le pont inférieur, moi excepté. J'étais resté et je surveillais les chronomètres avec nervosité. Je sortis mon synthé-traducteur du rabat de ma combinaison et parlai rapidement dans son micro au risque de saturer ses mémoires. Je voulais débarquer du *Ventris* avant qu'il ne fût expulsé hors du vaisseau extraterrestre et il ne me restait qu'une opportunité, dans le meilleur des cas, de plaider ma cause.

Le compte à rebours débuta. Nos visages apparaissaient sur les petites vidéoplaques du com. Une barbe naissante

ombrageait les traits des hommes et nous étions tous épuisés et en sueur.

Groves fixait les cadrans, pensif. Ses sourcils sombres se rapprochaient de l'arête de son nez droit et étroit.

— Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, fit-il. Mais j'ai comme l'impression que nous allons manquer de delta-v pour atteindre une des colonies de la Grande Ceinture. Selon les données, nous nous déplaçons à quarante k/s rétrogrades.

— Tu ne piétines pas *mes* plates-bandes, si c'est ce que tu voulais dire, répondit McNeil qui prenait un accent écossais plus prononcé à la moindre contrariété.

Il tapota un écran, devant lui.

— Quand nous étions sur l'orbite d'Amalthée, nous avions juste assez de carburant pour regagner Ganymède. Depuis, nous en avons consommé des quantités importantes... et je ne parle pas de la nourriture et du reste.

Le haut-parleur du com reproduisit l'étrange voix aquatique de Troy :

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. La fenêtre de lancement débutera dans moins de dix minutes.

— Nous avons quelques inquiétudes, ici, répondit Walsh. Nous sommes à court de ravitaillement.

Au même instant les tentacules biomécaniques du vaisseau-monde bercèrent le *Ventris*. Nous entendîmes des coupleurs automatiques claquer et des gaz siffler.

— Thowintha m'a assuré que votre appareil serait entièrement réapprovisionné avant son départ en hydrogène et en oxygène, en nourriture et en eau potable... tout le nécessaire, ajouta Troy.

— Cette opération a apparemment débuté, dit Walsh en regardant les jauges. Le niveau du carburant remonte.

— C'est très aimable à lui, Ellen, dit McNeil. Ou à elle... mais je me demande si cet extraterrestre se fait une idée de la bouffe comparable à la nôtre.

Un chapelet de crissements, sifflements, cliquetis et grondements satura le com. Quand le vacarme s'interrompit, Troy nous annonça :

— Thowintha affirme que vous ne manquerez de rien. (Puis elle ajouta, amusée :) J'espère que vous êtes amateurs de fruits de mer.

— Et ma requête, inspecteur Troy ? criai-je.

Je venais d'adresser ma question à la vidéoplaque vierge sur laquelle ses traits seraient apparus dans le cadre d'une liaison normale.

— Vous *devez* me permettre de lui parler directement. *Sur-le-champ*.

— Désolée, professeur. Thowintha n'a pour l'instant donné aucune réponse à votre demande, répondit la femme invisible.

J'essayais de contenir ma colère et sentais que je perdais cette bataille. La chaleur gagnait mon visage et je tapai frénétiquement sur les touches du synthé-trad. Troy n'était pas la seule à connaître le langage de la Culture X.

Le pilote, le navigateur et l'ingénieur étudiaient des graphiques sur leurs consoles.

À l'extérieur, des tuyaux s'enflaient et se lovaient.

— Nous allons appareiller et je présume que le professeur s'estime satisfait, dit Walsh. Nous avons atteint tous les buts que nous nous étions...

— Je ne m'en étais fixé aucun, l'interrompt Marianne Mitchell. Hormis celui de rentrer sur Terre.

Ses yeux verts brillaient sur le moniteur où apparaissait son visage.

— C'est notre destination, lui rappela le capitaine.

Hawkins se crut obligé d'apporter son soutien à la jeune femme.

— Certains pensent qu'il y a...

Mais il laissa sa phrase inachevée. Sans doute parce que nul n'avait posé la question à laquelle il se proposait de répondre. Il écarta une mèche de cheveux blonds tombée devant ses yeux.

— Eh bien, sachez que je partage le point de vue de Marianne.

Cette précision était superflue. Son *non sequitur* ne suscita aucun commentaire. À l'extérieur les tuyaux se déconnectaient et se rétractaient... nous pouvions les voir danser sur la vidéoplaque et le spectacle faisait penser à un ballet de poulpes.

— Ellen, me recevez-vous ? demanda Walsh.

Pas de réponse.

— Inspecteur Troy ! criai-je, par désespoir.

Le com resta muet.

— J'exige que Thowintha entende ceci.

Je levai le synthé-trad, d'où s'élevèrent des cliquetis, des claquements et des grondements. Je trouvai cette reproduction de la langue extraterrestre excellente, malgré l'écrêtement des graves dû aux faibles dimensions du haut-parleur.

— Verrouillage hermétique des écouteilles et des sas externes, ordonna Walsh.

Elle avait dû hurler pour se faire entendre tant la cacophonie était assourdissante.

Je ne me laissai pas impressionner par son air autoritaire.

— Capitaine Walsh..., protestai-je.

D'une voix un peu trop forte, je le crains.

— Désolée, professeur. Tout laisse supposer que vous devrez nous accompagner. Vous faciliteriez notre tâche en arrêtant ce machin.

Troy réutilisa le com.

— Votre message a été reçu, professeur.

Je stoppai le synthétiseur.

— Oui ? Alors ?

— Thowintha annonce que le vaisseau-monde va s'imprimer une accélération qui... hum !... rend par comparaison la précédente ridicule. Vous n'y survivriez pas. Nul être humain non modifié ne le pourrait. Vous n'avez d'autre choix que de partir avec les autres.

L'ordinateur du bord annonça :

— Verrouillage des sas et des écouteilles externes. Le *Michaël Ventris* est hermétiquement clos et pressurisé.

— Nos réservoirs sont pleins, nous disposons de notre puissance maximale et nous sommes prêts pour un lancement avec soixante secondes de compte à rebours, déclara Walsh. Bien reçu, Ellen ?

— Affirmatif, vous êtes prêts à appareiller, fit Troy.

McNeil sursauta dans son siège, comme piqué par un insecte.

— Capitaine ! Je relève une anomalie en ce qui concerne notre masse !

— Explique-toi, ordonna Walsh.

— Je constate une perte de... soixante-sept kilos après la reconstitution de nos réserves. Dans le module de l'équipage.

— Quelqu'un manque à l'appel, commenta Walsh.

Elle regarda les moniteurs individuels, l'un après l'autre. Groves, McNeil et moi étions sur le pont avec elle, Mitchell et Hawkins se trouvaient au pont inférieur, et Mays dans sa cabine.

— Où est Blake ?

Nous fûmes surpris d'entendre l'inspecteur Troy répondre :

— Avec moi.

Le sang me monta à la tête, si rapidement que je le sentis communiquer sa chaleur à mon cuir chevelu.

— Vous m'avez trompé, Troy ! l'accusai-je, certain qu'elle avait tout fait pour me priver de ce qui eût été l'apothéose de ma carrière. Toutes vos belles explications n'avaient d'autre but que...

— Je vous ai dit que le prochain déplacement du vaisseau-monde serait fatal à tout être humain *non* modifié, professeur. Thowintha estime que vous ne pourriez survivre aux interventions nécessaires... même si vous êtes convaincu du contraire. Je suis sincèrement désolée.

En proie à la colère, j'enfonçai le bouton d'ouverture de mon harnais.

— Il n'est pas encore trop tard pour être fixé...

— Débutez le compte à rebours, capitaine Walsh, ordonna Troy. L'écoutille s'ouvre.

Sur la vidéoplaque principale le halo bleuté diffus qui nimbait le sas avait perdu de sa luminosité. Un puits de noirceur s'élargissait au centre du dôme en dessinant une spirale. Le motif stellaire qui ornait la coupole s'effaçait et était remplacé par des points de clarté moins vive... les étoiles véritables vues à travers des couches moléculaires en cours de dissolution.

— Trente secondes, annonça l'ordinateur.

Il y avait dans le ciel une autre source de lumière qu'on ne pouvait voir depuis les hublots du *Ventris*. Mais un ovale de feu se déplaçait tel le faisceau d'un projecteur sur une scène de théâtre contre les parois ornées de filigranes du sas. Le soleil projetait par l'ouverture en expansion un rai oblique qui éblouissait nos yeux accoutumés à la pénombre.

— Le vaisseau-monde roule sur lui-même ! cria Walsh.

J'avais pratiquement quitté ma couchette, que j'essayai de regagner aussitôt, tout en sachant qu'il était trop tard. Les autres étaient trop affairés pour me voir, ou remarquer mes larmes.

— Dix secondes, fit l'ordinateur. Neuf. Huit. Sept...

Le *Ventris* se déplaça perpendiculairement à l'axe du vaisseau-monde, emporté par les tentacules qui l'avaient auparavant immobilisé. Ces cirres de métal délicats pouvaient s'étirer – apparemment à l'infini – et ils levèrent notre appareil jusqu'à l'ouverture de l'écouille circulaire et la clarté aveuglante du soleil.

— Nous nous écartons, annonça Groves.

Les appendices s'étaient rétractés tels des ressorts. Un observateur cosmique qui eût assisté de loin à cette scène aurait pu croire que l'énorme ellipsoïde brillant bourgeonnait, qu'un kyste minuscule venait d'émerger de son flanc.

— Le vaisseau-monde..., dit McNeil. Il nous *lance* !

Avec un claquement semblable à celui d'une fronde, nous fûmes projetés dans l'espace.

— ... Trois. Deux. Un.

Un grondement à la fois assourdissant et rassurant se réverbéra d'un bout à l'autre de la coque. Nos propulseurs principaux venaient d'entrer en action...

... un son, presque aussitôt suivi d'une secousse et d'un craquement, comme si on avait fait tomber un piano sur le plafond du poste de pilotage.

Les étoiles filaient dans le ciel derrière les hublots et sautillaient follement sur l'image du ciel reproduite sur la vidéoplaque principale. Le *Ventris* était ingouvernable et tournoyait sur une trajectoire en vrille. J'avais rebouclé mon harnais de sécurité, juste à temps.

— Le moteur numéro deux ne s'est pas déclenché, annonça McNeil.

Comme moi, il se retrouvait suspendu la tête en bas dans un enchevêtrement de sangles et je notai qu'il avait perdu son accent écossais.

Des sirènes hurlaient et des voyants rouges clignotaient sur toutes les consoles.

— Coupure du un et du trois, ordonna posément Walsh, comme si elle affrontait chaque jour de telles situations. SP sur autostabilisation.

— Un et trois en coupure automatique, SP en autostabilisation, confirma McNeil.

— Statut de l'appareil, ordinateur. Un premier diagnostic, dans l'ordre des points critiques.

— Systèmes de maintien de la vie, fonctionnement normal. Systèmes d'alimentation auxiliaires, fonctionnement normal. Systèmes de manœuvre, fonctionnement normal. Réserves de carburant, niveau normal. Autres réservoirs, niveau normal. Propulseurs principaux, alerte rouge. Moteur deux hors d'usage. Pompes du moteur numéro deux-H, hors d'usage. Aucun incendie à signaler... Aucun risque d'incendie.

— Continue.

— Calculs des coordonnées et de la vitesse irréalisables à partir des données disponibles. Forces d'accélération internes en décalage d'alignement de...

— Ça suffit, ordonna Walsh avant de jeter un coup d'œil à Groves. Des suppositions sur notre destination ?

— Nous pourrions aller au-devant de sérieux ennuis, répliqua-t-il.

— Est-ce le cas ?

— Je ne crois pas, Jo.

Il désigna un écheveau de fils de lumière sur la vidéoplaque du poste de navigation.

— On dirait que le vaisseau-monde va...

L'appareil fut ébranlé par une secousse qui nous meurtrit...

— ... nous récupérer.

... la première d'une série de mouvements brutaux qui nous ballottèrent dans nos harnais. Je gémissais et avais pour seul

souci de ne pas rendre mon dîner. Derrière les hublots les étoiles cessèrent de dessiner des spirales et tressautèrent. Puis, tout aussi brusquement, elles entamèrent un parcours giratoire régulier.

— Regardez !

C'était Groves, surexcité, qui tendait le doigt pour désigner l'extérieur. Une plaine de métal semblable à du diamant emplissait le champ de vision au-dessous de nous. Le soleil et les étoiles se reflétaient dans ses profondeurs polies.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

Sans doute avec un air pitoyable.

Le *Ventris* était si proche du vaisseau-monde que ce dernier occupait la totalité du ciel. Sur sa coque parfaite nous pouvions voir le reflet de notre minuscule appareil se découper contre un univers en rotation.

— Je n'apprendrais que plus tard la teneur de la conversation, très brève, qui venait d'avoir lieu entre Troy et l'extraterrestre, déclare Forster à son auditoire.

Souhaitez-vous que ces humains survivent ? demanda Thowintha, sans préambule.

Qu'elle voulût ou non sauver ses semblables le/la laissait apparemment indifférent(e).

Pour qu'ils restent en vie, il faudra les adapter aux conditions d'existence propres au monde vivant.

Les sons se propagent plus aisément dans un milieu liquide que dans un milieu gazeux, et bien que Thowintha fût éloigné(e) et invisible, Troy entendait ses paroles comme si elles provenaient d'un point situé à l'intérieur de son être.

Comment vous proposez-vous de parvenir à ce résultat ? demanda-t-elle dans les flots obscurs.

Ils devront s'y plier comme vous l'avez fait. Comme le fera votre compagnon. Il leur faudra vivre sous l'eau.

De quelle manière ? Ne m'avez-vous pas dit qu'une intervention de ce genre serait fatale au professeur ? Et le temps presse...

Leur faire subir une métamorphose n'est pas l'unique possibilité. Mais vous devrez convaincre vos semblables et, d'après vos propos, ce ne sera pas chose aisée.

Pourquoi dites-vous cela ?

Parce que vous êtes – comment vous définissez-vous ? – des « individualistes ».

C'est un faux problème, affirma Troy sur un ton catégorique.

L'extraterrestre ne pouvait comprendre que les individualistes avaient un instinct de conservation plus développé que des êtres qui se considéraient comme de simples éléments d'un corps collectif.

Car quand Troy vint nous apprendre ce que nous devrions accepter de subir pour rester en vie, ce fut sans la moindre hésitation que nous répondîmes :

— Noyez-nous.

3

— Comme l’œuf dont il avait la forme, le vaisseau-monde extraterrestre était empli de fluides tièdes, poursuit Forster. Un bouillon salé, dense de vie...

L’eau est virtuellement incompressible. Elle sature les tissus et les cavités de tout ce qui y vit et qui ne peut en conséquence être incommodé par des accélérations à même de réduire un être humain en bouillie. Immergés dans les flots, nos poumons et autres espaces internes étaient pleins de liquide, nos chairs et nos organes alimentés par des microtubulures chargées d’apporter de l’oxygène prélevé dans le milieu ambiant et d’emporter les impuretés pour nous débarrasser de tout facteur de corruption. Nos corps nus oscillaient dans une forêt de pseudovarech à l’extrémité de tubes transparents agités de pulsations et de rubans veinés d’apparence végétale, telles des gousses de petits pois.

Nous dormîmes ainsi six mois. Nous aurions pu rester dans cette léthargie jusqu’à la fin des temps, plongés dans nos rêves...

En tant que professeur de xéno-archéologie et ex-enseignant du King’s College, l’université de Londres, mes songes avaient pour thème mes espoirs. Je venais d’atteindre avec mes compagnons l’apothéose d’une vie de travail consacrée à l’étude de la Culture X, cette civilisation extraterrestre depuis longtemps disparue. Je revivais des épisodes de ma quête, de la naissance de ma vocation – la fascination que de simples reproductions des fossiles poussiéreux et énigmatiques de Vénus avaient exercée sur moi – à ma découverte des extraordinaires tablettes vénusiennes effectuée bien plus tard sur ce monde infernal... des artefacts qui avaient à deux reprises failli me coûter la vie – une mort dont, la première fois, Ellen Troy m’avait sauvé en mettant en péril sa propre existence – et

finallement à mon expédition dans le secteur de Jupiter et ce que j'assimilais à mon triomphe. L'avenir reste dissimulé même dans les songes, mais une douce confiance venait renforcer mes espérances. Mes plus chers désirs s'étaient réalisés et j'avais la ferme conviction que ce voyage s'achèverait sur une planète de la Croix du Sud où nul humain n'avait jamais posé le pied, un lieu qui nous serait dévoilé dans toute sa splendeur et son étrangeté inconcevable. Je faisais de tels rêves, pendant qu'aux marches de ma conscience des foules d'extraterrestres m'entouraient tels des chœurs angéliques...

Ari décide d'interrompre les vagabondages de l'esprit de Forster.

— Et les autres ?

Le professeur la dévisage.

— Plus tard... bien plus tard, nous avons eu amplement le temps de mieux nous connaître, de nous faire des confidences. Mes amis n'avaient pas, eux non plus, oublié les thèmes de leurs rêves et voici un résumé de ce qu'ils m'ont raconté...

Josepha Walsh m'apprit qu'elle habitait en songe un monde sous-marin bien plus agréable que le milieu ténébreux où nous étions immergés. Elle évoluait dans des flots bleus limpides au milieu de récifs luminescents et de bancs de poissons multicolores évoquant des feux d'artifice – un univers aquatique magnifique, comparable à celui des Caraïbes où elle avait passé son enfance. Des dieux bruns au corps brillant venaient vers elle sur le fond sableux, rayonnants et parés de guirlandes de fleurs. L'un d'eux devint son amant. Elle finit par le perdre, mais elle savait qu'un jour, quelque part, ils se retrouveraient...

Éveillé, Tony Groves était un elfe débordant de vie. Plongé dans les flots et les rêves, la mélancolie l'envahissait. Sa mère vivait dans les faubourgs d'une agglomération sinistre. Son père, un représentant de commerce constamment absent et mort longtemps auparavant, lui prêtait bien plus attention qu'il ne l'avait fait tout au long de son enfance, même s'il manifestait toujours autant d'animosité à son égard. Tony avait-il révisé pour préparer son interrogation de maths ? Pensait-il réussir

l'épreuve de natation qui l'angoissait tant ? Quelles idées avait-il semées dans la tête de son frère cadet pour l'inciter à refuser d'entrer au séminaire ? Plus exactement, pourquoi son fils était-il à ce point... pervers, inadapté ?

La morne enfance d'Angus McNeil tenait peu de place dans son temps de sommeil. Il préférait à l'Écosse des aventures de chute planétaire. Éveillé, cet homme était taciturne et renfermé comme la plupart de ceux qui passent la majeure partie de leur existence à bord des vaisseaux qui sillonnent le système solaire. Seuls quelques spatiaux ont une famille, les autres se contentent d'un assortiment d'amis rarement rencontrés et de maîtresses ou d'amants occasionnels. Ascète par nécessité, accumulant des crédits qu'il n'avait aucune occasion de dépenser dans l'espace, McNeil se rattrapait lors des escales. Il dévorait des livres, tant anciens que récents. Il voulait élargir ses connaissances dans tous les domaines, quelle que fût la source de ce savoir. En songe, il ne se contentait pas d'un rôle aussi passif. Dans son univers onirique il entendait gronder les tam-tams et geindre des instruments à corde orientaux, des houris dansaient et des vins sublimes coulaient à flots...

Marianne Mitchell avait beaucoup lu dans le cadre de ses études aussi variées que fréquemment interrompues, mais pas des œuvres de fiction. Elle se retrouvait dans une situation plus angoissante que ses cauchemars les plus fous, et ce qu'elle recherchait dans ses rêves était la normalité. Elle se voyait dans une salle de cours, un dortoir, l'appartement de sa mère sur Park Avenue, à Manhattan, les galeries du Metropolitan Museum – où n'étaient en l'occurrence mis en montre que des spécimens de formes de vie extraterrestres – lorsqu'elle ne se retrouvait pas perchée sur la rambarde d'un ketch qui cinglait au plus près dans la brise du détroit de Long Island.

Des jeunes hommes hantaient les salles de ses souvenirs. C'était avec irritation qu'elle reconnaissait Bill Hawkins parmi les soupirants qui la cernaient. Mais lorsqu'elle se détournait pour le fuir elle découvrait devant elle un autre visage, celui de Nemo, dont le rictus la faisait hurler en silence...

Sur Amalthée, Bill Hawkins avait rêvé de salles de conférence lambrissées de chêne patiné et de triomphes

philologiques. Ensuite il avait été contaminé par l'exaltation qui accompagnait nos premières explorations de la nef extraterrestre. À présent il rêvait de Marianne, de ses cheveux noirs et de ses yeux verts, de ses approches, de sa conquête puis de sa perte, d'innombrables variations ayant pour thème des événements récents. Rien n'est aussi efficace pour faire prendre conscience à un homme qu'il est amoureux d'une femme qu'il a séduite que lorsqu'elle perd patience et décide de ne pas le revoir. Bill l'avait appris à ses dépens.

Qui pourrait dire à quoi rêvait Nemo ? L'individu qui s'était fait appeler sir Randolph Mays devait connaître bien mieux que nous la nature de cette conscience mouvante qui nous gardait captifs. Je présume que ses « rêves » nous auraient sidérés, ainsi ancrés dans des souvenirs spécifiques et orientés vers des avenir parallèles potentiels.

Nous savons désormais que dans la nuit éternelle qui menaçait de les dissoudre ses paupières se sont souvent ouvertes sur ses yeux pâles et durs comme des perles qui fixaient avec ressentiment nos corps en suspension dans les flots...

C'est pour nous une certitude, car chaque jour un être humain venait nous rendre visite à notre insu. Troy nageait sans la moindre entrave au sein d'un semblant de clarté ondoyante, au milieu des noyés. Aussi musclée et souple qu'une danseuse, avec des cheveux blonds coupés court qui se balançaient avec grâce comme s'ils étaient animés par une vie propre, cette jeune femme était plus à son aise dans les flots que n'aurait pu l'être tout autre représentant de son espèce. Sous ses clavicules des fentes s'ouvraient pour permettre à l'eau de pénétrer dans son corps, et les ouïes en forme de pétales visibles entre ses côtes palpaient sous les caresses du liquide qui les traversait. Ses membres nus ondulaient en cadence au rythme de sa nage.

Elle se contenta tout d'abord de vivre au jour le jour... au présent. Elle était seule, libre (et contrainte) d'explorer l'immense royaume sous-marin du vaisseau extraterrestre. À l'occasion, dans l'impossibilité de le prévoir à l'avance, elle se retrouvait en compagnie de la seule autre créature supérieure

éveillée qui partageait cet univers aquatique... comme le tout premier jour.

— Ce premier jour où ils eurent une longue discussion. Ellen Troy – votre fille, Linda – me rapporta cette conversation bien plus tard, explique Forster. C'est ainsi que j'ai appris quel nom elle se donne en secret...

Vue de loin, l'énorme chose qui nageait devant elle ressemblait à un calmar géant des océans de la Terre, même si un examen plus attentif mettait en relief de nombreuses différences. Cette similitude était fortuite mais pas due pour autant au hasard, car les êtres destinés à se déplacer rapidement sous les flots acquièrent un corps en forme de torpille quels que soient les caprices de leur évolution. Troy poursuivait la créature gris argenté aux nombreux tentacules en nageant le plus vite possible. Elle se guidait à l'odeur que Thowintha laissait derrière lui/elle dans les flots. À ces fins, elle absorbait l'eau dans sa bouche et ses narines, analysait sa composition chimique riche et compliquée en mettant à contribution sa conscience et les capacités extraordinaires qu'elle pouvait utiliser à volonté.

Pendant des années mes parents ont dirigé le Projet de Développement et d'Évaluation des Aptitudes Spécifiques, dont le nom de code était SPARTA. Plus tard, le Libre Esprit a essayé d'effacer mes souvenirs. J'ai oublié mon identité, mais pas certains éléments de mon éducation, et j'ai repris pour me désigner ce nom de Sparta.

L'extraterrestre s'adapta à sa vitesse.

Dans quel but ont-ils agi de la sorte ?... je parle de vos parents.

La question de la créature traînait derrière elle sous la forme d'un chapelet de bulles alors qu'elle se déplaçait avec aisance dans des couloirs incrustés de vie par des mouvements presque imperceptibles de ses appendices natatoires. L'eau dans laquelle la chose nageait avec Ellen dans son sillage grouillait de vie lumineuse multicolore.

La tâche que « Thowintha » – une transcription approximative de phonèmes constitués de sifflements

gargouillants et d'expectorations grondantes – devait exécuter n'était apparemment pas urgente. Pour l'instant, en tout cas. L'extraterrestre (Linda/Sparta ignorait quel était son sexe – s'il/elle en avait un – et quelle place il/elle occupait au sein du système de reproduction de son espèce, et c'est pourquoi elle le considérait à la fois comme mâle et femelle) n'avait rien de plus important à faire qu'échanger avec elle des histoires.

Sparta souffla des bulles et cracha des cliquetis :

Dans notre culture, une idée préconçue veut qu'il serait possible d'évaluer les individus grâce à une mesure unique de leur intelligence. Mes parents souhaitaient démontrer qu'un tel concept était privé de tout fondement.

Il dépasse notre compréhension.

Il existe bien d'autres choses nous concernant que vous ne devriez pas pouvoir appréhender.

Cette pensée la fit sourire dans son for intérieur.

Nous avons nous-mêmes de sérieuses difficultés à nous analyser.

Ils s'exprimaient dans cette langue que les hommes (et moi tout particulièrement) ont reconstituée à partir d'anciens textes et que j'ai baptisée le langage de la Culture X. Mes travaux comportaient des lacunes mais Sparta acquérait rapidement la maîtrise du mode d'expression de Thowintha. Le reproduire n'était limité que par son physique. Comme elle possédait un corps quatre fois moins volumineux que celui de l'extraterrestre, ses cliquetis, grondements et couinements manquaient singulièrement d'ampleur.

La créature paraissait toutefois comprendre ses propos. Que les deux interlocuteurs aient assimilé le sens de leurs déclarations est une autre question, à laquelle il serait prématuré d'essayer de fournir une réponse.

Pour commencer, Sparta suspectait Thowintha de ne pas avoir compris ce qu'était l'individualité. Quant à elle, elle se demandait toujours ce qu'il/elle voulait dire en déclarant : *Nous sommes le monde vivant*. Pour elle, cet être était un individu selon toutes les acceptions du terme, mais il se référait à lui uniquement à la première personne du pluriel et, surtout, il semblait s'assimiler à un simple élément d'un tout constitué par

le vaisseau-monde. Ces « nous » ne devaient pourtant pas désigner que cet appareil et son contenu. Ils paraissaient impliquer l'existence d'un lien avec ceux qui l'avaient construit et devaient être morts depuis longtemps... s'ils ne dormaient pas quelque part dans les profondeurs de cet engin, comme Thowintha l'avait fait pendant un laps de temps inconnu. Sparta n'avait vu aucun autre représentant de son espèce, certes, mais le volume de cette mer intérieure dépassait trente-cinq milliards de mètres cubes.

Et si son interlocuteur répondait à toutes ses questions sans la moindre réticence, ses réponses étaient souvent énigmatiques.

L'extraterrestre frissonna et un chapelet de bulles s'échappa de sa bouche :

Vos... parents. Ont-ils réussi à démontrer que ce mode de pensée était aberrant ?

Cette idée préconçue est toujours fermement enracinée dans l'esprit de la plupart de mes semblables, répondit-elle, pendant que de l'air jaillissait de son nez pour traduire son amusement. *Sans doute devez-vous nous prendre pour des fous.*

Thowintha se propulsa en avant par des battements puissants de ses nageoires et disparut dans un passage nimbé d'une luminescence verdâtre.

Sparta le suivit, avec obstination. Elle se demandait quelle affaire pressante venait de se présenter... si ce n'était pas la tournure prise par leur conversation qui avait placé l'extraterrestre dans l'embarras.

Ils nageaient dans cette vaste structure que nous avons baptisée – à cause des nombreuses fresques murales et des sculptures représentant des créatures aux formes à la fois familières et étrangères – le « Temple des Arts ». En fait, c'est Mays qui lui avait trouvé ce nom avant que nous ne découvrions qu'une de ces « œuvres » n'était autre qu'un être vivant : Thowintha, demeuré(e) en stase pendant Dieu sait combien de millénaires. Nulle autre pièce mise en exposition n'avait repris vie depuis mais Sparta considérait tout ce qui l'entourait avec autant de respect que de circonspection.

Ce n'était pas un musée, pas plus qu'un temple. Il ne s'agissait pas d'un lieu de culte et ses rapports avec l'art restaient à définir. Pour autant que Sparta pouvait en juger ce devait être la passerelle du vaisseau-monde, le lieu depuis lequel Thowintha pilotait cet appareil par des méthodes qui gardaient pour elle tous leurs mystères.

Le labyrinthe d'étroits couloirs intersectés à l'infini débouchait dans une salle caverneuse dont les murs filigranés diffusaient une luminescence allant du pourpre au bleu soutenu. Sparta l'avait déjà visitée et savait que les innombrables points de clarté visibles sur sa coupole obscure – plus haute que la voûte de la plus imposante des cathédrales – représentaient les étoiles telles qu'on pouvait les voir de la proue du vaisseau. C'était une carte du ciel mouvante, plus ou moins comparable à celles projetées sous le dôme d'un planétarium. Ce n'étaient cependant pas de simples lumières mais des organismes vivants, une tapisserie de plancton phosphorescent, et les déplacements de cette colonie de lueurs organiques dépendaient de l'orientation de l'appareil.

Thowintha restait en suspension au centre de ce bol inversé, dans des flots où grouillaient des galaxies miroitantes d'autres formes de vie : cténophores, crevettes transparentes et essaims de petites méduses qui clignotaient tels des néons dans des tons de rose, de violet et de vert. Des sons qui faisaient penser à ceux d'un carillon sortirent des siphons de l'extraterrestre. Sur les parois, les étoiles vivantes s'assombrirent et changèrent de disposition. Lorsqu'elles réapparurent un instant plus tard les rapports de distance entre elles restaient inchangés mais l'ensemble avait été gauchi.

Regardez les deux, dit Thowintha.

Au-dessus de leurs têtes, dans les hauteurs de cet étrange planétarium, la carte stellaire s'était singulièrement contractée, comprimée.

Je les vois. Qu'est-ce ?

Notre prochaine étape.

Quelle est notre destination ?

Vous la voyez, juste à votre aplomb, répondit Thowintha.

Ce qui fut insuffisant pour dissiper la perplexité de Sparta.

Elle reconnaissait les constellations du ciel boréal de la Terre. S'il fallait considérer le point culminant de ce planétarium comme le but que devait atteindre le vaisseau-monde – une supposition logique – cet appareil se dirigeait vers les Gémeaux, près du plan de la Galaxie.

Comment s'appelle ce lieu ?

Ce n'est pas un lieu.

Il s'ensuivit une rafale de sons en staccato qu'elle ne put interpréter.

Elle se plongea en transe. Pendant quelques millisecondes elle chercha quelle signification pouvait avoir la contraction de cette représentation du ciel. Elle comprit : ce devait être ce que l'on pouvait voir de la proue d'un engin qui voyageait à une vitesse quasi lumineuse. Au cours des heures à venir le vaisseau-monde s'imprimerait une accélération bien plus brutale encore que celle qu'ils avaient subie pour quitter le secteur jovien.

Sparta émergea de cette transe avant que Thowintha n'eût remarqué quoi que ce soit.

C'est pour cela que nous avons dû les noyer.

Oui, c'est pour cela.

Et notre arche poursuivit son plongeon vers le soleil. À l'intérieur de la photosphère, elle lui subtilisa un peu de son énergie gravitique et se propulsa vers l'extérieur du système. Quelques minutes plus tard le vaisseau-monde utilisait ses propres propulseurs. Pendant neuf jours, il accéléra sous quarante *g* terrestres, puis la poussée s'interrompit et il continua sa route à une vitesse constante. Nous filions dans l'espace, privés de poids.

Notre navette déserte restait nichée en sécurité dans un nœud de tentacules biomécaniques, un petit objet d'origine humaine aux formes disgracieuses qui déparait le décor de l'hémisphère bleuté du grand sas. Sparta longea un des éléments du train d'atterrissage et s'approcha de la cale restée ouverte.

À l'intérieur elle passa devant les cabines et le carré, en direction du poste de pilotage. Une fois là, elle utilisa ses sens

extraordinaires pour tester les capacités du *Ventris* à affronter l'espace et rechercher l'origine de la panne qui avait empêché son départ. Le temps lui avait jusqu'alors manqué pour se livrer à cette activité mais découvrir la cause de l'incident serait rapide. Elle connaissait les méthodes permettant de saboter un vaisseau aussi bien que Nemo.

Raison et intuition lui conseillaient de laisser de côté le matériel informatique proprement dit. Du poste de pilotage elle alimenta la totalité des systèmes sur les condensateurs d'appoint. Les broches en polymères insérées sous ses ongles se déployèrent telles les griffes d'un chat et elle les inséra dans les ports d'entrée et de sortie les plus proches, avant de plonger à nouveau dans une transe profonde.

Elle projeta son esprit à l'intérieur de l'ordinateur. Elle nageait dans le flot de données aussi aisément que dans le milieu liquide du vaisseau-monde, une piscine comparativement minuscule car elle ne s'aventurait après tout que dans la mémoire d'une navette. Elle remarqua immédiatement une odeur fétide et remonta ce courant amer en direction de sa source.

Quelques minutes avant le largage du *Ventris* quelqu'un avait accédé aux circuits centraux de l'ordinateur en passant par le programme de consultation de la bibliothèque. Contrairement à Sparta, Nemo n'avait pas sous ses ongles des fiches qui permettaient de se relier directement à une interface. Il disposait simplement de ses connaissances et de sa ruse. Il savait comment infecter un système à partir de ses terminaux, introduire un virus dans les logiciels lorsqu'il commandait un repas, demandait de la lecture ou modifiait la température et le degré d'hygrométrie de la cabine où il vivait en reclus.

C'était en l'occurrence un fichier-livre qui lui avait offert cet accès. Il n'avait eu besoin que de quelques minutes pour prélever dans divers programmes les éléments d'un virus qui s'assemblerait au début de la séquence de mise à feu des propulseurs, un virus qui dévorerait toutes les informations provenant des sondes de surveillance.

Le moteur numéro deux avait surchauffé presque aussitôt. Les pompes de carburant et de liquide de refroidissement s'étaient arrêtées. La manœuvre avait dû être interrompue.

Sparta examina le virus, le retourna, le disséqua. Elle le laissa en place. Moins de deux secondes après avoir plongé en transe elle revenait dans le courant du temps réel et retirait ses broches des ports du système informatique.

La maladie affecte toutes les espèces. Il convient alors d'exciser les organes qui en sont atteints.

La plupart de mes semblables ne partageraient pas ce point de vue. Ils répugnent à éliminer ceux qui sont en désaccord avec eux.

Nous l'avons remarqué. Je soutiens toutefois qu'il faut trancher le palpe infecté. Un autre repoussera à sa place.

Nous sommes différents. En outre, ce ne serait pas le même palpe.

Thowintha ne dit rien pendant un moment, puis il/elle émit des séries de cliquetis et de grondements, avec emphase :

Refuser l'unicité est un lourd fardeau.

Pour qui ?

Pour nous comme pour vous. Pour l'ensemble du monde vivant.

4

Nous étions en apesanteur depuis deux jours.

Sparta regardait l'homme qu'elle aimait. Son corps flottait, immobilisé par des tentacules, emmêlé dans l'écheveau arachnéen des tubes qui lui apportaient des fluides vitaux et ouvert par des scalpels de cristal. Des perles de sang noir partaient à la dérive, en voiles absorbés par le mucus luminescent qui palpitait dans les flots autour d'eux.

Puis, avec une infinie délicatesse, les milliers d'instruments chirurgicaux chargés de procéder à la métamorphose de Blake Redfield se détachèrent et se rétractèrent, sous les yeux de Sparta qui assistait à la scène, fascinée. Les machines semi-vivantes du vaisseau-monde possédaient une intelligence propre et elles avaient procédé à cette intervention en ménageant bien plus leur patient que ne l'avaient fait les chirurgiens terriens qui s'étaient livrés à la même opération sur elle.

Sparta regardait Blake avec tendresse. Ils étaient restés séparés près d'un an et n'avaient pu auparavant se voir que de façon sporadique. À présent qu'elle se trouvait près de lui – et qu'il l'ignorait – elle éprouvait de la fascination pour ses traits à la fois asiatiques et irlandais pointillés de taches de rousseur et obscurcis par une barbe naissante auburn. Elle le trouvait beau. Magnifique.

Il était un excellent nageur – plus corpulent qu'elle, il possédait des muscles plus développés – et des experts venaient d'accroître ses possibilités. Il était désormais semblable à Sparta. Car si elle avait été l'auteur de son propre projet de transformation, le travail était parfait et sa souplesse et sa rapidité lui permettraient de l'égalier sous les flots.

Elle vit, sous ses clavicules, des entailles cramoisies s'écarter pour admettre dans les branchies de l'eau que les muscles du thorax expulsèrent ensuite par les ouïes costales.

Au même instant, Blake ouvrit les yeux. Pour les refermer aussitôt puis ciller, comme s'il voulait améliorer la qualité de sa vision. Elle savait ce qu'il ressentait. Il découvrait dans les ténèbres une multitude de points de lumière colorés qui formaient une image impossible à analyser.

— Jen'tev'apa.

— Moi, je peux te voir.

— Mav'oieb'izarr.

Des bulles s'échappaient en chapelets de sa bouche. L'air emprunté au milieu aquatique par les branchies faisait bourdonner ses cordes vocales. Il était surpris par sa voix, plus encore que par celle de Sparta. Lorsqu'il essayait de s'exprimer il n'entendait que des grondements, comme si un gong résonnait dans ses oreilles.

— Pas du tout. Tu t'en tires très bien.

Pendant un moment il resta muet et se contenta d'ouvrir de grands yeux pour scruter la pénombre.

— N'fer...

Il s'interrompt, le temps d'analyser les sons qui sortaient de sa bouche.

— Ferrr... jzz'hui'zourd.

— Tu t'y habitueras très vite. Le cerveau est adaptable.

— Oua ?

Il sourit, et le résultat fut épouvantable.

— Surr'r'toul'mien.

Il se concentra pour tenter de mieux la voir, une simple silhouette aux contours indistincts dans les ténèbres.

— Jm'demandddd, coooment... commment'yzont...

— Comment ils ont quoi ?

— D'couverrr lez'toils. Lagggrav'té. Venté lév'ais... patiaux.

— Ils ont eux aussi des yeux, même s'ils n'utilisent guère le sens de la vision pour percevoir ce qui les entoure. Comprends-tu mes paroles ?

Il hocha la tête.

— N'peu.

— Le creuset d'informations est vaste, bien plus que l'étroite bande du spectre visible.

— Tum'las d'ja dit.

Elle sourit.

— Alors, évite tout chauvinisme perceptif.

— C'est facile à dire, pour toi, grommela Blake.

Une série de grondements graves, accentués par des pétilllements. Il entendait désormais nettement tout ce qu'elle lui disait, ainsi que ses propres paroles.

Il inspira puis expulsa de l'eau par ses ouïes, consciemment. Leurs rabats étaient roses, en cours de cicatrisation sur les bords. Le sel brûlait ses chairs. Il se sentait fragile et vulnérable. Il écarta les bras avec maladresse car il craignait d'effleurer ses nouveaux organes. Il ne déplaçait ses membres que pour éviter de s'enfoncer dans les flots.

Sparta compatissait mais s'abstenait de tout commentaire. Dans un ou deux jours se déplacer dans l'eau lui procurerait autant de plaisir qu'à elle. Il estimerait alors que l'air n'était pas un milieu assez dense pour assurer son confort.

Ils avaient tout un monde à visiter, et des mois pour se livrer à de telles activités. Elle lui enseigna tout ce qu'elle avait appris : comment contrôler sa flottaison en dosant dans ses poumons la quantité d'oxygène prélevé dans le système sanguin, surveiller consciemment le taux de CO₂ présent dans le sang, utiliser des gaz pour reproduire les cliquetis et les grondements de ce que les humains appelaient le langage de la Culture X, sous sa forme originale, sous-marine. Elle lui apprit aussi à exécuter le tour qui le fascinait le plus : excréter par des glandes salivaires modifiées une membrane protectrice qui recouvrait la totalité du corps... une pellicule brillante comme un miroir ou de la nacre, un fin revêtement qui remplissait les fonctions d'une combinaison pressurisée dans le vide et dont le pouvoir réfléchissant compensait les brusques variations de température. Il s'amusa à faire des bulles de ce mucus argenté, des sphères aussi grosses que des ballons de basket et si résistantes que l'air comprimé ne les faisait pas éclater.

Ensemble, ils explorèrent les profondeurs du vaisseau-monde.

Thowintha avait expliqué à Sparta quel chemin il fallait suivre pour atteindre son centre. Il/elle avait consacré une heure, ou plus, à lui décrire le trajet, sans jamais se répéter. Sans doute voulait-il/elle s'assurer qu'elle n'oublierait aucune de ses explications. La jeune femme avait enregistré toutes ces informations dans son « œil de l'âme », cet amas de tissus artificiels très dense implanté sous son front.

Ils descendaient lentement dans les coquilles imbriquées les unes dans les autres de l'intérieur du vaisseau. Ils suivaient des passages sinueux d'apparence naturelle disposés selon un plan d'ensemble qui n'était, aux yeux d'un humain, pas plus rationnel que celui des galeries d'une fourmilière. Autour d'eux les cloisons translucides irradiaient une luminescence bleutée magnifique, la clarté et la teinte d'une mer tropicale à huit ou dix mètres de profondeur. De toutes parts s'ouvraient des salles bien plus vastes qu'ils ne faisaient qu'entrevoir, et des stalactites de métal brillant descendaient du plafond de longues galeries ou ornaient les parois. Des torrents de bulles miroitantes s'élevaient de tous côtés pour dessiner des boucles dans toutes les directions, attirés par d'infimes écarts de pression et de température. Ces colonnes de petites sphères leur rappelaient celles des systèmes d'aération des aquariums, et leur fonction devait être identique.

La plongée se prolongeait interminablement, mais ils n'étaient pas pressés. Ils durent nager pendant près de six heures pour atteindre dix kilomètres de profondeur. Parfois, ils s'accordaient un instant de détente en prenant un poisson en chasse. Ils pouvaient manger tout ce qu'ils réussissaient à capturer. Telle était la loi de ce monde.

Luminosité et pression restaient inchangées mais le décor était si varié qu'il aurait pu se fondre en un tout indistinct privé de caractéristiques pour des observateurs moins attentifs.

Ils s'aventurèrent dans un abîme apparemment sans fond, une fosse aux parois de gemmes organiques miroitantes où des câbles semi-vivants pendaient comme des guirlandes, ou se lovaient tels des serpents au-dessus du gouffre. La vie les

cernait de tous côtés, bancs de poissons argentés et de calmars nains qui filaient en tous sens, se divisaient sans bruit pour se reconstituer plus loin dans ces flots limpides. Ils entrevirent en contrebas des créatures de dimensions plus imposantes qui nageaient lentement dans des crevasses obscures. Ces êtres n'appartenaient pas à la même espèce que Thowintha. Ils traversèrent l'abîme en se propulsant avec souplesse et entrèrent dans une autre grotte aux formes tourmentées.

À intervalles irréguliers ils atteignaient une paroi ou un sol uni qui devenait transparent avant de se dissoudre pour autoriser leur passage et un courant éphémère les emportait au-delà de ce qui avait constitué un instant plus tôt un obstacle infranchissable. Il s'agissait de sas pressurisés et ils constatèrent bientôt (un fait dont Sparta s'était doutée lors des explorations conduites par les membres de l'expédition) que la pression ne variait guère entre les niveaux. Énorme pour un vaisseau mais de taille modeste pour un monde, l'ovoïde n'avait qu'une gravité insignifiante. La structure moléculaire des parois équilibrait constamment les forces qui s'y exerçaient, comme le font les cellules à l'intérieur du corps humain.

Seul le bruit de fond se modifiait graduellement.

Dans les secteurs supérieurs l'eau véhiculait les pépiements et les cris d'innombrables créatures, ponctués par les aboiements d'un poisson et les cliquetis de pinces et de coquillages. À peine audibles sous ce chœur en soprano, les deux humains découvraient des pulsations graves comparables aux battements d'un cœur démesuré.

Plus ils descendaient, plus les caquetages frénétiques de la vie se faisaient rares et plus les percussions s'amplifiaient.

À douze mille mètres de profondeur, la nature du spectacle qui s'offrait à leurs yeux changea à son tour, tout d'abord subtilement puis – lorsqu'ils eurent franchi un dernier sas – radicalement. Toutes les formes de vie, sculptées ou réelles, avaient disparu. Reléguées dans les sections supérieures elles étaient remplacées par de fines colonnes cylindriques brillantes comme des miroirs et des festons de câbles faits du même matériau que l'enveloppe du vaisseau-monde.

Dans la cavité du cœur de cet appareil l'eau était d'une limpidité absolue, filtrée de tout élément organique et épargnée par l'agitation des chapelets de bulles. À peut-être un kilomètre en contrebas de Blake et de Sparta, au centre de l'immense salle, les tours radiales scintillantes convergeaient vers une sphère de lumière.

Ils vidèrent leurs poumons de l'oxygène prélevé par leurs ouïes dans le milieu ambiant et se laissèrent descendre, lentement.

Sparta tendait l'oreille.

Les battements du cœur du vaisseau résonnaient dans les flots. Ils le voyaient désormais distinctement, et il ressemblait à un oursin aux piquants démesurés.

L'eau qui traversait la gorge et les ouïes de Sparta n'avait pas de goût particulier mais elle y découvrait une forte concentration en oxygène dissous. Elle ne détectait ni radiations gamma ni neutrons.

Après quelques minutes ils arrivèrent à faible distance de la surface apparente du globe de lumière palpitante à première vue privé de substance et de structure. Ils ne voyaient rien de matériel à l'intérieur et sa clarté reculait au fur et à mesure qu'ils s'en rapprochaient... sans doute un effet d'accoutumance de leurs pupilles à sa luminescence.

Les « colonnes » de diamant qui hérissaient sa surface n'étaient pas cylindriques. Ils avaient devant eux des cônes effilés qui s'emboîtaient les uns les autres en ramifications de plus en plus fines. Elles s'achevaient par des filaments aussi fins que des cheveux qui disparaissaient à l'intérieur du noyau. L'ensemble faisait penser à des neurones arborisés.

Ils s'avancèrent jusqu'au moment où le filet de diamant les empêcha d'aller plus loin.

— Cette chose puise de l'énergie dans le vide, commenta Sparta.

— C'est une singularité qu'ils ont capturée, déclara Blake, sidéré.

— Une singularité, d'accord. Mais l'ont-ils capturée ou créée ?

Ils trouvèrent Thowintha à l'intérieur du temple-passerelle. Les étoiles vivantes du dôme dessinaient un motif resserré à la résolution élevée, des anneaux concentriques de clarté rouge et bleu.

Nous sommes proches, dit-il/elle.

De notre destination ?

Une série de sons sans signification pour les humains.

Nous ne comprenons pas, déclara Sparta.

Savez-vous ce que sont les petits corps de glace ?

Elle regarda Blake qui articula sans émettre un son :

— Les comètes.

Nous pensons que vous vous référez à ce que nous nommons des « comètes », fit-elle.

Un mot très ancien qui signifiait « chevelure », précisa Blake.

Un son explosif sortit de la bouche de Thowintha. Peut-être exprimait-il/elle de l'amusement... si cette créature y était sensible.

Le système pileux ne figure pas dans nos attributs physiques, dit l'extraterrestre. Il est logique que vous appeliez ainsi ce que nous nommons des petits corps de glace. Quant à ce lieu, c'est pour nous Ahsenveriacha... autrement dit, Tourbillon.

Tourbillon ? répéta Sparta.

— Némésis, lui dit Blake.

Ce nom avait presque sombré dans l'oubli. À la fin du XX^e siècle des physiciens et des astronomes avaient avancé que le soleil pouvait être un des deux composants d'un système binaire... que comme un grand nombre d'étoiles dans l'univers il avait un compagnon de plus petite taille. Ce dernier était censé avoir une orbite excentrique et perturber périodiquement le nuage de comètes entourant le système solaire, entraînant à l'occasion leur chute et même leur collision avec ses planètes. Mais le compagnon du soleil baptisé Némésis était resté introuvable et tous avaient biffé cette possibilité.

Quelle est cette chose ? Ce Tourbillon ? s'enquit Sparta.

Ce n'est pas une chose mais une région singulière du temps et de l'espace.

Une singularité ! s'exclama Blake.

— Un trou noir ? lui demanda Sparta.

— Si le compagnon du soleil s'est effondré sur lui-même avant que des scientifiques ne s'y intéressent, il est logique qu'ils n'aient pu le trouver.

Trou noir, répéta Thowintha.

Une sorte de roulement de tambour accompagna ces paroles, comme pour traduire de l'appréciation.

Voilà un terme qui lui convient à merveille.

Mais pourquoi avoir choisi cette destination ? insista Sparta.

En raison d'une vitesse de rotation très élevée ce... trou noir... donne accès à d'autres régions du temps et de l'espace. Nous devons y retourner pour nous réorienter dans l'univers.

Nous réorienter ? fit Blake. *Devons-nous en déduire que notre objectif n'est pas encore déterminé ?*

Plusieurs choix s'offrent à nous, répondit simplement Thowintha.

Ils devaient toutefois être limités. Les explications de l'extraterrestre manquaient de clarté mais Sparta et Blake supposèrent que des instructions codées des millénaires plus tôt dans le génome du vaisseau-monde vivant s'exprimaient à présent dans son système nerveux. Quand la nef dissimulée au cœur d'Amalthée s'était dépouillée de son manteau de glace protecteur, elle avait scruté le ciel pour y chercher une certaine cible et, après l'avoir découverte au-delà du soleil, était partie vers elle. Même Thowintha, le porte-parole du vaisseau-monde, ne devait pas pouvoir modifier son cap avant le stade final de ce voyage.

Lorsqu'ils avaient été en orbite autour de Jupiter il eût suffi de quelques jours de plus, ou de moins, pour que les coordonnées du Tourbillon – Némésis – aient été différentes. Une accélération écrasante instantanée aurait été nécessaire pour leur faire quitter le système solaire. En l'occurrence, la force d'attraction du soleil constituait un atout dont les humains avaient bénéficié. Ils devaient d'être toujours en vie aux caprices du moment et de leur position.

Ainsi parlait Thowintha, et ils ne mettaient pas en doute ses paroles.

— Une singularité au cœur de cet appareil et, dans l'espace, une autre singularité... qui nous tient comme un caillou attaché au bout d'une ficelle, déclara Blake lorsqu'ils furent seuls. Dans un tel univers, je m'interroge sur le sens qu'on peut donner au mot « choix ».

Le vaisseau-monde tombait vers un point du ciel invisible. Peu après des arcs-en-ciel illuminèrent les ténèbres.

Puis une étoile brilla dans les cieux...

Quel est ce soleil ? demanda Sparta qui ne pouvait détacher les yeux de la scène, fascinée.

À l'intérieur de la coupole du temple-passerelle les constellations vivantes s'étaient réordonnées pour fournir une image différente de l'espace. La tache circulaire jaune d'organismes luminescents qui représentaient cet astre était si nette et lumineuse que Sparta avait l'impression de véritablement la voir.

Nous l'appelons Enwiyess, ce qu'on pourrait traduire par Jaune uniforme. Nous lui avons attribué un numéro pour la différencier de ses semblables.

Thowintha libéra un gargouillement liquide, peut-être l'équivalent d'un rire.

Vous l'appellez quant à vous le soleil.

Le soleil ?

Notre soleil ? fit Blake.

Des bulles de stupéfaction accompagnèrent sa question.

Oui.

Nous l'avons laissé à plus de deux années-lumière derrière nous, protesta Blake. En outre, ces constellations sont différentes de celles qu'on peut voir de la Terre.

Le Tourbillon gauchit à la fois l'espace et le temps.

Nous avons émergé dans une région spatio-temporelle antérieure de trois milliards d'années à la date de notre départ. La carte du ciel n'était pas la même, à cette époque.

Trois milliards d'années... plus tôt ?

Sparta agitait les bras avec grâce et imitait inconsciemment les mouvements des tentacules de Thowintha, un comportement révélateur de son incompréhension.

Avez-vous une horloge qui vous l'indique ? demanda Blake.

Thowintha utilisa ses palpes pour désigner la voûte.

La voici. Nous savons – nous nous souvenons – où et quand nous sommes.

L'énorme créature se tourna vers eux et sa jupe d'appendices se souleva comme le tutu d'une ballerine.

Le moment est venu d'aller réveiller les autres humains.

DEUXIÈME PARTIE

VÉNUS, BASE VÉNUS

5

Jo Walsh cilla pour chasser l'eau de ses cils et éternua de nouveau.

— Vous avez froid ? lui demanda Troy.

— *Zaval'lé*, répondit Walsh d'une voix nasale. *Zétout'zédo*.

J'assistais à cet échange de propos difficilement compréhensibles depuis mon angle du carré puant du *Ventris*, à peine conscient. Il faisait très chaud, l'eau perlait sur nos corps nus et nous avions l'impression d'être dans un sauna.

Walsh agrippa une des poignées de la paroi capitonnée, repoussa une mèche de cheveux de devant ses yeux et secoua la tête avec vigueur en utilisant l'autre paume pour compresser une oreille.

— *Zéplin'dflot... l'ad'dan*, fit-elle. *Zam'donnl... tournis*.

Elle écarta sa main et un bruit de succion fut audible.

— Ah, ça va mieux !

Elle regarda autour d'elle, me vit et m'adressa un pâle sourire.

— Où sont nos compagnons ?

— Ils sont allés s'habiller, lui répondit Troy. Ils prétendent qu'ils ne peuvent se passer de poches.

De l'autre côté de la cabine Tony Groves s'éveillait. Blanc comme un poisson, il avait l'air à moitié mort. Une barbe de six mois ondulait sur sa poitrine.

— Je crois que mes poches me manquent également, dit-il.

Il feignait la désinvolture mais voulait de toute évidence se soustraire à notre attention. Troy posa la main sur son épaule, ce qui parut le calmer.

— Ça va aller, merci, dit-il à la jeune femme qui l'accompagnait vers la coursive.

La nudité ne choque plus personne, à notre époque, mais pour des êtres qui sont privés de système pileux digne de ce

nom et qui dépendent de nombreux accessoires pour vivre, se vêtir n'est pas qu'une simple convention. Les vêtements ont pour eux une utilité indéniable, même si Troy ressentait de moins en moins le besoin d'en porter. Elle retourna s'accroupir devant Walsh, parfaitement à son aise.

— Et Nemo ? demanda le capitaine.

— Il n'est pas à craindre, là où il se trouve.

— Il y a combien de temps que nous sommes sous l'eau ? J'ai l'impression d'avoir dormi pendant seulement une dizaine de minutes.

— Neuf jours d'accélération sous quarante g plus six mois de traversée à vitesse constante et neuf jours de décélération de nouveau sous quarante g .

Walsh cessa de s'essuyer et se figea.

— Sainte Mère de Dieu !

Sparta haussa un sourcil, amusée. Jo Walsh, croyante ?

— Où ont-ils puisé l'énergie nécessaire ? D'où vient la réaction de masse ?

— La force motrice est invisible.

— Ça fonctionne selon quels principes, alors ? Qu'en dit l'extraterrestre ?

— Il n'a pu me l'expliquer. Il déclare qu'il n'est pas un utilisateur d'outils mais un lecteur de cartes.

J'avais entre-temps recouvré mes esprits et je m'exclamai :

— Il faut aller jeter un coup d'œil !

Troy m'adressa un regard de mise en garde dont je ne tins pas compte.

— Nous pourrons utiliser la Mante. Même si nous ne réussissons pas à percer ce mystère nous découvrirons certainement des indices. Nous n'avons fait qu'explorer les niveaux supérieurs du vaisseau-monde, dans le laps de temps dont nous disposons. Nous nous sommes limités à quelques sections. Thowintha aurait-il des objections à émettre si nous allions visiter le cœur de cet appareil ?

Troy leva la main pour interrompre mon flot de paroles.

— Blake et moi l'avons déjà fait, professeur. Il n'y a rien à voir.

— Vous avez...

Je m'interrompis, trop las pour m'emporter.

— Absolument rien, à l'exception d'une vive lumière.

— Rien !

Le capitaine prit mon parti.

— Quel est notre statut, ici ? demanda-t-elle à Troy. Ce que je voudrais savoir, c'est si nous sommes des invités, des prisonniers ou l'équivalent d'anatifes sur le dos d'une baleine.

— Nous sommes les Désignés, répondit Troy.

Walsh n'hésita pas :

— Il est possible que *vous* ayez un tel statut. Vous pouvez vivre dans ce milieu, vous y déplacer librement. Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Désolée, Jo. Je ne peux rien dire de plus pour l'instant.

— Six mois ! Nous avons dû atteindre une vitesse très proche de celle de la lumière. Il en découle que...

Elle s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Nous sommes au moins à quatre années de la Terre, si on tient compte du décalage vers l'extrémité rouge du spectre...

— Je sens que vous avez les équations de Lorentz au bout de la langue.

— J'exerce la profession de pilote.

— Un peu plus de quatre ans, reprit Troy. Voyez-vous, nous avons traversé un trou noir.

Walsh et moi nous fixâmes, incrédules.

— Je suppose que j'aurais dû poser cette question plus tôt, commença-t-elle.

... mais je la pris de vitesse :

— *Où sommes-nous ?*

Troy retint sa respiration et les mots qui sortirent de sa bouche s'apparentèrent à un soupir :

— À proximité de Vénus.

Moins d'une heure plus tard les participants à notre expédition étaient réunis dans le carré de la navette pour écouter ses explications. Chaleur et massages soniques avaient rendu de la tonicité à nos muscles et effacé nos rides et notre torpeur. Les hommes s'étaient rasés et les femmes avaient consacré quelques minutes à redonner de l'éclat à leurs yeux et

à leurs lèvres. Troy, dont la peau blanche au point de paraître translucide était tendue sur ses muscles allongés, n'avait pas jugé utile de soigner son apparence.

— Où est Machin-chose ? marmonna Hawkins sans s'adresser à personne en particulier.

— Blake est à bord du vaisseau-monde, si c'est de lui que vous voulez parler.

— Non, je...

— Nemo également, même s'il n'a aucune liberté de mouvement. Je ne l'ai pas réveillé. C'est à vous de décider de son sort. Il a mis à profit quelques minutes où il est resté sans surveillance directe pour faire avorter le lancement du *Ventris* avec autant d'adresse que de rapidité.

— Un exploit, commenta Groves.

— Je n'ai pas effacé son virus, au cas où l'un de vous souhaiterait y jeter un coup d'œil.

— Je n'ai pas besoin qu'on me fournisse des preuves, déclara Marianne Mitchell. Si j'ai voix au chapitre, je propose de le laisser moisir là-bas à tout jamais.

Le silence général indiqua que nul n'avait d'objections à émettre.

— Les dégâts sont-ils réparables ? voulut savoir Angus McNeil.

Il s'était exprimé d'une voix posée. L'ingénieur se préoccupait moins du châtiment du saboteur que du statut de notre appareil.

— Ce sera également à *vous* d'en juger, dit Troy. Je n'aurai aucune difficulté à nettoyer les logiciels. Votre rôle consistera à remettre le *Ventris* en état. Les biomachines du vaisseau-monde sont à votre disposition, vous n'aurez qu'à dresser la liste de vos besoins.

— J'y jetterai un coup d'œil avec Tony.

Je pris alors la parole :

— J'en déduis que cette navette devrait encore pouvoir nous servir. Une telle supposition est-elle fondée, inspecteur Troy ?

— Je ne peux pas me permettre d'extrapoler, professeur, me dit-elle avec un regard lourd de sous-entendus. Le vaisseau-monde est parti en direction de la constellation des Gémeaux. Il

a presque atteint la vitesse de la lumière puis s'est rué dans un trou noir, apparemment l'ex-compagnon de notre soleil que Thowintha appelle le « Tourbillon ». Nous en sommes ressortis pratiquement à notre point de départ, à seulement deux mois de lumière du soleil. Et dans quelques heures nous nous placerons en orbite d'attente autour de Vénus.

— En ce cas, il n'est pas nécessaire de remettre le *Ventris* en état. Thowintha n'aura qu'à nous déposer à Port Hespérus.

Troy inspira à pleins poumons un air qu'elle devait trouver bien ténu. Ses ouïes se dilatèrent.

— Le problème, c'est que Port Hespérus n'existe pas encore. Nous avons par la même occasion remonté le temps de quelques milliards d'années.

Marianne hoqueta. Hawkins demanda :

— Seigneur, qu'allons-nous faire ?

— Thowintha ne m'a pas précisé ce qui nous attend, déclara Troy. Il se peut qu'il/elle l'ignore. Mais, d'après certains indices qu'il/elle a laissé échapper, j'ai comme l'impression que nous ne sommes pas seuls.

— Pensez-vous à... d'autres représentants de la Culture X ? m'enquis-je.

Car j'avais brusquement compris les possibilités et bondi vers une conclusion sidérante.

— Ce n'est pas à écarter, ajoutai-je. Peut-être nous ont-ils envoyés dans le passé pour nous montrer leurs réalisations. Peut-être serons-nous autorisés à assister au, hum ! terraformage de Vénus. Si ce terme peut convenir.

— Et si celui de Culture X s'applique à ce peuple, lança Hawkins.

Il s'était exprimé sur un ton agressif que je trouvais fort désagréable. Il me foudroya du regard, sans doute pour me faire comprendre qu'il me tenait pour responsable de tous nos ennuis... un point de vue qui ne manquait d'ailleurs pas de fondement.

Marianne Mitchell se fit l'écho de son mécontentement.

— *Autorisés* n'est pas le mot que j'aurais employé.

J'acceptai ces critiques, que j'écoutai sans rien répondre. Je n'étais pas le maître de leur destinée.

— Comment se font-ils appeler ? voulut savoir McNeil.

— *Nous*, tout simplement, dit Troy.

— Nous ne pouvons pas continuer de parler de la Culture X, rétorqua Hawkins dans le seul but de m'agacer (car c'était moi qui avais proposé ce terme, bien des années plus tôt). Ce ne sont pas des objets mais des êtres vivants. *Un* être vivant, en tout cas.

Sur quoi, Groves déclara :

— Depuis que l'Ambassadeur est revenu à la vie, je vois en lui un Amalthéen.

— Moi aussi, surenchérit Walsh.

— Entendu. Nous les appellerons donc des Amalthéens, acceptai-je.

Nous discutâmes encore, jusqu'au moment où tous eurent posé leurs questions : Comment se comportait l'extraterrestre ? Qu'y avait-il dans le vaisseau-monde ? De quelle manière pouvions-nous être certains que nous avions remonté le temps de trois milliards d'années ?... pour obtenir la confirmation qu'il était impossible d'y répondre.

Bien qu'étonnamment frais et dispos après pareille épreuve, mes compagnons paraissaient avoir perdu la tension et l'orgueil qui les avaient caractérisés dans les parages de Jupiter. L'ego est changeant, et les rivalités mesquines apparues dans le cadre de notre expédition avaient cédé la place à des préoccupations différentes. En premier lieu, il était évident que l'extraterrestre n'aurait nul besoin de faire appel à nos capacités professionnelles. Si Thowintha nous avait gardés en vie, c'était pour d'autres raisons. Ou par indifférence.

Le fait d'atteindre un but ou un objectif, et peu importait la difficulté ou le temps nécessaire pour arriver à ce résultat, ne mettrait pas un terme à nos aventures. Seule notre mort les interromprait. Nous avions déjà adopté l'attitude fataliste des pionniers qui avancent dans une contrée inexplorée en nourrissant l'espoir d'y découvrir un site où ils pourront s'installer, tout en sachant qu'ils ne le reconnaîtront qu'une fois arrivés sur place, à condition qu'il existe et qu'ils l'atteignent un jour.

Finalement, au terme d'une très longue pause, ce fut McNeil qui eut le mot de la fin :

— Maintenant que la question est réglée, qu’y a-t-il de prévu pour le dîner ?

Nous rîmes, plus de soulagement que par amusement. Et le repas ne tarda guère à arriver. Crevettes, calmars et algues étaient savoureux, pour des individus qui avaient été sustentés par perfusion pendant six mois.

Je regrettais simplement de ne pouvoir sortir de cette navette exiguë, d’être dans l’impossibilité de voir ce qu’il y avait au-delà de la gangue de métal qui l’enchâssait.

6

— Je l'appris par la suite, déclare Forster à son auditoire. Troy me décrivit ce que nous n'avions pu voir...

La lune de diamant, notre vaisseau-monde semblable à un miroir se rapprochait d'un autre miroir, celui du soleil, cette planète lumineuse qu'est Vénus.

Il laissait derrière lui des feux célestes, des banderoles luminescentes qui flottaient dans la nuit constellée d'étoiles telles les oriflammes d'une grande armée.

La nuit était envahie par des comètes.

Un jet à l'éclat aveuglant expulsé des puissantes tuyères du vaisseau-monde réduisit sa vitesse orbitale et le fit descendre sous un angle abrupt vers la couche de nuages de la planète. Leur vision eût surpris les humains réunis à bord du *Ventris*. Bien qu'aussi élevés et denses qu'à notre époque, ils n'avaient pas la teinte jaune soufre de la fumée industrielle mais celle bleu métallisé de la vapeur d'eau.

Le vaisseau-monde long de trente kilomètres plongea en leur sein et perdit comparativement de son volume et de sa brillance contre le disque de Vénus, avant de disparaître dans la brume.

Une planète verte, dans un millier de nuances – vert brillant du feuillage et des frondes des fougères duveteuses perlées d'humidité, vert satiné et tramé qui ornait les falaises rouge sombre telles des coupes de brocart...

Pendant plus d'un million d'années la pluie et les vents violents et incessants avaient sculpté dans les escarpements de basalte des dentelures de roche tranchantes comme le fil d'un rasoir. Elles surplombaient de plus de mille mètres le ressac ininterrompu d'une mer gris-vert en ébullition.

Et des tourbillons de créatures volantes obscurcissaient le ciel brumeux, des myriades de gouttes d'encre sur du vélin blanc. Au sommet des escarpements, là où nichaient ces êtres, tout était maculé de taches crayeuses. En contrebas, des récifs cernaient le rivage. Sur les plages de sable rouge et or des anses, des arbres ressemblant à des palmiers ployaient sous un vent torride. Les falaises s'étendaient à l'est et à l'ouest sur des centaines de kilomètres. Des cascades blanches tombaient dans la mer peu profonde et constamment battue en écume pour l'alimenter en eau de pluie. À leur surface, les océans de Vénus atteignaient une température de près de cent degrés centigrades, proche du point d'ébullition.

Nulle créature à l'esprit développé n'assista à ce qui se passa. Les millions d'étranges aviens qui tournaient en rond au-dessus de ce monde, des êtres privés d'intelligence, ne purent identifier ce qui émergeait du toit de nuages...

... un bouclier de diamant démesuré, un miroir à la convexité parfaite où se reflétaient une étendue de vagues vertes, les sommets des falaises, une végétation humide et des récifs incurvés... ainsi que les dizaines de milliers de points noirs qui filaient dans le ciel, viraient à proximité des parois verticales ou descendaient frôler les flots en criant...

L'énorme apparition sortit en grondant comme le tonnerre du ventre des nuages et descendit se poser dans la mer, perchée sur des colonnes de flammes aveuglantes. La vapeur grimpa à sa rencontre et la dissimula, avant d'être dissipée par le vent. Le ressac venait se briser en grandes gerbes d'écume contre le miroir de la coque. Un tourbillon se forma sur son pourtour quand elle s'affaissa puis s'immobilisa en crissant. Elle ne pourrait aller plus bas.

Long de trente kilomètres sur son axe principal, avec un volume apparent à peine réduit même en étant en partie immergé, le vaisseau-monde reposait sur le fond du plus important des océans vénusiens qui ne dépassait en aucun point deux mille mètres de profondeur. La courbe scintillante de la nef démesurée saillait vers l'extérieur pour surplomber les flots puis montait se perdre dans les nuages de la basse atmosphère, bien au-dessus des falaises. La pluie qui ruisselait sur la coque

tombait en voiles dans la mer assombrie par son ombre. Tout autour, les vagues se ruaient en rangs indisciplinés sur les brisants, pour y disparaître.

Forster fait une pause. Il attend un moment avant de reprendre sa narration :

— Entre-temps, dans les entrailles du vaisseau-monde, se déroulaient d'autres événements d'une importance capitale dont nous ignorions tout...

— On dirait qu'il se passe quelque chose, là-haut, dit Blake dont les paroles résonnaient à l'intérieur du temple.

Sparta, qui nageait derrière lui, suivit son regard. Sur la voûte, la carte stellaire venait de s'effacer. Les points lumineux se regroupaient en amas et, contrairement aux représentations célestes précédentes, celles-ci étaient multicolores, dans des tonalités chaudes vacillantes de tubes au néon qui rappelaient celles des myriades de créatures vivant dans cette mer intérieure.

Comme stimulée par de telles pensées, l'eau frémit et des tourbillons colorés tridimensionnels se formèrent. Les créatures marines qui avaient, six mois durant, dérivé dans les espaces liquides du vaisseau en se laissant passivement capturer et dévorer étaient comme galvanisées et se livraient à des activités à la fois frénétiques et ordonnées. Des bancs de palourdes et de poissons aux reflets papillotants jaunes et rouges tournoyaient en formations serrées puis se dispersaient sur la droite et la gauche, vers le haut et le bas. Des nuages de plancton et des méduses dessinaient des motifs lumineux abstraits très compliqués.

Thowintha apparut soudain dans les hauteurs de cette cathédrale et descendit vers les deux humains. Sparta n'avait jamais vu l'extraterrestre nager aussi vite... il filait comme une fusée sous-marine et son manteau, gris perle depuis sa découverte par le groupe d'exploration, se parait à présent d'étranges taches rouge orangé bioluminescentes.

Il fila en trombe près d'eux et une explosion sonore jaillit de sa bouche :

Nous allons nous pencher sur le choix de la meilleure action.

Quelques secondes plus tard il ressortait par un des étroits passages qui s'ouvraient à la base de la salle, les laissant se balancer dans son sillage.

Blake regarda Sparta, en ouvrant de grands yeux :

— Nous ?

— Il se peut qu'en l'occurrence ce « nous » signifie « ils », répondit-elle.

Au-dessus d'eux, les amas multicolores de la voûte acquéraient une luminosité plus vive et dessinaient un anneau sous le cercle représentant la ligne de flottaison.

— Nous devrions aller voir de quoi il retourne.

Ils suivirent un parcours sinueux dans le labyrinthe de couloirs du vaisseau-monde, pour atteindre le niveau de la mer extérieure et s'enfoncer plus encore. Sparta précédait Blake mais était distancée par l'extraterrestre. L'odeur laissée par ce dernier lui offrait toutefois une piste aisée à suivre.

La distance les séparant du sas le plus proche était importante. Quand ils l'atteignirent, son grand dôme s'ouvrait déjà sur l'océan. Les deux humains s'arrêtèrent et restèrent dans l'ombre, une centaine de mètres derrière Thowintha. Ce qu'ils virent les sidéra.

Au centre de l'ouverture circulaire la silhouette de l'extraterrestre se découpait contre les flots extérieurs. Des nuages d'êtres de petite taille tournoyaient telles des lucioles autour de lui puis se ruaient d'un côté ou de l'autre sans rompre leur formation. Hors du vaisseau-monde, en provenance d'un point situé loin au-dessus de la surface bouillante et écumante de la mer vénusienne, une lumière vert diapré filtrait à travers les eaux fraîches et limpides pour révéler une horde d'êtres semblables à Thowintha, pour certains de plus petite taille et pour d'autres bien plus gros encore que les calmars géants de la Terre – de vraies baleines – mais tous encapuchonnés et caractérisés par des ouïes, des yeux vifs, de nombreux tentacules et une silhouette aérodynamique.

Un ballet multicolore bioluminescent se déroulait sur leurs manteaux, dans de chaudes tonalités de rose et de pourpre. Les motifs apparaissaient, fusionnaient, s'effaçaient et mettaient

l'œil au défi d'enregistrer des images cohérentes tant tout cela était rapide. S'il s'agissait d'images, bien sûr. Pendant que leurs appendices se lovaient et s'étiraient en une danse énigmatique.

Tous émirent simultanément des sons. Un chœur grondant de grandes orgues accompagné par des tintements *glissando* fit vibrer les flots... et le volume sonore était tel que Sparta voyait l'ombre des ondes de cette symphonie harmonieuse courir sur le fond sableux de l'océan.

— Je croyais connaître leur langue mais le sens de tout cela m'échappe, avoua Blake en expulsant des bulles de sa poitrine.

Des paroles qui furent à l'origine d'une interruption brutale du concert aquatique. Tous les êtres encapuchonnés fixèrent les humains. Les sons émis par Blake avaient révélé leur présence à la horde d'extraterrestres.

Leurs manteaux virèrent du rouge au cramoisi. D'une seule voix, ils demandèrent :

Qui sont-ils ?

Et Thowintha de répondre :

Des invités, venus assister à notre conseil.

Le chœur reprit, plus fort et toujours incompréhensible pour les « invités ». Sparta, qui maîtrisait mieux ce langage que Blake, reconnut des noms autres que ceux les plus courants et les formes verbales (nous venons, nous faisons, nous créons, nous sommes) : *coordonnées, alternatifs, interférences, ondes, effondrement, frustration, violation, probabilités...*

Une bulle s'échappa de la bouche de Blake :

— Ellen...

Elle porta un doigt à ses lèvres pour lui intimer l'ordre de se taire.

Thowintha ajouta sa voix au chœur. Ses propos étaient aussi hermétiques que ceux de ses semblables, et aussi assourdissants. Malgré l'harmonie de l'ensemble, ce fracas était évocateur de dissension. Il se produisit un mouvement au sein du rassemblement de créatures marines et les flancs de leur formation se resserrèrent, pour la rendre plus dense et créer une poche de vie devant le sas. Tout ce qu'il y avait au-delà fut dissimulé.

Blake adressa un regard à Sparta, visiblement inquiet. Ils n'eurent que quelques secondes à attendre. Thowintha se para d'une surprenante nuance bleutée. Sur une dilatation de son manteau et un mouvement spasmodique de ses tentacules, il/elle s'écarta. Les innombrables petits calmars et crevettes qui l'avaient frénétiquement suivi(e) jusqu'à cet instant se dispersèrent en tourbillons aux spirales délicates, les étincelles d'une roue pyrotechnique sur le point de s'éteindre.

À l'extérieur du sas le banc d'extraterrestres s'ouvrit en cercle tel le diaphragme d'un appareil photo pour dessiner un cadre à l'océan.

Suivez-nous, chanta le chœur.

Blake adressa un regard interrogateur à Thowintha. Il se demandait si il/elle s'était joint(e) à cet ordre grondant. Thowintha dut percevoir leur inquiétude, Car il/elle leva délicatement ses tentacules.

Un accord a été trouvé, fit-il/elle.

Et, sous la forme d'un solo de basse, une confirmation harmonieuse leur parvint de l'extérieur.

Quand nous reverrons-nous ? s'enquit Blake.

Pour se demander aussitôt si sa sensation d'abandon ne transparaissait pas dans ses propos.

Nous ne nous séparerons pas, répondit Thowintha.

Sa déclaration fut à nouveau approuvée par le chœur, avec lequel il établissait mystérieusement une communication instantanée.

Les deux humains qui ne possédaient que quatre « tentacules » articulés, d'ailleurs sans souplesse et mal adaptés à la nage, s'avancèrent au sein de la multitude.

Blake sourit dans son for intérieur. Cette scène venait de lui faire penser à ces plafonds baroques où des chérubins et des séraphins se bouscullaient autour de saints qui montaient aux cieux, drapés de satin rose et bleu.

— Il ne pouvait savoir que j'avais vu en rêve de tels nuages d'extraterrestres angéliques, déclare Forster. L'apothéose de Neptune. Mais, naturellement, je les avais situés dans un ciel d'une autre nature.

Ils nageaient côte à côte et leurs mains s'effleuraient à peine, alors que les calmars les entouraient et les guidaient dans les courants limpides par des milliers de petites tapes de leurs tentacules... comme si des langues minuscules caressaient leur peau nue.

Les êtres qui les cernaient laissaient devant eux un passage dégagé, et ils constatèrent qu'ils se rapprochaient d'une colonie à première vue assez vaste pour constituer une véritable cité.

C'était une agglomération de cavernes de corail, des voûtes sombres dans des falaises blanches : de vieux récifs coralliens piquetés de grottes et ornés de guirlandes de matière vivante. Ça et là des fragments de métal extrudé argenté se balançaient dans les courants... les composants d'une immense parabole, une antenne radio arachnéenne ou un ensemble de tours fines comme des rubans aux formes de stalagmites érodées qui se tendaient vers la surface lointaine des flots. Tout cela rappelait à Blake des ruines qu'il avait visitées longtemps auparavant, dans une gorge isolée de la Grèce, les vestiges d'une ville monastique byzantine réduite par les éléments à des alignements superposés de salles effondrées dans les collines de calcaire.

Ici, les lieux étaient habités. Ils grouillaient de créatures luminescentes affairées qui s'éloignaient dans six directions à la fois et emplissaient tous les espaces entre les parois de la gorge de corail. Pas plus que les Arabes, elles n'étaient incommodées par la foule et peut-être même trouvaient-elles la présence d'un grand nombre de leurs semblables rassurante. Parfois, d'étranges objets traversaient la cohue : de petites sphères aussi brillantes que des bulles de savon et d'autres, bien plus grosses, qu'on aurait pu supposer vivantes.

— Est-ce ainsi que tu t'imaginais le palais de Neptune ?

La voix de Sparta était aussi cristalline que des tintements de clochettes.

— Non. Je n'aperçois aucune sirène, répondit Blake en la lorgnant malicieusement. Toi exceptée, bien sûr.

Sparta rit, un chapelet d'air gazouillant.

Ils arrivaient en grand cortège, comme il seyait aux ambassadeurs d'une contrée lointaine. Tout au moins

l'imaginaient-ils. Mais à l'exception des membres de leur escorte, nul ne leur accordait la moindre attention.

— Ils ne sont apparemment pas surpris de nous voir, fit remarquer Blake.

— On dirait qu'ils nous attendaient.

— Ils doivent croire que nous comprenons plus de choses que nous n'en sommes capables.

Elle emplit ses poumons avec de l'air emprunté à ses ouïes.

Expliquez-nous ce que nous voyons, hurla-t-elle à la cantonade. Décrivez-nous l'utilité de ces structures, de ces machines.

Il s'ensuivit un bref silence, comme si les extraterrestres étaient à nouveau surpris d'entendre les humains s'exprimer. Puis ils répondirent, d'une seule voix :

Tout ce que vous percevez est réel.

Les humains attendirent la suite mais ce fut tout ce que leurs guides jugèrent opportun de préciser avant de reprendre leur chant. Ils n'avaient pas dû comprendre le sens de la question de Sparta, pas celui qu'elle avait voulu lui donner.

Ou peut-être refusaient-ils d'y répondre. Au lieu de les conduire vers une des grandes salles de cette « cité », ils la traversèrent de part en part et poursuivirent leur route dans les flots. Ce que Sparta et Blake avaient pris pour une métropole importante ne devait être en fait qu'une halte sur le chemin de leur destination.

Sous eux, le fond de la mer s'inclina brusquement. Ce qui avait été jusqu'alors un sol de sable ondulé se changea en une pente lisse de roche et de boue noires qui descendait sous un angle abrupt dans des profondeurs opaques. Ici, l'eau était plus fraîche et sombre, déserte à l'exception de quelques étranges poissons ailés solitaires. Bien que poussés par des tentacules secourables, Sparta et Blake avaient de plus en plus de difficulté à ne pas se laisser distancer et l'effort réclamé dilatait leur poitrine.

Le groupe qui les cernait avait remplacé le chant par une mélodie grave sans paroles soutenue par un son qui prenait graduellement les accents d'une symphonie, prodigieuse par l'étendue de ses fréquences, d'une basse grondante à des aigus

frémissants. Elle ne cessait de croître et de décroître, pour se perdre dans d'interminables intermèdes mélodiques. Il était impossible de déterminer si ces sons étaient émis sciemment ou simplement dus aux mouvements des courants. Faute d'en connaître l'origine, les humains ignoraient s'ils provenaient d'un point situé juste au-delà de leur champ de vision ou de l'autre hémisphère de la planète, tels les chants des grandes baleines de la Terre qui sont audibles à des milliers de lieues sous l'océan.

Sparta regarda Blake. Il était trop fatigué pour parler. Dans ce chœur incompréhensible elle identifiait quelques mots assemblés en phrases. Plusieurs chants étaient interprétés simultanément et les lignes mélodiques s'imbriquaient en contre-chant.

Blake était épuisé. Il allait réclamer une pause quand elle le prit par l'épaule et tendit le bras. Un mouvement se dessinait devant eux : une masse mouvante et scintillante, une sphère de vie grouillante, dense et brillante comme un banc de sardines pris dans une nasse. Un banc d'extraterrestres aux tentacules colorés.

Cette étrange apparition était démesurée... de la vie regroupée sous une forme sphérique tel un gigantesque ovule recouvert d'un million de spermatozoïdes. Et leur convoi était un vaisseau de chair sur le point de se poser sur cette planète vivante.

À l'instant où ils allaient l'atteindre, ce « monde » s'ouvrit sous eux. Et ils se retrouvèrent à l'intérieur d'une immense coquille de vie palpitante qui émettait des sons assourdissants.

Pendant tant d'heures qu'ils ne purent les compter, Blake et Sparta restèrent enfermés à l'intérieur de la sphère d'extraterrestres chantants qui ne devaient pas avoir conscience de leur inconfort et percevaient différemment l'écoulement du temps.

Les incessantes contorsions des corps et la poursuite du chant exceptées, il ne s'était presque rien produit. Ils avaient assisté à une projection d'images au centre du globe creux, des voiles et des rubans de lumière mouvants qui allaient de-ci, de-là, pendant que des formations de minuscules polypes multicolores dansaient en reproduisant des figures géométriques sans signification pour les spectateurs humains. C'était, à première vue, l'équivalent extraterrestre d'un ballet aquatique, d'une comédie musicale ou d'un clip publicitaire. Blake et Sparta avaient beau concentrer leur attention sur ce qu'ils voyaient et entendaient, ils ne comprenaient que quelques phrases et mots épars de la conférence qui se déroulait autour d'eux. Ces êtres n'employaient pas le langage de la Culture X, tout au moins pas tel qu'ils l'avaient appris, et les rares passages identifiables avaient des sonorités pour le moins étranges.

Finalement, Sparta renonça et sombra dans une semi-léthargie...

En transe, le peu qu'elle assimilait complétait les indices puisés dans l'environnement. Elle ne fit rien pour hâter le processus, consciente qu'il dépendait moins d'une accumulation de données que d'une meilleure compréhension de celles dont elle disposait déjà...

Sparta s'éveilla.

Elle attendit une pause dans le flux et le reflux des sons qui communiquaient leurs vibrations aux flots, puis elle réunit toute l'énergie qu'elle possédait encore pour crier :

Excusez-nous et écoutez-nous.

Blake la regarda, sidéré.

Les extraterrestres se turent. Soudain, tous chantèrent d'une seule voix :

Nous écoutons les invités.

Hôtes très estimables, nous sommes cet avenir dont vous allez décider ici même, fit-elle. Il ne nous viendrait pas à l'esprit d'essayer de faire pression sur vous. Nous ne le pourrions pas. Mais vous devez nous aider à comprendre. C'est seulement ainsi que nous pourrions à notre tour œuvrer à faciliter votre compréhension.

Comme si tous avaient attendu de l'entendre tenir ces propos – qui devaient être quasiment inaudibles, bien qu'elle eût hurlé à pleins poumons – ses paroles furent aussitôt reprises et répétées, amplifiées par la multitude.

Il s'ensuivit une autre brève hésitation, pendant que les échos de sa déclaration se réverbéraient dans le lointain et finissaient par mourir.

Blake la regardait avec curiosité. Il se demandait ce qu'elle espérait obtenir. Il s'abstint d'intervenir. Il savait qu'elle lui fournirait des explications lorsqu'elle le jugerait opportun. Il avait décidé longtemps auparavant de lui accorder sa confiance, même quand ses actes étaient incompréhensibles.

Autour d'eux le chœur psalmodia :

Comment pouvons-nous vous aider à comprendre ?

En nous montrant votre grand œuvre, répondit-elle sans la moindre hésitation. Racontez-nous votre histoire.

Attendez, fit une voix collective grondante.

Et un appel assourdissant s'éleva, tel le gémissement d'une conque marine.

Sparta se tourna vers Blake.

— Ce que tu entends te fait peut-être penser à un alléluia, mais nous sommes les témoins d'un violent affrontement. Qui dure depuis longtemps.

— Quel en est l'enjeu ?

— Je n'en suis pas certaine. Mais je sais qu'il nous concerne.

Une section de la sphère vivante fut aspirée vers le centre et éclata. Dans la brèche ouverte par l'éruption de céphalopodes

s'avança une chose miroitante aussi grosse qu'un zeppelin, un vaste hémisphère parcouru d'ondes lumineuses nacrées et frémissantes comparables aux reflets irisés d'une bulle de savon. Au-dessous se balançait un long tablier de tentacules effilés et de membranes roses semblables à des voiles arachnéens. Dans sa partie supérieure cet appareil était couvert de hublots disposés en spirale et de protubérances ressemblant à des anatifes. Ses appendices et ses tentures de chair brassaient lourdement les flots en cadence.

Blake le fixa.

— Qu'est-ce que c'est, une bestiole ou un sous-marin ?

— Une méduse, répondit Sparta.

— Comme celles de Jupiter ? fit-il, incrédule.

— Leur lien de parenté saute aux yeux. Et je crois que nous n'allons pas tarder à apprendre quelles sont les particularités de cette espèce.

Sur un signal inaudible, des douzaines d'extraterrestres vinrent se regrouper autour d'eux. Ils se bousculaient et glissaient l'un contre l'autre tels des vairons qui frétilaient dans une nasse, un comportement étonnant pour des créatures aussi lestes et rapides. Les humains furent poussés sous la méduse, vers l'emplacement qu'auraient occupé la bouche et l'estomac d'un véritable coelentéré.

Ils ne furent pas dévorés mais guidés à l'intérieur de la chose par un millier de petites tapes. Ils avaient l'impression d'avoir été saisis par un énorme organisme amorphe vaguement luminescent.

— J'aimerais qu'ils nous laissent le temps de mieux voir ce machin, protesta Blake.

— Il m'est familier, il me rappelle le vaisseau-monde.

Ils étaient dans un labyrinthe de cloisons transparentes et de passages où grouillaient des choses d'aspect organique pouvant être vivantes ou mécaniques. Puis ils arrivèrent sous le dôme transparent du sommet et virent à nouveau les flots de l'océan.

— Qu'est-ce que c'est ? Un hologramme ?

— La réalité, répondit Sparta. Vue par une fenêtre épaisse de quelques molécules.

Mais la bulle diaphane résistait sans peine à la pression de la masse liquide. Il y avait avec eux dans cette salle deux ou trois douzaines de calmars – petits et sveltes, dans des tonalités de bleu et d'orange vif, et d'autres bien plus gros, verts et cuivrés – qui saturaient les flots de sons polyphoniques. Tous s'exprimèrent à l'unisson :

Nous avons créé tout ce que vous voyez – cet océan de sel équilibré excepté. Vous pourrez constater avec quelle diligence nous avons œuvré à remplir notre Mandat.

Blake et Sparta se regardèrent, déconcertés. La méduse commença à se déplacer. Ils voyaient sur les côtés et derrière eux les grands voiles de sa traîne se soulever et redescendre pour la propulser sans à-coups. L'immense sphère vivante qui les englobait s'ouvrit pour les laisser sortir. Elle se referma sitôt après leur passage et le vaisseau souple s'éloigna rapidement dans des eaux abyssales privées de caractéristiques notables.

Devant eux, loin en contrebas, une large barrière de récifs se matérialisa hors des ténèbres. Sans un bruit, ils s'engagèrent dans ce que Blake compara à une autoroute pour poissons, entre des murailles de squelettes de coraux crayeux recouvertes d'une tapisserie corallienne vivante et d'une centaine d'espèces d'oursins et d'étoiles de mer écarlates et roses, de crevettes qui dansaient parmi les anémones, de crabes qui couraient frénétiquement après des miettes de nourriture. Dans ce défilé se déplaçaient d'innombrables bancs de poissons aux rayures scintillantes. Sans effort, leur appareil se déformait pour se glisser entre eux dans les méandres du passage.

Admirez la parfaite harmonie des myriades de créatures, psalmodiaient les extraterrestres. La vie du carbone s'est détachée du fond des mers pour s'élever dans les flots. Elle s'est répandue sur le sol et a pris son essor dans les airs. La trame délicate de la vie a été tissée, tous ses composants ont atteint un équilibre dynamique.

Ils atteignirent un lagon. Des nuées de véritables méduses les surplombaient et ils avaient en contrebas une nuit liquide bleu d'encre.

Les mangeurs de lumière qui vivent à proximité de la surface meurent et tombent au fond de l'océan, auquel ils

apportent leur carbone. Sur la terre ferme, les mangeurs de lumière meurent et se décomposent dans l'humus, auquel ils apportent à leur tour leur carbone. Les myriades de créatures se nourrissent des mangeurs de lumière et se dévorent entre elles. Ainsi règne une harmonie complexe, reproduction parfaite du système en vigueur sur le monde originel.

Ils récitaient un hymne appris par cœur, dénué de toute spontanéité.

Ces mers sont belles, foisonnantes de vie, approuva Sparta.

Elle fit sortir de sa poitrine les grondements et cliquetis appropriés, tout en se demandant quel eût été l'effet d'un sourire.

Blake constata qu'elle le lorgnait et comprit. Il libéra un bourdonnement à l'unisson de Sparta qui ajoutait :

C'est parfait, vraiment.

Mais la jeune femme qui fixait ces flots bleu-vert aussi limpides que ceux des mers tropicales de la Terre les savait moins riches en éléments nutritifs qu'un océan plus froid, trouble, saturé de plancton. Ils se trouvaient sous les hautes latitudes de la planète et la vie n'était peut-être pas aussi répandue dans les mers vénusiennes que ne l'auraient souhaité leurs guides.

Comme pour modifier sciemment le cours de ses pensées, le vaisseau remonta brusquement. Bulles et méduses glissèrent sur le dôme invisible et l'hémisphère nacré qui l'entourait. Ils brisèrent la surface.

— Oh, là !...

Blake n'avait pu dissimuler sa surprise.

L'eau ruisselait sur le pourtour de l'appareil et ils laissaient sous eux des flots brassés par leur passage. Ils se déplaçaient à présent dans des nuages denses qui adhéraient à la coque comme du coton humide. Bien qu'immergés dans le fluide interne de la méduse, ils percevaient les effets d'une violente accélération. Sparta leva les yeux vers le ciel et se demanda quel pouvait être l'enjeu de tout cela.

Elle était consciente que la venue du vaisseau-monde et la présence des humains ne comblaient pas de joie tous les membres du contingent local d'extraterrestres. Cependant, nul

n'avait paru surpris de les voir. Lors du grand rassemblement, lorsqu'elle leur avait adressé son bref discours (*Hôtes très estimables, nous sommes cet avenir...*), elle avait eu l'impression de jouer un rôle écrit pour elle longtemps, très longtemps auparavant.

Elle savait, sans l'ombre d'un doute, qu'ils avaient été attendus. N'étaient-ils pas les Désignés ?

Mais un Désigné était peut-être l'équivalent d'un inspecteur des travaux finis. Blake devait avoir eu la même pensée.

— N'as-tu pas l'impression qu'ils espèrent se voir délivrer un certificat de conformité avec ce Mandat dont ils parlent sans cesse ?

— Ils se sont référés à la reproduction du monde originel. C'est apparemment la norme à respecter.

— Leur planète natale, je parie... qu'ils essaient de reconstituer ici.

— Comme les humains le feront sur Mars. À notre époque.

— Ce que nous avons entrepris – ou plutôt que nous entreprendrons dans trois milliards d'années – n'est pas soumis à des règles aussi strictes, une place plus importante est laissée à... l'improvisation. Mais je fais peut-être preuve de chauvinisme... une fois de plus ?

— Il est trop tôt pour en juger. Nous n'avons pas encore vu suffisamment de choses.

— Assez pour savoir qu'ils respectent leurs instructions à la lettre.

— Par consensus, en tout cas.

Nous attendons vos questions, dirent alors leurs guides.

Ils saturaient les flots de nervosité et leur rappelaient ainsi qu'il était impoli de converser dans un langage qu'ils ne pouvaient comprendre.

Ce fut Blake qui prit l'initiative de répondre :

Nous en avons un grand nombre à vous poser. Nous aimerions, par exemple, que vous nous expliquiez comment vous avez construit ce vaisseau...

Forster s'autorise une nouvelle pause et laisse son auditoire s'impatienter pendant qu'il boit une gorgée de whisky

désormais tiède. Ses pensées s'égarèrent très loin de l'ex-bibliothèque de cette maison dressée sur la berge de l'Hudson. Sous les ombres changeantes du feu qui meurt dans l'âtre, il a un air songeur.

Finalement, il reprend son récit :

— Redfield obtint une réponse bien plus complète qu'il ne l'avait espéré. En fait, les extraterrestres acceptèrent de satisfaire leur curiosité dans tous les domaines. C'est la base de la totalité des connaissances que j'ai pu glaner et préserver sur le compte de ces êtres que nous avons en fin de compte décidé d'appeler des Amalthéens...

8

Bien que posé sur le fond de l'océan, le vaisseau-monde surplombait les montagnes les plus élevées de Vénus et allait se perdre dans les nuages. Sur Terre, il eût dépassé la stratosphère. Dans ses hauteurs, le vaste sas qui abritait le *Michaël Ventris* était ouvert à la pluie battante.

Sur la passerelle, McNeil avait coiffé le casque et enfilé les gants d'un module de réalité artificielle pour inspecter les dommages subis par les canalisations de carburant et de liquide de refroidissement du moteur numéro deux. En R.A. il pouvait ramper dans les conduites et les valves en éprouvant les sensations visuelles, auditives, olfactives et tactiles qui auraient été les siennes s'il s'était effectivement frayé un chemin le long des pistons et dans les turbines des pompes, s'il avait suivi les buses des injecteurs et escaladé la surface piquetée de la chambre de combustion. Tout cela sans quitter sa couchette. Mais s'il avait l'impression d'être aussi petit qu'une fourmi, il devait faire preuve de plus de discernement qu'un tel insecte. La concentration requise pour mener à bien cette inspection était épuisante. En deux heures de déplacements à une échelle millimétrique il n'avait rien remarqué d'inquiétant, mais il n'avait pas exploré la moitié du secteur affecté par la panne et il lui restait encore un long chemin à parcourir.

Je le regardais travailler tout en rédigeant des fichiers destinés à mon journal et regrettais de ne pas posséder les qualifications requises pour le remplacer.

Walsh arriva sur le pont à l'instant où McNeil retirait son casque et ses gants.

— Tu veux que je prenne la relève ? lui proposa-t-elle.

— Je dois laisser reposer mes yeux, c'est tout.

Il se pencha vers les larges hublots du poste de pilotage et cilla face au ciel visible, au-delà du sas circulaire d'un kilomètre

de diamètre. Soumis à la gravité de la planète le *Ventris* était incliné à l'intérieur du vaste dôme mais son plancher restait horizontal.

Les sas de notre navette étaient eux aussi béants. L'atmosphère de *cette* Vénus, un monde plus jeune de trois milliards d'années que celui que nous connaissons, était respirable – avec un taux d'oxygène élevé (mais réduit par l'altitude) – et des odeurs organiques saturaient les vents chauds : la senteur de la jungle, des mers qui s'étendaient loin en contrebas et de la vie microbienne qui se développait dans les nuages eux-mêmes.

— Avoir laissé la porte ouverte est très aimable de leur part, commenta McNeil. Je me demande pourquoi ils sont si prévenants à notre égard.

— Il est rassurant de constater qu'ils ne nous ont pas oubliés, en tout cas, dit Walsh. Comment se présente le diagnostic ?

— Il me reste un long chemin à parcourir mais le matériel ne semble pas avoir trop souffert... les moteurs ont été coupés avant qu'un élément n'ait eu le temps de fondre. Et Tony m'a appris qu'il a éliminé ce virus dans tous les logiciels.

McNeil caressa son crâne d'une main lasse puis se rallongea sur sa couchette et leva les yeux vers Walsh.

— Le *Ventris* est opérationnel, ou le sera sous peu. Nous avons de nouveau une petite navette jovienne fiable à notre disposition.

Elle lut ses pensées aussi aisément que moi. Mais à quoi bon ? Où pourrions-nous aller ?

Alors même que nous nous posions ces questions des événements d'une importance capitale pour notre avenir se produisaient sans notre participation. Nous n'en étions même pas informés...

Sparta et Blake étaient emportés dans les airs par l'énorme méduse. Après plusieurs minutes passées dans la grisaille des nuages ils atteignirent leur sommet, une plaine embrasée par le soleil, et les derniers rubans de vapeur se détachèrent de la bulle. Au-dessus s'étendait le dais de velours noir de l'espace étoilé.

Les extraterrestres firent une pause. Il n'y avait plus désormais que le chant sans paroles, lourd de mélancolie. Quand leur chœur s'éleva de nouveau son intensité était moindre. De nombreuses créatures s'abstenaient d'y participer.

Voici ce qui contre nos efforts, psalmodièrent les autres.

Et il était impossible de se méprendre sur le sens d'une telle déclaration.

Sans être filtré par des dispositifs électroniques ni grossi par des instruments d'optique, sans qu'il fût représenté par des pixels sur une vidéoplaque – organique ou biologique – Blake et Sparta découvraient un ciel nocturne envahi par des comètes. L'étrange nef poursuivit son ascension tant qu'elle ne fut pas loin au-dessus du lit de nuages.

Vous auraient-elles percutés ? s'enquit Blake.

Il soufflait les mots dans les flots et regardait entre les extraterrestres les comètes grossies par la courbure du dôme qui emplissaient la nuit.

Constamment, tout au long de millions de circuits du soleil, entendit-il répondre. *Une multitude de corps de glace plus petits que ceux-ci. Et bon nombre de plus gros.*

La méduse atteignit le point culminant de sa trajectoire puis entama lentement sa descente.

Ces collisions n'ont apparemment pas détruit votre œuvre, fit remarquer Sparta. *Ni la vie que vous avez semée et entretenue.*

La réponse fut longue à venir. Puis les deux humains écoutèrent avec intérêt les explosions d'ondes de haute fréquence qui se propageaient dans les flots.

À l'extérieur, les nuages grimpaient vers eux, de plus en plus vite. Blake jeta un dernier regard aux milliers de bannières cométaires tendues entre les étoiles.

— Il est probable que sur ces milliards de projectiles deux ou trois heurteront ce monde de plein fouet, dit-il à Sparta. En supposant que leur vitesse soit normale – de l'ordre de trente à quarante k/s – le premier impact devrait avoir lieu dans un ou deux jours.

— Et ensuite ?

Peu d'individus auraient pu se flatter d'être plus grands experts que lui en explosions en tout genre... que ce soit la technique pour les produire ou la nature de leurs effets. Faire sauter des choses était pour lui un hobby, voire même une manie.

— Tout est fonction de la masse. Si ces comètes sont de taille normale – entre dix et vingt kilomètres – et compte tenu de la densité de l'eau... (Il s'accorda un instant de réflexion.) Je dirais que la déflagration sera de l'ordre du milliard de mégatonnes.

Sparta ouvrit de grands yeux.

— Plutôt spectaculaire, pas vrai ? fit-il pour confirmer avec enthousiasme le commentaire qu'elle n'avait pas exprimé. Le cratère pourra atteindre deux cents kilomètres de diamètre. Un nuage d'un milliard de tonnes de roche pulvérisée et de vapeur grimpera dans l'atmosphère. Des raz de marée feront de nombreux tours complets de la planète, puis la perturbation faiblira...

— Et la vie ?

Étouffée par l'eau, cette question fut presque inaudible.

Il haussa les épaules... ce qui eut pour effet de dilater ses ouïes.

— C'est difficile à dire. Nous ne sommes pas sur Terre. Ici, le climat est plus chaud, la couche nuageuse plus épaisse. Des tempêtes de feu ? Ce qu'ils appelaient l'hiver nucléaire ? J'en doute. L'humidité est bien trop importante.

— Le souffle enverra le vaisseau-monde rouler comme un œuf.

— Ce n'est pas un appareil ordinaire.

Les cris et sifflements aigus de la conversation animée qui se poursuivait autour d'eux s'interrompirent soudain. Quand les extraterrestres parlèrent de nouveau, ce fut plus lentement et d'une voix plus grave, afin que les humains puissent les comprendre. Seule la moitié d'entre eux participa à ce chœur.

Nous avons subi maintes destructions par le passé, mais la grande trame de la vie est restée intacte, psalmodièrent ces êtres. La menace ne vient pas des impacts.

Une note dissonante soulignait ce chant.

D'où alors ? demanda Blake.

De l'eau.

De l'eau ?

À cet instant la méduse fut engloutie par les nuages. L'éclat du soleil diminua et leur poste d'observation parut se contracter et s'assombrir. D'innombrables gouttes de pluie glissaient sur la bulle.

La planète n'avait pas un ciel couvert, à notre arrivée. C'était un monde de sel correspondant à ce qui était spécifié dans notre Mandat. Un lieu à l'atmosphère limpide et aux mers miroitantes.

Ceux qui avaient apparemment été mis en minorité lors du récent désaccord intervinrent sous la forme d'une antienne stridente :

Nous avons recherché un tel site pendant des millions de cycles. C'est dans la joie que nous avons exécuté les tâches qui nous étaient dévolues.

Jusqu'à l'apparition des premières comètes, contra le reste du chœur. Et elles sont devenues de plus en plus nombreuses.

Issues du Tourbillon, rétorquèrent leurs opposants. Nous ignorions jusqu'à son existence avant d'avoir découvert le point d'origine des blocs de glace.

Dans le cadre de cette querelle chaque groupe exprimait son opinion de façon étrangement harmonieuse, à tour de rôle.

Elles apparurent dans les cieux, à une cadence effrayante...

Dès que nous eûmes localisé le Tourbillon et déterminé son orbite, nous sûmes que des collisions seraient inévitables et qu'elles se poursuivraient pendant un million de révolutions de la planète, ou plus. Chaque comète apporte dans l'atmosphère un milliard de tonnes de vapeur d'eau...

... À la surface, son taux est proche de vingt pour cent. La condensation réchauffe rapidement l'air...

... La vapeur grimpe si haut qu'elle se dissocie en oxygène et hydrogène, et ce gaz s'échappe dans l'espace.

Blake souffla des mots à Sparta :

— Comment traduirais-tu « effet de serre humide » dans le langage de la Culture X ?

Nous avons calculé que dans cent millions de circuits du soleil il ne subsistera plus une goutte d'eau sur ce monde,

ajoutèrent les extraterrestres. *Les océans seront asséchés et la totalité de notre œuvre aura disparu, tout sera tombé en poussière.*

Pourquoi ne déviez-vous pas ces comètes ? demanda Blake.

Comment serait-ce possible ?

Allez à leur rencontre et poussez-les sur de nouvelles orbites. Vous avez à votre disposition la technologie nécessaire pour déplacer des masses plus importantes, et plus rapides.

Une cacophonie de cris et de sifflements aigus s'ensuivit.

— Il doit être difficile de garder un secret au sein d'une pareille société, dit-il à Sparta.

— Ils pourront nous dissimuler tout ce qu'ils veulent, tant que nous ne les comprendrons pas un peu mieux.

Quand le vacarme s'apaisa le groupe dominant se remit à chanter, dans des tonalités où les humains crurent relever de l'acrimonie.

Ce que vous suggérez a déjà été préconisé. Est-ce donc ce que les Désignés ont été chargés de nous dire ?

Eh bien, c'est la solution la plus évidente. Si cette suggestion vous a déjà été faite, pourquoi ne l'avez-vous pas mise en pratique ? s'enquit Blake.

Les appareils de ce type ne peuvent s'éloigner d'une planète. Seul celui à bord duquel vous avez été conduits jusqu'à nous a la capacité d'effectuer des déplacements importants.

En ce cas, ne serait-il pas...

Sparta décida de l'interrompre :

Quelle est la principale objection ?

Cette fois, ce fut la faction minoritaire qui répondit, d'une seule voix :

Une telle action ne serait pas conforme à ce que prévoit le Mandat.

Le brouhaha qui s'ensuivit fut (pour reprendre les termes que Blake Redfield employa pour me le décrire) « aussi cacophonique que si nous étions en présence d'enfants en bas âge jouant du mirliton en se prenant pour un groupe de hard rock du XX^e siècle ».

Nous nous étions entre-temps rassemblés dans le carré du *Michaël Ventris* afin d'écouter ce que le capitaine avait à nous dire :

— Nous avons réparé les dégâts provoqués par le sabotage de Nemo. Les simulations indiquent que notre appareil est opérationnel. Le moment est venu de décider quelle sera notre ligne de conduite.

On raconte que des tics nerveux agitent mes sourcils sitôt que je m'emporte.

— C'est une décision qui réclame réflexion, protestai-je.

— Nous ouvrons simplement le débat, professeur.

McNeil eut l'amabilité de m'accorder un sourire empreint de lassitude.

— Faire le point et tout ça, intervint Groves.

Je hochai la tête, irrité. Tous me traitaient avec condescendance, à l'exception de Marianne Mitchell. Ses yeux verts avaient perdu de leur éclat et son visage était blême et brillant de sueur. Hawkins se pencha vers elle avec sollicitude.

Comme moi, Walsh nota sa pâleur soudaine.

— Est-ce que ça va ? lui demanda-t-il.

Marianne nous fixa à tour de rôle, comme si elle n'avait autour d'elle que des inconnus.

— Je veux rentrer chez moi, s'écria-t-elle avant d'éclater en sanglots.

Hawkins voulut la prendre par les épaules et, pendant un instant, elle parut disposée à l'y autoriser. Puis elle se leva brusquement et tendit les mains, comme pour repousser un filet invisible qui se refermait sur elle. La jeune femme se dirigeait vers la coursive lorsqu'elle trébucha, peut-être en raison de la gravité quasi terrestre à laquelle nous n'étions plus habitués. Groves bondit pour la retenir. Elle l'écarta avec irritation et descendit l'échelle vers le pont inférieur.

— Bill ! lança sèchement Walsh en voyant Hawkins s'élancer derrière elle. Laissez-la tranquille. Accordez-lui quelques minutes de solitude. Elle en a besoin.

Hawkins se tourna avec colère vers le capitaine, vers nous tous.

— Ne constatez-vous pas que cette malheureuse est désespérée ? Ce misérable l’a entraînée dans cet enfer sans lui demander son avis.

Il se référait naturellement à sir Randolph, mais je compris que ces reproches m’étaient également adressés.

— Nous sommes tous dans le même cas, ajouta-t-il. Aucun d’entre nous n’a été véritablement informé des dangers. Nous n’avons pu prendre aucune décision en toute connaissance de cause.

Je ne répondis rien. Il ne se contrôlait plus. Walsh essaya à nouveau de l’apaiser, en vain.

— Et avec qui est-elle condamnée à vivre... sans doute jusqu’à la fin de ses jours ? Nous ! Quels compagnons pitoyables ! Il n’est pas étonnant qu’elle veuille retourner sur Terre.

— Comme nous tous, marmonna McNeil, bien qu’il n’eût là-bas aucun foyer.

J’eus l’impression qu’Hawkins utilisait l’affliction de Marianne pour alimenter son propre ressentiment.

— Il devrait être en théorie possible de regagner notre époque ! s’exclama-t-il. Dès l’instant où le vaisseau-monde nous a fait remonter le temps de trois milliards d’années – si c’est effectivement ce qui s’est produit – qu’est-ce qui l’empêche d’effectuer ce trajet spatio-temporel en sens inverse ? Nous devons exiger de ces êtres qu’ils nous ramènent à notre point de départ.

Je le savais jeune et passionné, mais ne pus m’empêcher de lui rétorquer sèchement :

— Nous ne savons pratiquement rien des capacités de l’appareil amalthéen, et nous n’avons aucun moyen de pression sur ceux qui en sont les maîtres.

— Troy et Redfield sont intimes avec eux.

Il ramena ses larges mains vers ses flancs pour tapoter, peut-être inconsciemment, sa cage thoracique... à l’emplacement occupé par les fentes rougeâtres des ouïes de Troy.

— Cette femme s’est soumise à une métamorphose pour devenir semblable à ces créatures. Redfield a accepté de subir

les mêmes transformations. Notre sort ne les intéresse guère, croyez-moi.

— Écoutez, Bill, intervint Groves. Nous comprenons ce que vous ressentez. Blake n'a pas été très accessible...

Hawkins s'autorisa un rire, comme toujours désagréable.

— Ils ont *décidé* de se joindre à ces êtres. Ils nous ont fait clairement comprendre qu'ils préféreraient leur compagnie à la nôtre. Il est évident qu'ils n'accordent plus aucune importance à leur appartenance à l'espèce humaine.

— Soyez gentil, Hawkins, et cessez d'interrompre vos interlocuteurs à tout bout de champ, ordonna sèchement McNeil. Figurez-vous que je suis le débiteur de l'inspecteur Troy. Ce n'est un secret pour personne et je vous raconterai mon histoire si ça vous intéresse. L'important, c'est que sans cette femme je purgerais actuellement une peine de prison. Les faits se sont passés ici, sur Vénus. Et je n'ai absolument pas l'impression qu'elle m'ait *abandonné*.

J'exprimai mon approbation par un grondement.

— Vous savez tous que Troy m'a sauvé la vie. Il ne me viendrait pas à l'esprit de m'interroger sur son statut d'être humain, pas plus que sur celui de Redfield. Il y a cependant...

— Épargnez-moi vos discours, je vous en prie.

Hawkins se leva avec une brusquerie mélodramatique. Il réagissait à nos tentatives pour lui imposer un semblant de discipline en se rebellant comme un adolescent.

— Je vais voir Marianne.

McNeil fut aussitôt debout pour lui barrer l'accès à la coursive.

— Cessez d'importuner cette pauvre fille, compris ?

— Je ne...

— Assis !

Hawkins serra les dents et finit par obtempérer. McNeil le dévisagea, impassible, avant de regagner son siège. Il m'adressa un signe de tête.

— Vous disiez, professeur ?

— Hum !

Mes sourcils devaient effectuer des exercices d'aérobic, mais je finis par me détendre.

— Eh bien, je tiens en premier lieu à préciser que je ne me considère plus comme le chef de notre petit groupe. Nous avons atteint il y a longtemps tous les objectifs fixés à cette mission. Je souhaite cependant ajouter ceci. Malgré tous nos efforts nous savons bien peu de chose sur... sur les *Amalthéens*. J'estime que nous devrions reprendre nos travaux. En utilisant le sous-marin que nous avons à notre disposition, par exemple.

— La Mante ? demanda McNeil. À quoi pourrait-elle nous servir ?

Je me redressai sur mon siège, dans la mesure du possible.

— Si Troy a dit vrai, nous avons passé la majeure partie de ces six derniers mois en stase. Mais même lorsque nous étions conscients nous nous sommes contentés de réagir... face aux événements qui avaient lieu dans le système jovien, à l'opportunité de quitter le vaisseau-monde, à l'échec de cette tentative et, tout récemment, en réparant notre navette fragile et peut-être inutilisable. Ce que nous avons omis de faire, c'est d'échafauder des projets et de prendre l'initiative. Nous ne nous sommes même pas octroyé le temps d'analyser posément la situation.

— Alors, étudions-la, dit Groves avec un empressement et une gaieté qui sonnaient faux. Nous pouvons même faire plus. Reprendre l'exploration du vaisseau-monde. Qui sait, peut-être découvrirons-nous comment le piloter ?

— Ou par quel moyen convaincre ses propriétaires de nous ramener à notre point de départ, fit McNeil avec un sourire lugubre.

— Troy et Redfield voudront nous en empêcher.

C'était Hawkins, cela va de soi.

— Pourquoi ? s'enquit McNeil, déconcerté.

Je pris la parole, sans laisser à Hawkins le temps de se lancer dans une nouvelle diatribe :

— Je soutiens la proposition de Mr Groves. Nous devrions reprendre l'exploration du vaisseau-monde, aller jeter un coup d'œil à l'extérieur – si c'est faisable – et essayer d'apprendre un peu plus de choses sur le compte des *Amalthéens*.

9

Forster s'interrompt et regarde le commandant. Cet homme s'est chargé d'entretenir le feu et s'affaire devant l'âtre. Il tisonne les braises et les fixe comme s'il y cherchait des réponses à des questions à la fois trop évasives pour être posées et trop importantes pour être passées sous silence. Un bref éclair orangé estompe momentanément les nombreuses comètes brumeuses visibles par les hautes fenêtres de la bibliothèque.

Le militaire soutient le regard de Forster, soudain conscient d'attirer son attention.

— Continuez, dit-il.

Sa voix est rauque. Dans l'ombre, son expression est peut-être plus menaçante qu'il ne le souhaiterait.

— Bien volontiers.

Forster hoche la tête et se tourne vers Ari et Jozsef.

— Redfield avait piloté la Mante lors de nos premières missions d'exploration d'Amalthée. Cet homme n'était plus parmi nous et comme nous n'aurions pas à utiliser le *Ventris* avant longtemps, ce fut le capitaine Walsh qui prépara le submersible pour de nouvelles sorties.

Il se racle la gorge avec bruit, avant d'ajouter :

— Ce fut donc à un autre titre que celui de commandant de bord qu'elle fit une découverte inquiétante...

Walsh procéda à la vérification des systèmes à l'intérieur de la cale. Tout fonctionnait, et elle fit descendre le sous-marin dans les flots du vaisseau-monde. Une fois dans le compartiment immergé du sas elle se contenta de surveiller la console de pilotage pour attendre l'éventuel déclenchement d'un signal d'alarme. Avec l'habacle illuminé, la bulle de la Mante se

changeait en miroir déformant qui lui renvoyait un reflet inversé de son visage.

Elle regardait cet autoportrait et pensait que tous les événements qui avaient émaillé ce voyage donnaient un parfait exemple de ce qui n'aurait *jamaïs* dû se produire, que c'était l'illustration de tous les dangers contre lesquels on mettait en garde les cadets qui entraient à l'Académie. Pour cela, les novices devaient passer deux jours de réclusion solitaire dans le noir absolu... afin de découvrir qui n'avait pas les nerfs assez solides, qui serait incapable de supporter une traversée en état d'éveil jusqu'à la Lune, et à plus forte raison jusqu'à Mars ou la Grande Ceinture.

Certains apprenaient alors qu'ils ne pourraient affronter l'espace, qu'ils étaient trop vulnérables à l'ennui. D'autres s'en rendaient compte quelques semaines ou quelques années plus tard. Mais la majeure partie de ceux qui entraient à l'Académie étaient d'une autre trempe. Ils avaient un secret. Lequel ? L'inaction n'avait sur eux aucune prise. Ils possédaient une imagination trop vive, de trop grands espoirs. Consacrer deux ou trois mois à l'entretien des machines (la plupart des vaisseaux du Bureau spatial n'étaient guère plus reluisants que le *Ventris*, le nombre de ses magnifiques cutters blancs fuselés ne dépassait pas la douzaine) ne les rebutait pas car ils savaient qu'à l'arrivée ils auraient droit à une semaine de vie bien plus intense dans un avant-poste éloigné du système solaire.

Peu importait que cette escale fût moins aventureuse et pittoresque que dans leurs rêves. Tant qu'ils conservaient un statut de pilote du Bureau spatial ils acceptaient de se laisser duper par leur imagination. Et le jour où la réalité les rattrapait, il y avait des jeunes qui attendaient de prendre leur place et des postes sédentaires à pourvoir. Les responsables du Bureau le savaient et les tests étaient étudiés pour sélectionner des candidats qui nourrissaient de tels rêves.

Jo Walsh avait en outre entretenu d'autres espoirs.

Dans un service qui recrutait presque exclusivement des Nord Continentaux, et donc des Blancs, même son aspect déparait. Par ses ancêtres Noirs africains et Arabes, avec un apport de sang portugais dû aux planteurs de canne à sucre des

Caraïbes auxquels sa famille appartenait seulement trois siècles plus tôt, elle était une des rares femmes de couleur qui travaillaient pour cet organisme. Elle avait les traits géométriques audacieux et le teint sombre d'un bronze du Bénin...

Et des réflexes de pêcheur de squales, une capacité acquise un été de son enfance à la grande joie de son père et à la non moins grande frayeur de ses professeurs. Elle était douée pour les mathématiques – ce don qui se transmet au hasard dans le pool génétique pour apparaître, comme par magie, chez l'enfant d'un couple d'employés hindous, de paysans grecs, de réfugiés juifs hongrois, d'ouvriers esquimaux travaillant sur des pipelines, etc. –, en d'autres termes, n'importe où et n'importe quand. Elle avait ainsi les qualités requises pour devenir capitaine d'un cutter à fusion.

Elle était aussi la fille de ses parents, de son île verte, des mers limpides qui l'entouraient et du peuple superstitieux qui l'habitait. À la fin du XXI^e siècle, le concept de « nation » en tant qu'entité géopolitique était dépassé depuis une cinquantaine d'années, mais les groupes linguistiques minoritaires parqués dans des territoires autres que ceux de leurs ancêtres recherchaient toujours une identité. Les impératifs culturels s'atténuent sans toutefois pouvoir se dissoudre totalement et ils se transmettent pendant de nombreuses générations. Nul n'est immunisé contre la magie ancestrale.

Sans être envoûtée, Josepha Walsh n'était pas pour autant à l'abri de l'influence des dieux. Rétrospectivement, il n'y avait pas lieu d'être surpris qu'elle eût été recrutée par le Libre Esprit avant son entrée à l'Académie spatiale. Des envoyés de cette secte recherchaient sur tous les mondes des enfants sortant du commun et ils l'avaient remarquée alors qu'elle était âgée de quinze ans, quand sa précocité et ses talents effrayaient les sœurs de l'institution où elle faisait ses études.

Ces religieuses qui lui avaient imposé Jésus plutôt qu'Ogun ou Chango. Une autre voie s'offrait à elle, car le Pancréateur était les trois à la fois... N'avait-il pas tout créé, n'était-il pas la source de la Connaissance et n'instaurerait-il pas le Paradis sur

Terre ? Il était désormais évident qu'un représentant du Libre Esprit – un père jésuite – l'avait orientée vers les mathématiques et la physique à l'école paroissiale, avant d'implanter dans son esprit l'idée d'entrer un jour à l'Académie spatiale. Cette secte voulait infiltrer la branche la plus active du Bureau avec un de ses agents.

À la fin de la première année d'études les cadets disposaient librement de leurs week-ends. Le campus se situait dans le New Jersey, et gagner Manhattan pour assister aux réunions clandestines des prophètes ne lui posait aucun problème. Ce fut lorsqu'elle entreprit une étude plus approfondie de l'amalgame d'histoire et de légendes constituant la Connaissance que sa foi commença à vaciller.

Lorsqu'elle obtint son diplôme, tout ce qui n'était pas d'ordre pratique lui inspirait de la méfiance, les théories des quanta et de la courbure de l'espace-temps exceptées. Elle avait la conviction que la Connaissance était incomplète, pleine de lacunes, et elle assimilait les prophètes à des escrocs. S'il existait des extraterrestres – ce qu'elle ne remettait pas en cause – ces derniers ne pouvaient s'être fixé pour but d'apporter le salut aux fidèles de ce culte. En outre, elle savait assez de choses pour avoir conscience qu'elle ne pouvait faire partie du Libre Esprit sans trahir le Bureau et le Conseil des Mondes. Cependant, il était trop tard. Quiconque avait des velléités d'indépendance était considéré comme apostat et exécuté.

Dans le cadre de sa première affectation elle avait rencontré un commandant des Services de renseignements à la voix rocailleuse et à la peau brûlée par le soleil. Il lui avait déclaré savoir qu'elle appartenait à cette secte, avant de la surprendre en s'abstenant de procéder à son arrestation. Il l'avait recrutée dans sa propre société secrète...

Une organisation qui portait le nom de « Salamandre ». Comme Walsh, tous ses membres avaient fait partie du Libre Esprit. Comme elle, ils ne remettaient pas en cause la Connaissance mais estimaient qu'elle était utilisée à des fins répréhensibles. Pour survivre à leur apostasie ils avaient dû lutter, se déguiser ou se dissimuler. Certains, dont le commandant, occupaient des positions assez importantes pour

pouvoir se montrer à visage découvert et mettre au défi leurs adversaires d'exercer contre eux des représailles. D'autres feignaient d'être toujours de fidèles serviteurs du culte. Tel était le rôle que ce militaire lui avait demandé de jouer.

Elle était rapidement montée en grade. On devenait capitaine de cutter à vingt-six ou vingt-sept ans, ou jamais. Josepha Walsh avait pris les commandes d'un tel appareil à vingt-quatre. Elle appartenait toujours au Libre Esprit.

Elle n'était qu'une simple exécutante pour les prophètes qui la laissaient dans l'ignorance de leurs projets et lui donnaient des ordres sans les accompagner d'explications... des instructions qu'elle devait suivre sans poser de questions. Selon les cas, elle passait aux actes ou leur mentait au péril de sa vie. Lorsqu'ils lui avaient par exemple ordonné de procéder à son premier sacrifice rituel en tuant un membre de la Salamandre, elle s'était empressée d'avertir ce dernier qui avait changé d'identité et disparu en ne laissant derrière lui qu'un compte rendu d'autopsie à même de convaincre les commanditaires de son assassinat.

Walsh n'assistait pas aux réunions des chevaliers et des doyens mais connaissait leurs buts et les surveillait de près. Elle adressait régulièrement des rapports au commandant. Cet homme avait à l'occasion modifié ses affectations pour lui faire rencontrer l'inspecteur Ellen Troy, avant même que cette dernière n'eût compris quel rôle lui était dévolu. C'était Josepha Walsh qui pilotait l'appareil que Blake Redfield avait emprunté pour aller annoncer sur la Lune que l'étoile d'origine des extraterrestres se situait dans la constellation de la Croix du Sud. C'était Josepha Walsh qui avait suggéré qu'ils pourraient peut-être récupérer la plaque martienne sur Phobos.

Il était logique qu'elle se fût portée volontaire pour participer à l'expédition du Pr Forster sur Amalthée, une mission qui ne pouvait que satisfaire tant la Salamandre que le Libre Esprit. Toutefois, avant même leur départ, la secte malfaisante avait été décapitée, débarrassée de la moitié de son conseil dirigeant par Ellen Troy qui agissait alors à titre personnel... privée de directives et de santé mentale.

Quand sir Randolph Mays était (littéralement) tombé sur les membres de l'expédition amalthéenne en compagnie de Marianne Mitchell, Walsh ne l'avait pas identifié. Sans doute savait-il qui elle était mais estimait-il plus expéditif de l'éliminer en même temps que les autres plutôt que d'utiliser ses services. À l'exception du commandant, tous ignoraient que Josepha Walsh faisait partie de la Salamandre, même Redfield qui appartenait lui aussi à cette organisation.

Et nul ne savait quelle décision elle avait prise quand Mays s'était décidé à révéler sa véritable identité. Elle savait ce que cet individu avait fait et tenté de faire. Le chef suprême du Libre Esprit, le doyen des doyens, le plus respecté des chevaliers de cet ordre, le misérable qui avait dénaturé la Connaissance, perverti ses idéaux et voulu la tuer avec le reste de l'équipage... cet homme était à sa merci. Il flottait dans les profondeurs liquides du vaisseau-monde, inconscient et vulnérable. Elle n'avait besoin que du sous-marin European pour aller jusqu'à lui et l'éliminer.

C'est pourquoi Josepha Walsh – qui vivait l'aventure la plus folle de toute son existence, une chose digne de ses rêves d'adolescente – bouillait de rage en raison de l'impatience due à cette inactivité forcée, et agit ainsi qu'elle le fit. Nulle vengeance n'est plus douce que celle qui se rapporte à des espoirs brisés.

Le submersible que nous appelions la Mante était à l'origine destiné à la lune jovienne Europe. Sous l'épaisse gangue de glace de ce satellite s'étend en effet un océan privé de vie mais riche en minéraux dissous. Pour être totalement indépendant de la surface cet appareil avait des « ouïes » saturées d'enzymes artificiels qui absorbaient l'oxygène présent dans l'eau. Des protéines se chargeaient de véhiculer ce gaz vers tout ce qui en avait besoin, ses passagers inclus. Le submersible se propulsait par des battements cadencés de ses ailes semblables à celles des raies et mues par la complexification et la décomplexification de molécules artificielles. Comme ses pompes péristaltiques internes étaient prévues pour contrer la pression des fosses les plus profondes des océans de la Terre, affronter les mers de Vénus ne représentait pas pour lui un défi.

Sans révéler ses intentions à quiconque, Josepha Walsh descendit à son bord dans les entrailles du vaisseau-monde.

Ses recherches furent rapides et précises. Troy nous avait fourni suffisamment d'informations pour que nous sachions dans quelle section de l'immense appareil nous avions vécu au ralenti pendant tant de mois ; une salle guère éloignée du sas où était remisé le *Ventris*. La Mante plongea dans cette direction en battant des ailes tel un ange de la mort.

Elle arriva sur place après quelques minutes. Mais Nemo avait entre-temps disparu.

Forster regarde autour de lui, la bouche déformée par un rictus malicieux. Une fois de plus son auditoire reste suspendu à ses lèvres. Il s'accorde le temps de contempler la lueur réfléchie du feu sur les lambris de la bibliothèque, puis reprend posément sa narration.

— Que s'était-il passé avant que Walsh n'atteigne la salle déserte ? Nous ne le saurons jamais avec certitude. J'ai obtenu de Troy quelques informations mais elle n'a pas été témoin des faits. Thowintha est peut-être à l'origine de cette initiative, qui sait ?

Dans les profondeurs obscures du vaisseau-monde les yeux d'un noyé s'entrouvrent. Ses doigts plissés, décolorés et flasques se referment sur les tuyaux qui l'alimentent en oxygène.

Nemo a dormi et sans doute rêvé. C'est désormais le passé, car le voici éveillé. Au fil des décennies il a appris plus de choses sur la maîtrise du conscient que n'importe quel yogi. Il reprend le contrôle du reste de son être.

Les conduites d'oxygène et de produits nutritifs qui l'ont maintenu en vie et dans lesquelles son corps s'emmêle ne sont pas reliées à des dispositifs aussi primitifs que des pompes ou des réservoirs. Ce sont des machines enzymatiques miniaturisées très perfectionnées qui fonctionnent sur le même principe que celui employé par les humains dans leurs sous-marins ou pour respirer dans l'atmosphère de gaz carbonique ténue de Mars. Que ces systèmes fragiles n'aient pas été conçus pour être déplacés importe peu.

Nemo garde ces tuyaux et ces rubans rappelant du varech reliés symbiotiquement à son être, mais il les déracine de la paroi de la salle où il est resté si longtemps captif. Ceint d'un manteau d'algues artificielles, il nage lentement dans le labyrinthe englouti et aspire à connaître le destin du marin phénicien de *La Terre Gaste* :

*... Alors qu'il s'élève et retombe
Il revit les diverses étapes de sa vie
En entrant dans le tourbillon.*

Thowintha flotte à l'intérieur du temple-passerelle et étudie les chemins paraboliques matérialisés sous forme de banderoles luminescentes par les lumières vivantes de la voûte. Ses tentacules s'agitent à peine alors qu'il/elle goûte les indices apportés par les remous. Il/elle sait qu'un humain vient d'entrer dans la salle.

Vous êtes seul, dit Nemo. Tout comme moi.

Nous ne sommes jamais seuls.

La silhouette décharnée et livide de l'homme flotte dans les flots luminescents, drapée de fins voiles de polymères. Avec maladresse, il se rapproche par des battements de ses mains.

C'est une image, pas un fait matériel.

Nemo s'exprime d'une façon singulière – à peine compréhensible – car s'il émet les phonèmes du langage de Thowintha il a des poumons minuscules et il ne possède pas comme lui/elle une vessie qui fait office de chambre de résonance. L'homme n'a pour émettre ces sons que sa langue et ses lèvres, ses mains et ses doigts qu'il fait claquer au besoin.

Malgré tout, il a été compris.

Vous vous êtes isolé, ajoute-t-il. Vous vous êtes dressé contre vos semblables. Vous avez conduit Troy et les autres membres de notre groupe en ce lieu pour servir vos buts personnels... pour mener à bien un projet qui a éclos dans votre seul esprit il y a de cela plusieurs centaines de milliers d'années. La première fois que je vous ai vu, je vous ai pris pour un animal. À présent, je sais. Vous êtes le Pancréateur.

Ce nom n'a pour nous aucune signification, répond l'extraterrestre.

N'espérez pas pouvoir me leurrer.

Un son frémissant sans point d'origine précis emplit le temple puis meurt. Nemo attend.

Thowintha garde le silence.

Que feriez-vous si j'exigeais de partir ? s'enquiert l'homme.

Nous ne nous sentirions pas concernés.

Même si c'est dans l'intention d'aller révéler vos buts véritables à vos pairs ?

Rien ne peut être dissimulé.

C'est vous qui le dites. Me tuer vous serait facile.

Le manteau de Thowintha acquiert de la luminosité et, sans avertissement, il/elle s'éloigne rapidement.

J'imagine Nemo qui s'autorise un sourire, et ses dents sont spectrales dans cette clarté bleutée. Ses mains volumineuses et ses pieds battent les flots et il s'enfonce lentement vers les profondeurs du vaisseau-monde en traînant derrière lui un voile d'algues nutritives, en direction de la sortie.

— L'extraterrestre l'a laissé échapper ?

Jozsef est sidéré.

Ari adresse à son mari un regard qui traduit son irritation.

— Cette créature n'est pas humaine. On ne peut s'attendre qu'elle comprenne.

— Si vous voulez bien m'excuser, je la soupçonne d'avoir parfaitement assimilé la menace, rétorque Forster. Et prévu tout ce qui se passerait ensuite.

— Voulez-vous dire que c'est pour cela que je ne reverrai jamais ma fille ? demande avec colère Ari.

Mais c'est avec douceur que Forster lui répond :

— C'est volontairement qu'elle a choisi son destin. Tout comme Redfield...

10

Le commandant place une autre bûche de chêne dans l'âtre et la pousse sans prêter attention aux flammes et aux étincelles qui montent lécher ses poignets. Derrière les fenêtres de la bibliothèque la clarté du soleil a déserté le ciel mais la lueur des météores est assez vive pour pénétrer à l'intérieur de la pièce.

— J'ai demandé qu'on nous apporte quelques sandwiches, dit Jozsef. Au cas où certains d'entre nous auraient un petit creux.

— Pas encore, déclare le militaire. Il y a deux ou trois choses...

— Oui, Kip ?

— Le professeur n'a pas ménagé ses efforts pour reconstituer des événements auxquels il n'a pas assisté... y compris des scènes dont nul n'a été témoin...

— Kip, je t'en prie, intervient Jozsef, gêné par l'irritation que le commandant ne peut dissimuler.

— Je n'ai à aucun moment tenté de vous induire en erreur, proteste Forster, dont les sourcils poivre et sel se haussent d'indignation. Je n'ai jamais dissimulé quelles étaient mes sources.

— C'est exact. Ce que je veux savoir, c'est comment vous interprétez tout cela.

— Quelques années plus tard, Troy m'a rapporté une conversation fort instructive qui devrait permettre...

— C'est ce que *vous* pensez qui m'intéresse, insiste le commandant.

Sous la clarté des flammes son aspect est aussi menaçant que celui de Baal. Les lueurs rougeoyantes divisent son visage et le creusent d'ombres noires.

Les autres échangent des regards. Au prix d'un effort, Forster feint de ne pas remarquer l'agressivité de l'autre homme.

— Si vous y tenez. Tout indiquait que Vénus était condamnée, que notre envoi vers le passé se déroulait dans le cadre d'une opération de sauvetage. Thowintha était revenu(e) en cette époque et ce lieu pour tirer ses compagnons d'un mauvais pas... avant que les autres Amalthéens ne décident de les « amputer ». Le destin qu'ils réservent aux membres de leur corps collectif qui entravent le fonctionnement de l'ensemble.

— Une opération de sauvetage pour le moins compliquée, fait remarquer le commandant.

— Bien plus que vous ne le pensez, approuve Forster. Ces êtres avaient quitté leur système stellaire et voyagé pendant un million d'années à la recherche d'un monde sur lequel ils pourraient exercer leur Mandat. L'œuvre de reconstitution de leur milieu d'origine était programmée dans leurs gènes. Ils trouvèrent notre soleil, et avec lui Vénus, une planète couverte d'océans, aux cieux dégagés et au sol stable, sans activité géologique ou climats changeants à même de l'ébranler, sans périodes glaciaires ou continents partis à la dérive comme sur la Terre. Ils crurent que ce qu'ils réaliseraient en ce lieu serait éternel...

« Pendant des millions d'années tout fut conforme à leurs espérances. Ils réussirent pratiquement à reproduire l'écosystème de leur monde. Puis Némésis apparut... le trou noir qu'ils appellent le Tourbillon. Ses bombardements de comètes créèrent un effet de serre humide qui éleva la température de l'océan et satura l'atmosphère en vapeur d'eau. À notre arrivée, l'hydrogène atmosphérique allait se perdre dans l'espace. Le processus qui ferait de Vénus une fournaise de gaz carbonique avait déjà débuté.

— Une véritable tragédie, intervient Jozsef. Mais quelles étaient les causes de ce... Eh bien, je présume que le terme de « conflit politique » serait inadapté...

— La scission a été précipitée par l'évolution. Les Amalthéens avaient observé des mutations phylogénétiques, l'apparition de nouvelles espèces non conformes à ce que

stipulait leur Mandat. Ils étaient atterrés. Ils croyaient n'avoir que deux possibilités – laisser la nature suivre son cours et perdre ainsi tout ce qu'ils avaient obtenu, ou considérer de telles variations comme inévitables, s'y résigner, s'y adapter, et même les faciliter.

— Prendre les choses en tentacule, déclare Ari, amusée.

Forster lui accorde un sourire sans joie.

— Les faciliter ? demande Jozsef. Pourquoi pas, après tout ?

— Pour cela, il fallait en premier lieu dévier les comètes, répond Forster. Seul le vaisseau-monde leur permettrait de mener à bien une telle opération.

— La méduse biomécanique que vous nous avez décrite défiait les lois de la pesanteur, objecte le commandant. Dès l'instant où un tel appareil n'a pas besoin d'ailes pour voler il devrait pouvoir se déplacer dans l'espace.

— Après avoir consacré des années à tenter de percer les secrets de la technologie amalthéenne, je ne sais guère plus de choses qu'au premier jour. Je suppose qu'ils puisent leur énergie dans le vide, par une sorte d'équivalent macroscopique de l'effet quantique. Le rayon d'action dépend de l'amplitude des états vectoriels possibles. Elle est très importante dans le cas du vaisseau-monde qui effectue des déplacements interstellaires à une vitesse quasi lumineuse. Les méduses ont une taille bien plus modeste et des possibilités limitées.

— Vos explications manquent de clarté, grommelle le militaire.

— Je résumerai en disant que les méduses ne pouvaient être utilisées à ces fins, et le vaisseau-monde non plus.

— Pourquoi ? D'après vos propos ce Thowintha était plutôt large d'esprit.

Jozsef cherche encore à comprendre les enjeux politiques, comme si les motivations des extraterrestres étaient plus faciles à analyser que celles des représentants de l'humanité qui siègent au Conseil des Mondes.

— Thowintha se sentait profondément concerné(e) par cette affaire, dit Forster. Comme tous ses semblables, il/elle ne se considérait pas en tant qu'individu selon l'acception que nous donnons à ce terme mais devait s'estimer *primum inter pares*

dès l'instant où il était question de ce que nous appellerons la faction adaptationiste. Malgré bien des réticences, cet être et le groupe qu'il représentait avaient fini par admettre que l'évolution des formes de vie locales était inévitable. Mais cela les éloignait de l'idéal stipulé par le Mandat et s'y résigner dut leur être pénible. Nous avons été les témoins de la scission définitive. Peut-être même l'avons-nous hâtée.

— Si vous n'avez pas été *recrutés* pour la précipiter, intervient le commandant.

— Certains d'entre nous l'ont pensé.

— Nemo avait donc un rôle à jouer, lui aussi ? demande Ari.

— Je ne prétendrai pas savoir de quelle manière. Par exemple, comment Thowintha savait-il/elle que cet homme viendrait nous rejoindre sur Amalthée ? Ou encore qu'il recouvrerait sa liberté ? L'important, c'est que Nemo a rapidement compris que les adaptationistes étaient minoritaires et ne disposaient d'aucune marge de manœuvre.

— Je suis perdu, avoue Jozsef. Thowintha contrôlait le vaisseau-monde et pouvait en conséquence aller n'importe où dans le temps et l'espace.

— Il y avait d'autres vaisseaux-mondes, intervient le commandant sans détacher les yeux du ciel strié de traînées lumineuses. Nous en avons désormais la preuve.

— Faux, il n'en existe qu'un seul, le contredit sèchement Forster.

— Je suis encore plus désorienté, reconnaît Jozsef. Ce serait à bord de l'appareil de Thowintha – celui que vous avez découvert au cœur d'Amalthée – que ces extraterrestres sont venus jusqu'à notre système ?

— Oui, mais il n'est qu'un état possible du tout.

De la tête, Forster désigne le ciel encadré par la fenêtre.

— Il y en a bien d'autres.

— La superposition d'états définie dans la théorie des quanta ne se produit qu'au niveau microscopique, lance Ari. Et seulement en l'absence de tout observateur.

— Selon un spécialiste en la matière...

— Qui serait ?

— McNeil, et il a toute ma confiance. La physique quantique laisse supposer que les diverses possibilités se réduisent à une seule – *la réalité* – par superposition linéaire lorsqu’elles rencontrent une courbure importante de l’espace-temps. Partir vers le passé introduit un deuxième ordre d’états alternatifs. (Il s’autorise un sourire.) Je doute toutefois que nous ayons convaincu ce pauvre Bill Hawkins que de tels voyages n’étaient pas une fiction.

— Une chose est en tout cas indéniable... c’est que je suis sceptique, grommelle le commandant. Qu’est-ce qui prouve que ce n’était pas un rêve, que vous n’avez pas été placés sous hypnose pendant que vous étiez dans – comment l’appeliez-vous, déjà ? – la salle d’immersion ?

Forster caresse son verre vide et Jozsef saisit aussitôt le sens du message. Il y verse des cubes de glace et du whisky. Le professeur le remercie en inclinant la tête.

— Exact, dit-il ensuite. On a cru les déplacements temporels impossibles en se fondant sur le postulat selon lequel tout élément du présent envoyé vers le passé devait obligatoirement être à l’origine de paradoxes. Cependant, la superposition des états supprime ces derniers.

— Rien de ce que vous avez dit ne le démontre, objecte le commandant.

— C’est l’effondrement de la fonction ondulatoire qui les élimine. Nous ne sommes en fait confrontés qu’à des possibilités. Il n’existe qu’une seule réalité. En présence de deux éléments contradictoires, l’un annule l’autre qui n’a alors jamais existé. La fonction ondulatoire s’effondre. C’est ce qui se produit lors d’une rencontre avec soi-même. Une des deux entités s’efface. Si un vaisseau-monde est rejoint par son double, le premier ou le second doit obligatoirement disparaître.

Ari sourit tristement.

— Avez-vous couru le risque de vous croiser ?

— Ma foi, ce danger n’était pas négligeable, répond Forster dont les yeux s’écarquillent à cette pensée. Et Thowintha s’en est immédiatement préoccupé(e), car il n’y avait pas que des comètes qui approchaient de Vénus...

La méduse survolait depuis tant d'heures les mers, les jungles et les paysages nuageux de la planète que Sparta et Blake ne percevaient plus l'écoulement du temps. Finalement, leur appareil revint vers les falaises d'où il avait jailli hors de l'océan. Une fois là, il plongea de nouveau sous les vagues en ébullition.

Les extraterrestres se ruèrent à l'extérieur. Ils entraînèrent les humains avec eux puis les laissèrent nager seuls, à leur grande surprise.

— Ils souhaitent peut-être arriver à un consensus, déclara Sparta. Mais ils en sont au point de rupture. Si la séparation n'est pas déjà consommée.

Blake baissa le menton, pour l'approuver.

— Il existe au moins deux factions. Les partisans du respect à la lettre des termes du Mandat et ceux que j'appellerais les créatifs. Ce que je me demande, c'est comment les différencier sans suivre un cours accéléré de rattrapage en contrepoint et antienne.

Ils approchaient du rassemblement lorsqu'ils comprirent que la situation avait dégénéré.

À leur départ les créatures formaient un ensemble vivant à la sphéricité parfaite et frétilant d'énergie. Ce qu'ils voyaient à présent évoquait une cellule infectée par un virus, une chose informe agitée d'ondes de distorsion, de convulsions qui l'aplatissaient et la creusaient en menaçant de la scinder. Des soulèvements délogeaient des silhouettes noires qui devaient alors faire des efforts frénétiques pour rejoindre leurs semblables.

La masse globale de ce conglomerat paraissait plus importante. Et son chant était plus assourdissant, strident et dissonant.

Les risques de dissolution se concrétisèrent et l'énorme sphère implosa en projetant ses composants dans les flots sombres. L'espace interne jusqu'alors vide et délimité par une foule disciplinée de créatures intelligentes fut envahi par des animaux privés d'esprit.

L'œil humain discerne des formes dans presque tout ce qu'il voit et Blake devait affirmer par la suite avoir reconnu une

structure au sein de la mêlée : une sorte de faisceau de baguettes noires, un écheveau composé de centaines ou de milliers de corps qui allaient rejoindre deux amas informes dans les flots hachurés par des rais de lumière.

Sparta le vit également.

— Comme une cellule qui se divise, commenta-t-elle.

Ils restaient immobiles dans les profondeurs, abandonnés par leur escorte dont les membres s'étaient dispersés pour apporter leur contribution au chaos.

— Je n'aime pas ce merdier, déclara Blake. Je n'ai aucun désir de prendre parti.

Elle secoua la tête.

— C'est chose faite, répondit-elle sans enthousiasme. En tant qu'êtres humains, nous n'avons d'autre choix que de soutenir les partisans de l'adaptation.

— Est-ce mal ?

— Là n'est pas la question. C'est dans notre nature. L'homme ressent un malaise dès qu'il essaie d'envisager l'avenir. Pour nous, une institution qui existe depuis un millénaire est extrêmement ancienne. Le conservatisme, c'est tenter de préserver des vestiges d'une chose qui a déjà disparu.

Après avoir extériorisé sa colère, elle demeura un instant silencieuse. Finalement elle ajouta :

— Je suis à présent convaincue que si nous sommes ici, toi et moi, ce n'est pas un effet du hasard.

— Autrement dit ?

— Thowintha nous a choisis à cause de ce que nous sommes.

Elle s'avança en nageant vers les restes en ébullition du rassemblement, comme attirée par son sens du devoir.

Blake l'imita, à contrecœur. Il pensait qu'il devait exister d'autres options que celle de participer à cette mêlée. Lorsqu'il était indécis, il lui arrivait fréquemment de faire sauter quelque chose, pour se défouler, mais il ne pouvait laisser Sparta seule. Il plongea derrière elle, au cœur du chaos.

Les extraterrestres utilisaient leurs siphons pour se propulser et s'imprimer des accélérations inconcevables, mais même au sein d'une pareille cohue ils n'entraient pas en collision. Ils ne faisaient qu'effleurer les humains, que cinglaient

les remous. Blake avait l'impression d'avoir pénétré dans un chaudron plein de métal en fusion. D'énormes créatures dotées de tentacules se ruaient autour d'eux, luminescentes dans des nuances de rouge évocatrices d'acier trempé et de sodium brûlant. L'eau avait un goût acide et cuivré.

Le temps que les humains approchent du centre de la foule, l'agitation décrut. Le faisceau de bâtonnets vivants battait en retraite et le processus de scission de la sphère en deux cellules de taille différente s'achevait.

Si Blake n'avait pas respiré par ses ouïes, ce qu'il vit alors lui eût coupé le souffle. Au milieu de la plus grosse des « cellules filles » en formation nageait une silhouette livide, une poupée de chiffon revêtue d'un linceul d'algues : *Nemo*.

Un instant plus tard le chœur cacophonique s'exprimait :

Les faux Désignés sont des membres malades. Il convient de les amputer. Alors, tout sera bien.

Sur ces mots, la structure vivante dont Nemo occupait le centre se contracta et acquit de la netteté. Blake eut l'impression de plonger le regard dans la gueule d'une méduse, une bouche vorace entourée par un million de palpes grouillants. Il gardait tous ses sens en éveil et assistait à la scène comme si le temps ralentissait son cours. Le globe noir était un œil qui restait rivé sur lui et Sparta. Les fentes jaunes des yeux véritables de ces êtres brillaient de haine. La créature composée de milliers de créatures allait se refermer sur eux pour les ingérer.

Surgies de nulle part, des ailes démesurées se déployèrent au-dessus de leurs têtes tel un bouclier qui s'interposait entre eux et la menace. Un seul extraterrestre... au manteau embrasé par un feu opalescent.

Comme un calmar de la Terre il possédait deux tentacules plus longs que les autres et dotés de ventouses. Ces appendices préhensiles s'étirèrent et s'enroulèrent autour de la taille des deux humains. Du chant agressif seul un gémissement grinçant privé de paroles continua de résonner dans les flots.

C'était la première fois que Thowintha établissait un contact physique avec eux, et lorsqu'il/elle s'exprima, le timbre de sa voix traduisit une incommensurable tendresse ainsi qu'un puissant désir de protection.

Tout sera bien.

Ils s'abandonnèrent à lui/elle, corps et âme.

De l'eau jaillit du siphon de Thowintha. L'être emporta le couple d'humains en se propulsant en sens inverse d'un calmar de la Terre, qui nage « à reculons ». Ses tentacules faisaient penser à la queue d'un cerf-volant. Les traits déformés en masques de la comédie antique, Sparta et Blake essayaient de ne pas avaler des quantités d'eau trop importantes. Ils ramenèrent leurs bras contre leurs flancs et tendirent leurs jambes afin de réduire la résistance qu'ils opposaient au milieu traversé.

Avec les humains en remorque et suivi(e) par une myriade de petits calmars luminescents semblables à un panache d'étincelles derrière une fusée de feux d'artifice Thowintha s'éloignait du rassemblement qui se dispersait. Il/elle fut bientôt au-dessus de la colonie corallienne vue à leur arrivée. Ses larges défilés et ses grottes aux formes étranges étaient désormais déserts. Blake eût demandé pourquoi si la vitesse ne l'avait empêché d'ouvrir la bouche. Il tourna la tête pour regarder derrière eux. Les flots grouillaient d'êtres lancés à leur poursuite.

N'ayez crainte. Il est encore temps d'éviter l'effondrement, gronda Thowintha.

L'effondrement ?

Blake voulait hurler d'innombrables questions mais il dut se contenter de s'interroger sur le sens que leur sauveur pouvait donner à ce mot.

Pendant que se déroulaient ces événements, mes compagnons et moi-même reprenions nos explorations du vaisseau-monde. Comme Walsh nous l'avait signalé, Nemo n'était plus dans la salle d'immersion. Nous pûmes constater à notre tour que les lieux étaient déserts. Il n'y subsistait que ces membranes semblables à du varech qui avaient peu de temps auparavant assumé la fonction de nous maintenir en vie.

Nous nous abstinmes de demander à Walsh pour quelle raison elle nous avait précédés ici. Nous attendrions qu'elle se fût décidée à nous le dire en feignant de croire qu'elle avait simplement voulu tester la Mante. Cependant, le départ de

Nemo nous inquiétait et devoir nous séparer avait mis nos nerfs à rude épreuve. Notre adversaire nourrissait-il le projet de s'emparer de la navette ? Nous savions qu'il ne reculerait devant rien pour arriver à ses fins et nous avons laissé McNeil, Hawkins et Marianne Mitchell monter la garde à bord du *Ventris*.

Cette évasion augmentait l'urgence d'explorer le vaisseau-monde. Walsh et moi scrutions ses passages à travers la bulle de l'habitacle pressurisé du petit sous-marin. Recroquevillé dans un renfoncement situé derrière nous, ce pauvre Tony ne pouvait rien voir. La Mante quitta la salle d'immersion pour s'aventurer dans des couloirs tortueux longs de plusieurs kilomètres.

Nous nous étions familiarisés avec le chemin du Temple des Arts bien avant notre départ de Jupiter et nous l'atteignîmes bientôt. Nous y vîmes une chose que nous n'avions encore jamais pu admirer : les étoiles vivantes qui constellaient son dôme.

— Tony, peux-tu redresser la tête et jeter un coup d'œil au plafond ?

— Une minute, Jo.

Nous l'avions choisi pour nous accompagner parce qu'il était, entre autres raisons, le moins corpulent des membres de notre groupe. Après moi, naturellement. Même ainsi, il dut se livrer à des contorsions épuisantes pour s'extraire du renfoncement et glisser la tête entre nos genoux afin de regarder les hauteurs à travers la bulle, couché sur le dos.

— Hum ! murmura-t-il.

— Oui ? Alors ?

Je dus donner l'impression que j'étais irrité mais je me sentais simplement nerveux, non à cause de Nemo mais du lieu où nous étions. Plus nous nous rapprochions du centre de contrôle de ce vaisseau, plus je doutais que les informations recueillies pourraient nous être utiles. Je ne me jugeais pas capable de comprendre l'état d'esprit d'un extraterrestre même si, après un tiers de siècle de labeur acharné, je m'enorgueillissais de pouvoir traduire plusieurs milliers de mots de son langage.

— Leur disposition est presque identique à celle que l'ordinateur du *Ventris* a calculée à partir des données fournies par Troy, dit Groves. Le ciel devait ressembler à cela, il y a trois milliards d'années... trois milliards d'années avant notre départ de Jupiter, s'entend. Cependant, ce laps de temps est trop long pour que j'accorde ma confiance à un système informatique, aussi perfectionné soit-il...

Sa voix mourut.

— Tu allais ajouter quelque chose, fit remarquer Walsh.

Groves était peu expansif et modeste, et nous avions tendance à oublier sa réputation de navigateur. Mais il avait guidé Springer jusqu'à Pluton quand toutes les suppositions du célèbre explorateur s'étaient révélées erronées, et ses collègues savaient qui devait être crédité de cet exploit.

— Eh bien, Jo... un grand nombre de ces points lumineux ne figuraient pas dans cette reconstitution. Une observation d'une ou deux minutes – le temps que j'ai passé ici, allongé sur le dos – m'a permis de constater qu'ils suivent des trajectoires de comètes.

— Tu as pu t'en rendre compte si rapidement ?

— Oh, bien sûr ! Si leur mouvement est apparent, c'est parce qu'elles se déplacent très *vite* et sont très proches...

— Que faut-il en déduire ? demandai-je.

— Ce n'est qu'une simple supposition mais je dirais qu'une ou deux d'entre elles vont percuter ce monde. La semaine prochaine. Peut-être demain.

— Les Amalthéens doivent être conscients du danger, fit Walsh.

— C'est ce qui...

— Il y a autre chose, m'interrompit Tony.

— Quoi ?

— Je ne sais pas. Je suis couché sur le dos et je dois me contenter de regarder. Je ne sais même pas sur quel principe est fondé ce système de visualisation, ni comment il reçoit les données qu'il traite. En supposant que ce soit l'équivalent d'un planétarium où l'espace est représenté en temps réel... eh bien, il y a là-haut un objet trois fois plus lumineux et deux fois plus

rapide qu'une comète. Et je précise qu'il arrive droit au-dessus de nos têtes.

— Bon Dieu ! laissai-je échapper.

Walsh ne dit rien. Son attention avait été attirée par un mouvement à l'intérieur du temple-passerelle, sous le plafond d'étoiles mouvantes couleur or, turquoise et rubis. Des silhouettes sombres glissaient dans les flots.

— Professeur... nous ne sommes pas seuls.

Peu après, la Mante était cernée par des créatures lumineuses comme des enseignes au néon et aussi grosses que Thowintha. Elles soumirent notre coque à un bombardement terrifiant d'ondes sonores.

— Subissons-nous une attaque ? demanda Walsh.

— Peut-être veulent-elles nous mettre aux arrêts, dit Groves au même instant.

Mais les sons étouffés que j'entendais ne m'en donnaient pas l'impression.

— Branchez les hydrophones, dis-je à Walsh.

Elle s'exécuta aussitôt. Des voix claires et pressantes chantèrent soudain à l'unisson dans les haut-parleurs de la Mante.

— Que disent-elles, professeur ?

— À quelque chose près : *Nous voulons vous aider. N'opposez aucune résistance.*

— Vraiment ? Mais d'où sortent-elles ? Qui sont-elles ?

— Aidez-moi à relier mon synthé-trad au système de communication. Je devrais pouvoir établir un dialogue.

Walsh effectua les branchements pendant que je tapais des mots sur le clavier du petit appareil. Je n'avais pas saisi une phrase complète qu'une nouvelle onde sonore se propagea dans les flots.

Ne vous inquiétez pas.

— Nous nous déplaçons ! s'écria Groves.

Tout sera bien.

Les extraterrestres s'affairaient à l'extérieur de la coque. Un essaim de tentacules glissait sur la bulle. Il y eut une pause, puis un grondement menaçant.

Ce pauvre Groves hurla sitôt qu'il comprit leurs intentions et son cri de terreur emplit la cabine exiguë.

— Mon Dieu, ils ont trouvé la commande d'ouverture d'urgence ! s'exclama Walsh.

Elle avait déjà tendu la main vers les interrupteurs des propulseurs auxiliaires, mais à peine eut-elle relevé les caches de sécurité que le sas s'ouvrit.

L'eau s'engouffra par l'écouille.

Avec tant de force qu'elle me projeta contre la bulle de polyverre et que je perdis connaissance.

Thowintha tenait toujours Sparta et Blake et se laissait rattraper par la horde qui les avait suivis dans le sas immergé. Les couches moléculaires imperméables du dôme se reformaient déjà, selon une spirale qui partait de l'extérieur en direction du centre. Puis Thowintha nagea vers les hauteurs dans les cavernes et les couloirs luminescents de l'immense vaisseau.

Ces passages n'étaient plus déserts. Des essaims d'êtres les entouraient et se déplaçaient avec tant d'aisance dans ce milieu liquide que Sparta et Blake étaient gênés par leurs limitations humaines. Bien qu'adaptables, les hommes sont sans doute les moins habiles de tous les animaux si on les dépouille de leurs vêtements et de leurs outils.

Les Amalthéens ne devaient pas comprendre ce qu'ils ressentaient. Ce qu'ils éprouvaient laissait Thowintha indifférent(e). Il/elle se contentait de répondre à leurs questions tout en nageant et sa voix avait désormais une résonance surnaturelle, car ses pensées se formaient simultanément dans l'esprit de toutes les créatures disséminées à l'intérieur du vaisseau – et peut-être dans l'appareil lui-même – qui les exprimaient à l'unisson.

Ce qu'il/elle/ils/elles disai(en)t était à la fois théorique, fantastique et inconcevable. Sparta et Blake n'en retenaient que ce qu'ils pouvaient assimiler.

Après plusieurs minutes, Thowintha les lâcha.

Allez répéter à vos semblables tout ce que nous venons de vous expliquer. Le temps est compté.

Puis il/elle les laissa.

Les humains émergèrent des flots et le vaisseau-monde se referma hermétiquement derrière eux. Le dôme incliné était plein d'air, toujours tiède et saturé par les senteurs de Vénus. Les cirres métalliques du sas s'enroulèrent avec douceur autour d'eux et les emportèrent rapidement dans la cale ouverte du *Michaël Ventris*. Dès qu'ils furent sur le plancher de la soute, les fouets les lâchèrent et se rétractèrent en sifflant. Sparta et Blake tremblaient, ainsi privés de la flottabilité apportée par un milieu liquide.

Le sas du module de l'équipage était verrouillé.

— Qui va là ? demanda par com la voix d'Hawkins.

— Troy et Redfield, répondit Sparta.

— Ouvrez vite, c'est urgent, ajouta Blake.

Le panneau recula lentement sur Hawkins qui les lorgna avec méfiance en laissant bien en vue la clé en titane qu'il serrait dans son poing.

— Où sont les autres ?

— Nous espérons les trouver ici, déclara Sparta.

Elle passa près d'Hawkins. Si cet homme avait voulu s'interposer ils n'auraient pu le maîtriser. Ils trouvèrent McNeil et Marianne Mitchell dans le carré, aussi tendus et nerveux que leur compagnon.

— Walsh, Groves et le professeur sont partis à bord de la Mante, inspecteur, expliqua McNeil. Ils devraient être de retour.

— Nemo a disparu, précisa Marianne. Le capitaine dit qu'il s'est échappé.

— Nous n'avons aucune certitude, la reprit Hawkins. Il se peut...

— Ce n'est pas le moment, l'interrompit Sparta. Le vaisseau-monde va subir une accélération brutale et nous devons vous conduire le plus rapidement possible dans la salle d'immersion.

Ils cessèrent de respirer et le sang abandonna leur visage, comme si elle venait de prononcer à leur encontre une sentence de mort.

Ce fut Marianne qui parla la première :

— Allons-nous rentrer à notre époque ?

— Ça ne dépend pas de nous, lui répondit Sparta.

Les extraterrestres et leurs douces machines prirent leurs corps en charge. Walsh, Groves et moi-même flottions déjà dans les marées artificielles, aveugles, perdus dans nos rêves.

Sparta et Blake s'assurèrent que nous étions en sécurité, puis elle se tourna vers son compagnon en agitant lentement les mains, heureuse d'évoluer à nouveau dans un milieu liquide.

— Tu as des marques de ventouses sur le ventre, lui fit-elle remarquer.

Parler sous l'eau était devenu pour elle naturel et sa voix était pleine de nuances. Elle baissa les yeux sur son propre corps.

— Et moi aussi.

Il ne répondit rien. Les deux humains nageaient avec vigueur dans les flots chauds et désormais surpeuplés du vaisseau.

— Ils ne pourront pas réussir, dit-il finalement, avec colère. Ils en sont conscients et ça les rend fous. Nous assistons à la désintégration de leur société.

— Ils n'ont aucune expérience de l'échec.

— De l'imprévu non plus, ajouta-t-il en feignant d'en être sidéré. Ils envoient une arche stellaire avec, à son bord, des pionniers et deux représentants de chaque espèce – si c'est également pour eux le nombre magique – avec l'ordre de reproduire le monde d'origine jusqu'au moindre virus. Mais nul n'a songé à les avertir que le résultat risquait d'être un peu *différent*.

— Ils connaissent des secrets de la nature que les hommes ne découvriront peut-être jamais... que la plupart d'entre nous rêvent de découvrir.

— À Histoire différente, stupidité différente. C'est toi qui as dit que nous étions contraints de rejoindre les rangs des partisans de l'adaptation.

— Parce que notre espèce a court-circuité l'évolution, remplacé les lentes modifications physiques et ponté les changements comportementaux par une culture fluide. Nous avons grandi au milieu des volcans et des tremblements de terre, des glaciers qui apparaissent et disparaissent, des mers

dont le fond se soulève et retombe. Les désastres nous ont contraints à rester vigilants.

— Alors que ce peuple est vieux de centaines de millions d'années, peut-être des milliards. Il est certainement originaire d'un lieu très ancien et immuable.

— Même sur Terre certaines espèces n'ont pratiquement pas évolué. Je citerai comme exemple les libellules, les scorpions et les requins.

— Tu oublies les calmars.

— Nous avons la possibilité de les aider.

— Pourquoi le ferions-nous ? En quoi sommes-nous concernés ?

Elle dirigea sur lui un regard glacial.

— Ce qui est en jeu n'est pas uniquement leur réussite ou leur échec. Thowintha nous a conduits ici parce qu'il/elle estime que nous pouvons leur être utiles. Et pour autre chose.

— Qui serait ?

— Créer notre propre avenir, je crois.

Il souffla un chapelet de bulles.

— Que pourrions-nous faire pour eux ? Je n'arrive même pas à les suivre à la nage.

— Tu les as déjà aidés. Tu leur as suggéré de dévier les comètes.

— Cette idée a fait long feu. Et à présent que j'y réfléchis, il serait trop tard pour éliminer cette menace même s'ils osaient s'écarter à ce point de ce que stipule leur foutu Mandat.

— Parce qu'il y a déjà trop de vapeur d'eau dans l'atmosphère de Vénus ?

Il hocha la tête.

— L'effet de serre est irréversible.

— Je suis du même avis. Je pense à un autre monde.

Il la fixa, surpris.

— La Terre ?

— Mars.

— Impossible, déclara-t-il sans la moindre hésitation. Sa masse est dix fois moindre que celle de notre planète, son diamètre quatre fois... c'est le problème inverse de celui posé par Vénus. Mars ne pourrait conserver une atmosphère et,

même dans le cas contraire, il serait impossible d'y maintenir une température propice à la vie.

— Ils l'ont pourtant fait. La plaque martienne en apporte la preuve.

Il semblait exaspéré.

— Premièrement, s'ils ont réalisé cet exploit c'est sans *notre* aide...

— En es-tu certain ?

— Deuxièmement, ils ont échoué.

— Ça reste à démontrer. Nous vivons peut-être dans une réalité différente depuis notre plongeon dans ce trou noir.

— Dans cette réalité, Mars a les mêmes dimensions que dans l'autre. Pour recréer leur monde de la Croix du Sud, la Terre constitue le choix le plus logique.

— J'aimerais les persuader du contraire.

Elle tendit la main et la posa sur son épaule.

— Et, pour cela, j'ai besoin de ton aide.

Il ne put résister bien longtemps. Pour un artificier dans l'âme, la perspective de bombarder une planète avec des comètes était irrésistible.

Thowintha flottait dans les vagues miroitantes du temple-passerelle, entouré(e) de ses semblables. Les battements puissants de son manteau sur un tempo régulier laissaient supposer à Sparta et à Blake qu'il/elle était plongé(e) dans une méditation profonde. Après plusieurs minutes de silence, son corps vira au rouge et acquit de la luminescence, alors que des vibrations jaillissaient de son être.

Nous ordonneriez-vous d'agir ainsi ?

Qui sommes-nous pour vous donner des ordres ? Nous suggérons simplement une solution.

Nous ferons ce qu'ont proposé les Désignés. Nous fabriquerons les vaisseaux dont vous avez besoin. Nous vous enseignerons même à les piloter.

Son amusement fit gronder les flots.

Comment vous y prendrez-vous ? demanda Blake, les yeux écarquillés par l'étonnement.

Nous vous apprendrons à penser, répondit Thowintha.

Merci, mais nous savons déjà comment procéder, s'emporta Blake.

Cependant Sparta déclara :

Nous sommes impatients d'être informés de vos méthodes.

Le manteau de Thowintha vira au pourpre.

Nos vaisseaux prélèvent leur énergie dans le vide. Cette puissance est relayée par le noyau. Les pertes augmentent en fonction de la distance.

Les pertes ?

Disons l'augmentation des probabilités de non-existence. Le rapport est aisé à calculer. Pour nous, ces choses sont secondaires. Les entités individuelles telles que vous doivent y accorder plus d'importance.

Sparta regarda Blake, l'air sinistre, avant de reporter son attention sur l'extraterrestre.

Nous aimerions prendre connaissance de ces rapports, dit-elle en essayant de paraître plus détendue qu'elle ne l'était.

Nul être évolué n'avait assisté à l'arrivée du vaisseau-monde et nul être évolué n'assista à son départ. Autour de lui, dans un rayon de nombreux kilomètres, l'océan était désert. Surchauffés, les flots entrèrent en ébullition et s'évaporèrent. Un tourbillon de nuages accompagna la colonne de feu visible dans son sillage.

Il fut bientôt loin au-dessus de la couche nuageuse. La sphère de la planète devint un simple disque. La lune de diamant s'éloignait de Vénus et se laissait happer par l'attraction du soleil.

Poursuivie par des comètes. Des comètes... et une seconde lune de diamant qui lui était en tout point identique...

— Car ce qui approchait si rapidement de Vénus n'était autre que le vaisseau-monde.

— Le vaisseau-monde ? répète Jozsef, déconcerté.

— Il venait chercher les Amalthéens présents sur ce monde pour les conduire en sécurité. Et s'il était piloté par Thowintha, ce dernier (ou cette dernière) était plus jeune de trois milliards d'années. Il va de soi que *notre* Thowintha ne souhaitait pas être dans les parages quand son double se poserait.

— Ce serait donc à cet instant qu'est apparue la bifurcation initiale, le premier embranchement dans l'espace-temps ? demande le commandant.

— C'est une évaluation correcte de la situation, approuve Forster. Le premier d'un grand nombre.

Après avoir apporté cette confirmation il prend le temps de boire une gorgée d'alcool.

Tel un chat qui harcèle une souris, le militaire refuse d'en rester là.

— Qu'en a-t-il résulté ? C'est cela que nous *devons* savoir.

— Il faudra attendre pour être fixés sur ce point, je le crains. À ce stade, je peux simplement poursuivre ma narration...

— Vous disiez que ma fille vous avait communiqué des informations, lui rappelle Ari.

— J'ai en effet beaucoup appris, très lentement. Forster pose son verre et reprend ses explications :

— Quand nous plongeons dans le Tourbillon notre chemin pouvait se scinder en plusieurs ramifications. Inconscients dans la salle d'immersion nous n'étions pas en mesure de décider de notre avenir. Un seul être aurait pu prétendre contrôler la situation... mais dans quelle mesure Thowintha était-il/elle toujours maître de sa *propre* destinée ?...

TROISIÈME PARTIE

LES JARDINS DE MARS

12

— Sur Amalthée, en orbite autour de Jupiter, j'avais connu le luxe d'avoir du temps devant moi, continue Forster. Je tenais mon journal de façon sporadique, en prenant de simples notes. À présent que je me demandais si ce n'était pas ma dernière opportunité de faire le récit des événements dont j'étais témoin, j'entrepris de le tenir soigneusement à jour en commençant par ceci...

Nous avions réintégré l'habitable surchauffé du *Ventris*. Nous flottions en apesanteur dans le carré, ruisselants et le souffle court. Cette fois, Troy n'était pas venue faciliter notre transition d'un milieu à l'autre.

— Nous ne portons aucune trace de notre résurrection, à l'exception de quelques vergetures, déclara McNeil qui examinait d'un œil critique son ventre. Un bon nombre, dans mon cas. Dès l'instant où les extraterrestres décident de nous noyer, ils pourraient en profiter pour nous mettre au régime.

— Nous avons échappé aux griffes de la mort, fit Groves sans desserrer les dents.

Le petit navigateur tremblait.

Walsh le dévisagea.

— Tony, tu devrais m'accompagner à la clinique du bord. (Il protesta faiblement, mais elle ajouta :) C'est un ordre, pas une suggestion.

Elle le prit par les épaules et l'entraîna dans la coursive.

Hawkins et Marianne Mitchell regagnèrent leurs quartiers sans dire un mot. Je remarquai que McNeil me fixait en tapotant son menton, l'air pensif.

— Je ne crois pas que nous ayons dormi plus de quelques jours, professeur.

Je l'imitai et compris ce qu'il voulait dire. Nos barbes étaient très courtes. Nous pouvions en déduire que – quel que fût le point d'arrivée du vaisseau-monde après son plongeon dans le Tourbillon – le trou noir était proche du Soleil. Ce qui impliquait à son tour...

— Il y a des comètes, au-dehors. Un vrai nid de frelons, avec nous au milieu.

Nous sentîmes le *Ventris* se déplacer. Je suivis McNeil vers le poste de pilotage. Nous vîmes par les hublots le grand sas du vaisseau-monde s'ouvrir. Les tentacules qui enserraient notre appareil le poussèrent vers l'extérieur et le positionnèrent avec soin dans l'espace.

Où nous restâmes en suspension, arrimés au vaisseau-monde par ces filins presque invisibles. Un observateur eût sans doute comparé le *Ventris* à un oiseau-mouche escortant un zeppelin.

Le capitaine Walsh vint nous rejoindre sur le pont et nomma ce que nous avions sous les yeux mais n'arrivions pas à identifier :

— Mars !

La planète était en effet méconnaissable, un bouclier d'or suspendu dans le ciel étoilé. La calotte miroitante de son pôle Nord descendait jusqu'à une latitude située à mi-chemin de l'équateur. Des mers d'un bleu soutenu, où se reflétaient des bandes de nuages qui traversaient ce qui devait être un ciel cristallin, veinaient des plaines et des montagnes rouges, jaunes et noires. De notre point d'observation nous pouvions voir des cumulus sombres ramper sur des déserts qu'ils bombardaient de leurs éclairs.

— Comment va Tony ?

— Ses biostats sont parfaits, dit-elle.

Sans parler de ses psychostats.

McNeil tendit le doigt vers l'espace sillonné de comètes.

— Toujours elles.

Walsh se contenta de hocher la tête, mais j'avais des difficultés à contenir ma surexcitation car je pensais savoir à quoi nous assisterions sous peu.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre. Les extraterrestres avaient minuté nos résurrections avec précision. Une bulle de clarté intense illumina la plaine, puis une autre et une autre encore. Les ondes de choc de ces impacts silencieux se propageaient dans l'atmosphère pour agresser des nuages qui s'effilochaient en lambeaux et dessiner sur le sol du désert des anneaux d'ombre concentriques tels des cailloux lancés dans un étang. Moins d'une minute plus tard une centaine de cratères incandescents creusaient la planète. J'avais l'impression qu'ils s'ouvraient sur un univers d'une luminosité insoutenable.

De la vapeur commença à s'élever des étendues les plus arides de Mars.

Ce spectacle dura des heures. Je restai collé aux hublots pendant que Walsh se trouvait d'autres occupations. McNeil descendit et, ainsi qu'il me le raconta par la suite, déboucha une bouteille d'alcool – « de ma réserve personnelle, je vous le jure » – et persuada Groves de trinquer avec lui.

— Il était désespéré car il n'avait pu dissimuler sa panique. Tony m'a avoué que rien ne le terrifiait autant que la noyade. C'est pour cela qu'il n'est jamais retourné vers Pluton. À l'époque, il a dû séjourner quatre ans dans un caisson et, d'après lui, ce n'était rien comparé à l'immersion que nous venions de subir.

— C'est quelqu'un de très courageux, commentai-je.

McNeil secoua la tête.

— Il soutient le contraire. Il affirme qu'il s'est laissé surprendre... d'abord par les ordres de Troy, puis quand les extraterrestre ont ouvert la Mante. Il est certain de craquer, la prochaine fois.

Je ne trouvai rien à répondre.

Quand Groves vint nous rejoindre nous nous comportâmes comme si de rien n'était. Ce malheureux avait un teint cireux et il regarda longuement ce qui se déroulait à la surface de Mars sans dire un seul mot. Finalement, il se tourna vers moi et esquissa un sourire.

— Voilà qui dépasse les plus folles spéculations de la xéno-archéologie, pas vrai, professeur ? La Culture X débarque sur Mars.

Je crains toutefois d'avoir été trop captivé par le spectacle pour relever ses propos. Voir une planète criblée par des fragments de comètes me fascinait.

Lorsque cette pluie ignée se réduisit enfin, je soumis une idée à Walsh. Je lui fis remarquer que Mars était deux fois moins massif que Ganymède, la lune jovienne pour laquelle le *Michaël Ventris* avait été conçu.

— Qu'est-ce qui nous empêche d'y descendre par nos propres moyens ? Si les Amalthéens sont d'accord, nous serons aux premières loges pour assister à la transformation de ce monde !

— Ce qui nous en empêche ? fit-elle sèchement. L'équivalent d'un holocauste nucléaire n'est-il pas une raison suffisante ?

Elle inclina la tête pour désigner le sol de la planète.

J'admis que nous devrions attendre d'avoir la certitude que ce bombardement – ou tout au moins sa phase intensive – avait pris fin, que les tempêtes atmosphériques s'étaient calmées et que les raz de marée avaient cessé. Mais j'insistai et finis par la convaincre.

— Entendu. À condition que le calme revienne dans la basse atmosphère et que nous restions en contact permanent avec le vaisseau-monde, je n'ai pas d'objections à émettre. Mais je refuse de courir le moindre risque de me retrouver bloquée là en bas. Je ne tiens pas à finir mes jours sur une planète morte.

Je répondis que Mars ne resterait sans doute pas sans vie encore longtemps.

Plus tard dans la soirée, elle organisa une réunion de l'équipage.

Nous arrivâmes finalement à un accord, et je dois avouer que je ne m'étais pas privé d'exercer des pressions. Comme je l'avais espéré, McNeil et Groves furent enthousiasmés. McNeil est un stoïcien optimiste et jusqu'au-boutiste et Groves eût certainement préféré mourir sur une planète primitive plutôt que de retourner dans la salle d'immersion pour un nouveau déplacement du vaisseau-monde.

Hawkins et Mitchell devaient cependant me poser un problème. Je m'en étais douté car la cabine de Marianne Mitchell jouxtait la mienne et, dans les confins d'un vaisseau

aussi exigü que le nôtre, il m'eût été difficile de ne pas surprendre quelques conversations qui ne m'étaient pas destinées. Nous nous trouvions encore sur Vénus quand j'avais entendu malgré moi leurs propos... en veillant à ne pas faire de bruit, non par curiosité malsaine, mais pour ne pas les placer dans l'embarras.

— Épouse-moi, disait Hawkins d'une voix pressante.

— Même si j'acceptais, qu'est-ce que ça changerait ?
répondit-elle tristement.

— Le ferais-tu, si nous étions de retour sur Terre ?

Son rire fut sec et bref.

— Pour vivre dans des marécages, parmi les dinosaures ? Et jouer à Adam et Ève ?

— Je parle de ce monde tel que nous, l'avons connu.

— Ramène-moi à notre point de départ et je te fournirai une réponse.

— Il n'est pas certain que nous ayons remonté le temps de trois milliards d'années.

— Que veux-tu dire ?

— Que ce n'est peut-être qu'une mise en scène. Le professeur savait ce que nous découvririons sur Amalthée, mais il n'a daigné nous fournir des explications qu'une fois sur place. Il se peut que cette situation ne soit pas... réelle.

Quand elle parlait, elle paraissait bien plus âgée – ou tout au moins plus mûre – que lui.

— Ce n'est pas une illusion, Bill. Et il n'existe aucune porte de sortie.

— Comment le sais-tu ?

Il murmurait, tel un conspirateur.

— J'admets que tout cela a nécessité une technologie supérieure, mais je pense qu'il existe une explication très simple à ce que nous voyons.

Elle fut si surprise que son rire me parut joyeux.

— Bienvenue à DisneyCosmos. Par ici pour la visite du Monde extraterrestre.

— Pourquoi pas ?

Sa voix était rauque, sa tension nerveuse presque effrayante.

— Deux factions s'affrontent, elles se livrent un combat acharné dont l'enjeu est le pouvoir : Forster, qui travaille pour le Bureau spatial, et Mays...

— Nemo.

— Il est on ne peut plus réel, quel que soit le nom qu'on lui donne.

— Nous aurions dû l'exécuter. Il méritait de disparaître.

— Aurais-je dû le tuer ?

— Non. C'est à cause de moi que tu as eu cette pensée. Je suis la seule responsable de ce que j'ai fait avec cet homme, Bill. Tu ne peux rien y changer.

Il y eut alors un silence et, sincèrement, je fus gêné d'entendre Marianne ajouter :

— Il n'est pas en ton pouvoir de me ramener à notre époque, mais si tu réussissais cet exploit il est certain que cela renforcerait les sentiments que tu m'inspires.

À cet instant Jo Walsh m'appela dans le poste de pilotage, et j'en fus soulagé car cela m'éviterait de surprendre d'autres propos intimes...

Hawkins n'avait pas fait part de sa théorie d'une conspiration qu'à la seule Marianne. Il en avait également parlé à d'autres. À présent que nous étions réunis pour discuter de notre avenir je devais mettre certaines choses au point.

— Monsieur Hawkins, vous avez laissé entendre que nous étions les victimes d'une mascarade organisée par mes soins, ou ceux des Amalthéens, pour des raisons restant à déterminer.

— Comment... pourquoi dites-vous ça ?

N'y a-t-il donc que les jeunes gens qui savent mêler ainsi la gêne et la colère ?

— Je vous offre une opportunité de découvrir par vous-même la vérité. À la surface de cette planète, en agissant sans entraves, nous pourrions effectuer toutes les recherches que nous voulons. Je vous garantis une totale liberté d'action.

Il hésita et passa la main dans ses cheveux blonds, avant de rétorquer d'une voix forte :

— Comment pouvez-vous parler d'indépendance, dès l'instant où la coopération de ces êtres nous sera indispensable ?

Nous continuâmes d'exprimer nos points de vue pendant quelques minutes, puis il finit par céder. Il n'avait pas perdu sa curiosité scientifique et souhaitait lui aussi assister à la transformation de ce monde, un processus qui s'achèverait par l'écriture de la plaque martienne, ce fragment de texte miroitant qu'il avait appris à lire, si j'ose dire, sous ma direction.

Marianne Mitchell resta muette tout au long de ces discussions. Et son expression était celle d'un sphinx.

Le matin suivant nous appelâmes Thowintha par les circuits de communication et utilisâmes mon synthé-trad pour lui exposer nos intentions. Quelques heures plus tard l'inspecteur Troy nous transmit une réponse :

— Nous approuvons vos projets, professeur. Voici les coordonnées de la meilleure trajectoire...

Elle nous fournit des instructions détaillées mais l'intérêt qu'elle nous portait parut à certains d'entre nous pour le moins désinvolte.

Peu après le *Ventris*, dont les réservoirs avaient été remplis à ras bord par les machines semi-intelligentes du sas, fut largué sur une orbite équatoriale et entama une lente descente dans l'atmosphère martienne à l'époque saturée en gaz carbonique.

Nous nous dirigions vers la berge d'une mer dont le pourtour s'étendait d'heure en heure, alimentée par des canaux que l'eau due à la fonte des blocs de glace tombés dans les hauteurs creusait dans le sable et la roche.

La navette se posa sur une butte, au cœur d'un tourbillon de fumée, de feu et de poussière. Les patins du train d'atterrissage arrière prirent contact les premiers avec le sol, puis l'appareil bascula à l'horizontale afin d'offrir un accès aisé aux cales. Cette technique, à première vue peu pratique, avait été mise au point en fonction de la gravité et de la nature du sol des lunes joviennes et elle se révélait parfaitement adaptée à Mars.

Je ne supportais plus de rester enfermé dans la navette, de ne voir de l'extérieur que ce que révélaient la vidéoplaque et les petits hublots. Ce fut McNeil qui subit mon impatience de sortir, de voir le vaisseau-monde descendre à son tour et les Amalthéens se mettre à l'ouvrage.

L'ingénieur flegmatique écouta patiemment mes exhortations à se hâter, et ma description des événements grandioses qui se produiraient sous peu.

— J'improviserai quelque chose, professeur, m'affirma-t-il. Je me suis déjà penché sur la question.

Nous n'aurions pas besoin de combinaisons pressurisées. À l'époque, l'atmosphère de Mars était suffisamment dense – plus d'un bar de pression à l'altitude où nous étions, comme sur la Terre, alors que la masse de ce monde était dix fois moindre – mais principalement composée de gaz carbonique. Seule une réserve d'oxygène nous serait indispensable.

McNeil fit remarquer que si les tenues martiennes de notre époque étaient équipées de modules de recyclage de l'air respiré et de conversion du gaz carbonique tenu présent dans l'atmosphère – grâce à des enzymes artificiels qui extrayaient l'oxygène – nous ne disposions pas d'un tel équipement. Il n'avait jamais été dans nos intentions de nous poser sur Mars. Nous avions cependant emporté un vaste assortiment d'enzymes ; les recycleurs d'air incluaient des catalyseurs pour décomposer le CO₂. McNeil avait déjà réglé les groupes de biosynthèse afin qu'ils produisent le mélange nécessaire en plus grande quantité.

Et il avait travaillé sur un prototype. Il me le montra, un ensemble peu encombrant constitué d'un filtre, d'un masque, d'un tuyau et de deux bouteilles que nous pourrions fixer sur notre poitrine.

Je m'émerveillai qu'un dispositif si petit et fabriqué avec soin – des éléments façonnés au tour puis méticuleusement polis et assemblés (d'après sa description je m'étais attendu à voir un machin fait de bric et de broc) – fût le fruit du labeur de McNeil. Cet homme avait une âme d'artiste.

Peu après Groves, Walsh et moi-même nous affairions à reproduire cet appareil (et même Hawkins manifesta à contrecœur de l'intérêt). Nous exécutâmes cette tâche rapidement et – même si aucun de nous ne réalisa un aussi beau travail que McNeil – consciencieusement. Cela va sans dire, car nos vies dépendraient de la qualité de notre ouvrage.

Le moment de tester les modules était venu. Tony Groves insista pour sortir du sas le premier. Il ne s'éloigna que de quelques pas, en retenant sa respiration. Nous l'entendîmes exhaler puis inspirer hardiment. Walsh s'était portée volontaire pour rester dans le sas, en scaphandre spatial complet, prête si nécessaire à se précipiter à sa rescousse. Mais l'inspiration suivante fut plus régulière, et la suivante plus encore.

— Ça marche ! cria-t-il. Et d'ici la vue est magnifique.

Nous testâmes nos appareils à tour de rôle. Quand vint mon tour je découvris que ma nervosité s'estompait rapidement. Je regardai de tous côtés pour admirer la vue que Tony Groves avait vantée.

Il était midi, sous un soleil minuscule qui brillait dans un ciel pourpre limpide. Un vent frais soufflait mais le rayonnement solaire réchauffait ma peau. Au-dessus de moi une poignée d'étoiles scintillaient comme de lointains signaux lumineux. Les comètes aux queues pâles qui traversaient la voûte céleste étaient plus nombreuses, une multitude de petits coups de craie sur un tableau noir.

Je n'eus guère le temps de profiter de cette belle journée sur ce Mars du passé. Les extraterrestres ne tarderaient guère à s'y poser à leur tour.

Walsh et moi étions partis sur la crête de l'escarpement avec des caméras photogrammétriques afin de filmer l'événement. Les Amalthéens arrivèrent une vingtaine de minutes plus tôt que prévu. Pris au dépourvu, nous ne pûmes enregistrer tout ce que nous aurions souhaité immortaliser.

Le vaisseau-monde descendait en diagonale, juché sur des piliers de feu. L'énorme lune de diamant survola des pics volcaniques noirs et des plaines de sable rouille, puis elle suivit la large vallée qui serpentait vers notre mer équatoriale brasillante. À plusieurs kilomètres de la berge où nous nous dressions, un rivage nettement délimité par des buttes et des mesas colorées de diverses nuances de rouge, l'appareil démesuré se posa dans les flots bleus brassés par le vent. Nous vîmes dans le lointain des nuages de vapeur s'élever autour de l'œuf-miroir, puis ces voiles se dissipèrent pour nous révéler le

vaisseau qui reposait délicatement sur le fond de la mer. Son sommet incurvé était loin au-dessus de nous – à plus de vingt-cinq kilomètres d'altitude. Des cirrus s'alignèrent spontanément à l'aplomb de cet objet, tel un banc de petits poissons curieux.

Puis *elles* sortirent de ses flancs. Par milliers.

Dans les hauteurs de l'ellipsoïde brillant les sas équatoriaux s'ouvrirent en spirale. Tel un guppy femelle arrivé à terme, le vaisseau-monde expulsa sa progéniture par essaims. Nous assistions à un débarquement d'une précision militaire, comme s'il avait été répété maintes et maintes fois jusqu'à ce que tout fût parfait. Des flottes de méduses transparentes – des centaines d'escadrons d'appareils synthétisés par la machinerie vivante du vaisseau-monde – se déployèrent rapidement en formations ordonnées pour aller occuper la position qui leur avait été assignée autour de la planète.

Il me vint à l'esprit que l'ennemi n'opposerait aucune résistance active à cette invasion pacifique, car les seuls adversaires étaient des mers stériles et des sables privés de vie. Cet assaut lancé contre Mars n'avait pas fait l'objet de simulations. Pour un peuple qui prend ses décisions à l'unanimité et agit collectivement, un mode de communication presque parfait rend toute répétition inutile.

Il est, hélas ! dans la nature des hommes, qu'ils ne puissent coordonner ainsi leurs efforts.

13

Ce qui suit est extrait de mon journal :

00.02.14.15

Peu après la première descente du vaisseau-monde – notre Jour de l'An, notre Année Zéro – des constructions exotiques furent érigées en divers points de la planète : des « cités », si ce terme n'induit pas trop en erreur, des groupes de structures brillantes en partie immergées et empiétant sur la berge, aux sections visibles de la blancheur de l'ivoire sur le sable rose à la limite des étroites mers bleues. À présent que je les contemple de loin, je songe aux villes martiennes que cet écrivain – Raybury, je crois – a puisées dans son imagination à une époque où nul n'avait la moindre idée de ce qui avait autrefois existé sur cette planète.

Les Amalthéens aménagent Mars à leur convenance avec une habileté consommée. Ces *cités* – en fait, des usines de conversion – comportent d'énormes processeurs qui décomposent le gaz carbonique en oxygène et en carbone, et ces raffineries blanches et miroitantes filtrent et régénèrent l'atmosphère si rapidement que nous respirerons sous peu l'air de cette planète comme les plongeurs inhalent celui contenu dans leurs bouteilles à quelques mètres sous la surface des flots. Une atmosphère identique à celle du monde d'origine des Amalthéens.

Que devient le carbone ? Mystère...

Les bactéries essaiment et des lichens orangés et gris tapissent les roches, des mousses vertes envahissent toutes les fissures abritées. Des colonies d'algues recouvrent le sol sableux d'innombrables lagons peu profonds. Longer la berge de cette mer à proximité de notre camp à quelques semaines et même à quelques jours d'intervalle donne l'impression d'assister à la projection d'un film en accéléré. Aujourd'hui, j'ai remarqué que

de minuscules crevettes grouillaient dans les eaux limpides et que des essaims de mouches noires bourdonnaient sur la croûte de sel du rivage.

00.08.01.08.

Le ciel pourpre est traversé par des flottilles de méduses qui défient les lois de la pesanteur pour aller exécuter leurs missions écologiques. La transformation de Mars se poursuit. (Je ne puis m'empêcher de donner à ce processus le nom de « cruciformage », étant donné que les Amalthéens viennent de la Croix du Sud.) Ce qui me frappe le plus, c'est qu'ils semblent avoir totalement renoncé à leurs buts initiaux.

Vénus, le peu que nous avons pu en voir, devait être une copie assez fidèle de leur monde d'origine. Mars est différent : bien plus petit, plus froid et plus sec. Les petites mers abritent désormais la vie, mais la majeure partie du sol reste désertique. Les rares créatures qui sont présentes sur ces terres arides et cherchent de quoi subsister dans les cours d'eau, les dunes ou les plaines de lave, ont certainement été créées pour la circonstance. Elles n'ont pas été importées d'une lointaine planète océane exotique... Je pense par exemple aux araignées du vent fragiles, vives et féroces, qui roulent sur le sable tels de minuscules lichens munis de crocs. Nous pourrions nous croire au Paradis terrestre, car comme celui d'Éden ce jardin est une oasis de verdure entretenue avec soin au milieu d'un désert. Cependant, si on entend par « paradis » un cadre de vie future, Mars n'est qu'une reproduction imparfaite des idéaux des Amalthéens.

Ou des humains. Telles sont mes pensées alors que je me joins à mes collègues, tous munis de masques respiratoires, pour entretenir les buissons d'un jardin de dimensions plus modestes proche de notre camp de base, notre paradis terrestre miniature et aride.

00.08.27.22

Nous vivons toujours à bord du *Ventris*. Ce soir, je n'ai pu à nouveau éviter d'entendre les propos échangés par mes voisins...

— J'ai toujours été emportée de-ci de-là, sans savoir pourquoi, dit Marianne. Mon entourage ne me prenait pas au sérieux. Les hommes désiraient seulement coucher avec moi, ou m'ignoraient... comme Blake qui bouillait d'impatience de prendre congé le jour de notre rencontre. Tu ne m'as pas tenue en haute considération, toi non plus.

— Si, Marianne, affirma Hawkins qui paraissait très malheureux. Je...

— Non. Tu voulais faire impression sur moi, pas m'inclure dans ton existence.

Elle eut un rire amer, lourd de mépris envers elle-même.

— Et je me suis imaginé que Nemo était différent.

Ils évoquaient des événements qui s'étaient déroulés sur Ganymède, avant notre départ pour Amalthée. Marianne, une simple touriste, avait fait par hasard la connaissance d'Hawkins qui s'était pavané devant elle avant de se ridiculiser en présence de sir Randolph Mays.

Qui l'avait, quant à lui, « incluse » dans ses projets, en se servant de sa jeunesse et de son enthousiasme avec cynisme. Pour saboter notre expédition, il avait délibérément mis la vie de la jeune femme en danger et fait en sorte qu'elle fût accusée de tous les crimes si elle réussissait à survivre.

Ce que j'entendis ensuite m'était devenu familier. Marianne pleurait. Chaque jour, elle sanglotait pendant deux heures malgré les euphorisants que Jo Walsh lui administrait.

— Je ne sais pas pourquoi je suis ici. Je ne sais pas où je vais, ce qui m'arrive.

— Tu voudrais que tout redevienne comme avant.

— Non !

Sa véhémence dut surprendre Hawkins autant que moi.

— Je veux ce que je n'aurais jamais cru vouloir un jour. Être en compagnie de gens que je connais. Je n'ai pas la moindre envie de visiter des contrées lointaines. J'ai peur de mourir par manque d'air, de gravité, de tout... j'ai besoin de me sentir en sécurité. D'être aimée. Je ne veux plus avoir affaire à des étrangers. À ces... ces... *créatures*.

— Je t'aime, Marianne, et tes désirs sont les miens. Si je peux t'aider à les réaliser, je le ferai, crois-moi.

Le dilemme auquel Hawkins est confronté est aussi terrible que le nôtre. Comment lui serait-il possible de tenir une pareille promesse ? Que pourrait-il faire pour rendre à cette fille désemparée un monde qu'elle n'a pas connu mais reconstitué à partir de souvenirs idéalisés ?

00.11.26.19.

Mes notes ethnographiques sur les Amalthéens ne tarderont guère à saturer la mémoire d'une puce. Ma collection de minéraux grossit chaque jour. Il en va de même pour les plantes, les animaux et les microorganismes. Les formes de vie amalthéennes sont étonnamment proches de celles terrestres. Souvent, même quand je ne puis classer tel ou tel spécimen, mes compagnons établissent un lien de parenté. S'il est parfois impossible d'identifier l'espèce, le type général est familier. Il arrive encore que nous ayons sous les yeux quelque chose de totalement étranger à notre monde.

J'ai des pièces magnifiques. Lorsque je découvre un échantillon plus beau que celui dont je dispose déjà, je n'hésite pas à le remplacer. Quiconque verrait ces caisses et ces boîtes improvisées avec des bouts de bois et des feuilles de papier, ces jarres en poterie grossière et ces bocalux de plastique, serait émerveillé par leur contenu et penserait qu'autrefois Mars était un lieu de perfection sans équivalent dans toute la galaxie.

Sauf si la perfection absolue existe quelque part, cela va de soi.

L'aide d'Angus m'est précieuse. Son savoir est sidérant et ses sujets d'intérêt d'une diversité impensable. Il semble par exemple avoir appris par cœur des manuels complets d'histoire naturelle. Quand il ne peut nommer quelque chose – un poisson, une fleur ou une pierre riche en minéral – il cite toujours un équivalent. Nous sommes six à nous partager bon gré mal gré la tâche dévolue à Adam et Ève et il s'est attribué celle de donner des noms à ce qui nous entoure. Nous avons ainsi établi une taxonomie martienne particulière, fantastique et mythologique, prosaïque et linnéenne, un nouveau *Systema naturæ*. Je citerai pour exemple le *Bufo elephantopus* (un gros crapaud), le *Lebistus McNeilis* (un poisson qui ressemble à un

guppy), la *Puccinia pandoræ* (une plante proche du blé dont il convient de bien faire cuire la farine pour éviter des effets secondaires fâcheux) et le *Raphanus novus* (un radis). Je pourrais ajouter que, même parmi ceux d'entre nous qui ont autrefois étudié le latin, aucun n'a la prétention de s'en souvenir. Moi le premier, car j'ai fait bien moins de latin que de grec.

00.21.07.08.

Les méduses ontensemencé les champs dénudés de Mars et une multitude de graines ont germé. Les plantes poussent de façon anarchique. J'ai vu, sidéré, des prairies herbues s'étendre jusqu'aux berges des mers bleutées qui ressemblent à des fleuves, les pentes des basses collines roses se couvrir de maquis de buissons bas, les crêtes des vallées se hérissier d'arbustes nouveaux. Les mers auparavant stériles sont de vastes étendues aussi vertes que les « canaux martiens » décrits par les auteurs de science-fiction du passé.

Dans l'atmosphère, le taux d'oxygène a crû plus vite que nous ne l'avions prévu. La croissance folle de la végétation, grande consommatrice de gaz carbonique et pourvoyeuse en oxygène, ne joue qu'un rôle secondaire dans ce processus. Les usines blanches pullulent à la surface de Mars, sur tout le globe... des versions gigantesques de nos respirateurs à enzymes artificiels. Je sais désormais ce que devient le carbone. Des convois de méduses volantes vont le déverser dans des gaines que les Amalthéens ont installées à l'intérieur de certains volcans, afin de le stocker dans le magma en prévision d'un futur recyclage naturel. Quelle est la logique de tout ceci ? Elle est multiple, je crois, et elle nous sera révélée en temps voulu.

L'apport important en oxygène a entraîné l'apparition d'essaims de nouvelles espèces animales. Les insectes ont envahi les prairies : des libellules bleues comme des néons, de simples bâtonnets avec deux boutons noirs en guise d'yeux ; des nuages de moucherons et de moustiques ; des fourmis et des araignées qui grouillent entre les racines des arbres. Et, la nuit, des sauterelles qui font la sérénade aux étoiles.

Et il y a des coléoptères partout ! Selon Angus McNeil, un certain Haldane, éminent biologiste du XX^e siècle à qui on venait de demander ce qu'on pouvait apprendre sur Dieu en étudiant Ses œuvres, aurait déclaré : « Il porte un amour immodéré aux coléoptères. » Nous avons sur Mars la preuve de cet amour, mais aucune indication sur sa raison d'être.

Les mers martiennes sont elles aussi grouillantes de vie. Dès que l'eau a été suffisamment oxygénée, les sas du vaisseau-monde se sont ouverts pour y déverser le contenu des viviers de plancton et de coraux, de vers et de méduses, de crustacés et de céphalopodes. Le capitaine Walsh et moi-même avons pris la Mante pour descendre assister au spectacle. Sous la clarté du soleil les flots bleus nous rappelaient ceux de la mer Rouge, la plus riche en vie de toute la Terre. Nous ne pouvions nous déplacer en sous-marin sans la rencontrer sous des multitudes de formes, de couleurs... et de conduite frénétique, fantastique.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis notre arrivée sur ce monde, je suis sorti en laissant le masque de mon respirateur se balancer sur ma poitrine, sans l'utiliser. À chaque pas mes semelles écrasaient des ficoïdes cristallines charnues. Aujourd'hui, pour la première fois, j'ai vu des oiseaux – ou des créatures qui leur ressemblaient – passer au-dessus de l'horizon.

Les Amalthéens maîtrisent tout cela. Ils sont les jardiniers de l'univers. Et Mars est le Jardin d'Éden.

00.21.13.19.

Mon ami Angus m'annonce que ce Paradis aura une existence éphémère.

Un problème de température, selon lui. Pas celle de la surface que modère l'effet de serre d'une atmosphère riche en gaz carbonique mais celle interne qui n'a que deux sources : la chaleur résiduelle de la formation de la planète à partir de la nébuleuse solaire et celle dégagée par la décomposition des isotopes radioactifs.

McNeil ajoute que l'étude de ce monde faite à notre époque d'origine démontrera que Mars – malgré une activité volcanique plus intense que ne le suspectaient les hommes avant l'arrivée

du premier explorateur humain – n'est pas radioactif outre mesure. Quant à la chaleur datant de sa formation, déjà bien inférieure à celle terrestre, elle finira inévitablement par disparaître. La dissipation est inversement proportionnelle au diamètre d'un monde et le rayon de Mars est deux fois, moindre que celui de la Terre.

Et sitôt que la température interne descendra sous un certain seuil, Mars perdra son atmosphère.

C'est une conclusion que je ne puis admettre.

— Je ne vois pas très bien quel rapport existe entre les deux. N'avez-vous pas déclaré que l'effet de serre n'est *pas* lié à ce qui se passe au cœur de la planète ?

Il m'explique patiemment qu'un tel phénomène est dû à la diminution du taux de gaz carbonique.

— Non seulement les Amalthéens le réduisent mais l'écosystème en fait autant par une désagrégation chimique active.

À l'instant où Angus me tient ces propos nous longeons la crête d'une butte érodée. Loin en contrebas une étroite mer bleue brasille comme du lapis-lazuli dans un écrin de falaises rouges. Cent cascades blanches jaillissent de la roche qui semble frappée à répétition par la baguette de Moïse. L'eau tombe dans des cuvettes, se rue dans des rapides et traverse des bosquets de saules et de palmiers qui n'existaient pas une année martienne plus tôt. Le point d'origine de tous ces torrents est visible à la bordure purpurine du désert, une centaine de kilomètres plus loin : un orage qui progresse au-dessus de l'étendue dénudée.

— La pluie dissout le gaz carbonique de l'atmosphère et le change en acide carbonique qui attaque la roche, m'explique Angus. L'eau s'écoule et le carbone reste captif dans la pierre.

Il se penche pour ramasser un éclat de grès et gratte avec l'ongle de son pouce sa surface assombrie par l'humidité.

— S'il ne retourne pas là d'où il vient – si le carbone contenu dans toutes ces pierres et celui que les Amalthéens jettent dans les volcans ne regagnent pas l'atmosphère – Mars finira par geler.

« Pour le rejeter, la roche doit être chaude. Or, ce monde n'a pas une tectonique des plaques pour emporter les strates de la

surface vers les profondeurs. Actuellement, et depuis un milliard d'années, cette planète recycle son manteau rocheux en l'enfouissant sous des couches de lave et de cendres volcaniques. Il est exact que Mars a, ou aura à notre époque, les plus grands volcans du système solaire.

Mais lorsqu'ils refroidiront – ce qu'ils feront inévitablement – le carbone sera retiré de l'atmosphère et retenu captif dans la roche, l'eau gèlera, les animaux mourront et les plantes se dessècheront et seront emportées par un vent glacial.

Angus dépeignait cette catastrophe d'une façon un peu trop imagée mais très explicite. Je ne pouvais toutefois croire que les Amalthéens n'avaient pas prévu tout cela et trouvé un moyen d'éviter l'inévitable.

00.22.06.13

Que fait Troy ? Qu'est devenu Redfield, ce compagnon autrefois si cordial ? Ils s'adressent à nous très rarement, et avec concision. Naturellement, ils ne s'étaient pas attendus que nous restions avec eux. Leur ami extraterrestre voulait nous laisser à notre époque, parmi nos semblables. Mais eux, savaient-ils qu'ils viendraient en ce lieu et en ce temps ? Quel rôle leur a été dévolu dans tout cela ?

Je m'interroge également sur ce culte dont sir Randolph Mays – à présent disparu et, je dois l'avouer, guère regretté – était le chef spirituel. Cet homme que nous appelons désormais Nemo et qui porte très bien son nom, où qu'il puisse être.

Redfield et Troy affirment qu'ils n'ont à aucun moment appartenu au Libre Esprit... contrairement aux parents de cette dernière. J'ai malgré tout des doutes. Peut-être ne saurai-je jamais la vérité. Les humains qui vivent à bord du *Ventris* ne sont pas autorisés à assister aux conseils des extraterrestres. Nous savons ce qu'on veut bien nous dire, rien d'autre, et nous faisons de notre mieux – comme des journalistes inféodés à un pouvoir politique – pour couvrir les événements qu'ils daignent nous annoncer.

Ils ont été nombreux.

Depuis notre atterrissage sur Mars, il y a longtemps, les Amalthéens ont réalisé tant de choses que notre tâche a été épuisante. Nous ne pouvions espérer enregistrer tous leurs hauts faits... en raison de leur grand nombre et de leur dispersion à la surface de ce monde. Mais par ses rares bulletins d'information, Troy nous a signalé les réalisations les plus spectaculaires : la fonte de la calotte du pôle Sud et l'inondation de la dépression d'Hellas, l'ensemencement des flots par des milliards de poissons d'un millier d'espèces différentes, la

plantation dans les hauteurs de Scandia de conifères (un million d'arbres en une semaine), de fleurs sauvages, de mousses et de tout ce qui était indispensable à l'écosystème grâce à une recette de taïga instantanée ! Pour filmer tout cela avec nos caméras nous avons déplacé le *Michaël Ventris* aussi souvent que nécessaire.

Nous avons largué sa soute amovible, de même que la cale du matériel que nous utilisons uniquement pour transporter la Mante. Ce petit sous-marin a eu pour nous une valeur inestimable car bien des transformations auxquelles nous voulions assister avaient pour cadre la profondeur des mers. En plus de ce submersible, la cale contenait la capsule lunaire à bord de laquelle Mays et Marianne étaient arrivés sur Amalthée. Cette épave occupait l'emplacement dévolu à la Taupe des glaces abandonnée sur le satellite jovien. Nous souhaitions la conserver en tant que preuve des agissements de Mays et présenter cette pièce à conviction lors de l'enquête qu'effectuerait le Bureau spatial... une investigation qui devenait de plus en plus hypothétique au fur et à mesure que les mois s'écoulaient. Avec notre participation, tout au moins. Nous avons donc fini par démonter cet appareil pour recycler ses éléments, leur trouver d'autres utilisations.

Même dépouillé de ces protubérances le *Ventris* manque de maniabilité dans une atmosphère. Il n'a que ses propulseurs principaux pour prendre de l'altitude et ses trajectoires sont en conséquence des paraboles suborbitales. En outre, le vaisseau-monde doit constamment le ravitailler en oxygène et en hydrogène liquide. Voilà pourquoi Tony et Angus projettent de construire un planeur pour poursuivre nos explorations, un appareil inspiré par les gracieux marsplanes de notre époque. C'est pour l'instant un travail qu'ils exécutent pendant leurs loisirs car nous avons tous des occupations accaparantes. Nous nous bâtissons un village.

Nous vivons sans contraintes dans cet air chaud et riche en oxygène. Nous nous sommes débarrassés il y a longtemps de nos modules respiratoires. Ce qui était à l'origine un simple camp de base est devenu une colonie, une agglomération. Non loin de son emplacement jaillit une source d'eau fraîche, abritée

par une haute falaise de grès sise à l'ouest, le côté des vents dominants. À moins de cinq cents mètres au nord s'étend une mer qui (sur un monde différent, peut-être ?) sera un jour drainée dans l'immensité de Valles Marineris.

Le *Ventris* est posé à un demi-kilomètre dans la direction opposée, structure squelettique qui se dresse au milieu des dunes, entourée par ses cales qui font penser à de vieilles chaudières rouillées. L'ensemble évoque pour moi l'épave d'un cargo à vapeur échoué dont il ne subsisterait que la carcasse. Il pourrait encore s'élever sur un panache de flammes, mais nous ne lui demandons plus que rarement de démontrer ses capacités.

Nous utilisons ses propulseurs pour alimenter en chaleur notre fonderie. Les roches martiennes sont riches en minerai de fer. Nous pourrions également les employer pour obtenir de la silice pure à partir du sable, si nous n'avions pas confectionné des miroirs solaires qui permettent d'obtenir le même résultat dans un silence reposant. Nous fabriquons des objets en verre, en fer et en acier grossier, mais surtout des tiges métalliques dont nous nous servons pour renforcer le béton. Ici et là, à la bordure de notre petite mer, les falaises rouges friables sont veinées de gypse et de calcaire (dont la présence m'a surpris car je le croyais un sous-produit de la vie)... tout le nécessaire pour produire du ciment.

Nos maisons sont faites de béton armé et de verre. Nous commençons par façonner un moule. Nous formons un monticule de sable que nous tassons et humidifions afin qu'il conserve les formes fantaisistes que nous souhaitons lui donner, comme un château sur une plage, puis nous mettons en place les panneaux de verre et l'armature métallique.

Trouver les justes proportions ne fut pas facile. Les premiers temps notre mixture manquait de liant et s'effritait en séchant au lieu de se solidifier. Nous avons modifié nos programmes chimiques malgré la mauvaise volonté évidente des logiciels qui devaient juger de tels calculs indignes de leurs capacités. À présent, la pâte lourde et lisse durcit rapidement et, après environ une semaine, il ne nous reste qu'à retirer le sable qui a servi de moule. Et voilà une gracieuse structure hémisphérique

plus haute et audacieuse que nous ne pourrions la bâtir sur un monde tel que la Terre où la gravité est bien plus importante. Le choix des ornements n'est limité que par l'imagination et la patience des bâtisseurs (et la rapidité d'évaporation de l'eau, cela va de soi). Même nos premières réalisations pour le moins grossières nous ont procuré bien plus de satisfactions que je n'aurais pu l'imaginer.

Parce que nous devons nous protéger des éléments – il est plus facile de préparer un moule en creusant le sable qu'en l'entassant en plein vent, qui le dessèche et le modèle à sa guise – notre colonie se niche au-dessous du niveau du sol. Seul le sommet des dômes dépasse de la surface. Des buissons, des arbres et des fleurs aux boutures subtilisées dans des plantations amalthéennes poussent le long des sentiers abrités qui séparent demeures et ateliers. Selon Angus, cette végétation est presque identique à celle de certains déserts de notre Terre – le savoir éclectique de cet homme est pour nous une source constante de surprise, d'autant plus qu'il ne fait jamais étalage de son érudition – et il nous a appris leurs noms : poivriers, lauriers-roses, ocotillos, chollas, cactus barriques, palos verdes, sagoutiers, primevères du désert, gyroselles et une centaine de petites fleurs aux couleurs vives dont j'ai oublié les noms (après les avoir soigneusement notés, bien sûr). Angus les connaît comme ceux de ses amis.

Des arbres fruitiers nous sont eux aussi familiers. Il y a par exemple le pommier du Jardin d'Éden, mais la plupart ne ressemblent à rien de connu. Les « blancglobes », entre autres, que nous avons nommés ainsi par référence aux fruits qu'ils portent pendant plusieurs mois... sphériques comme des oranges, lisses comme des pastèques et pâles comme des œufs. Hier, j'ai rencontré Marianne qui taillait les blanc-globes. Elle élaguait des rameaux parés de fleurs rose et pourpre et mettait de côté les plus beaux pour préparer ces compositions florales dont elle orne fréquemment nos chambres.

Ici, les jours et les nuits ne sont guère plus longs que sur Terre, mais l'année et les saisons durent deux fois plus longtemps. Actuellement, l'interminable printemps martien cède progressivement la place à l'interminable été martien.

Marianne n'est vêtue que d'un chiton, car elle aime sentir les caresses du soleil sur ses membres. Comme nous tous, elle a un hâle profond et de petites rides au coin de ses yeux toujours juvéniles, tant elle scrute souvent l'horizon lumineux.

Elle pleurait – c'est pour elle une habitude – mais pas de tristesse. Après avoir parlé de tout et de rien en regardant le soleil miniature se coucher dans un ciel sans lune, elle m'a annoncé qu'elle est enceinte.

La distribution des rôles est achevée, nous avons notre Adam et notre Ève.

00.22.29.19

Dans un peu plus d'un mois il y aura un an que nous sommes ici... une année martienne, soit près de deux terrestres. (Je rappelle que sur Mars les journées ne durent guère plus de vingt-quatre heures.) Nous avons établi un calendrier de vingt-quatre mois qui ont tour à tour vingt-neuf et vingt-huit jours, auxquels viennent s'ajouter deux journées en fin d'année. Ce n'est pas la méthode utilisée à l'époque d'où nous venons, car dans tout le système solaire la date et l'heure sont les mêmes que sur Terre, mais c'est pour nous plus pratique. En outre, cela nous rappelle où nous nous trouvons et que la Terre dont nous sommes originaires, celle d'un lointain futur, nous est inaccessible.

Donner des noms à ces mois peut attendre... nous ne voulons pas brusquer les choses, imposer un ordre artificiel à ce qui doit être spontané. Peu importe que le jour de l'an ne tombe pas au milieu de l'hiver dans l'hémisphère Nord de Mars (en fait, c'est en été) car notre camp de base est proche de l'équateur.

Il arrive que Troy utilise le com pour nous adresser un bulletin d'information, mais nous ne recevons plus ses visites. Il en va de même pour Redfield. Elle ne nous oublie pas pour autant... nous n'avons jamais eu à nous rappeler à son souvenir lorsque nos réserves en denrées alimentaires et autres fournitures que seuls les extraterrestres peuvent nous procurer ont commencé à baisser. Par ailleurs, nous avons la possibilité de la contacter quand nous le souhaitons et même d'accéder occasionnellement aux vaisseaux et aux installations des

Amalthéens. Cependant, Troy ne se sent apparemment pas concernée outre mesure par notre bien-être.

Nous nous sommes résignés à ce que nous avons auparavant refusé, ce que certains appelleraient notre destin. Je trouve surprenant que les Parques, ces divinités si sévères, aient donné leur aval à une pareille situation. En tant que représentants de l'espèce humaine nous sommes bien mal assortis, mal choisis pour jouer aux primogéniteurs. Je parle des couples que nous formons. Jo porte l'Afrique dans ses gènes par ses ancêtres antillais et Redfield l'Asie par sa mère chinoise. (À propos de cet homme, nous l'avons vu encore moins souvent que Troy.)

Et si ce n'est pas le destin qui nous a réunis en ce lieu et à cette époque, qui en porte la responsabilité ? Le chaos ? La seconde loi de la thermodynamique ? Tous deux vont à contre-courant. Un homme de mon âge (peu importe la méthode retenue pour compter les années) devrait pouvoir accepter que l'univers soit privé de signification, se satisfaire d'en appréhender ne fût-ce qu'une infime partie.

Au quotidien, la résignation consiste simplement à ne pas entretenir l'espoir de voir se produire un nouveau bouleversement miraculeux. Aussi étrange et improbable que cela puisse paraître, nous nous retrouvons sur Mars quelques milliards d'années avant notre naissance. Nous assistons à la transformation de cette planète. Nous filmons avec soin toutes ces métamorphoses dans l'éventualité où ces documents seront un jour découverts par nos descendants, des parents ou une version différente de nous-mêmes.

Dans ma vie antérieure, telle que je l'ai vécue, je n'ai pas mis au jour ces enregistrements. Nul ne l'a fait, à ma connaissance. Mais pourquoi pas, après tout ? Il a été souvent suggéré que nous vivons désormais dans un univers *parallèle*.

Quant à ce que nous sommes actuellement, « réellement », tout laisse supposer que les pionniers dont nous avons acquis le statut mourront sur Mars. J'espère seulement que ce ne sera pas à brève échéance.

00.23.03.19

Tony et Angus ont finalement terminé leur planeur.

Les essais effectués dans le voisinage ont été couronnés de succès. Oh ! il est magnifique ! Cet appareil aux ailes démesurées est à mes yeux bien plus gracieux que les marsplanes de notre époque qui ont inspiré ses constructeurs. Ses longerons sont en bambou et ses nervures d'un bois proche du saule ou du peuplier. L'armature est recouverte d'un tissu aussi mince que du papier de soie fabriqué avec des fibres de roseau et peint (« enduit », dit Jo) d'une laque qu'Angus prépare avec une plante rouge à l'odeur âcre.

Cet avion à doubles commandes peut transporter deux individus assis l'un derrière l'autre. Son tableau de bord se résume à un altimètre et à un compas inertiel prélevés sur une combinaison spatiale désormais sans utilité.

Demain, Jo et Tony – notre pilote et celui qui est non seulement un navigateur mais aussi le plus léger d'entre nous – effectueront leur premier vol à longue distance.

Pour où ? Nul ne pourrait le dire. La seule force motrice d'un planeur est le vent. Walsh devra se laisser emporter où les courants aériens l'emmèneront. Quant à son passager, il n'aura qu'un rôle de simple spectateur. Il se peut toutefois qu'une telle aventure soit moins périlleuse que ne laissent supposer mes propos, car je ne suis pas un expert en aéronautique. On m'a fait remarquer que sous cette faible gravité, trois fois moindre que celle de la Terre, il est non seulement plus facile de décoller mais surtout de rester dans les airs en cas d'incident.

Un autre fait est rassurant. Un peu comme le globe terrestre de notre époque, Mars est ceint de couches atmosphériques ionisées qui réfléchissent les ondes radio et les propagent au-delà de la courbe accentuée de la planète. Si les explorateurs

doivent se poser en catastrophe – même à des milliers de kilomètres de leur base – nous en serons aussitôt informés et nous pourrons nous porter à leur secours à bord du *Ventris*.

00.23.06.12

Jo nous a contactés à l'heure convenue.

— Les vents nous charrient toujours vers le nord-est. En trois jours, nous avons couvert environ sept mille kilomètres en suivant un parcours circulaire. Après avoir survolé l'Éden, à l'ouest de l'Arabie, nous approchons du pôle Nord à l'aplomb duquel s'est formé un énorme tourbillon qui tente de nous aspirer.

00.23.07.12

— Nous sommes pratiquement au-dessus du pôle. Tout est froid comme le cœur d'un banquier... et nous nous félicitons que ces vieilles combinaisons pressurisées fonctionnent encore. Sans elles, nous aurions dû nous poser pour ne pas mourir gelés. Il y a ici une forte concentration de méduses en pleine activité. Il se passe une chose dont notre amie Troy n'a pas jugé utile de nous parler. Deux de ces appareils se sont rapprochés de nous et nous avons vu dans la bulle des calmars qui nous lorgnaient avec curiosité, mais ils sont repartis sans nous avoir seulement salués.

00.23.08.12

— Ce que nous découvrons est vraiment bizarre. Les Amalthéens érigent une énorme tour argentée à l'emplacement exact du pôle et dans la haute atmosphère les conditions climatiques sont anormales. Ces êtres contrôlent le temps selon un procédé dont nous ignorons tout.

00.23.10.12

— Ce matin, nous avons franchi quarante degrés de latitude nord et nous revenons à présent vers le sud. L'inertie nous a conduits à environ deux-quarante ouest, au-dessus d'un désert. Tony vient de consulter la carte et me précise que ce lieu porte

le nom d'Aetheria. À cette allure, et si nous conservons le même cap, nous nous poserons à quelques centaines de kilomètres de la base. Peut-être même aurons-nous la possibilité de... mais non, je suis trop superstitieuse pour oser le dire à haute voix.

00.23.11.20

Ils sont revenus sains et saufs.

Après avoir suivi un arc irrégulier sur un tiers de la circonférence de la planète, Jo et Tony ont atterri à moins de cent kilomètres à l'ouest de notre village. Jo aurait sans doute pu arriver jusqu'à nous mais elle n'a pas voulu courir le risque de survoler la mer sur cinquante kilomètres sans aucun courant thermique ascendant.

Angus, que j'ai accompagné par désir de me rendre utile – bien qu'il n'ait pas eu besoin de moi –, est allé les récupérer à bord du *Ventris*. Il n'a pas économisé le carburant et a eu tôt fait de les ramener à la maison avec leur avion en papier.

Après une semaine d'absence, Tony et Jo ont été ravis de pouvoir se dépouiller de leurs combinaisons pressurisées (les modules de récupération des déchets corporels étaient saturés, un détail que j'aurais sans doute mieux fait de passer sous silence, même dans mon journal personnel). Mais sitôt après avoir fait un brin de toilette et mangé un repas digne de ce nom, ils nous ont raconté ce qu'ils avaient vu de ce qui se déroulait au pôle.

— Nous avons décidé de ne pas vous en informer par radio. Comme les Amalthéens avaient passé tout cela sous silence nous pensions qu'ils devaient espérer que nous ne remarquerions rien.

Nous étions assis sous les oliviers du patio et les restes du dîner encombraient la table. Un soleil rouge et bas projetait les ombres mouvantes du feuillage sur les dômes à la courbure irrégulière des maisons les plus proches.

— Nous avons décelé une anomalie gravitationnelle, là-bas, dit Tony. Elle était si importante que j'ai tout d'abord cru à une erreur du gravimètre. C'est un appareil de récupération prélevé sur un scaphandre, pas ce qu'on pourrait appeler un instrument de précision.

Après avoir ainsi éveillé notre intérêt, Tony but une gorgée de jus de fruits et attendit que l'un de nous prît l'initiative de lui demander des détails.

— Qu'avez-vous découvert, plus exactement ? m'enquis-je sans pouvoir contenir plus longtemps mon impatience.

Il me fit un sourire. En plus d'être cartographe, Tony est le plus qualifié d'entre nous pour tenir le rôle de géophysicien (même si Angus doit garder en mémoire plus de connaissances que lui dans ce domaine) et il appréciait visiblement l'attention que nous lui portions.

— C'était une anomalie *négative*. Au pôle, la gravité est *inférieure* à la moyenne.

— Comment est-ce possible ? demanda Bill.

— La lithosphère doit être moins dense, là-bas, intervint McNeil.

— Ce n'est pas le cas à *notre* époque, fit remarquer Bill. On pourrait presque penser à l'influence d'un élément extérieur.

Tony ne le contredit pas. En fait, il s'abstint de tout commentaire pendant que nous échafaudions des théories – que nous parlions dans le vide, pour ainsi dire – à même d'expliquer leurs étranges observations.

01.01.01.20

La nouvelle année ! Nous l'avons fêtée d'un commun accord au coucher du soleil. Une soirée très réussie... je constate avec satisfaction que nous ne manquons pas de boissons fermentées, même après avoir épuisé nos réserves depuis un an déjà. Ce n'est guère surprenant, car notre kit biologique est bien fourni.

Avant la tombée de la nuit, avant même que les réjouissances n'aient véritablement débuté, Bill s'est levé. Son expression était étrange. Il a donné une tape à ses cheveux d'écolier et s'est raclé la gorge, avec nervosité.

— Nous avons quelque chose à vous annoncer, Marianne et moi.

— Allez-y ! dit Jo. On ne fait pas de manières, ici.

Bill rougit et lança un regard énamouré à la jeune femme, qui était très belle avec son visage désormais plissé autour de la bouche et des sourcils. Elle souriait, mais paraissait pensive.

— Je..., commença Bill. Je voulais vous dire que nous... nous avons décidé de nous marier.

Il tendit sa main vers celle de Marianne, plus fine et effilée, sans doute pour lui communiquer de son courage.

— N'est-ce pas, Marianne ? ajouta-t-il, inquiet.

Elle lui abandonna sa main, sans rien répondre.

— Bill est donc amoureux de vous, intervint Jo. Ce n'est pas une nouveauté. Allez-vous encore longtemps le laisser s'exprimer à votre place ?

Ces propos la firent réagir. Nous savions déjà quel prix elle accordait à son indépendance.

— Oui, fit-elle. C'est également ce que je souhaite.

Ses yeux verts brillaient.

— Aucun problème, dit Jo. Je suis toujours le capitaine du tas de ferraille qu'on aperçoit là-bas. Je devrai toutefois vous faire subir deux heures d'entretien préalable... les regs du Bureau spatial. Je pense pouvoir m'en tirer.

— Une nouvelle de ce genre, ça s'arrose ! s'exclama Angus. Il y a longtemps que j'attends de boire un verre.

Nos jeunes amoureux étaient-ils joyeux ou mélancoliques ? Les deux, sans doute. Après bien des congratulations, des tapes dans le dos, des étreintes et des larmes, nous changeâmes de sujet de conversation et nous intéressâmes au dernier baril d'alcool maison distillé par Angus. Je me surpris à penser – et à espérer – que Marianne et Bill agissaient avec bon sens. Pourquoi ? me demanderez-vous. Parce que si cette jeune femme n'a peut-être pas accepté son destin, elle a admis la réalité de notre situation. Et de ses besoins et désirs. Elle a enfin cessé de reprocher à Bill ce dont il s'est trop longtemps et stupidement tenu pour responsable : nos épreuves.

Et parce qu'ils sont très jeunes. Peut-être faut-il être plus âgé pour savoir qu'il est indispensable de croire en l'avenir pour former un couple. Jo m'a dit (et je lui ai demandé de leur répéter ces propos) que le fait que Marianne chasse sa morosité et épouse l'homme qu'elle aime (même si ce n'est pas passionnément) nous redonnerait à tous confiance.

C'est également une chose sensée car elle résout partiellement une équation complexe. Je suppose qu'Angus et

Tony vont désormais rivaliser entre eux (et moi ?) pour bénéficier des faveurs de notre capitaine.

À un moment de la nuit j'ai proposé sans réfléchir d'appeler le premier mois de l'année « Marianne ».

01.03.13.20

— J'ai noté chaque jour les indications fournies par le gravimètre. Elles se sont notablement modifiées.

Tony cessa de mâchonner le poisson-chat qui constituait le plat de résistance de notre déjeuner.

— Personne ici ne se sent... *plus lourd* que d'habitude ?

— Plus lourd ? fit Marianne, amusée. Certainement. Chaque jour davantage et bien moins que demain.

Elle tapota son ventre. Sa grossesse restait invisible mais elle y pensait constamment.

Les autres réfléchissaient à la question et tentaient de se rappeler s'ils ne s'étaient pas sentis moins en forme que de coutume, ces derniers jours. Possible... mais guère étonnant. Nous vieillissions et depuis que Marianne devait se ménager nous avions plus de travail qu'auparavant.

— Je me sens plus las, reconnut Angus. Mon imagination, sans doute.

— Ce n'est pas dit, rétorqua Tony. Si cet instrument rudimentaire n'est pas hors d'usage, bien sûr, ce monde est plus massif qu'il y a seulement deux semaines.

— Ne disiez-vous pas le contraire ? En ce qui concerne le pôle Nord, tout au moins.

Bill venait d'exposer avec concision les causes de notre confusion.

— Ce phénomène a été temporaire. Nous – Jo et moi – pensons qu'une masse additionnelle est venue de l'espace en suivant l'axe polaire et a pénétré à l'intérieur de Mars au cours de ces derniers jours, expliqua Tony.

Il était visiblement satisfait de l'effet qu'avait sur nous sa déclaration.

— Et nous supposons qu'il s'est produit la même chose au pôle Sud, fit Jo.

Tony hocha la tête.

— Pour la simple raison qu'on ne peut ajouter de la masse à une toupie – ou à une planète – sans la déséquilibrer, hormis si cet apport se fait simultanément aux extrémités de son axe de rotation.

— Quel genre d'apport ? voulus-je savoir.

— Sans doute des... trous noirs, répondit Tony. Minuscules, pas plus gros que des molécules, mais dont la masse est aussi importante que celle d'une chaîne de montagnes ou d'un sous-continent. Nous savons que les Amalthéens ont la maîtrise du vide, et ils ont pu utiliser leurs méthodes de manipulation pour projeter deux singularités à l'intérieur de la planète. Lorsqu'elles se rencontreront dans le noyau, elles fusionneront.

— Bon Dieu !

Bill bouillait de colère. Son nez, ses oreilles et son cuir chevelu viraient au rose et nous rappelaient qu'il était britannique.

— Pourquoi auraient-ils fait une chose pareille ?

— Élémentaire, grommela Angus. À long terme.

Il regarda Tony – pour lui demander la permission de lui voler son coup de théâtre – et Groves hocha la tête afin de l'autoriser à prendre la relève.

— Toutes les merveilles réalisées depuis notre arrivée étaient condamnées à disparaître, sans un bouleversement géologique fondamental. Mars possède désormais une atmosphère mais n'a pas une masse suffisante pour la conserver. La chaleur interne indispensable au maintien du cycle du carbone lui fait également défaut. Un trou noir installé en son centre résout les deux problèmes à la fois. Il augmente la masse et réchauffe le noyau.

— Comment ça ? demandai-je. Réchauffer le noyau ?

— L'effet des radiations, intervint Tony. Fait paradoxal, plus le diamètre d'une singularité est petit, plus les forces en action au rayon de Schwarzschild – le pourtour – sont grandes. Et en conséquence plus son rayonnement est important.

— D'où provient-il ? s'enquit Marianne. Je croyais qu'il n'y avait *rien*, à l'intérieur d'un trou noir.

— C'est précisément du néant qu'il émane, répondit Tony. Du vide. Ce dernier bout de particules qui vont et viennent trop

rapidement pour être détectées. Des paires de particules virtuelles – protons et antiprotons, électrons et positrons – ne cessent d'apparaître pour disparaître instantanément, tout autour de nous, à longueur de temps. À la bordure d'un trou noir, un des composants d'un tel couple peut se faire capturer alors que l'autre s'échappe sous forme de... eh bien, de radiation *véritable*.

— Ce trou noir ne risque-t-il pas d'avaler toute la planète en la dévorant à partir de son centre ?

— C'est peut-être ce qui se produira, intervint Jo. Mais il faudra énormément de temps à une singularité de la grosseur d'une molécule pour digérer la totalité de Mars.

— Ne va-t-elle pas grandir en fonction de ce qu'elle absorbe ?

Bien que naïve, Marianne était intelligente et cette question fascinante la passionnait.

— Exact. Avec une source de matière à sa disposition – en l'occurrence le noyau de Mars – elle va croître, dit Tony. Cependant, les radiations dont nous parlons vont contrer cet effet. Un trou noir aussi petit que ceux révélés par le gravimètre irradie une quantité d'énergie incalculable... à tel point que dans le vide il disparaîtrait très rapidement.

— Vous voulez dire qu'à un certain stade les deux tendances s'annuleront et que l'ensemble trouvera une sorte d'équilibre ?

C'était Bill, visiblement dubitatif.

Tony hocha la tête.

— Je peux faire les calculs si vous souhaitez obtenir une réponse précise. Mais, pour résumer, la matière que contient ce monde sera convertie en énergie avec tant d'efficacité qu'elle réchauffera la planète sans réduire notablement sa masse avant au moins deux milliards d'années.

La température était toujours agréable et la clarté du jour s'attardait sur l'horizon, bien que le soleil fût couché et que le vent eût cessé d'agiter les oliviers. Marianne se leva pour allumer les lampes, en se déplaçant avec prudence. L'appel craintif d'une caille nous parvint des dunes envahies par les ombres et désormais recouvertes d'herbe drue.

J'échangeai un regard avec Angus. Comme lui, les Amalthéens s'étaient rendu compte que Mars finirait par geler

mais ils avaient trouvé une parade qu'aucun de nous n'aurait pu prévoir.

— C'est fascinant, dis-je à Tony. Je me demande pour quelle raison Troy n'a pas jugé utile de nous en informer. Pourquoi, après nous avoir invités à enregistrer pour la postérité les magnifiques réalisations de ce peuple, a-t-elle voulu nous dissimuler la plus extraordinaire ?

01.01.15.03

Au milieu de l'été martien – le quatorze de Marianne – nos deux tourtereaux ont régularisé leur situation. Au crépuscule, l'heure où le vent meurt et où la chaleur du jour s'attarde dans l'air paisible, la cérémonie a débuté par de la musique.

Tony s'est chargé de composer une mélodie bourdonnante accompagnée par une basse mélancolique sur un synthétiseur de sa fabrication. Jo marquait le rythme sur des tambours en poterie et Angus en faisait autant avec d'étranges castagnettes métalliques démesurées. Des torches, imbibées d'une huile extraite d'un végétal qu'Angus appelle le buisson à créosote, brûlaient sur le pourtour de la petite place. Nous avons tous participé à sa décoration, principalement composée de guirlandes de feuilles tendues entre les huttes et les jeunes arbres.

Bill s'avança avec timidité jusqu'au centre de l'espace dégagé, dans un air alourdi par la senteur des plantes grimpantes et réchauffé par la lumière jaune papillotante des flammes. Il avait revêtu ses plus beaux atours : un pantalon de serge élimé mais d'une propreté irréprochable et une chemise en coton blanc apportée à Ganymède dans un passé, ou un avenir, lointain. Ses cheveux blonds étaient collés à son crâne allongé et son visage clair rose de bonheur et de gêne sous la clarté des torches. Il assistait à la réalisation du plus cher de ses désirs et nous en étions infiniment reconnaissant.

Marianne et moi attendions dans la hutte où j'allais m'isoler pour travailler. Je tenais la porte entrebâillée et regardais à l'extérieur, pour attendre le signal convenu. Bien que l'intérieur du dôme fût plongé dans la pénombre j'avais l'impression que le bonheur de la jeune femme nimbait les lieux d'une douce luminescence. Elle était vêtue de voiles fins comme de la soie –

un tissu de fabrication locale – et des guirlandes de fleurs blanches lui servaient de diadème et de collier à la fragrance exquise.

Les accents du petit orchestre, auxquels s'ajoutaient à présent des cordes et des cuivres de synthèse, s'enflaient audacieusement dans la nuit et étaient réverbérés par les buttes de grès. Peu après, Jo cessa de marteler la peau de polymère des tambours et Tony reprit le rythme sur son synthétiseur pendant qu'elle allait prendre place derrière le banc qui servirait d'autel.

Le moment était venu pour moi d'escorter la future mariée. Je m'avançai, Marianne à mon bras, et la musique s'interrompit. Tony se plaça à côté de Bill, en tant que garçon d'honneur. Angus jouait le rôle de la demoiselle d'honneur avec un sérieux que nous aurions trouvé comique si nous n'avions pas été émus à ce point. Debout et les mains jointes dans le dos, Jo s'adressa à nous aussi simplement que dans le cadre de nos réunions habituelles. L'impatience qui flottait dans l'air suffisait pour apporter de la solennité à cette cérémonie.

— Nous sommes ici pour célébrer avec Bill et Marianne... non seulement leur mariage mais l'impulsion nouvelle qu'il insuffle à chacun de nous. Ils ont en effet estimé que la vie vaut la peine d'être vécue.

— Ici, ici, souffla Angus avec passion.

— Et comme il ne serait pas de mise de faire des manières, ajouta Jo, je dirai également qu'ils doivent penser que la vie vaut la peine d'être *donnée*.

Ce qui fit rougir Bill et sourire avec sérénité Marianne... Des réactions si touchantes que nous les saluâmes par une salve d'applaudissements.

— Nous avons dû affronter ce que nul n'aurait pu prévoir, disait Jo avec une soudaine gravité. Nous nous sommes affrontés, querellés. Parfois, nos objectifs ont été divergents. Mais nous avons créé ensemble un nouveau foyer et un nouveau mode d'existence. Et je me félicite que le premier grand événement de notre... *société* – je pense que nous devons l'appeler ainsi – ne soit pas des funérailles, comme nous aurions pu le craindre. Nous n'avons pas eu à déplorer de maladie, d'accident, de meurtre ou de suicide. Non, si nous nous sommes

réunis c'est pour célébrer un mariage et la conception d'un enfant. En tant que seuls représentants de l'espèce humaine en ce lieu et ce temps, nous avons pris un excellent départ. C'est pourquoi je vous remercie, Marianne, et vous aussi, Bill, d'avoir décidé d'officialiser les liens qui vous unissent.

Elle fit un signe de tête à Tony.

— Et à propos de choses officielles, les gars, je pourrai m'y mettre dès que vous aurez retrouvé les alliances.

Tony et Angus présentèrent des bagues de fer forgé, œuvre de Jo. Ce fut en tremblant que Bill glissa l'anneau nuptial au doigt de Marianne. La jeune femme se contrôlait mieux que lui et lorsque ce fut son tour le cercle de métal franchit les jointures calleuses de l'homme sans difficulté.

— Marianne, dit Jo, prenez-vous Bill pour légitime époux, dans l'intention de passer avec lui votre vie, de la manière dont vous le déciderez d'un commun accord ?

— Oui, fit-elle.

D'une voix pleine de conviction.

— Et vous, Bill, prenez-vous Marianne pour légitime épouse, afin d'être son partenaire dans toutes les choses de la vie qui le nécessitent, sans pour autant intervenir abusivement dans son existence ?

— Oui, dit Bill avec ferveur.

— Alors, par les pouvoirs qui me sont conférés en tant que capitaine du *Michaël Ventrès* – vaisseau dont vous figurez désormais sur le rôle des membres d'équipage pour des raisons légales –, je vous déclare mari et femme. Vous pouvez vous embrasser.

Ce qu'ils firent, avec timidité et douceur.

C'était d'une simplicité poignante, étrangement touchante. Peut-être même versai-je discrètement une larme. Je trouve de telles faiblesses plus faciles à admettre en prenant de l'âge.

À cet instant le son frêle et doux d'une flûte résonna entre les buttes proches. Nous nous regardâmes, surpris. Nous n'avions rien prévu de ce genre.

C'était la mélodie que Tony et les autres avaient jouée un peu plus tôt, une interprétation irrévérencieuse mais très belle de la marche de Mendelssohn, *le Songe d'une nuit d'été*. Le chapelet

de notes flottait dans l'air paisible du désert. Son point d'origine se rapprochait et nous scrutâmes la nuit, mais la clarté des torches réduisait l'acuité de notre vision nocturne. En outre, le petit village était enfoui sous le niveau du sol et nous n'aurions pu voir que d'étroits secteurs des dunes environnantes, même en plein jour.

Nous perçûmes, plus que nous vîmes, l'ombre qui passa devant les étoiles. Un des vaisseaux-méduses translucides des Amalthéens se déplaçait contre la Voie lactée pour venir s'immobiliser au-dessus de nous, avec son habitacle faiblement éclairé par une légère luminescence purpurine.

Le point d'origine des sons était désormais très proche. Troy et Redfield émergèrent des ténèbres, à la bordure du cercle de clarté des torches. C'était Redfield qui jouait de la flûte. Il se percha sur une dalle de grès et me fit penser au dieu Pan, avec ses membres nus hâlés par le soleil et pour tout vêtement une bande de tissu qui lui ceignait les reins. Ses cheveux roux foncé lustrés tombaient sur ses épaules et sa poitrine, presque jusqu'à la taille, mais malgré son attitude désinvolte il ne ressemblait plus, pensais-je, à un jeune homme. Il s'était émacié et endurci, desséché et tanné, et ses yeux avaient un éclat menaçant sous ses sourcils noirs. Des balafres rouges striaient les côtés de sa cage thoracique et un instant me fut nécessaire pour en reconnaître la nature, les événements des organes qui lui permettaient de respirer sous l'eau.

Troy avait également vieilli. Sa tenue aussi succincte que celle de son compagnon révélait une peau encore plus sombre. Ses cheveux blonds décolorés par le soleil et le sel avaient la blancheur du bois flotté et descendaient couvrir ses petits seins. Sur les côtés, les fentes de ses ouïes autrefois à peine visibles étaient très prononcées, sans doute développées par une utilisation constante. Comme celles de Redfield, elles dessinaient des traits parallèles sur la cage thoracique. Plus que tout, elle avait un air farouche qui donnait à son sourire joyeux un je-ne-sais-quoi d'incongru.

Elle apportait un objet, enveloppé dans du tissu argenté.

— Un cadeau de mariage, dit-elle.

Redfield termina sa mélodie par un arpège de notes fluides. Troy descendit les marches jusqu'aux pavés de grès de la cour et posa le paquet sur l'autel.

— Pour les parents du premier Martien.

Marianne recula et la dévisagea avec méfiance, après n'avoir accordé qu'un bref regard à Redfield. Je savais qu'elle l'avait pris en aversion dès leur première rencontre.

Je sentais sa tension. Nous avions tous cédé un jour à la tentation de tenir Troy pour responsable de nos épreuves, ou tout au moins d'éprouver du ressentiment envers cette femme et son compagnon, parce qu'ils ne les partageaient pas avec nous. Quand Marianne s'avança finalement pour défaire l'emballage, ce fut sans adresser un seul mot ou sourire aux invités-surprises.

Deux puces noires reposaient dans le nid argenté. Marianne les fixa, déconcertée.

— Ce sont des livres, expliqua Troy. Des ouvrages pour la jeunesse et des encyclopédies qui ne figurent pas au catalogue de la bibliothèque du *Ventris* et sont destinés aux parents et amis.

— Où vous les êtes-vous procurés ? demanda Bill, ayant de s'empresser d'ajouter : Désolé, je vous remercie. Nous vous en sommes reconnaissants.

— Oui, merci, murmura Marianne.

Elle ne pouvait détacher le regard de ces objets. Nous devinions aisément ses pensées. Si les mémoires de ces puces étaient pleines, leur contenu devait être plus important que celui de la bibliothèque du *Ventris*. Or, c'était principalement du manque de lecture que Marianne avait le plus souffert depuis le début de son exil.

Où Troy avait-elle trouvé ces ouvrages ? Je pensais le savoir. Jozsef Nagy m'avait fait des confidences sur sa fille, lors de notre brève entrevue sur Ganymède. Je connaissais ses capacités. Je savais qu'elle avait puisé ces textes dans sa mémoire prodigieuse.

Le silence s'éternisait, alourdi par l'embarras. Jo et moi murmurâmes des banalités dont j'avoue avoir oublié le sens, si elles en avaient. Tony utilisa son synthétiseur pour émettre des

sons plaintifs et langoureux, au timbre situé entre ceux d'un orgue et d'une flûte basse, sur un rythme de mélopée qui s'accompagnait dans mon esprit d'une image de Peaux-Rouges martelant doucement de gros tam-tams. Angus se joignit à lui avec ses étranges castagnettes, et Redfield se lança dans des improvisations sur sa flûte de Pan aux sons mélancoliques.

Marianne releva la tête et ses yeux verts brillaient de larmes. Troy lui adressa un regard entendu.

— Merci, merci, murmura Marianne avec ferveur...

... mais lorsqu'elle fit un pas vers Troy, peut-être dans l'intention de l'étreindre, l'autre femme avait déjà reculé dans les ombres, avec tant de discrétion que je ne m'étais rendu compte de rien.

Désormais debout, Redfield jouait toujours. Il nous salua de la tête et se tourna pour remonter les gradins d'une démarche souple digne du dieu bouc. Un instant plus tard il avait disparu dans les ténèbres. Peut-être venait-il d'attirer sciemment sur lui notre attention à moins que Troy n'eût possédé, tel un djinn du désert, le don de l'invisibilité, car lorsque nous regardâmes dans sa direction elle s'était volatilisée.

Je sentis des doigts effleurer mon épaule et me tournai, pour la découvrir près de moi. Elle m'appelait en silence, du regard. Je jetai un coup d'œil à mes compagnons. Tous étaient sous le charme de la douce mélodie de Redfield qui nous parvenait des dunes. Je reculai et suivis Troy dans la nuit, entre les huttes. Elle était un revenant, un esprit qui allait et venait sans prévenir, et je ne pouvais m'empêcher de me demander si son apparition était de bon ou de mauvais augure.

— Nous ne savions pas si ce serait efficace, dit-elle sans préambule.

Elle parlait d'une façon étrange, comme un individu frappé de surdité qui se souvient des mots mais ne les a pas entendu prononcer depuis longtemps.

— En cas d'échec, un cataclysme aurait réduit Mars en poussière.

— Est-ce une réussite ?

Vue de près, elle était aussi décharnée qu'un ocotillo rabougri, une brindille noircie et desséchée qui n'avait pas fleuri depuis les dernières pluies.

— Nous ne nous contentons pas de créer un monde, professeur. Nous modifions le passé. Nous altérons la réalité.

— On m'appelle tout simplement Forster, désormais. Si quelqu'un mérite le titre de professeur, c'est à présent votre vieil ami McNeil.

— Forster tout court ?

— Le J, le Q et le R n'ont aucune signification, fus-je surpris de m'entendre avouer. En fait, mes parents ne pouvaient décider d'un prénom et ont finalement opté pour un chapelet d'initiales qu'ils espéraient imposant.

Il ne m'est arrivé que rarement de reconnaître que les auteurs de mes jours manquaient à ce point d'imagination. Il est indéniable que j'ai perdu une grande partie de ma réserve, depuis quelques mois.

En guise de réponse Troy posa sa main droite, fine et puissante, sur mon bras. Et je crus voir le spectre d'un sourire incurver les commissures de ses lèvres lorsqu'elle me dit :

— Ils savaient bien peu de chose.

C'était la stricte vérité, et j'en ris. À quoi eût servi un chapelet d'initiales imposant en de telles circonstances ?

— Donc, vous nous avez donné ce monde nouveau, cette nouvelle histoire. Si nous avions eu accès...

Elle m'interrompt :

— Rien de ce que vous auriez pu voir ne vous aurait aidés à comprendre. Les appareils qu'utilisent ces extraterrestres dépassent l'entendement des humains.

Son humeur était changeante, tour à tour insouciante puis irritée, comme si elle nageait d'un côté et de l'autre dans un espace psychique multidimensionnel.

— Qu'aviez-vous à me dire ? m'enquis-je.

— Je crois que l'avenir de la Terre, tel que nous l'entendons, dépendra de ce que nous effectuons actuellement en ce lieu. S'il nous faut partager le système solaire avec les Amalthéens, nous devons faire en sorte que Mars leur suffise.

— Vous vous méfiez d'eux ?

— Je n'arrive pas à les comprendre.

— Voilà un paradoxe admirable, ajoutai-je après un instant de réflexion. Si la Terre évolue et devient telle que nous l'avons connue, tout laisse supposer que nous naîtrons. Mais s'il faut pour cela métamorphoser Mars en Paradis amalthéen, l'univers ne sera pas le même que celui où nous avons vu le jour.

— Le cadre dans lequel nous serons conçus dans quelques milliards d'années est secondaire. L'important, c'est que l'espèce humaine apparaisse sur Terre.

— Pourrait-on en douter ? demandai-je.

Son inquiétude me déconcertait.

— Sommes-nous seuls, ici ? Sur Vénus, des Amalthéens s'opposaient à tout ce qui ne serait pas une copie conforme de leur monde d'origine. Nemo s'est infiltré au sein de leur groupe, comme nous l'avons fait dans celui de Thowintha.

— Ils ont pu quitter le système solaire et partir à la recherche d'une autre planète...

— La dernière fois que j'ai vu Nemo, il les exhortait à s'amputer des membres gangrenés que nous sommes. Et je dois préciser que son auditoire semblait galvanisé par sa véhémence.

— Pourquoi êtes-vous venue me dire tout cela après nous avoir évités pendant une année martienne ?

— C'est désormais une question de survie. Dans l'état actuel des choses il est indispensable de convaincre Bill et Marianne que ce que nous bâtissons ici durera à jamais. Tony en a tout autant besoin.

— Angus et Jo...

— Leurs capacités d'adaptation sont exceptionnelles. Malgré les circonstances, je ne les ai jamais vus aussi joyeux.

— Et moi ?

— N'êtes-vous pas conscient qu'ils voient toujours en vous leur chef ?

Je répondis par un reniflement moqueur, que je tentai trop tard de retenir. Elle sourit.

— Vous avez changé, Forster. On pourrait presque croire que vous avez découvert ce qu'est l'humilité.

— Je...

— Ils comptent sur vous, quoi que vous puissiez en penser. À vous de décider ce qu'il conviendra de dire, à quel moment et à qui. Mais je dois vous mettre en garde : ne laissez pas votre troupeau se disperser. L'univers risque de se modifier à tout instant.

Au-dessus de nous les myriades d'étoiles réapparurent, révélées par le départ de la méduse. Je levai les yeux, et lorsque je baissai la tête afin de m'adresser à Troy ce fut pour constater qu'elle avait de nouveau disparu.

Je rejoignis les autres, les idées confuses. Nul n'avait remarqué mon absence. Nous avions bu plus que de raison et aller s'isoler dans les broussailles n'avait donc rien de surprenant.

Angus posa ses cymbales et ses castagnettes pour placer un gobelet dans ma main.

— Souriez, mon ami. Nul spectre ne hante ces sables.

À notre grande surprise, des feux d'artifice débutèrent au même instant dans les cieux. D'énormes sphères de feu blanc, avec des traînes bleu et or. Une boule verte ignée suivie par un ruban de fumée passa au-dessus de nos têtes en sifflant.

— Les comètes sont de retour, fit Angus qui me dévisageait avec gravité.

Je restai bouche bée.

— Je croyais que nous en étions débarrassés.

— Ils ont dû en dévier des fragments sur des trajectoires de collision pour contribuer à notre petite fête.

Tony salua les explosions célestes par des sons de synthèse qui allaient crescendo.

Le spectacle pyrotechnique se poursuivit bien après que nous nous fûmes lassés de l'admirer. Dans la surexcitation générale, Bill et Marianne attendirent longtemps avant de décider d'aller jouir d'un peu d'intimité. Ils s'éloignèrent finalement en nous adressant des sourires timides... vers le dôme qu'ils partageaient depuis des années.

Alors que j'enregistre cela, allongé sur mon lit (légèrement éméché, je l'avoue), et que je regarde les ténèbres qu'illuminent les fusées silencieuses des comètes qui s'abattent dans le ciel, je m'inquiète pour l'avenir. Moi qui reprochais à Troy de ne pas

nous faire de confidences, je lui tiens à présent rigueur d'être venue me parler.

01.01.19.17

Marianne et Bill tiennent leur rôle. Et moi ?

J'ai longtemps regretté de n'avoir pu apprendre où la plaque martienne avait été découverte. J'ai désormais une raison supplémentaire de me lamenter de mon ignorance, je ne puis aller déposer à son emplacement les enregistrements que nous avons pris afin qu'ils soient mis à jour par la même occasion.

Naturellement, la plaque martienne n'existe pas encore. Il est probable que tous les membres de notre petit groupe seront depuis longtemps morts et enterrés dans les sables de Mars quand (et si, dans cette réalité) elle sera gravée. Je n'ai pas non plus l'espoir de retourner un jour sur Vénus pour y apporter les tablettes que j'y découvrirais dans un lointain avenir, une transcription des langages employés sur la Terre à l'âge du bronze. Cette tâche sera de toute évidence dévolue à un autre homme, ou à une autre femme. Ou, plus probablement, à un être qui n'appartient pas à l'espèce humaine.

01.01.21.04

Dans le ciel le spectacle se poursuit sans discontinuer. Peut-être avons-nous eu tort de croire qu'il nous était destiné. Des nuages d'orage assombrissent l'horizon, la foudre s'abat sans interruption dans le désert et le niveau de la mer ne cesse de s'élever...

La date de cet enregistrement est incertaine...

Ce soir, Troy est venue nous inviter à assister à une cérémonie importante. Le rideau vient de tomber sur le premier acte de la transformation de Mars, nous a-t-elle annoncé. Les Amalthéens ontensemencé la totalité de la planète de micro-organismes, de plantes et d'animaux : des créatures qui vivent sur le sol, dans la mer et dans les airs, les fissures de la roche et les crevasses de la glace. Après s'être assurés que l'écosystème était stable, ils ont décidé de le rendre permanent.

Ce monde conviendra tant aux humains qu'aux extraterrestres... même si, selon elle, ces deux races galactiques voisines ne se reverront guère à l'avenir. À présent qu'un choix leur est offert, les Amalthéens iront vivre dans les profondeurs de la mer. Les hommes, qui ont hérité de leurs lointains ancêtres une propension à grimper aux arbres pour surveiller les alentours, opteront sans doute pour les hauteurs... ce que semble confirmer la construction de l'avion en papier.

Mais c'est un monde nouveau ! Une nouvelle Croix du Sud ! Une nouvelle Terre ! Un nouveau *lenum organum* ! Les Amalthéens, à la fois proches et différents des humains, célébreront l'événement par l'inauguration d'un monument et nous convient à assister à cette cérémonie.

Avant son départ, Troy m'a pris à part pour me déclarer qu'il serait plus prudent de venir tous ensemble, de demeurer à l'avenir constamment regroupés. Elle m'a fait comprendre, à mots couverts, que je devais servir de berger à notre petit troupeau.

Le moment venu, je persuadai tous mes collègues de se joindre à l'expédition, à une exception près. Bill me tint tête (comme toujours) et essaya de convaincre Marianne de rester

au camp, mais sa jeune épouse lui rétorqua qu'elle ne raterait pour rien au monde un tel événement. Et comme il souhaitait également y assister il se laissa facilement fléchir. Je n'eus pas à intervenir. Seul Tony, dont la méfiance envers les extraterrestres relevait désormais de l'obsession, refusa catégoriquement de se joindre à nous. Je pus seulement obtenir de lui la promesse qu'il ne s'éloignerait pas du village avant notre retour.

Redfield vint nous chercher dans une méduse aux voiles et aux tentacules magnifiques. Cet homme était désormais pour nous un étranger au même titre que les Amalthéens. Nos rapports restaient cordiaux mais il eût été vain d'essayer de renouer une amitié depuis longtemps morte. Il nous emmena de notre colonie équatoriale jusqu'aux glaces du pôle.

Après quelques heures de voyage le long d'une route plus directe, la méduse arriva au point que le planeur en papier avait mis cinq jours pour atteindre. À travers la bulle transparente nous vîmes la tour brillante que Jo et Tony nous avaient décrite empaler le ciel au-dessus de l'horizon. Peu après, nous nous immobilisions à proximité de sa base cernée de congères : C'était un pivot de diamant, l'axe miroitant de ce monde qui dépassait d'un kilomètre ou plus des brumes gelées pour monter transpercer l'œil d'un cyclone.

Un entonnoir renversé de nuages sombres s'ouvrait dans le maelström laiteux du ciel couvert, un tunnel qui s'achevait sur la tache noire de l'espace constellé d'étoiles. Il restait immobile... ce qui signifiait que sa vitesse de rotation était identique à celle de la planète.

Redfield déclara que les nuages se dissiperaient dans un ou deux jours.

— Ce tourbillon est engendré par le trou noir, précisa-t-il. Un résultat de la gravitation. Ils ont synchronisé le mouvement giratoire de la singularité sur celui de Mars, afin de supprimer toute interférence. Pendant l'approche du trou noir, de l'air a été aspiré dans l'espace.

— À quoi sert cette tour ? demanda Angus. Est-ce une génératrice de singularités ?

— Non, un simple derrick de forage. La partie visible d'un puits qui descend jusqu'au centre du monde.

— Et je présume qu'il a son pendant au pôle Sud, dit Bill. Par souci de symétrie.

— Naturellement.

— Qu'est-ce qui empêche les parois de ce boyau vertical de s'effondrer ? voulut savoir Angus.

— Elles sont gainées d'un matériau synthétique cristallin plus dur que le milieu qu'elles traversent. Celui dont est fait le vaisseau-monde... plus solide que le diamant et insensible à la chaleur.

— D'où proviennent ces trous noirs ? Comment les Amalthéens procèdent-ils pour les installer là où ils le souhaitent ?

— J'aimerais pouvoir vous répondre. Je sais qu'ils ont créé ces singularités, pas comment ils les manipulent...

Redfield haussa les épaules et ajouta qu'il ne pourrait sans doute jamais comprendre par quel moyen ils plissaient et lissaient tour à tour la trame locale de l'espace-temps.

Nous lui aurions encore posé d'innombrables questions sur ces réalisations qui nous paraissaient miraculeuses s'il n'avait pris les devants et déclaré qu'après avoir consacré des années à étudier la technologie de ces extraterrestres, il n'avait assimilé que quelques détails d'ordre pratique.

— Principalement en ce qui concerne ce qu'il ne faut toucher sous aucun prétexte, ajouta-t-il.

Le bref sourire qui accompagna ces propos me rappela l'époque où nous avions travaillé ensemble. Il me parut sincère.

La méduse fit lentement le tour de la grande structure. Des flottes d'appareils semblables nous cernaient en formations désordonnées, des milliers et des milliers de vaisseaux biomécaniques qui avaient terminé leur œuvre de transformation d'un monde. Quand nous nous immobilisâmes les tentacules de notre moyen de transport effleuraient le sol.

Redfield nous pria de descendre voir la tour de plus près. Seule Marianne déclina l'invitation. Elle ne tarderait guère à accoucher et craignait d'affronter le froid. Il jeta sur nos épaules des capes en tissu blanc duveteux qu'il referma autour de nos

poignets et de nos chevilles, puis les appendices de la méduse nous déposèrent dans une couche de neige lissée par le vent.

Je m'écartai du vaisseau et levai la tête pour observer l'étrange tourbillon qui nous surplombait, l'œil paisible d'un cyclone statique. Le froid était si vif qu'il me coupait le souffle.

Nous nous dirigeâmes rapidement vers la tour et les reflets déformés de nos silhouettes que renvoyait sa surface polie, et nous eûmes tôt fait de comprendre ce que Redfield avait souhaité nous montrer.

Des inscriptions et des sculptures en bas-relief couvraient la base de l'édifice de diamant, la plupart à une hauteur guère supérieure à celle d'un œil humain et certaines déjà ensevelies sous des congères... des représentations d'animaux, de plantes, de machines. Il y avait aussi des cartes géographiques et ce qui faisait penser à des traités de géologie, de biologie et de mécanique, ainsi que des essais philosophiques, des chroniques et de simples graffiti. Je constatai au premier regard que la plupart des inscriptions étaient incompréhensibles.

Puis nous arrivâmes devant une plaque ovale fixée à la paroi, et je pensai aux photographies émaillées des pierres tombales d'une époque lointaine. Il s'agissait toutefois d'un panneau de métal brillant apposé à côté d'une représentation du système solaire. Un long texte y avait été finement gravé...

... et il retint immédiatement mon attention. Je sus que je pourrais le lire avant même de m'en être suffisamment rapproché pour discerner nettement les glyphes.

... Après avoir quitté notre foyer nous atteignîmes en premier lieu un système du Fumeur Noir aux mondes présumés habitables, mais ils ne pouvaient convenir en raison des émissions intensives d'ultraviolets du primaire. Nous dûmes nous rendormir et reprendre notre voyage, et nous nous réveillâmes pour visiter tous les systèmes stellaires cités dans le Catalogue des Manifestations possibles. Aucun ne correspondait à nos besoins, jusqu'au jour où nous atteignîmes l'étoile appelée Jaune uniforme 9436-7815.

Cette Manifestation aurait pu être la matérialisation de nos rêves : un jeune soleil identique au nôtre, avec une planète à la taille, la masse et l'orbite proches de celles de notre foyer, un

monde de sel à l'activité géologique paisible et à l'atmosphère riche en oxygène et composés du carbone. C'était un lieu au goût et à l'odeur agréables. Nous l'appelâmes Nouveau Foyer. Nous fûmes heureux de constater que nulle forme de vie indigène ne s'y était développée, à l'exception des molécules communes à tout l'univers. Nous débutâmes notre grand œuvre et y consacrámes beaucoup de temps. Mais nous n'avions pas détecté l'existence d'un compagnon du primaire, un compagnon mort et mortel...

Je considérais à présent ce que j'appelais autrefois le langage de la Culture X comme de l'amalthéen classique, une langue souple et musicale, très différente des traductions guindées reconstituées sur Terre (car elles dérivait des langages humains de l'âge du bronze reproduits sur ces tablettes vénusiennes qui m'avaient servi de pierre de Rosette).

Ce que je lisais sur la tour démesurée dressée au pôle Nord de Mars était un résumé succinct de l'odyssée des Amalthéens, agrémenté de détails à même d'intéresser leurs descendants. Les phrases que je reconstituais dans mon esprit ne correspondaient à rien que j'avais entendu ou lu auparavant, mais je savais avoir fréquemment vu et étudié un fragment de ce texte...

La conscience de Thowintha a alors infusé dans celle collective et nous a conduits en ce lieu, à première vue moins prometteur. Il ne ressemble guère à une Manifestation, et cependant que la vie y est diverse et abondante ! Qu'elle foisonne sous une multitude de formes inattendues ! Les critères de la perfection ne sont pas immuables. Telle fut la prise de conscience de Thowintha. Les représentants désignés de la future vie étrangère nous ont fait partager leurs sentiments et leur sensibilité. Ils ont goûté et senti avec nous, et avec eux nous avons goûté et senti ce qui était pour notre peuple nouveau et étranger. À présent, ils chantent en notre compagnie et nous échangeons des histoires pour notre joie réciproque. Nos vaisseaux sont partis, comme emportés par un courant marin et, là où ils sont allés, la vie est apparue. Une vie à la fois étrangère et familière, une vie à la fois ancienne et nouvelle – l'un émane de l'autre, la multitude prend naissance

dans le petit nombre. La Manifestation est dans la Mutation. Telle fut la prise de conscience de Thowintha...

Je me penchai pour regarder de plus près. Mon haleine se condensa sur la plaque et s'évapora aussitôt, car la tour de diamant était plus chaude que l'air ambiant. Je remarquai que Bill était venu se placer près de moi pour étudier lui aussi ces glyphes.

— Qu'avez-vous trouvé, professeur ?

Je marmonnai une réponse inintelligible. L'œil de mon esprit plaçait un cache imaginaire sur cet ensemble de signes pour isoler un passage – artificiel, car les auteurs de ce texte n'avaient pas souhaité qu'il fût ainsi tronqué – ne comportant qu'un millier de caractères superposés sur deux douzaines de lignes, près d'un angle du panneau de métal brillant.

— Est-ce... hoqueta Bill.

— Oui, il s'agit bien de la plaque martienne.

D'autres Désignés sont nos hôtes et vivent heureux entre eux, à leur façon, un mode de vie qui nous est incompréhensible mais qui paraît viable. Et c'est pour nous une source d'optimisme et de bonheur. De nombreuses plantes et animaux ne sont pas propres à la Manifestation mais au monde des Désignés, conçus selon leurs suggestions. Nous vivrons ensemble dans ce nouveau foyer, dans un esprit de coopération. Pour cela, nous l'avons appelé : Harmonie.

Car la façon de vivre qui peut être pleinement appréhendée n'est pas la voie commune. Telle fut la prise de conscience de Thowintha...

La plaque martienne, dont la traduction avait été le plus grand triomphe de ma carrière.

— Pouvez-vous la lire, Bill ?

Il se pencha, puis secoua la tête.

— Je n'ai pas suivi des cours de mise à jour de mes connaissances, professeur.

— Comme j'étais loin de la vérité ! Mes contresens sont risibles !

Je me sentais fiévreux et l'impatience plissait mon front.

— Je me console en me disant que mes rivaux n'ont pas été plus perspicaces que moi. Comment aurions-nous pu suspecter

par exemple que les « désignés » si souvent mentionnés dans ce texte étaient des *êtres humains*... un milliard d'années avant l'apparition de leur espèce ! Et surtout que j'étais l'un d'eux !

Tout comme lui, aurais-je dû ajouter. Mais je ne pris pas cette peine. Il s'abstint de m'en faire la remarque et je me replongeai dans la lecture de la plaque, bouillant d'impatience.

Dans la joie procurée par l'ensemencement de la vie sur cette petite planète véritablement façonnée en nouveau foyer, nous qui travaillons dans les vaisseaux aériens quasi vivants avons gravé ces chants-histoire et ces images-histoire sur l'axe du monde. Notre compagnon, notre frère, notre grand vaisseau vivant de la Manifestation, empli de la conscience de Thowintha, va partir ensemençer les nuages de la plus grosse des planètes de ce système d'une semi-vie éternelle. Le vaisseau de la Manifestation a fait son œuvre. La conscience de Thowintha peut sombrer dans un long sommeil jusqu'au jour où nous aurons à nouveau besoin d'elle. Entre-temps, nous resterons ici. L'éveil de Thowintha aura lieu dans la plénitude de l'attente à proximité du grand monde. Puis les Désignés réapparaîtront. Le dernier acte aura été joué. Alors, tout sera bien.

Je terminai la lecture de la plaque et restai paralysé par mes émotions : la joie de découvrir la richesse de la totalité de ce texte sans commettre des erreurs aussi grossières que les fois précédentes, l'amusement de constater que mes tentatives bien intentionnées de le reconstituer m'avaient conduit aussi loin de son sens véritable.

Et la peur. Allions-nous vraiment vivre dans un univers parallèle, comme nous l'avions supposé, ou dans le même passé... ce passé où un choc d'une violence inimaginable briserait la plaque que j'avais sous les yeux, n'en laissant qu'un petit fragment qui subsisterait jusqu'à notre époque ?

Bill me dévisageait, le nez rougi par le froid, et je ne lisais pas de telles inquiétudes dans son expression.

— Je me demande ce qui la rompra un jour, dit-il avec indifférence.

Je me contentai de secouer la tête pour traduire mon ignorance.

Jo nous appela, à quelques mètres de distance.

— Le froid pénètre nos vêtements. Nous allons regagner la méduse.

Bill resserra sa cape autour de ses épaules.

— Je crois que je vais me joindre à eux, monsieur.

Monsieur ? Il ne m'avait pas appelé ainsi depuis longtemps. À cause de mon attitude, sans doute. Nous – nous tous – nous connaissions trop bien pour qu'un tel formalisme fût de mise. À moins que les propos de Troy sur mon statut au sein de ce groupe n'aient contenu plus de vérité que je n'avais souhaité l'admettre.

Je les regardai s'éloigner à pas lourds sur la neige tassée, en direction de l'étrange vaisseau qui attendait en suspension dans un ciel figé, un appareil aux formes – voiles gracieux et traîne de tentacules – propres à une créature des mers chaudes dont la présence était incongrue dans ce paysage arctique. Mais les « Martiens » que nous étions devenus étaient tellement accoutumés à voir de telles méduses sillonner les cieux que j'étais moins surpris que si j'avais eu sous les yeux un scooter des neiges.

J'adressai un dernier regard à la plaque brillante comme un miroir... Peut-être étions-nous dans une réalité différente où elle resterait éternellement intacte. Mais, même si tel était son destin, un milliard d'années s'écoulerait peut-être avant le choc. Je ne le saurais jamais, nous ne pourrions pas être fixés sur ce point.

Je me détournai et revins vers la méduse. Entre elle et l'horizon lointain des flottes d'engins biomécaniques semblables dérivait contre un décor de nuages grisâtres, comme emportées par les courants d'un océan. Au-delà se levait un soleil gris-blanc...

C'était la lune de diamant qui s'élevait sur des piliers de feu. Je sus qu'elle partait pour Jupiter, le grand monde, avec Thowintha à son bord... ou plutôt « sa conscience ». Dans mon esprit se bouscuaient des questions qui resteraient sans réponse, et d'autres qui en recevraient bientôt. Troy et Redfield partaient-ils à son bord, pour y faire un somme d'un milliard d'années, jusqu'au jour où ils seraient réveillés par nous et par

eux-mêmes ? Avaient-ils l'intention de rester ici... de se joindre à nous et de vieillir et mourir sur Mars ? S'attendaient-ils à être accueillis à bras ouverts par ceux qui avaient été autrefois leurs amis ?

Les flottes de méduses dansèrent et s'écartèrent du passage du vaisseau-monde scintillant en approche, un miroir convexe démesuré qui frôlait le manteau de neige du sol et brassait les nuages dans le ciel. Je levai les yeux et vis le reflet de ce qui m'entourait – la blancheur, la tour et les méduses – mais tout y apparaissait la tête en bas, une image renversée et renversante.

Fasciné, et peut-être engourdi par le froid, je restais immobile pour assister à l'approche du vaisseau-monde sur les neiges polaires de Mars...

... quand le sol de la planète céda brusquement sous mes pieds.

Troy avait eu raison de s'inquiéter mais, contrairement à nos suppositions, le danger ne provenait pas des trous noirs. Pas directement.

Il m'a fallu attendre longtemps avant de pouvoir enregistrer le récit de ces heures (ou de ces semaines ?), et j'espère n'avoir oublié aucun des événements qui nous ont valu d'être chassés de notre foyer, le deuxième Jardin d'Éden. Je me demande à présent combien de paradis les extraterrestres ont tenté de créer, et dû abandonner.

Le sol tremblait et je tombai dans la neige devant la grande tour que les Amalthéens avaient érigée au pôle Nord de ce monde. J'avais l'impression d'être emporté par une coulée de glace due à une brusque débâcle. Sous moi, la surface gelée s'inclinait et se soulevait. J'y plantai mes ongles et m'y agrippai avec l'énergie du désespoir.

Je fus au même instant soulevé dans les airs, au cœur d'un tourbillon de flocons. Notre méduse m'avait saisi dans un de ses tentacules et je me retrouvai à son bord quelques secondes plus tard. Presque aussitôt, je fus à nouveau projeté sur le sol, cette fois par une accélération soudaine... L'appareil s'éloignait de la tour et grimpait dans l'atmosphère, en direction du vaisseau-monde.

Tous ses passagers – humains, s'entend – étaient tombés, mais la transparence des parois nous permettait de voir ce qui se passait à l'extérieur. Je gisais sur le dos et regardais le ciel, mais c'était le sol que je voyais !

J'eus tôt fait de comprendre. J'avais au-dessus de moi le reflet renvoyé par l'immense miroir convexe qui nous surplombait. Le paysage se soulevait, balayé par des raz de marée qui traversaient les plaines enneigées pour aller se briser contre la base de la tour en nuages d'écume blanche. Des jets de

vapeur s'échappaient du sol, en rangées rectilignes comme si des rafales de mitrailleuse criblaient le terrain. Puis des cratères grands comme des volcans s'ouvrirent à ces emplacements. Dans le lointain, une longue fissure divisa la vallée, explosa en une éruption de gaz puis s'emplit de lave orangée incandescente.

Quand des trous absolument circulaires apparurent dans le paysage (il m'était difficile de garder à l'esprit que je voyais simplement son *reflet*), je fus lent à comprendre qu'il s'agissait en fait des sas du vaisseau-monde. Autour de nous les flottilles de méduses regroupées près du pôle par dizaines de milliers se ruèrent vers ces ouvertures.

— Que se passe-t-il ? murmura quelqu'un.

Angus, je crois.

— Nous subissons une attaque, répondit Redfield.

— De qui ?

— Des *copieurs*.

Je ne saisis pas immédiatement le sens de cette réponse. Notre méduse volait déjà vers le sas le plus proche, dans lequel elle se rua en frôlant ses semblables au passage.

L'accélération s'interrompit brutalement. La vaste salle était bondée d'engins miroitants serrés les uns contre les autres, comme des œufs dans le ventre d'un poisson. Alors que le dôme se cicatrisait et que le halo bleuté interne omniprésent à l'intérieur du vaisseau-monde remplaçait la pâle clarté hivernale du soleil, de l'eau s'engouffra dans le sas.

À l'intérieur de notre bulle pressurisée, ce microenvironnement sur mesure, l'air resta frais et pur... contrôlé par les systèmes osmotiques d'une machine vivante connaissant nos besoins. Ce qu'elle ne pouvait faire, c'était atténuer l'étrange malaise induit par les nombreux points nodaux dans la courbure de l'espace-temps dus à la présence d'autres méduses dans le sas. Nous déplacer d'un seul pas nous contraignait à traverser des champs gravitiques d'intensité différente.

Les méduses passaient près de nous. Elles se bousculaient et se frôlaient, aspirées vers les entrailles du grand vaisseau. Marianne fut prise de douleurs. Elle gémit, puis hurla. Jo et

Angus rampèrent vers elle, afin de lui porter secours. Bill essaya aussitôt de les imiter. Je ne pus combattre mes nausées aussi rapidement et lorsque je fus en état de leur prêter assistance, la présence d'un spectateur impuissant auprès de la jeune femme eût été superflue.

Nous sentîmes notre univers se déplacer de nouveau : le vaisseau-monde accélérât.

— Où allons-nous ? demanda Jo à Redfield.

Elle était toujours la première à poser les questions pertinentes.

— Récupérer Tony. Et ensuite nous filerons loin de Mars.

— Marianne ne pourra pas le supporter. Les contractions ont débuté.

Elle se tordait et son front pâle luisait de sueur.

— Je verrai ce que je peux faire, promit Redfield.

Mais il ne bougea pas. Le sort de la malheureuse semblait le laisser indifférent.

La crise de Marianne atteignait son paroxysme quand le vaisseau-monde fit une nouvelle embardée. Le grand sas s'était vidé de ses méduses et son dôme se rouvrait. Notre appareil se rua dans le ciel...

À présent que je réfléchis posément à tout cela, je pense qu'il dut en fait sortir le plus lentement possible en fonction de ce qui était, pour des humains, une équation entre l'urgence et la compassion, le destin de tous et celui d'un seul être... ou de deux. Car Marianne accouchait avant terme.

Nous surplombions le rivage sur lequel nous avions bâti notre colonie. La méduse effectuait des allers-retours rapides sur les buttes et les dunes, mais Tony n'était visible nulle part. Le planeur non plus.

Redfield était descendu dans les sections inférieures et il m'arrivait d'entrevoir sa silhouette indistincte tandis qu'il nageait dans ce milieu aquatique et s'adressait par des chapelets de petites bulles aux créatures qui constituaient l'équipage. Il refit surface dans notre secteur avec sa longue chevelure ruisselante.

— Nous devons rentrer.

— Pas sans Tony, gronda Angus. Je ne l'abandonnerai pas à son sort.

— Si nous nous attardons, nous mourrons *tous*.

Angus bondit sur Redfield, qui réagit si rapidement que je ne pus voir ce qu'il lui fit. McNeil cria et tomba à genoux. J'ai honte d'avouer que l'indécision me paralysait. Redfield s'écarta et ce fut Jo qui assumait la responsabilité de lui dire :

— Ça suffit ! Sauvez ce qui peut encore l'être, Redfield. Mais, par pitié, faites votre possible pour que Marianne et son bébé survivent.

Il s'absenta encore. Lorsqu'il revint parmi nous, la méduse avait regagné le vaisseau-monde. Ce dernier se déplaçait déjà et il était trop tard pour le nouveau-né.

— Oh ! *pourquoi ?* s'écria Jo.

Elle s'était agenouillée pour soutenir la tête de Marianne qui avait perdu connaissance et gisait dans une mare de sang. Traumatisé, Bill berçait dans ses bras un fœtus ensanglanté guère plus volumineux que ses mains.

— Désolé, fit Redfield d'une voix plate.

Je cherchai en lui des traces d'émotion, en vain. Il s'agenouilla à côté de la jeune femme pour prendre son pouls puis regarder ses yeux.

— Il n'est pas trop tard pour la sauver.

Une simple constatation, exprimée sans le moindre sentiment.

— Partons-nous pour Jupiter ? demandai-je. Comptent-ils nous congeler avec vous ?

— J'ignore quelle est notre destination.

— La plaque. Il y est clairement mentionné que le vaisseau-monde doit aller se placer à proximité du grand monde... et y demeurer jusqu'à son réveil.

— Je ne sais pas où nous allons. Ellen et moi projetions de rester sur Mars.

— Que s'est-il passé ? murmura Angus.

D'une voix si rauque que je l'entendis à peine.

— Le double du vaisseau-monde, expliqua Redfield. Il a été repéré voici quelques minutes, en provenance de Jupiter. Ce qui a eu lieu sur Vénus se reproduit. Il détruit leurs réalisations et

tente de faire disparaître les singularités implantées dans le noyau de la planète.

Il regarda Marianne et ajouta :

— Une nouvelle immersion s'impose.

Bill détourna son attention de sa femme.

— Et elle ?

Il avait parlé en un murmure et c'étaient les premiers propos qu'il tenait depuis notre départ.

— Son état s'améliorera dès qu'elle sera dans l'eau. Je suis sincèrement désolé pour... les autres.

— Vous ne nous laissez donc aucun choix ? lançai-je avec une agressivité qui me surprit.

Redfield recula, étonné et sur la défensive.

— Groves en a fait un. Après avoir promis de nous attendre, il a changé d'avis et s'est enfui à bord du planeur.

— Il a préféré mourir en homme libre, dit Angus.

— Excusez mon audace, mais n'accordez-vous vous donc aucun prix à votre vie ?

— Vous étiez notre ami, Blake. Vos visites se sont faites trop rares.

— Dans un an, Mars sera un désert gelé, inhabitable... tout ce que nous y avons bâti aura disparu. Mais vous pouvez agir comme bon vous semble.

Le visage de Redfield était redevenu un masque inexpressif.

— Les Amalthéens vont venir vous chercher. Peut-être n'est-il pas trop tard pour vous ramener sur Mars. Vous n'aurez qu'à leur faire part de votre décision.

Sur ces mots, il se détourna. Je vis ses longs cheveux noirs se balancer dans son dos et les fentes de ses ouïes se dilater comme il regagnait les profondeurs liquides de la méduse.

Un instant plus tard la membrane du sol se souleva et un Amalthéen au manteau brillant de mucus émergea dans l'habitable empli d'air. Un chœur de voix parut émaner des parois lorsqu'il nous déclara :

Vous devez vous décider. Voulez-vous être placés dans les flots ?

Nous nous tournâmes vers Jo, pour la laisser répondre à notre place :

— Oui.

— Et ensuite ? demande Jozsef, consterné.

Dans l'âtre les bûches se sont consumées, et par les hautes fenêtres de la vaste bibliothèque obscure le ciel nocturne brumeux est légèrement phosphorescent.

— Eh bien, ils nous ont immergés, répond posément Forster. Nous avons lentement plongé dans cette nuit sombre et fluide, en n'emportant avec nous que nos peurs et nos chagrins. Nous n'avions aucun espoir de voir de nouveau le jour se lever.

— Et Mars ? murmure le commandant, dont la voix est aussi sèche que les vents de la planète rouge.

— Oh ! j'ai revu ce monde en rêve ! Je croyais puiser les éléments de tels songes dans mon imagination et ce que j'avais appris, mais je devais découvrir par la suite qu'ils étaient le reflet de la dure réalité...

« J'ai vu cette planète entrer en expansion, l'immense plateau de Tharsis – qui n'existait pas auparavant – se soulever et exploser en panaches de flammes et de fumée, le long de grandes fissures. Par des volcans gigantesques Mars subissait une hémorragie et se vidait de son épais sang magmatique qui se solidifiait en monticules si démesurés – un flot de lave qui eût recouvert tout le nord-ouest de l'Afrique – que l'anomalie gravitique engendrée par leur masse existe encore de nos jours.

« Les trous noirs microscopiques se déplaçaient dans les profondeurs de la planète. Ils finirent par s'ouvrir un chemin hors du cœur de ce monde, mus par une force dont la puissance s'amplifiait de seconde en seconde.

« Je rêvai que la tour polaire miroitante que je venais d'étudier se fragmentait et disparaissait. Elle se dissipait en vapeur et s'éparpillait sous forme de poussière et de débris dans l'atmosphère. La plupart des morceaux furent aspirés dans l'espace. Quelques-uns retombèrent dans la neige et tous – à l'exception de celui que nous appelons la plaque martienne – furent à jamais perdus. Les trous noirs avaient pris la fuite en détruisant les dispositifs chargés de les garder sous contrôle. Peut-être constituaient-ils l'unique force de l'univers capable de venir à bout d'un tel matériau.

« Le ciel lui-même devint un dais de flammes tourbillonnantes.

« J'assistai à la disparition de notre colonie. Nos jardins et nos vergers s'envolèrent en fumée et en cendres qu'un ouragan emporta. Sous l'effet de la chaleur nos dômes brunissaient et prenaient la couleur du bronze. Les panneaux de verre se teintaient en bleu avant d'éclater. Les tiges de métal du béton armé apparaissaient au fur et à mesure que les structures s'effritaient, avant de fondre et de former des flaques de métal dans la poussière.

« Le *Michaël Ventris* et la petite Mante sous-marine remisee dans sa cale furent soufflés par l'explosion des réservoirs de carburant, et un torrent de lave provenant des hauteurs engloutit à jamais leurs débris éparpillés sur le sable, ainsi que les derniers vestiges de présence humaine sur ces buttes et ces collines.

« Je vis également l'avion en papier de ce pauvre Tony. Un courant ascendant l'emporta au-dessus du désert. Il grimpa de plus en plus haut sur des geysers d'air surchauffé puis fut frappé par un éclair. Les lambeaux de son épave embrasée disparurent dans le champignon noir d'un cumulus bourgeonnant.

« Les océans aux formes tourmentées entraient en ébullition. J'entendais agoniser des millions de créatures. Les forêts explosaient. Les oiseaux tombaient des cieus, en flammes.

« Le vaisseau-monde fuyait Mars, poursuivi par son double. En rêve, je cherchai un moyen de lui échapper. Nous nous ouvrons un chemin dans des essaims d'astéroïdes et de comètes, et nous réduisons en poussière ou projections sur de nouvelles orbites les obstacles placés sur notre passage. Mars acquérait des lunes... brisées, noires, rétrogrades.

« Je me demandai, une fois de plus, en quoi la « réduction de la fonction ondulatoire » que nous redoutions tant modifierait le continuum de matière et de champs. Tout indiquait que les deux versions du vaisseau-monde pouvaient occuper simultanément le même espace-temps, peut-être même communiquer entre eux, à condition de ne pas pénétrer dans le même secteur spatial. Mais quelles étaient les limites de ce dernier ? Quels critères retenaient les capitaines de ces

appareils pour estimer qu'ils seraient les survivants d'une telle rencontre ?

« Peut-être n'avaient-ils pas cette assurance. Il n'était pas à exclure que vivre ou mourir les laissait indifférents. Quel mauvais génie les inspirait ? Une chose est certaine, c'est qu'ils s'étaient fixé pour but de se détruire. Mais *nos* extraterrestres, bien que très éloignés des préoccupations humaines, devaient être malgré tout passionnément attachés à la vie. Les faits, le bon sens et l'espoir nous indiquaient que nous n'étions pas les assaillants.

« Nous dormions dans la salle d'immersion. Dans mes rêves, la planète rouge et or s'éloignait comme la vision d'une pomme de ce Jardin d'Éden à jamais perdu.

Forster se tait. Les crépitements des flammes sont les uniques sons audibles dans la pièce. Des ombres noires s'enflent et vont danser au plafond.

Avec des hésitations qui ne lui ressemblent guère, Ari demande :

— Et ma fille ? Qu'est-elle devenue ?

Forster sourit.

— Nos relations – récemment rétablies – devaient devenir plus intimes – et singulières – que je n'aurais pu alors l'imaginer.

Immergé, je faisais de tels rêves.

Quand j'entendis un murmure, très près de mon oreille.

— Vous vouliez connaître nos plans.

C'était Troy qui me hissait hors de l'eau. Je me retrouvai dans la poche d'air de la bulle d'une méduse.

— Et les autres ?

— Mieux vaut les laisser dormir. Nous vous avons réveillé pour vous faire assister à un événement important. Quoi qu'il puisse advenir, que nous remportions la victoire ou que nous subissions une défaite, vous en serez témoin.

L'appareil sortit du sas du vaisseau-monde. Le décor était familier, un ciel nocturne strié de traits brumeux entre les étoiles. Je pensai aussitôt à des comètes...

— Sur Vénus, la vie a été détruite par un effet de serre naturel déclenché par des bombardements périodiques de comètes, me dit-elle. Sur Mars, nos efforts pour en *créer* un artificiellement ont été réduits à néant par la faction traditionaliste, ces Amalthéens qui veulent respecter leur Mandat à la lettre. Il ne reste plus dans ce système qu'une seule planète où la vie pourrait se développer. Les partisans de Thowintha – les adaptationistes – refusent d'y toucher.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on y trouve des formes de vie indigènes.

— Dites plutôt que vous les avez persuadés de s'abstenir de toute intervention.

Elle ne me répondit rien. Lorsqu'il faut mentir, Troy est très forte à ce jeu. Elle induit ses interlocuteurs en erreur en n'exprimant que des vérités. Elle me dissimulait quelque chose. C'était si évident que je compris ses intentions. Elle voulait me laisser le soin de faire des suppositions. Mais sa trop grande subtilité m'empêchait de deviner ce que j'étais censé déduire.

— Le doute rongeaient les deux factions, me déclara-t-elle sur le ton propre aux conférenciers. Les organismes présents dans les mers de la Terre – et dont la ressemblance avec des espèces amalthéennes est sidérante, surtout en ce qui concerne les plus primitifs tels que les méduses, le krill, etc. – ont-ils été accidentellement ensemencés par les Amalthéens eux-mêmes lors de précédentes explorations du système solaire ou étaient-ils déjà là à cette époque, les similitudes n'étant alors qu'un simple effet du hasard, de parfaits exemples d'évolution convergente ?

« Quelle que soit la réponse, nos amis estiment qu'il faut laisser le processus se poursuivre sur la Terre sans intervention extérieure. Mais le résultat n'est pas prévisible. Si nous considérons le passé, l'évolution se confond avec l'histoire, une histoire aux bifurcations innombrables qui obéit constamment aux lois de la physique et des probabilités mais qui, dans ses détails, n'est régie que par le hasard.

« Le compagnon obscur du soleil, cette singularité appelée Némésis, est en l'occurrence un facteur d'incertitude. Tous les vingt-six milliards d'années il projette des comètes vers le Soleil. Un ou plusieurs de ces corps célestes risque alors de percuter la Terre... et de modifier radicalement l'environnement. Certaines espèces sont condamnées à disparaître, ce qui permet à d'autres d'occuper de nouvelles niches écologiques où elles poursuivent leur évolution.

« Nous sommes venus sur Terre après avoir envisagé une possibilité catastrophique. Nous avons vu les traditionalistes – ces fanatiques qui accordent à leur Mandat un statut religieux et refusent et exècrent la simple idée de l'adapter à un écosystème préexistant – détruire de propos délibéré tout ce que nous avons accompli sur Mars. Ils pensent qu'ils auraient dû poursuivre leur route, partir en quête d'une autre étoile. En perdant Vénus, ils ont également perdu leur unique possibilité de respecter les clauses de leur Mandat à l'intérieur de ce système. Peut-être ne sont-ils pas enthousiasmés par la perspective de devoir entreprendre une nouvelle odyssée d'un milliard d'années, mais une chose est certaine : ils considèrent

que nos amis sont des hérétiques et ont décidé de rester dans les parages pour les faire disparaître, avec les humains.

« Pour détruire l'humanité il suffit de modifier le parcours que l'évolution a suivi sur la Terre. La solution la plus simple consiste à altérer la trajectoire des comètes en provenance de Némésis, du Tourbillon.

— Où sommes-nous ? lui demandai-je. En quelle *période* ?

— La fin du crétacé.

Une ère où la Terre avait été soumise à d'importants bombardements météoritiques...

Notre méduse quitta l'hémisphère nocturne pour celui diurne et nous survolions peu après le globe terrestre à basse altitude. Mers et continents avaient des contours différents de ceux qu'ils ont de nos jours mais je n'eus aucune difficulté à nous situer au milieu de l'Amérique du Nord. Les plaines vallonnées de ce qui deviendrait le Montana ressemblaient à la Chine centrale ou à l'est de l'Oregon actuel.

Je savais qu'une mer tempérée peu profonde avait recouvert cette région deux millions d'années plus tôt, avant de se retirer au sud et à l'est. À présent, des fleuves paresseux drainaient cette étendue. À l'ouest, les montagnes Rocheuses n'étaient encore que de basses collines volcaniques couvertes de pins et de buissons. Plus bas s'étendait le royaume des marécages et des forêts envahies de fougères, de cyprès chauves et de métaséquoias... un arbre sombre et duveteux que tous croiraient disparu au XX^e siècle jusqu'au jour où on en découvrirait quelques spécimens dans le jardin d'un temple chinois. Le long des berges de galets des fleuves la végétation était semi-tropicale, un enchevêtrement de plantes fleuries et de feuillus : énormes sycomores, plaqueminiers, *kadsuras*, palmiers et magnolias...

Où il était possible de le faire – sans troubler plus que les courants d'air (car s'il existe un seuil au-dessous duquel les perturbations ne peuvent altérer le cours suivi par l'évolution nous ne tenions pas à prendre de risques) – nous descendions à quelques centimètres des marais. De ce point d'observation nous pouvions voir d'énormes crocodiles terrifiants poursuivre

des grenouilles et des tortues, des lézards courir dans les bois et des boas constrictors ramper sur les branches des arbres.

Et nous vîmes aussi des dinosaures ! Des tricératops, ces chars d'assaut herbivores armés de cornes et d'une collerette, et des tyrannosaures, ces carnivores impressionnants mesurant une quinzaine de mètres de crocs et de queue en équilibre sur deux pattes (avec un cerveau bien plus adapté à leurs besoins que ne doivent le supposer la plupart des gens).

Nous découvrîmes finalement ce que nous avions tant espéré voir : des mammifères, qui réussissaient tant bien que mal à se procurer de quoi survivre. Certains avaient un aspect familier, par exemple nos ancêtres, de petites créatures proches des musaraignes, et des animaux tels que les opossums dont l'apparence ne se modifierait guère en quelques millions d'années... alors que d'autres étaient vraiment étranges.

Les condylarthres, par exemple. Des bêtes grosses comme des fox-terriers, avec un mufle carré, des pattes trapues dotées de cinq orteils et des crocs massifs qui leur permettaient de broyer la végétation. Nous étions ravis d'en voir des troupes, car ce sont les ancêtres de tous les mammifères placentaires ongulés : chevaux, vaches, hippopotames et éléphants...

C'était dans le ciel de cet Éden grouillant de vie que nous attendrions l'arrivée de la comète à la fois fatale et vitale, un trait de pâle clarté à peine visible jusqu'au moment où elle s'enfoncerait dans l'océan à une vitesse de quatre-vingt-dix mille kilomètres par heure. Elle libérerait alors l'équivalent de cent millions de mégatonnes d'énergie, engendrerait des raz de marée de huit kilomètres de hauteur, renverserait les dinosaures, raserait toutes les forêts et projetterait mille billions de tonnes de matière liquéfiée et vaporisée – sa propre substance mélangée à celle de la Terre – dans les strates supérieures de l'atmosphère... et en orbite où ce voile resterait en suspension pendant des mois pour masquer le soleil.

Mais une fois de retour dans le vaisseau-monde nous apprîmes que ce corps céleste n'avait pas encore été détecté. Les systèmes du bord avaient calculé les vecteurs de toutes les comètes de l'essaim qui convergeait vers le soleil. Aucune ne suivait une trajectoire de collision avec la Terre.

Notre conversation s'interrompt – j'étais avec Troy et Redfield – et j'essayai désespérément d'évaluer les incertitudes...

Si rien ne venait percuter la Terre à la fin du crétacé notre monde serait différent. Rien n'empêcherait un dinosaure à l'esprit plus développé que les autres de prendre la place que les descendants des singes s'étaient empressés d'occuper dans la réalité où nous avons autrefois vécu.

Comment fallait-il interpréter l'absence de cette comète ? Devions-nous l'attribuer à une intervention des traditionalistes amalthéens ? Nous avaient-ils précédés en cette période et en ce lieu ? N'était-ce pas plutôt le véritable passé du système solaire qui nous était révélé ? Et, en admettant que ce fût le cours que devait naturellement suivre l'histoire en l'absence de toute intervention extérieure, que convenait-il de faire ?

Troy me laissa le temps d'assimiler tous les éléments de ce problème d'éthique avant de déclarer :

— Je me suis entretenue avec Thowintha. Nous avons trouvé un candidat valable. Il a la taille requise – neuf kilomètres sur son axe semi-majeur – et une orbite relativement instable. De toute évidence, son parcours a été perturbé il y a peu, sciemment ou par hasard.

— Vous croyez que Nemo a convaincu nos adversaires de le dévier ?

C'était, je crois, l'excuse qu'elle voulait m'inciter à saisir.

— Une légère poussée de notre vaisseau-monde suffirait pour l'envoyer droit vers la Terre.

Ce fut le seul moment de cette discussion où je me permis une remarque empreinte d'ironie :

— Vous n'avez rien négligé pour que l'histoire suive le même cours que précédemment, déclarai-je.

Elle fit naturellement ce qu'elle avait toujours eu l'intention de tenter.

Plus tard, elle me raconta ce qui s'était produit :

— Le noyau de la comète a percuté la plaque des Antilles... un fait connu à notre époque. Obtenir volontairement ce

résultat eût été impossible. Nous aurions déjà été comblés si ce projectile était simplement tombé dans l'Atlantique nord.

Elle me sourit, un rictus dont j'avais appris à me méfier.

— Les mathématiques de la théorie macroscopique des quanta sont ardues, mais l'important, c'est qu'en dernière analyse il ne subsiste qu'une seule réalité. Étant donné que nous sommes là, il en découle que l'histoire suivra son cours précédent... quoi que nous ou les Amalthéens puissions entreprendre.

— C'est indubitable, répondis-je. Tout au moins jusqu'à l'instant présent.

Elle inclina imperceptiblement la tête.

— Exact.

Elle arborait toujours un sourire, étroit et à peine esquissé, et il me vint à l'esprit qu'elle faisait désormais bien son âge. Tout comme moi, d'ailleurs.

— Qu'on utilise ou non la théorie des quanta, il est impossible de prédire l'avenir, ajouta-t-elle. Même en principe. Le temps de le regagner, le futur se sera modifié.

QUATRIÈME PARTIE

LE MIROIR D'APHRODITE

À mon éveil la méduse survolait la planète à quelques mètres d'altitude. M'avait-on noyé une fois de plus ? Bien que blanche et fripée, ma peau était chaude et sèche, et je respirais un air d'une douceur incomparable. Je reconnus les senteurs du thym et de l'origan. Le soleil caressait mon corps à travers la bulle transparente de la méduse. Je fis bouger mes doigts et mes orteils, puis étirai mes membres. La sensation était exquise !

La gravité correspondait à celle de la Terre, et si je tremblais je ne me sentais pas malade ou affaibli comme lors de mes éveils précédents. J'avais dû passer peu de temps en immersion, à moins qu'une technique nouvelle n'eût été utilisée pour me rendre une excellente condition physique. Je n'étais toutefois guère impatient de m'asseoir. J'étudiais ce que je pouvais voir du paysage qui se reflétait dans le dôme de la verrière, à l'aplomb de ma tête.

L'appareil volait en rase-mottes et frôlait la crête de vagues bleues ourlées d'écume à une vitesse relativement modérée. Il glissait vers des nuages et les pics gris embrasés par le soleil d'une péninsule ou d'une île. Je remarquai des mouvements sous les reflets de l'eau et la joie me transporta quand je compris de quoi il s'agissait. Nous étions si bas que des dauphins nous suivaient en bondissant.

Ma confusion m'empêcha de remarquer immédiatement le couple qui se tenait près de moi. Je finis par m'asseoir, et fus frappé par leur aspect et surtout par leur longue chevelure – celle de la femme de la couleur de l'or terni et celle de l'homme du bronze bruni – réunie en nattes aux tresses compliquées remontées sur leur tête. Ils portaient des robes amples d'un tissu blanc neigeux, drapé avec une désinvolture élégante sur leurs membres nus.

Figés par la tension alors que la méduse atteignait le rivage, Troy et Redfield me faisaient penser à des statues de Perséphone et d'Apollon. Ils étaient les parfaits *kore* et *kouros* grecs.

Je constatai que je portais moi aussi un tel vêtement. Je levai une main vers mon crâne et un chapeau de feutre souple aux larges bords, presque un sombrero. Il couvrait des cheveux pâles et ternes (que certains n'auraient pas hésité à qualifier de « poivre et sel ») bien plus longs que lors de ma précédente sortie de la salle d'immersion, et qu'on s'était donné la peine de tresser selon les canons de la mode qui faisait fureur à l'âge du bronze.

— Bonjour, Forster, me dit Troy en constatant que j'étais éveillé.

— Où sont les autres ? demandai-je.

Poser cette question devenait pour moi une habitude.

— Ils dorment. Cette fois, nous avons besoin de vos talents de linguiste.

— Où sommes-nous ?

— Vous avez devant vous les montagnes de l'est de la Crète. Sauf erreur, trois siècles se sont écoulés depuis le déclin des Mycéniens.

Je fis un bref calcul.

— Alors, les Doriens ont dû envahir la région. Est-ce que mon...

Je cherchai à tâtons mon synthé-trad et constatai que ma tenue était dépourvue de poches. Je disposais cependant d'une bourse – apparemment en cuir – qui contenait ce précieux appareil doté d'un synthétiseur vocal. Non que la machine pût comprendre une langue inconnue, bien sûr, mais convenablement programmée elle me serait d'une aide précieuse pour communiquer avec les populations autochtones.

— Pourquoi diable voulez-vous établir un contact avec les Doriens ? m'enquis-je.

Non sans morgue, j'ai honte de l'admettre.

— Nous ne nous intéressons pas particulièrement aux Grecs, quelle que soit leur tribu. Mais nous devons jeter notre dévolu sur une période où l'espoir de comprendre les gens n'était pas

déraisonnable. Pour vous, tout au moins. En fait, nous cherchons des individus qui parlent l'éteo-crétois.

— Des peuples originaires de la Crète !

— Des groupes se sont réfugiés dans des places fortes de ces montagnes. Il est probable qu'ils n'ont pas renoncé à leur langage.

Ce fut mon tour de hausser un sourcil.

— Serions-nous venus ici pour...

— L'enregistrer et le déchiffrer, oui.

Elle me fit un sourire, avant d'ajouter :

— Nous vous offrons une opportunité unique de réaliser ce que votre héros, Michaël Ventris, n'a pu accomplir. Il a percé les secrets du Linéaire B et vous pourrez en faire autant pour le Linéaire A.

Je réfléchis un instant à cette possibilité sidérante. Mener à bien une telle entreprise serait difficile, mais ma réponse manqua d'humilité :

— Il est évident que je suis le candidat le plus qualifié, dis-je en me levant lentement avant d'examiner d'un œil critique mon chiton qui laissait à découvert la moitié de mes cuisses. Je doute que Bill Hawkins ait consacré beaucoup de temps à étudier le minoen.

— Pas de fausse modestie, Forster, intervint Redfield. Vous êtes notre expert de l'âge du bronze.

Je cessai de m'affliger d'avoir des genoux osseux et me tournai vers le couple. Des êtres d'or terni.

— Je suis ravi de participer à ce voyage, mais j'aimerais en connaître les buts. Le rapport qui existe entre ces études philologiques et le programme que vous vous êtes fixé.

— Vous le découvrirez sous peu, répondit Troy, avec un sourire qui manquait de chaleur.

La méduse venait d'entrer dans un vaste golfe bleu ceint d'une plage incurvée de sable doré divisée par des promontoires érodés. Nous nous dirigions vers le sud, à une altitude juste suffisante pour voir au-delà d'un isthme étroit une bande de terre qui reliait deux parties de la grande île visible devant nous. À l'ouest des montagnes se dressaient au-dessus de collines où

les champs cultivés formaient des terrasses. Je voyais les falaises abruptes d'un second massif au levant.

La méduse grimpa de quelques mètres et vira sur bâbord pour entrer dans une baie de dimensions plus modestes. Ici, un ruisseau traversait une large plage. Nous rasâmes les mâts d'une demi-douzaine de bateaux de pêche et d'une nef de cinquante rames aux lignes élégantes qui venait de s'échouer. Les hommes d'équipage levèrent les yeux vers nous sans dissimuler leur frayeur.

Nous laissâmes derrière nous la bande de sable pour continuer vers l'intérieur des terres au-dessus de buissons épineux et de petites oliveraies argentées. Des troupeaux de chèvres prenaient la fuite sitôt que l'ombre de notre appareil les atteignait.

Arrivés au pied des montagnes, nous ralentîmes et prîmes de l'altitude.

Devant nous se dressaient des éminences abruptes de calcaire gris creusées de gorges vertigineuses. Les terrasses inférieures étaient plantées de vignes et de blé. Nous allions vers une tour de roche d'environ sept cents mètres de hauteur. Je notai à son sommet des rubans de fumée et les toits plats d'habitations encastrées dans la pierre, comme celles des villages hopi des mesas du Sud-Ouest américain. Je remarquai des ruines, au-dessous de nous.

— Je reconnais cet endroit ! m'exclamai-je. C'est la *Vronda*, la Colline du Tonnerre.

Tel est le nom grec moderne de ces vestiges. De nos jours, la tour de roche qui le surplombe est appelée le Kastro, le Château.

— Pourquoi n'allons-nous pas nous poser au sommet, là où il y a de la vie ?

— Nous craignons d'effrayer les autochtones et de les inciter à nous attaquer, répondit Troy en me prenant le bras. Nous vous avons conduit ici sans vous demander votre avis. Établir un contact sera peut-être dangereux. Vous n'êtes pas obligé de nous accompagner, à ce stade.

Je voyais ses yeux luire dans un visage parcheminé et cuit par le soleil. Qu'aurais-je pu répondre ? Avant d'être un xéno-archéologue j'étais un archéologue tout court... et un philologue.

Or, on me proposait de réaliser un rêve que j'avais dû reléguer dans le domaine des impossibilités sans pouvoir m'empêcher d'espérer qu'il se réaliserait peut-être un jour. N'avais-je pas attribué à notre vaisseau le nom de Michaël Ventris, le chercheur qui avait déchiffré le Linéaire minoen B et démontré l'origine grecque de cette écriture ? Avant qu'un caprice de l'histoire ne m'eût fait quitter mon espace et mon temps, je m'étais inspiré de lui pour tout ce que j'avais entrepris. Et que n'eût donné cet homme pour être à ma place ?

— Allons tous ensemble à leur rencontre, déclarai-je.

La méduse nous déposa sur une terre rouge parsemée de cailloux de calcaire piqueté. Les toits coniques de tombes basses se serraient à la bordure des tas de pierre grisé qui marquaient l'emplacement des maisons effondrées du village abandonné. Les tiges des asphodèles pourpres s'inclinaient dans les champs, après leur première floraison, et je sus ainsi que c'était la fin du printemps.

Nous montions vers les hauteurs en suivant un chemin qui contournait les vestiges de la petite agglomération, suivis à une distance respectable par la méduse miroitante qui survolait les herbes sèches et les fleurs sauvages aux couleurs vives à seulement un mètre d'altitude. Mon gros orteil buta contre une pierre mais je retins de justesse un juron et poursuivis ma route en essayant de dissimuler à mes compagnons que je boitais.

Nous avions parcouru environ cinq cents mètres quand nous vîmes des silhouettes descendre rapidement de la montagne, dans notre direction... une bonne douzaine de jeunes hommes nerveux aux cheveux noirs huilés, grands, aux larges épaules et à la taille fine, bruns comme des raisins secs et pratiquement nus. Ils s'étaient munis de longs boucliers en peau de vache et brandissaient des épieux à pointe de fer. Derrière eux venaient des femmes et des enfants que nous semblions intimider. Je ne pouvais les voir distinctement.

Je fus impressionné par la discipline de ces guerriers qui attendaient de pied ferme l'approche d'un cortège qui m'eût terrifié... moi, un Anglais du XXI^e siècle ! Car si Troy, Redfield et moi-même n'avions pas un air particulièrement menaçant, notre petit groupe bénéficiait de l'appui de la méduse, un engin

aérien scintillant plus gros qu'une birème. Puis il me vint à l'esprit que pour les peuples de cette époque les prodiges étaient sinon quotidiens tout au moins incontestables.

Ils crièrent quelque chose d'incompréhensible. Je leur répondis en grec, la langue de leurs ennemis.

Avais-je le choix ? C'était le seul langage que nous connaissions, même si le grec classique (dont nul ne pourrait se porter garant de la prononciation) est aussi éloigné du dorien que le démotique l'est du texte du Nouveau Testament. (En vérité, et malgré mes présumées connaissances, il y avait des décennies que je n'avais pas pratiqué mon savoir sans bénéficier de l'aide inestimable de l'électronique.)

Je venais de dire :

— *Eimaste fili sas.*

Et il ne me restait qu'à espérer que cela voulait bien dire : « Nous sommes vos amis. »

J'enfonçai frénétiquement des touches sur le clavier du synthé-trad.

Mes propos n'eurent pas d'effet notable sur les hommes armés. Ils ne modifièrent pas l'inclinaison des épieux qu'ils braquaient sur nous. Ils ne m'avaient apparemment pas compris et leur tension croissait. Je remarquai un mouvement en arrière-plan et l'un d'eux se tourna, pour dire quelque chose. Les soldats se déplacèrent sur le côté et firent rapidement passer leur arme dans la main gauche, pour libérer la droite avec laquelle ils se frappèrent le front en redressant le dos, en une pose de garde-à-vous parodique.

Une femme arrivait par la brèche ouverte dans leurs rangs. Elle avait une trentaine d'années et un corps d'une beauté naturelle plantureuse. Ses yeux verts étaient outrageusement maquillés, ses lèvres pleines fardées comme ses hautes pommettes. Elle portait une robe de laine teinte en rouge et jaune, avec des manches courtes et une jupe à volants... une tenue rendue familière par les statuettes, les sceaux et les fresques d'un autre âge, d'autant plus frappante que les seins étaient dénudés. Une tiare en or, plate et d'aspect ancien, surmontait ses cheveux noirs bouclés.

— *Poia eiste ? Apo pou ?* demanda-t-elle d'une voix vibrante d'autorité.

Je trouvais son accent étrange, à la fois sifflant et guttural, mais elle venait de s'exprimer en grec et j'avais compris ses propos : « Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? »

Elle ne s'était toutefois pas adressée à moi mais à Troy.

— *Apo 'ouranos kai 'thalassa*, répondit cette dernière d'une voix qui ressemblait étonnamment à celle de son interlocutrice.

« Du ciel et de la mer. »

Je dus sans doute en rester bouche bée, et pas à cause de fautes grammaticales, car Troy me murmura sèchement :

— Préparez-vous à faire votre numéro. Et n'ayez pas l'air surpris quand Blake fera le sien.

— *Eiste i Aphrodite ? Eiste o Posidon ?*

La voix de la femme était pleine de scepticisme, pour ne pas dire de mépris.

— *Nai, eimaste*, répondit Troy sur un ton catégorique.

À l'instant où Redfield levait les bras, il tenait dans ses mains un petit objet argenté qui se retrouva ainsi au-dessus de nos têtes.

Sur la gauche puis sur la droite le ciel matinal fut déchiré par des éclairs qu'accompagnaient des grondements assourdissants et des sifflements pyrotechniques. Malgré la mise en garde de Troy, je ne pus m'empêcher de tressaillir. À vrai dire, si elle ne m'avait pas fermement tenu par le bras sans doute me serais-je jeté à plat ventre sur le sol. Une réaction qui ne seyait guère à un dieu... le rôle que nous devions tenir.

Ce fut sans importance. Nul autochtone ne le remarqua. Tous, à l'exception de la prêtresse (car tel devait être le statut de cette femme), s'étaient tournés vers la menace qui venait de surgir derrière et autour d'eux. Malgré leur terreur, ils poussaient des cris de défi et brandissaient leurs épieux vers le ciel.

Une ombre diffuse rampait sur le sol, dans notre dos, et je supposai que la méduse s'était rapprochée. La prêtresse leva les yeux, observa longuement l'apparition puis reporta son attention sur Troy.

— *I Aphrodite* ; fit-elle sèchement.

Elle leva les bras.

Puis elle se tourna vers Redfield et avança d'un pas dans sa direction.

— *Ô Posidon.*

Avant de me fixer.

— *Kai...*

— *Ô Ermes*, fit Troy en me lançant un regard. Comment dit-on « messager » ?

— Essayez *mandatophoros*, murmurai-je, dépassé par les événements.

Troy pouvait tenir le rôle d'Aphrodite, déesse née de l'onde, et Redfield celui de Poséidon, le dieu qui faisait trembler la Terre, mais je m'imaginais mal dans la peau d'Hermès, le messager des dieux aux sandales ailées.

— *Ô Ermes enai mandatophoros mas*, dit Troy d'une voix forte.

La prêtresse m'adressa un regard oblique et dit :

— *Ô Ermes...*

Ne venait-elle pas de se crisper ? Ses bras redescendirent, trop rapidement à mon goût, et elle reporta son attention sur Troy.

— *Emai i Diktyнна.*

Troy leva les bras à son tour. Je l'imitai, moins vite que Redfield.

— *I Diktyнна*, dit Troy.

Avant de baisser les mains, très lentement. Redfield et moi la saluâmes par son nom, ou son titre...

— *I Diktyнна.*

Avant de faire comme Troy.

Cette manifestation de respect dut ramener la prêtresse à de meilleurs sentiments, car elle nous accorda un sourire empreint de méfiance. Puis elle s'adressa à moi, si rapidement que j'eus des difficultés à suivre ses propos. J'utilisai le synthé-trad qui me fournit une réponse après une longue attente : nous étions invités à dîner.

Un autre échange de phrases laborieux nous permit de savoir que le repas serait servi sept cents mètres plus haut, au sommet de la tour de roche qui se dressait devant nous. Je n'avais pas

mis mes jambes à contribution depuis longtemps et le court trajet que nous venions d'effectuer les faisait déjà mollir. La perspective de leur imposer une ascension d'une heure accentua leur tremblement.

— Proposez-lui de prendre l'ascenseur, suggéra Troy. Je compte sur vous pour être persuasif.

Je fis de mon mieux et utilisai le synthé-trad pour vanter (d'une façon que j'espérais compréhensible) le confort de notre chariot céleste. Après bien des discussions entre Diktyнна et son escorte, la prêtresse crétoise – à la fois curieuse et intelligente – accepta cette invitation avec beaucoup de dignité... et de surexcitation à peine voilée.

Nous montâmes à bord de la méduse qui nous emporta aussitôt dans les airs. Dans les cellules translucides situées sous le pont d'observation se déplaçaient les étranges membres de l'équipage aquatique de notre appareil. Que devait en penser Diktyнна ?

Nous avions devant nous des montagnes couvertes de pins et fendues par une fissure verticale, un ravin profond où se déversait un torrent cristallin. Nous grimpions vers les falaises abruptes. Depuis les vignobles et les jardins en terrasses des femmes et des enfants levaient les yeux vers nous, bouche bée, alors que nous les survolions. Plus haut, sur les pentes prononcées où broutaient des chèvres, des pâtres de tous âges nous suivaient des yeux.

Puis nous nous élevâmes en longeant le plus profond des ravins envahis par les ombres, en direction de l'aire de faucon sur laquelle se perchait le village toujours habité... dont les maisons auraient été à peine visibles au sein des roches noires sans la douzaine de colonnes de fumée odorante qui s'élevaient de la crête la plus escarpée.

Loin en contrebas, je voyais les flots pointillés d'embarcations du golfe qu'on appelle de nos jours le Mirabello, ainsi que des tronçons de la route des caravanes qui longeait la côte au-delà de l'isthme. Des agglomérations blanches occupaient le sommet de certaines collines et les ruines d'une blancheur encore plus éclatante de quelques villas minoennes depuis longtemps abandonnées tombaient en poussière au

milieu des oliveraies, des vignobles et des champs de blé livrés aux fleurs sauvages.

Diktyнна restait bien droite sous le dôme d'observation de la méduse qui nous emportait toujours plus haut dans l'air limpide de cette île. Elle conservait toute sa dignité, comme si ce voyage extraordinaire ne l'impressionnait pas outre mesure. Quelles pensées pouvaient germer dans son esprit ? Le grec qu'elle parlait était moins proche du dorien que du dialecte pratiqué par les Mycéniens, et j'en déduisis qu'elle devait connaître les mythes de ces derniers.

Ils rendaient un culte à Poséidon et à Hermès, ainsi qu'à Aphrodite... une manifestation de la Grande Déesse.

En Crète, la Grande Déesse était appelée Diktyнна, une divinité des arbres, des pics montagneux et de la faune. La femme qui nous accompagnait n'était pas plus d'essence divine que nous mais avait un caractère sacré. J'étais certain que son titre provenait de la grande civilisation minoenne qui avait été balayée par un tremblement de terre, une éruption volcanique et des invasions.

La nuit et le feu.

Sous la clarté vacillante des lampes d'argile de facture grossière les murs irréguliers étaient encore plus difficiles à différencier des roches érodées de la tour sur laquelle se perchait ce village. Dans un ciel de velours noir traversé par une lune gibbeuse les étoiles brillaient avec autant d'éclat que lorsque nous les regardions de notre colonie martienne à jamais perdue. Quelque part au-dessus des toits flottait la méduse, notre chariot céleste désormais invisible.

Diktyнна s'était éclipsée peu après notre arrivée au sommet mais les villageois nous avaient pris en charge. Avant que le soleil ne se fût couché derrière le mont Dikte, ils avaient descendu des moutons des pâturages et égorgé des agneaux à un emplacement prévu à cet effet au bord de la falaise. À présent, leurs carcasses rôtissaient sur des broches et leurs entrailles lavées et farcies de légumes sauvages bouillaient dans des jarres posées sur des amas de braises. Nous étions assis à l'extérieur (nulle salle n'aurait pu recevoir tous ceux qui tenaient à nous voir) sur des bancs recouverts de tapis de laine au tissage dense, teints en rouge et bleu, brodés de fleurs et d'oiseaux. Bientôt (une odeur agréable l'annonçait depuis longtemps déjà), du pain chaud fut sorti des fours en forme de rucher et servi avec des poignées d'olives noires ruisselantes d'huile, des bouts de fromage blanc non égoutté et des pichets de vin jeune et corsé au goût d'herbes.

Des enfants aux grands yeux nous apportèrent ces mets dans des bols d'argile et restèrent devant nous pour nous regarder prendre ce repas. J'avais l'impression d'entendre leurs pensées : « Est-il possible que les dieux mangent ainsi ? Avec les doigts, les lèvres, les dents et la langue ? Exactement comme nos parents ! » Les vieux nous lancèrent ensuite des morceaux

d'agneau particulièrement savoureux, que nous dévorâmes en faisant claquer nos lèvres et en hochant la tête pour traduire notre satisfaction. Puis des femmes âgées nous apportèrent des rayons de miel ruisselants avant de nous regarder les déguster avec autant d'intérêt que les enfants.

Tout d'abord, je ne compris pas un traître mot des propos qu'on nous tenait, hormis quand un ancien utilisait les mots grecs signifiant « pain », « viande » et « vin » pour exprimer ce qui était déjà évident. Mais nous réussissions à communiquer même sans le synthé-trad. Nous pûmes déduire qu'ils n'avaient guère d'occasions de se distraire et que notre venue leur offrait un excellent prétexte pour festoyer. J'entrais des mots dans la mémoire de la machine et demandais des équivalents. Ce fut ainsi que j'entrepris de compiler le lexique d'une langue dont je n'avais jusqu'alors vu que quelques fragments et un unique exemple des plus succincts, longtemps auparavant.

Finalement, et à la déception évidente de nos hôtes, nous fûmes repus et ne pûmes plus rien avaler. Peu après, ils sortirent des instruments de musique. Un vieillard pinça les cordes de boyau d'une lyre faite d'une corne et d'une carapace de tortue, et quelqu'un secoua un hochet qui ressemblait à un sistre égyptien. Deux jeunes gens tapèrent sur la peau tendue de tambours en cèdre poli. Dès que la section rythmique eut débuté, nous entendîmes les plaintes d'une flûte qui improvisait sur ses bruissements et ses battements.

Un rai de lumière jaunâtre s'étira sur la petite *plateia* qui s'achevait au bord de la falaise. On venait de tirer le rideau du seuil d'une maison proche et un adolescent apparut en contre-jour dans le rectangle de clarté. Il avait à ses lèvres une double flûte et ses doigts dansaient avec agilité sur les trous.

Nous n'avions pas encore eu l'occasion de voir ce garçon. Âgé d'une quinzaine d'années, il était mince, brun et aux yeux fous... très beau et uniquement vêtu d'une étroite bande de tissu autour des reins, avec une dague d'or glissée à sa ceinture. Il semblait fasciner les villageois qui le regardaient avec respect. Pendant un moment il resta sur le pas de la porte, ourlé de lumière, puis sans interrompre sa mélodie il alla rejoindre les musiciens. Un souvenir s'imposa à moi, celui de Redfield qui

sortait des ténèbres de Mars en jouant lui aussi de la flûte pour célébrer l'union de Bill et de Marianne. Ces jeunes gens avaient bien des points communs, ils devaient être tous deux impétueux et redoutables.

De la même maison, sans doute le temple de la Déesse, quatre jeunes femmes sortirent à leur tour. Contrairement aux autres villageoises elles avaient adopté le même style vestimentaire que Diktyнна : des jupes à volants et des corsages qui laissaient leurs seins nus, un vestige des traditions de leur ancienne civilisation. Elles se prirent par le bras et se mirent à danser, pendant que les musiciens jouaient avec plus d'entrain.

La musique, rapide et perçante mais juste, ne ressemblait à rien de connu tout en rappelant les mélodies d'une demi-douzaine de cultures moyen-orientales de notre époque... à la fois entraînante, infatigable, hypnotique, provocatrice et baroque.

Le rythme ralentit. Les danseuses furent rejointes par des jeunes hommes qui portaient la tenue succincte que semblait réclamer ce rituel : des lanières de cuir repoussé servant de cache-sexe et rien d'autre. Tous se prirent par la main pour former un cercle et ils exécutèrent pendant quelques minutes une ronde compliquée et majestueuse. Nous voyions briller les yeux fardés, sourire les lèvres peintes, voler les chevelures noires bouclées.

Des souvenirs titillaient mon esprit, un passage de *L'Iliade*... que je n'arrivais pas à me remémorer. Mais je n'assistais pas aux festivités fastueuses de l'époque des grands palais, simplement à une danse villageoise.

Le tempo s'emballa de nouveau et peu après les femmes s'esquivèrent. Une balle de cuir fut lancée à l'intérieur du cercle des hommes, qui s'en saisirent en riant et en criant avant de se la lancer. Leurs bonds et leurs pirouettes, leur équilibre et leur adresse – même si la nature de l'éclairage contribuait à rendre tout cela plus impressionnant – ne pouvaient que susciter de l'admiration pour ce numéro étourdissant et bien rodé.

J'eus finalement accès au souvenir jusqu'alors insaisissable. Ce n'était pas un extrait de *L'Iliade* mais de *L'Odyssée*. Lors du séjour d'Ulysse auprès des Phéniciens il avait vu des jeunes gens

jouer au ballon et « après s'être ainsi lancé la boule ils dansèrent sur la terre féconde, et tous les jeunes hommes debout dans l'agora applaudirent, et le bruit fut assourdissant ». Nous assistions exactement à cette scène.

La danse se poursuivait avec des changements de tempo et de mélodie, et des substitutions de participants. Finalement, tous les danseurs du début furent remplacés par des volontaires moins habiles mais tout aussi enthousiastes, des hommes, des femmes et même des petits enfants. Et les plus audacieux étaient de loin les plus âgés qui devaient se rappeler leur passé glorieux.

La nourriture et les boissons bercèrent les « visiteurs du ciel et de la mer » qui s'éveillèrent en sursaut quand la musique s'interrompit brusquement.

Le rideau du temple se rouvrait sur Diktyнна que nous n'avions pas revue depuis le début des festivités. Elle avait enfilé une nouvelle robe taillée sur le même modèle que la précédente et retiré sa couronne d'or. Un foulard noué sur sa nuque ramenait ses cheveux en arrière. Le flûtiste se tenait à son côté.

Ils furent rejoints par les danseurs et s'avancèrent de quelques pas sur la place éclairée par les lampes. Des membres du petit cortège tenaient des coffrets d'argile peint. Diktyнна leva les bras, le geste rituel de respect. Elle regarda autour d'elle, puis dans notre direction et dit... en grec, un langage que je n'avais désormais plus de difficultés à comprendre :

— Mes amis, ces visiteurs célestes nous ont honorés de leur présence. C'est pourquoi nous devons leur offrir des dons, conformément aux usages.

Elle me dévisagea, et je ne pourrais décrire son expression qu'en employant le terme de « malicieuse ».

— Tout d'abord à Hermès, l'Ambassadeur des Dieux, dont les pieds – si sûrs et si rapides lorsqu'ils foulent les nuages, à en croire les Achéens – ont dû être durement mis à l'épreuve par nos sentiers rocailleux.

Une des femmes s'avança pour déposer une des cassettes sur le sol, devant mon banc. Elle souleva le couvercle et recula. J'hésitai... puis me penchai et en sortis une paire de sandales aux lacets montants en cuir repoussé doré d'une souplesse

exceptionnelle. Je les levai pour les faire admirer à la foule et mon geste fut salué par un murmure d'approbation. J'entendis répéter un nom et plusieurs individus regardèrent un homme nouveau, sans doute l'artisan qui les avait fabriquées.

Après avoir consacré quelques secondes à consulter rapidement mon synthé-trad, je délivrai un discours que j'espérais de circonstance :

— Hôtes bénis des dieux, je vous remercie pour ces magnifiques sandales et je prends l'engagement de ne jamais sortir sans elles. En outre, elles ont été faites avec tant de soin et d'adresse...

J'inclinai la tête vers le présumé cordonnier.

— ... que je leur confère une durée d'existence prolongée afin qu'elles restent en bon état aussi longtemps que j'en aurai l'usage... ce qui, si j'en juge par mon expérience, peut représenter des centaines ou des milliers d'années.

Diktyнна écouta cette déclaration avec un scepticisme évident et en haussant les sourcils. Je remarquai également les regards obliques de Troy et de Redfield, mais les villageois réagirent par des murmures d'émerveillement et, espérai-je, d'appréciation.

— Voilà qui est exprimé avec éloquence... Tueur de géant.

Je fus flatté que Diktyнна m'eût gratifié d'un autre titre porté par Hermès... bien que ce fût sans doute celui qui me convenait le moins.

Elle se tourna vers Redfield, pour lui dire :

— Ô redoutable Poséidon, toi qui fais trembler la terre, maître du vent et des flots...

Je trouvai dans la froideur de sa voix encore plus d'ironie.

— Lors de cette visite, si tu ne l'as pas toujours fait par le passé, tu as usé de tes pouvoirs incontestés avec modération et il va de soi que nous t'en sommes infiniment reconnaissants. Au temps de notre grandeur, nous t'aurions sacrifié des hécatombes de veaux et offert un navire chargé de trésors. Hélas !...

Elle se permit de se racler la gorge.

— L'époque et les circonstances ont changé. Tu n'as nul besoin de tout ce que nous pourrions te donner... mais qui mieux que toi saurait apprécier ceci ?

Un jeune homme s'approcha et déposa un coffret devant Redfield, qui en sortit un filet de pêche. Un seul regard suffisait pour constater sa beauté. Ses fils étaient tressés avec une fibre aussi résistante et brillante que la soie, et les mailles si serrées qu'il eût été impossible de glisser le petit doigt entre elles. Le lest espacé sur son pourtour était constitué de pierres blanches gravées, et je n'eus aucune difficulté à reconnaître des sceaux minoens adaptés à ce nouvel usage.

Comme moi, Redfield leva son présent. Le silence qui accueillit son geste me parut lourd de menace. Il s'agissait de toute évidence d'un objet de valeur, ne fût-ce qu'en raison du nombre d'heures de travail qu'il avait réclamé et des anciens trésors utilisés pour le décorer. C'était certainement une offrande dédiée au temple du village.

Les murmures et les regards de la population me permirent de nouveau d'identifier son auteur, un vieillard ratatiné. (Je parle d'un vieillard, mais quel individu originaire d'une époque où des produits médicaux entretiennent artificiellement la jeunesse aurait pu dire si ce personnage ridé était âgé de quatre-vingt-dix ou de cinquante ans ?) Je l'avais vu esquisser quelques pas de danse hésitants après le départ des jeunes femmes, mais il ne s'était pas joint à la ronde générale étourdissante.

Diktyнна remarqua que nous avions reconnu l'auteur de ce présent, comme elle devait l'avoir prévu. C'était sa riposte au tour de passe-passe que Redfield avait plus tôt employé pour défier son autorité. Un simple magicien est-il un dieu ? semblait-elle demander. Nous sommes égaux, ici. Si vous n'êtes pas capables d'honorer l'humanité, de quel droit exigez-vous notre respect ?

Redfield ne disait rien. Il regardait le filet et je n'eusse pas aimé être à sa place. Nul propos ne justifierait l'acceptation d'une telle offrande mais il ne pouvait par ailleurs refuser ce présent.

Et — à ma grande surprise car nous étions assis depuis si longtemps que mes membres ne m'obéissaient plus — il se leva

d'un bond. Les spectateurs hoquetèrent d'étonnement. Il resta un instant immobile, la cible des regards de tous les gens réunis sur la *plateia*. Puis il se mit à danser.

Pendant près d'une minute je n'entendis pas un son. Redfield virevoltait lentement, sur un rythme intérieur. Il reproduisait des pas qu'il avait vu exécuter devant nous, mais il en résultait une sorte de danse grecque moderne éclectique – quelques pas d'un côté, un petit coup de pied et un pas en arrière, avant de repartir sur le pourtour du cercle – qu'il effectua en tournant autour de Diktyнна et de son groupe. Il gardait les bras levés et, au lieu de tenir la main d'un danseur ou un mouchoir, il serrait dans son poing le filet aux mailles brillantes dont il drapait ses épaules avant de le faire glisser sur la longueur de ses bras.

Les joueurs de tambour, puis les autres musiciens – le flûtiste excepté – se mirent à l'accompagner.

Ils débutèrent timidement mais furent rapidement encouragés par son ardeur qu'alimentait leur musique. Il faisait à présent des bonds et des pirouettes sous la clarté papillotante des lampes, et j'étais fasciné par ce spectacle au même titre que tous les autres membres de l'assistance. La mélodie l'emporta bien vite au sommet de la frénésie. Je vis le jeune compagnon de Diktyнна s'agiter comme si l'envie de prendre son instrument le démangeait, à moins qu'il n'eût souhaité participer à la danse. Quels que soient ses désirs, la prêtresse le dissuada de passer aux actes en exerçant une brusque pression sur son poignet.

Redfield tournait sur lui-même. Il laissa le filet glisser de ses épaules à ses mains et le voile de mailles s'épanouit autour de lui tels les pétales d'une fleur, doré par la clarté des lampes qui lui apportait la douceur d'une vision sous-marine. Ses longs cheveux noirs brillants et embrasés de reflets cuivrés se défirent et volèrent librement autour de son crâne. Ses yeux sombres d'Asiatique étaient mi-clos par l'extase. Son chiton ample se défit. Graduellement, sa respiration profonde dilata ses poumons... et ses ouïes.

Tous les spectateurs les virent. L'expression de Diktyнна se fit hésitante, comme si elle s'interrogeait brusquement sur nos origines, mais elle eut tôt fait de se reprendre. Elle vivait dans

un monde peuplé de nymphes et d'esprits qui faisaient l'objet de rites, d'offrandes et de dévotion constante. Cependant, elle était au fond de son être certaine que nous n'étions pas d'essence divine et nous ne l'impressionnions guère.

Redfield interrompit sa danse aussi soudainement qu'il l'avait débutée. Il resta immobile quelques secondes puis s'inclina profondément devant le vieil homme, le tresseur de filet. Sans attendre que la sueur eût cessé de couler dans ses yeux et que sa respiration fût redevenue normale, il regagna sa place entre Troy et moi et s'assit avec dignité, sans avoir prononcé un seul mot. La foule murmura son respect et son admiration.

Diktyнна soutint le regard de Redfield pendant un court instant. Le remerciement de la femme fut aussi silencieux que le sien.

Elle se tourna ensuite vers Troy... pour la jauger avec plus de prudence.

— Aphrodite, née de l'écume de la mer. Grande Dame, nous nous interrogeons sur les raisons pour lesquelles toi et tes amis avez décidé de nous honorer de votre présence. (Cette fois, ses propos semblaient exempts d'ironie.) Tes mystères nous sont insondables. Naturellement, il convient qu'une déesse fasse preuve de réserve... tant qu'un caprice ou une stratégie ne l'incite pas à opter pour un autre mode de conduite.

Le flûtiste s'avança avec le dernier coffret qu'il déposa devant Troy. Il gardait ses yeux soulignés de noir rivés sur elle, avec l'audace d'un adulte. Qu'il ne fût guère plus qu'un enfant lui donnait paradoxalement un aspect redoutable.

Je trouvais une information dans ma mémoire... une simple hypothèse, en fait. On identifiait l'enfant-dieu si souvent dépeint avec la déesse crétoise à Zeus. Parfois à Dionysos.

Le défi lancé par ses yeux fardés était lourd de menace et de sens. Si Troy baissait le regard la première elle perdrait cette joute. Un tel affrontement avait peut-être un sens différent à cette époque, mais ce qui avait précédé laissait supposer le contraire. Par ailleurs, qu'impliquait le fait de le fixer longuement dans les yeux ?

Troy résolut aisément le dilemme. Elle dilata sa poitrine. Le garçon cilla, baissa la tête.

Les ouïes de Redfield avaient été révélées lors de sa danse mais, comme il respirait par la bouche, les fentes étaient restées closes. Troy ouvrit volontairement les entailles parallèles à ses clavicules, tendit la chair.

Dès qu'il vit ces orifices rouges de sang le garçon recula, solennel et livide. Il dut faire un effort pour la saluer en inclinant la tête avant d'aller reprendre sa place auprès de la prêtresse. Nul spectateur n'avait vu ce qui venait de l'inciter à battre en retraite.

Troy plongea la main dans le coffret d'argile et en sortit un miroir : un disque de bronze poli avec un manche d'ivoire sculpté de fleurs. Elle observa un moment son reflet – sous la clarté des flammes et avec les contours adoucis par le métal, ce portrait devait être flatteur – et elle sourit.

J'en profitai pour étudier le verso de l'objet. Y étaient représentés des déesses et des dieux nus, des personnages pleins de vie... nettement sexués, anguleux, dans un style qui rappelait celui de Picasso. Troy le tenait levé pour permettre à la foule de le voir. Tous tendaient le cou et murmuraient avec déférence. Il était évident que comme les autres présents celui-ci avait une grande valeur mais, contrairement aux précédents, il n'était pas d'origine locale. Il s'agissait d'un miroir, un objet raffiné dont la fabrication réclamait non seulement les moyens techniques mais l'état d'esprit propre aux palais ou aux villes. Et il était ancien de plusieurs siècles.

— Dans ces belles profondeurs je vois ceux qui nous ont précédés, dit Troy.

Elle le leva devant son visage, puis devant celui de Diktyнна.

— Toi, ton compagnon et ton peuple ne faites qu'un avec nous.

Elle se leva rapidement et prit la main de la prêtresse sans lui laisser le temps de réagir. Elle fit un signe aux musiciens puis à Redfield et à moi-même, pour nous indiquer que nous devions nous joindre à elle. Quelques secondes plus tard nous dansions avec la population de ce petit village juché sur une tour de roche dressée vers les étoiles.

Je n'avais jamais accordé foi aux rumeurs voulant que Troy eût été une danseuse. Quels seraient en ce cas les critères de recrutement du Bureau du Contrôle spatial ? J'étais dans l'erreur. Mon vocabulaire ne me permet pas de décrire ce que je vis cette nuit-là, mais Troy nous entraîna dans une trame commune de mouvement – où toute distinction entre les dieux et les humains n'avait plus de raison d'être – puis elle nous fit une démonstration de grâce athlétique qui, sans rien ôter à la prestation de Redfield, relevait d'un niveau artistique bien supérieur.

Et je puis encore préciser qu'elle était vraiment très belle.

Un serpent rampait sur ma jambe.

Et le temps parut se figer. La clarté indirecte du jour envahissait la pièce, réfléchi par les murs de pierre et le sol de terre battue. Troy et Redfield ne s'étaient-ils pas couchés près de moi ? Je ne les voyais pas. J'entendais roucouler deux pigeons, des oiseaux gris-brun perchés dans une étroite fenêtre ouverte au-dessus des effigies de la déesse. D'une crevasse de ma mémoire émergea la supposition que leur arrivée était censée annoncer celle de cette dernière.

Son temple comportait une unique salle basse, divisée par un gros pilier central. Au fond, un autel bas servait de support à deux statuettes d'argile trapues et cylindriques sans grande ressemblance à mon humble avis avec Diktyнна. Devant elles, les bancs destinés à recevoir des offrandes étaient décorés de serpents sinueux.

Celui bien vivant qui se déplaçait sur ma jambe nue me semblait énorme mais ne devait pas mesurer plus d'un mètre. Très lisse et brillant, il avait des écailles d'un rose magnifique. Je m'étais par inadvertance couché entre le trou qu'il occupait dans l'angle de la paroi et les œufs d'oiseau, le mulet vieux d'un jour et les écuelles de lait placées à son intention devant l'autel. Il allait prendre son petit déjeuner et je ne l'intéressais guère. C'était en ce lieu que devaient être hébergés tous les gens de passage.

Je regrettai qu'on ne m'eût pas mis en garde et frissonnai tandis qu'il poursuivait son chemin.

Tous les villageois avaient veillé avec nous, le soir précédent, avant de se disperser quand Diktyнна nous avait conduits dans ce temple. À l'intérieur de cette salle les discussions avec la déesse et l'enfant-dieu avaient ensuite duré des heures. Nous nous dévisagions sous la clarté des lampes d'argile en nous

racontant des histoires, pendant que l'homme à la lyre, le seul autre individu présent, se chargeait du fond musical. Nous avions à notre disposition une jarre apparemment sans fond de vin nouveau, âpre et non coupé d'eau comme le voulait la coutume grecque. J'enregistrais tout ce que j'entendais, les simples anecdotes et les récits fantastiques. Il ne fallut guère de temps au synthé-trad pour comprendre et parler l'hephtien – le minoen – comme un natif de la Crète.

L'histoire qui nous marqua le plus fut narrée par le harpiste, un nommé Tzermon. Elle se rapportait à Protée, le Vieillard de la mer, et je reconnus – des siècles plus près de sa source – une des anecdotes qui seraient un jour reprises dans *L'Odyssée*. Tzermon situait l'action sur la rive est de la Crète et Homère le ferait à Pharos. Il y avait naturellement un Pharos dans le delta du Nil – un phare – mais que cette île fût « éloignée d'autant d'espace qu'une nef creuse poussée par un fort vent de poupe peut parcourir en une journée » laisse supposer qu'il s'agissait en fait de la Crète. Toujours est-il que Ménélas et son équipage, encalminés après avoir quitté l'embouchure du Nil, désespéraient de voir les vents se lever de nouveau.

— Ils allaient périr d'inanition quand la déesse Eidothe vint au-devant de Ménélas pour l'informer qu'il ne pourrait sortir de cette zone de calme plat qu'en contraignant Protée à se plier à ses volontés, récitait Tzermon en s'accompagnant sur sa lyre. « Comment serait-ce possible ? Il n'est pas aisé pour un simple mortel de se faire obéir d'un dieu, se plaignit Ménélas. – Chaque jour, vers midi, Protée monte des profondeurs, répliqua Eidothe. Il couvre de son ombre la surface de la mer comme s'il dissimulait sa venue par une légère brise. S'il ne décèle aucun danger il gravit le rivage et entre dans une grotte peu profonde, suivi par un troupeau de phoques, les enfants de la mer, qui s'installent autour de lui pour dormir. Après les avoir comptés et s'être ainsi assuré qu'ils sont tous auprès de lui, il se couche parmi eux tel un berger au milieu de ses brebis. C'est ton moment... »

Selon Tzermon (et Homère), à l'heure dite Eidothe aida Ménélas et trois membres de son équipage à se couvrir de peaux de phoques qu'elle avait écorchés et à s'allonger à l'intérieur de

trous creusés dans le sable. Ensuite, elle oignit leurs narines d'ambrosie aromatique pour rendre la puanteur supportable. Protée sortit des flots.

Dans la version de Tzermon il avait une apparence humaine mais une peau blanche et fripée comme celle d'un poulpe, et il était couvert d'algues qui paraissaient pousser sur sa tête et son corps. Il prit Ménélas et ses compagnons déguisés en phoques pour des bêtes de son troupeau et, sans plus leur prêter attention, entra dans la grotte. Après avoir laissé au dieu de la mer le temps de s'endormir, les hommes se débarrassèrent des dépouilles pestilentielles et le chargèrent.

À partir de cet instant, les récits d'Homère et de Tzermon divergent notablement.

Selon Homère, Protée fut surpris dans un profond sommeil et il s'ensuivit une lutte terrifiante. Ménélas avait été averti que son adversaire pouvait changer d'aspect et qu'il utiliserait cette faculté pour tenter de lui échapper. Il commença par se métamorphoser en lion à la longue crinière, puis en dragon, en panthère, en grand sanglier. Il se transforma même en eau – allez donc vous battre contre du liquide ! – et en arbre au vaste feuillage. Mais Ménélas et ses hommes le tenaient « avec vigueur et d'un cœur ferme ».

Dans la version de Tzermon, « ils s'approchèrent du dieu qui s'entretenait avec les prêtres de Zeus. Lorsqu'ils les virent, ces derniers disparurent dans les profondeurs de la grotte. Les Achéens hésitèrent, craignant d'avoir profané un rite sacré. Le dieu se tourna vers Ménélas et lui demanda :

— Qui es-tu, pour oser interrompre nos délibérations solennelles ?

Et sa voix était un horrible murmure souligné par les grondements de la mer.

Ménélas expliqua qu'il croyait que Protée avait chassé les vents pour le garder captif avec ses hommes parce qu'il avait par inadvertance irrité un dieu. Une faute dont il implorait le pardon. Protée en fut sidéré.

— Qui t'a dit cela ? Qui a ourdi un complot pour me tendre une embuscade et me capturer ?

En vérité, il ne lui gardait aucune rancune et ne connaissait pas de dieu courroucé par ses actes.

— Alors, qu'allons-nous devenir ? s'exclama Ménélas, désespéré.

— Ne t'afflige pas, car ton souhait sera bientôt exaucé, déclara Protée. Je t'enverrai le *meltemi*. Il te faudra alors retourner en Égypte et, une fois dans cette contrée, découvrir quel dieu tu as offensé et procéder à ta purification.

Ménélas remercia le Vieillard de la mer mais décida de rester auprès de lui tant qu'il n'aurait pas tenu parole et qu'un vent de nord-est ne se serait pas levé. Protée se mit en colère et ordonna aux mortels de partir. Ménélas et ses hommes tirèrent leurs épées et refusèrent d'obtempérer. Protée les injuria dans diverses langues incompréhensibles puis déclara finalement que s'ils reculaient de quelques pas – à une distance où ils pourraient le voir mais pas l'entendre – il terminerait son offrande à Zeus puis sortirait avec eux.

Ménélas accepta et, sitôt après s'être éloigné des Achéens, Protée bondit dans les profondeurs de la grotte comme les prêtres l'avaient fait avant lui. Ménélas le prit en chasse et se perdit dans un labyrinthe de tunnels. Désespéré, il revint sur ses pas. Découragés, lui et ses hommes regagnèrent la plage.

À leur grande surprise ils virent Protée entrer dans les vagues et s'éloigner vers le large, avec derrière lui une traîne d'algues. Les Achéens plongèrent et nagèrent avec vigueur. Ils allaient le rejoindre quand une énorme créature bulbeuse s'éleva hors des flots. Elle ressemblait à une méduse de couleur pourpre et irradiait de la lumière. Un millier de tentacules pendaient sous son corps.

Ménélas était toutefois assez proche de Protée pour le saisir. À l'instant où il refermait la main sur lui, le dieu se métamorphosa encore. Il se changea en un monstre marin visqueux semblable à une pieuvre. Ménélas lâcha prise. L'écume bouillonna. Le poulpe géant que Protée venait de faire jaillir des flots y retomba et disparut ».

Arrivé à ce stade du récit, Tzermon fit une pause et prit le temps de devisager Redfield – « Poséidon » – avant de terminer sa narration.

— Peu après la fuite de Protée, le vent du nord-ouest se leva. Ménélas n'était pas certain que le dieu avait tenu sa promesse, car c'était en fait le début de la saison du vent. Il laissa malgré tout le *meltemi* pousser sa nef noire jusqu'aux eaux d'origine céleste du Nil et, une fois là, il offrit des hécatombes pour apaiser le courroux des dieux immortels qui lui envoyèrent un vent favorable pour regagner sa terre natale.

Je restai muet, comme Troy et Redfield. Ce que sous-entendait le récit de Tzermon était pour le moins troublant. La conversation mourut peu après et nous nous couchâmes pour passer le reste de la nuit ici, dans le temple-auberge du village.

Nous étions à présent le lendemain matin et un rai de vive clarté solaire m'éblouit. Redfield acheva d'écarter le rideau de la porte et entra, suivi par Troy.

— Si votre divine vessie ou vos divins intestins sont pleins, sachez qu'il existe un lieu d'aisances plus bas sur la gauche du chemin. Je regrette seulement que nous ayons oublié d'apporter de l'ambrosie déodorante de l'Olympe couronnée de nuages.

— Au fait, ne prêtez pas attention aux spectateurs, déclara Troy à l'instant où je franchis le seuil. Un rien suffit à les satisfaire.

Très drôle. Je fis de mon mieux pour m'isoler de la foule d'enfants qui m'avaient emboîté le pas et, avec ou sans témoins, uriner dans la fraîcheur matinale au sommet d'un aplomb de sept cents mètres est incontestablement vivifiant.

En retournant vers le temple j'observai un petit troupeau d'*agrimis* qui bondissaient sur les plus hautes pentes, au-delà de la tour du Château... la *kri-kri*, la chèvre de Crète, ce caprin sauvage auquel les Minoens vouaient un culte et qui est de nos jours presque introuvable hors des zoos. Les cornes incurvées massives du mâle seraient, selon certains, à l'origine de la légende de la corne d'abondance. Quant à la femelle, elle a inspiré l'histoire de la nymphe caprine qui a allaité Zeus enfant : Amalthée.

Troy, Redfield et moi étions soulagés de nous retrouver seuls dans le temple. Nous comparâmes les notes que nous avions prises le jour précédent. Le récit fait par Tzermon de la rencontre de Ménélas et de Protée prouvait que Nemo rôdait

dans les parages... ou était venu en ce lieu quelques siècles plus tôt. La description ne laissait aucune place au doute. Et il sautait aux yeux que les traditionalistes extraterrestres étaient ses complices.

Comment avait-il survécu ? Quelles intentions nourrissait-il ? Qui étaient ces « prêtres de Zeus » avec qui il s'était entretenu ? Troy avait déjà trouvé les réponses à ces questions, mais mon esprit plus lent refusait d'admettre de telles conspirations et regimbait à accepter ce qui en découlait.

— Nemo nous a une fois de plus pris de vitesse... en ce domaine comme en bien d'autres, déclara-t-elle.

— Et il peut encore nous éliminer, fit Blake.

— Que voulez-vous dire ? m'enquis-je, alarmé.

— Notre vaisseau-monde – sa version clé, celle qui sera à l'origine de tout ce qui doit survenir par la suite – repose dans sa gangue de glace autour de Jupiter. Il s'y trouve depuis treize millions d'années, depuis la dernière apparition de Némésis. Sans défense. Vulnérable.

Je me demandai un bref instant dans quel appareil *nous* avions voyagé mais reportai presque aussitôt mon attention sur les sous-entendus lourds de menace de Blake :

— Vous voulez dire que Nemo et les siens pourraient s'en prendre à lui ?

J'en étais atterré.

— Si ce n'est pas chose faite.

— Le vaisseau-monde aurait été *détruit* ?

— Maintes fois, peut-être, dit Troy.

— Mais pas dans *cette* réalité, ajouta Redfield.

Non sans une certaine suffisance, trouvai-je.

— Oui et non, le reprit Troy. Il existe d'innombrables possibilités mais une seule réalité. Il est évident que Nemo en a pris conscience. Il a compris qu'il est impossible de modifier le passé et que l'unique moyen de parvenir à ses fins consiste à joindre ses efforts aux nôtres. Il est devenu notre allié malgré lui.

— Que voulez-vous dire ? m'enquis-je, bouche bée.

Diktyнна arriva au même instant avec ses acolytes qui apportaient des plateaux où s'entassaient des pains, des yaourts

et des figes. Sous la clarté matinale elle ressemblait moins à une déesse qu'à une femme d'une trentaine d'années à l'existence bien remplie. Nous nous comprenions. S'il n'y avait pas eu de simples mortels pour les personnifier à l'occasion, les dieux auraient perdu toute influence dans les affaires humaines...

Nous quittâmes le village des Hephtiens, les Étéocrétois, à midi. Notre méduse nous emporta lentement dans le ciel bleu alors que la population nous saluait par des gestes de la main frénétiques depuis les hauteurs de sa forteresse rocheuse.

Nous consacraâmes les semaines suivantes à survoler les terres non cultivées fertiles de la fin de l'âge du bronze... et j'étais au comble du bonheur de voir ces étendues intactes, pas encore souillées par les hommes ! Par contraste, les petits bastions de la civilisation éparpillés dans ce monde sauvage magnifique étaient sublimes. Je m'accoutumais au mode de pensée de Troy et de Redfield, mes amis retrouvés. Je commençais à comprendre quelle œuvre ils avaient entreprise et quel danger planait toujours au-dessus de nos têtes...

Car Nemo nous avait précédés en Égypte, accompagné de « messagers divins voilés » pour rendre honneur à Pharaon et lui apporter des présents – couteaux en « métal divin » et alcools enivrants dans des bouteilles de verre limpide – et remettre aux prêtres des cartes du ciel indiquant avec précision d'où lui et ses compagnons étaient venus : la Croix du Sud.

Car Nemo nous avait précédés au pays des Israélites. Le *nabi* oracle avait assisté à l'arrivée et au départ de sa méduse et décrivait cette scène comme la vision d'une roue de feu dans le ciel.

Car Nemo nous avait précédés en Éthiopie, en Arabie, à Babylone, dans la vallée de l'Indus et en Chine.

Pendant que nous nous contentions d'enregistrer les langages et les textes de l'âge du bronze, notre adversaire œuvrait à jeter les bases de la Connaissance, les croyances corrompues qui justifieraient un jour son existence. Et toutes les horribles pratiques qui en découleraient.

Ce fut cette prise de conscience qui me permit d'assimiler la nature du programme des Amalthéens... de *nos* Amalthéens, bien sûr, les partisans de l'adaptation qui avaient opté pour une gestion de la situation limitée, souple et pleine de sagesse. Et, plus important peut-être, le sens des projets personnels de Troy. Elle voulait faire en sorte que l'univers fût tel que nous l'avions connu.

— Nemo désirait nous capturer, nous éliminer, me dit-elle. Il a échoué.

— Comment ? La chance est-elle seule en cause ?

— Lorsqu'on utilise des vaisseaux-mondes pour voyager dans le temps le résultat manque de précision... l'erreur la plus infime entraîne un décalage de plusieurs mois, ou années. Il a dû faire de nombreuses tentatives mais a fini par comprendre que notre appareil était demeuré là-bas, qu'il nous attendait autour de Jupiter. Même s'il a obtenu de ses alliés qu'ils le détruisent, il a dû tôt ou tard découvrir que c'était sans objet. Ils avaient beau le faire disparaître, il était toujours là.

— J'avoue ne pas saisir.

Sa réponse me déconcerta plus encore :

— Parce que nous sommes tous à l'intérieur de la boucle temporelle. Cela aurait dû me sauter aux yeux bien plus tôt. De toute évidence, il s'en est rendu compte.

Ma bouche ouverte sur des questions que je ne pouvais exprimer suffit à la convaincre qu'elle devait m'en dire plus :

— Le nombre des réalités potentielles dont l'onde a déjà été engendrée ne peut être réduit... pas à ce stade.

Puis elle se hâta d'ajouter, sans doute pour s'épargner des explications plus complètes :

— Nemo a compris aussi bien que nous – pour ne pas dire mieux – que son seul espoir, et le *nôtre*, consistait à faire en sorte que l'univers soit dans la mesure du possible identique à ce qu'il était à l'origine. Nous devons le laisser mener à bien cette tâche. Je l'en crois capable. Et il nous reste à exécuter la nôtre... notre Mandat.

Elle me laissa, et je restai bouche bée.

Quelques semaines s'écoulèrent. Je dictais le fruit de nos recherches effectuées à l'âge du bronze à des machines

intelligentes qui se chargeaient de reproduire les étranges glyphes sur des plaques de cristal noir à côté de leur équivalent amalthéen, quand je compris de quoi il s'agissait. Sur une impulsion, j'y ajoutai des clés. Avec des caractères de terminaison – un aleph hébreu et quelques signes cunéiformes summériens – j'avais sous les yeux les tablettes vénusiennes.

Je comprenais finalement Troy. Nous devions créer un monde identique à celui que nous avons connu. Après avoir enregistré des récits exprimés dans les langages de l'âge du bronze, il nous restait à présent à assurer leur préservation. Je savais où nous irions déposer ces objets. Ne les avais-je pas découverts dans un futur lointain ? Cependant, j'ignorais comment nous procéderions.

Notre méduse nous emporta dans les cieux étoilés où nous attendait notre vaisseau-monde... ou un de ses doubles. Deux jours plus tard nous plongeons au sein des nuages de dioxyde de soufre empoisonnés de Vénus.

Les récifs coralliens s'étaient épaissis et étendus pour former une plaine irrégulière de structures noueuses ramifiées, bien plus bas que dans les océans de la Terre... car si le corail ne peut se développer que dans des mers chaudes, celles de Vénus atteignaient pratiquement le point d'ébullition à leur surface.

Cela appartenait à un passé révolu. À présent, au niveau du sol, la température était assez élevée pour faire fondre du plomb. La densité de l'atmosphère obscure rougeoyante était telle qu'elle incurvait l'horizon au point que nous avions l'impression d'être à l'intérieur d'un bol, et le rapprochait comme s'il était à seulement quelques centaines de mètres de distance.

Au-delà des anciennes forêts de corail (des protubérances calcinées dont nous n'aurions pu identifier la nature si nous ne les avions pas vues longtemps auparavant) nous atteignîmes une plage inclinée. Nous aurions pu nous croire sur la Lune, car les coulées de lave et les raz de marée n'avaient pas totalement aplani les cratères. Bon nombre d'entre eux se chevauchaient et apportaient la preuve que ce monde avait subi un bombardement ininterrompu de corps célestes de toutes tailles. Nos yeux perçants et notre expérience nous permettaient cependant de relever des indices. Là, les organismes sous-marins s'étaient autrefois nourris de détritiques charriés vers la mer par un torrent paresseux. Les crues avaient laissé des traces d'érosion dans la roche.

Nous suivions ce qui était autrefois le lit d'un fleuve. Au-dessus de nos têtes les vagues étaient remontées vers l'intérieur des terres en contrant l'opposition du courant. De chaque côté, d'innombrables coquillages crayeux s'étaient figés dans la paroi abrupte de falaises vertigineuses.

Je les reconnaissais. Elles m'étaient familières. En compagnie d'Albers Merck – un ami qui tenterait par la suite de m'assassiner – je m'étais déplacé dans ces montagnes à bord d'un rover vénusien, un véhicule blindé adapté à cet environnement hostile. Coincés sur place par un tremblement de terre et des éboulements, nous serions morts si Troy n'était venue nous secourir. Mourir à cette occasion n'eût sans doute pas déplu outre mesure à Merck. Lorsqu'il essaierait, plus tard, d'attenter à mes jours, il ne réussirait qu'à perdre lui-même la vie et à détruire un grand nombre d'enregistrements précieux.

Que je parvins à reconstituer par la suite, contre tout espoir. Ces tablettes que j'apportais à présent sous leur forme originelle, telles qu'elles avaient été gravées à bord du vaisseau-monde.

La méduse qui nous transportait était différente des autres. Ses parois internes diffusaient une clarté rougeâtre, de la couleur des œufs de saumon. Niveau après niveau de ce qui faisait penser à la mousse d'une bombe aérosol figée, l'appareil se divisait en d'innombrables poches de tailles diverses, un ensemble de bulles ayant une enveloppe solide. Et dans chacun de ces compartiments je pouvais voir des silhouettes obscures se découper contre un fond luminescent. Toutes différentes. Autant de spécimens.

Il n'y avait pas que des créatures marines, bien qu'on pût en dénombrer des centaines dont des espèces d'origine terrestre – méduses, nudibranches, palourdes, oursins, éponges, coraux, vers, escargots et un millier de poissons – mais aussi des animaux jamais vus sur la Terre, même en tant que fossiles. Il y avait des êtres du sol et des airs, des amphibiens et des reptiles, et une collection sidérante d'insectes et d'arthropodes, avec, ici et là, un être ailé duveteux ou une chose qui flottait librement dans les vents saturés de pluie comme les coelentérés le font dans un milieu aquatique. Il y avait encore des mousses, des fougères et des algues, certaines assez grosses qui n'auraient pas déparé les marécages de la Terre, d'autres trop minuscules pour être discernées à l'œil nu...

J'étais convaincu que notre arche extraterrestre contenait également un assortiment complet de micro-organismes.

Maints éléments de cet assortiment inconcevable ne seraient jamais vus par des hommes. À une exception près. *Je* les découvrirais dans une grotte...

... une caverne qu'un robot mineur avait mise au jour par hasard et que j'étais allé visiter en compagnie de Merck. Principalement intéressés par les tablettes, nous avons considéré les plantes et les animaux comme un simple bonus.

La méduse entama lentement son ascension. Les cieux rougissaient et les falaises noires défilaient sur les côtés de notre appareil, proches au point de l'effleurer. Je tentai de me représenter ce lieu tel qu'il avait été trois milliards d'années plus tôt, sous une pluie battante. D'innombrables cascades tombaient des parois vertigineuses en surplomb pour alimenter un fleuve impétueux, argenté par les reflets de nuages d'une blancheur bleutée. Les flots se déversaient sur la roche noire pour former un lac derrière des digues de végétation luxuriante – un enchevêtrement de troncs de palmiers, d'arbres fougères et d'énormes prêles des marais fibreuses –, dentelle aux jours colmatés par de la boue noire, des feuilles et de la mousse arrachée aux berges du cours d'eau, avec, au-delà, des mares fumantes envahies de végétaux spongieux.

Le fleuve avait eu un milliard d'années, ou plus, pour se creuser un lit dans ces falaises de basalte drapées de plantes grimpantes. Il avait emporté des rochers pour qu'ils fassent le plus gros du travail, avant de les briser en galets et finalement de les concasser en sable et de le charrier jusqu'à la mer. Le cours d'eau s'était déjà ouvert un passage dans des strates de matière organique plus ancienne, du charbon et des coraux morts datant d'une ère où le niveau de la mer était plus élevé.

C'est ici, à proximité. Vous devez nous montrer l'emplacement exact...

En regardant le lit du fleuve tari qui serpentait entre des murailles de plus en plus resserrées de roche rouge et noir, patinée et lustrée par la pluie, mon esprit m'avait joué un tour. Je pris sur moi-même pour revenir vers le présent.

— C'est ici, répondis-je. Juste au-delà de ce tournant, sous la falaise.

Les Amalthéens ne me posèrent plus de questions. La méduse se dirigea rapidement vers le point désigné et s'immobilisa. Dans ses entrailles se produisaient des mouvements, importants mais invisibles. Je percevais des vibrations, sans voir ce qui les engendrait.

Les extraterrestres creusèrent une excavation et y déposèrent les spécimens et les plaques de métal-diamant où étaient gravés les anciens textes aux phonèmes reproduits par les quarante-trois signes de leur alphabet. Ils installaient ce trésor à l'emplacement où Merck et moi le trouverions trois millénaires plus tard. Ces tablettes vénusiennes dont j'avais percé les mystères bien avant d'assumer, plus que quiconque, la responsabilité de les écrire...

Je fus bientôt de retour à bord du vaisseau-monde. Quel vaisseau-monde ? Quelle version de moi-même ? De toutes les réalités en compétition, laquelle l'emporterait ? Nous nous dirigeons vers la singularité en subissant une accélération importante. Comme le laissait supposer la présence d'essaims de comètes, notre but n'était guère éloigné du soleil, près de son périhélie. À moins de deux mois de lumière de distance notre appareil plongea dans la petite sphère d'espace-temps gauchi...

... d'où il réémergea instantanément.

24

— Je crains de ne pas avoir compris où était le vaisseau-monde pendant toutes ces aventures, déclare le commandant. Un instant vous dites qu'il est en orbite autour de Jupiter, et juste après qu'il attend de vous récupérer à proximité de la Terre.

Il s'est joint aux autres sur les tapis qui couvrent le sol, autour des restes du pique-nique.

— C'est une question fascinante, aux nombreuses réponses, répond Forster. Voyez-vous, il s'était divisé...

— Divisé ? répète Ari.

— Doublé, triplé, multiplié.

— Multiplié ?

Cette fois, c'est Jozsef qui a pris la parole et il ne peut dissimuler sa stupéfaction.

— Pour des raisons d'ordre pratique le vaisseau-monde est resté au même endroit. Pendant que nous rendions visite aux civilisations égéennes de la fin du minoen, un de ses doubles stationnait en orbite terrestre, au quatrième point de Lagrange. Mais l'original demeurait autour de Jupiter, dans sa gangue de glace. Il avait depuis longtemps assumé l'identité d'Amalthée, cette lune au cœur de laquelle nous devons le découvrir bien plus tard.

— Comment est-ce possible ? insiste Jozsef. Je parle de ces dédoublements.

— Comme les fois précédentes, à en croire votre fille. Némésis – le Tourbillon – nous rend visite tous les vingt-six millions d'années. L'ère actuelle se situe au milieu de ce cycle. Il y a treize millions d'années, nous avons plongé dans ce trou noir et en sommes ressortis peu avant d'y être entrés. Nous avons recommencé, et à la sortie suivante nous nous étions dédoublés.

Il a suffi de répéter le processus... il serait inutile d'entrer dans les détails.

Jozsef a compris tout ce que cela implique.

— Mais, et les passagers ? Voulez-vous dire...

Il ne peut exprimer en paroles une pensée qui l'angoisse à ce point.

C'est Forster qui s'en charge.

— Nous ne nous sommes pas rencontrés lors de notre exploration du vaisseau-monde. Peut-être parce que nous n'étions pas à bord de cette version de l'appareil extraterrestre ou à cause de son immensité. Souvenez-vous que nous n'avons vu aucun des milliers d'Amalthéens qui s'y trouvaient. Mais je suis certain que Sparta et Blake avaient compris ce qui se produirait. Je les soupçonne d'avoir tout manigancé avec Thowintha... ou ses nombreux doubles. Il/elle savait qu'ils oublieraient presque tout pendant leur interminable léthargie mais se souviendraient que les humains reviendraient et que votre fille serait parmi eux.

Ari secoue la tête avec une irritation évidente.

— Vous étiez avec Linda, à l'âge du bronze. Une seule Linda, pas une multitude. Vos propos sont incohérents.

— Je comprends votre confusion, affirme froidement Forster qui regarde, pensif, les dernières gouttes d'alcool que contient son verre. Essayez d'imaginer la mienne quand j'ai pris conscience que ce que nous appelons les *réalités*, faute de disposer d'un terme plus approprié, proliférerait incontrôlablement. Nous avons suivi une boucle dans une boucle du temps. Et nous n'étions pas les premiers à le faire.

— Je voudrais savoir une chose, intervient le commandant. Nemo a-t-il ou non détruit le vaisseau caché au cœur d'Amalthée ?

— S'il l'a fait, cet appareil a été remplacé par un de ses doubles. S'il a été anéanti à son tour, un autre a pris sa place. Rien de définitif ne peut se produire à l'intérieur d'une telle boucle.

Forster regarde le militaire qui vient de se détourner et feint de l'ignorer. Il s'affaire à tisonner le feu et, quand de nouvelles

flammes s'élèvent enfin, il redresse son corps sec avec une lenteur qui laisse supposer que le processus est douloureux.

— Nous savons ce qu'a fait l'individu que vous appelez Nemo, dit le commandant.

Forster sourit.

— Je suis prêt à parier que des membres de votre organisation le tiennent pour responsable de la mort de Moïse, de Siddharta, d'Alexandre, de Jésus, de Lincoln et de Gandhi.

— Si c'était le cas, l'humanité lui serait profondément redevable, rétorque sèchement Ari. Qui aurait prêté la moindre attention à tous ces personnages s'ils ne nous avaient pas quittés avant leur heure ?

— Vous faites preuve de beaucoup de complaisance envers le mal, fait remarquer Forster.

Le commandant continue de le fixer durement.

— C'est un point de vue fort répandu parmi les membres du Libre Esprit. Ou de la Salamandre. Dites-nous pourquoi nous devrions croire que vous êtes... réel, pour reprendre vos propres termes.

Forster hausse les épaules. Il ne se sent pas personnellement visé.

— En ce qui me concerne, je n'ai que vaguement appréhendé ce qui se passait, même au plus fort de ces événements dans lesquels j'ai pourtant joué un rôle important. Ou des rôles. J'ai, depuis, fait mon possible pour reconstituer ce qui s'est réellement passé sur Terre pendant notre absence... si *réellement* est un terme que je peux employer dans une telle situation...

CINQUIÈME PARTIE

LES ÊTRES DE LUMIÈRE

— Et nous arrivons à l'instant présent. Une centaine de vaisseaux-mondes emplissent le ciel. Ou un millier. Si leur nombre n'est pas infini.

À l'extérieur de l'ex-bibliothèque le ciel que l'aube n'a pas encore embrasé fournit une confirmation éclatante des propos que tient Forster.

— Je me suis renseigné sur ce qui s'était déroulé pendant notre absence et c'est le récit de ce plongeur suisse, Herr Klaus Muller, qui m'a le plus intéressé. *Ne dites pas que je suis un plongeur*, a-t-il protesté. *J'ai horreur de ce terme...*

Je suis un ingénieur spécialiste des profondeurs marines, et je n'utilise pas plus souvent du matériel de plongée qu'un aviateur son parachute. La plupart du temps, j'effectue mon travail par l'entremise de robots téléguidés avec lesquels je reste en liaison vidéo. Quand je dois descendre, c'est dans un minuscule submersible doté de manipulateurs externes. Nous l'appelons le Homard, à cause de ses pinces. Le modèle standard est opérationnel jusqu'à sept cents mètres de profondeur, mais il existe des versions spéciales capables d'atteindre le fond de la Fosse des Mariannes... ce qui n'est peut-être pas le point le plus bas du système solaire – il y a les lunes d'eau – mais certainement celui où la pression est la plus écrasante. Je n'y suis jamais descendu mais je peux vous communiquer les tarifs, si ça vous intéresse. Une rapide estimation me permet d'établir le coût de la descente à un nouveau dollar par pied, auxquels viennent s'en ajouter mille de l'heure pour les travaux eux-mêmes. Vous ne pourrez pas trouver moins cher ailleurs. Il n'existe aucune autre société qui puisse faire sienne notre devise : N'IMPORTE QUEL TRAVAIL, À N'IMPORTE QUELLE PROFONDEUR.

Et quand Goncharov interrompit mes vacances, je sus immédiatement que nous avions un problème à l'extrémité inférieure de nos installations de Trincomalee... avant même qu'il n'ait eu le temps de préciser que les ingénieurs signalaient une panne totale.

La responsabilité de notre firme n'était pas en cause car nos clients avaient signé le certificat de fin des travaux. Par ce document, ils reconnaissaient implicitement que tout correspondait au cahier des charges. Cependant, la situation n'était pas aussi simple. On ne pourrait pas nous attaquer en justice, même s'il était prouvé que nous avions commis des négligences, mais l'image de marque de notre compagnie en pâtirait sérieusement. Sur un plan strictement personnel, la situation serait encore plus délicate car j'avais assumé la responsabilité de ce projet.

Le lendemain de cette conversation avec Goncharov – où il semblait s'étrangler à l'autre bout du fil sitôt qu'il abordait le thème des délais – je me retrouvai dans un hélicoptère qui franchit les Alpes et ne fit qu'un bref arrêt à Berne sur le chemin de La Spezia, où notre société entrepose tout son matériel lourd.

Une fois à destination, et après avoir réglé les détails, je réquisitionnai la suite réservée aux directeurs de notre firme d'où je téléphonai à Gertrud et aux enfants. Mon brusque départ les avait fortement déçus et je me demandai pourquoi je ne m'étais pas lancé dans une carrière de banquier, d'hôtelier ou d'horloger, comme tout Suisse qui se respecte. Les responsables de ce choix étaient Hannes Keller et les Piccard, me dis-je sombrement. Pourquoi avait-il fallu que les pionniers de la plongée abyssale soient mes compatriotes ? Lorsque j'eus raccroché, je m'octroyai quatre heures de sommeil car je savais que je n'aurais guère d'opportunités de me reposer au cours des jours suivants.

L'avion-fusée de la compagnie arriva en vue de Trincomalee peu après l'aube. Je discernais sous l'appareil l'immense port dont je n'ai jamais totalement assimilé la géographie : un labyrinthe de caps, d'îles, de canaux et de bassins assez vaste pour accueillir tous les navires de la Terre. J'apercevais aussi le centre de contrôle du générateur, un grand bâtiment blanc d'un

style architectural que je qualifierais de flamboyant dressé sur un promontoire qui surplombe l'océan Indien... une vitrine mise en place à des fins de propagande, même si j'aurais sans doute parlé de « relations publiques » dans le cas où nos clients auraient été une organisation nord-continentale.

Je ne pouvais leur en faire le reproche. Ils avaient des raisons légitimes d'être fiers de ce projet. C'était la plus ambitieuse de toutes les tentatives jamais effectuées pour maîtriser les ressources énergétiques de la mer.

Il ne s'agissait pas du premier essai. Il y en avait eu d'infructueux, en commençant par celui qu'un Français, un certain Georges Claude, avait fait à Cuba dans les années 1930. D'autres avaient suivi en Afrique, à Hawaï et en bien d'autres endroits. Tous ces projets étaient fondés sur la même constatation : même aux tropiques, la mer est proche du point de congélation à deux mille mètres de profondeur. Quand des milliards de tonnes d'eau sont concernées, l'écart de température avec la surface représente une quantité d'énergie considérable... et un défi à relever pour les ingénieurs des pays qui manquent de telles ressources.

Claude et ses successeurs avaient tenté de la pomper avec des machines à vapeur à basse pression. Les Nord-Continentaux – et plus particulièrement les Russes, qui étaient les plus avancés en ce domaine – employèrent des méthodes à la fois plus simples et plus directes. On savait depuis deux siècles que des courants électriques apparaissent dans tout conducteur dont une extrémité est chauffée et l'autre refroidie. Depuis les années 1940, des scientifiques russes cherchèrent à utiliser cet effet thermoélectrique à des fins pratiques. Le rendement des premiers appareils laissait à désirer... même s'ils permettaient d'alimenter des milliers de postes de radio grâce à la chaleur de simples lampes à pétrole ! C'est vers la fin du XX^e siècle qu'ils firent une découverte capitale.

Les détails techniques ne relevaient pas de mon domaine et bien qu'ayant installé les éléments de l'extrémité froide du système, je n'avais pu les étudier car ils étaient recouverts de plaques de blindage et de couches de peinture antirouille. Tout

ce que je sais, c'est qu'ils formaient une grande grille ressemblant à de vieux radiateurs boulonnés les uns aux autres.

À ma descente d'avion je reconnus la plupart des membres du petit groupe venu m'attendre sur la piste de Trinco. Amis et adversaires, tous parurent soulagés de me voir. Surtout l'ingénieur en chef, Lev Shapiro, qui m'accueillit en fronçant les sourcils...

— Eh bien, lui demandai-je quand nous fûmes à bord de la navette automatique, quel est le problème ?

— Nous l'ignorons, me répondit-il avec une franchise digne d'éloges.

Il parlait comme quelqu'un qui sort d'Oxford mais était un de ces Juifs russes dont les ancêtres avaient préféré relever le défi plutôt que d'émigrer à la fin du XX^e siècle, lors de l'effondrement de l'Empire soviétique. J'avais la conviction que c'était pour cela qu'il était plus nationaliste qu'il ne seyait à notre époque... je dirais même plus chauvin que la plupart des autres Russes que je connaissais.

— Votre boulot consiste à le découvrir, grommela-t-il. Et à tout remettre en état.

— Enfin, que s'est-il passé ?

— Tout a fonctionné parfaitement, au début. Puis nous avons procédé aux tests à pleine puissance. Dans une fourchette de cinq pour cent, les résultats ont été conformes à ce qui était prévu jusqu'à une heure trente-quatre, le mardi matin.

Il fit une grimace. De toute évidence, ce souvenir lui était pénible.

— En constatant de fortes variations de tension nous avons décidé de délester et de surveiller les compteurs. Je pensais qu'un skipper débile venait d'accrocher les câbles – vous savez quel mal nous nous sommes donné pour éviter de tels accidents – et nous avons branché les projecteurs pour balayer la mer. Il n'y avait pas une seule embarcation en vue. Et je vous demande un peu qui aurait jeté l'ancre juste à l'extérieur du port par une nuit aussi calme et avec une visibilité parfaite ?

N'ayant rien à répondre, je restai muet et attendis la suite.

Il libéra un soupir de frustration.

— Nous ne pouvions rien faire, sauf regarder les instruments et continuer les tests. Je vous montrerai les enregistrements dès que nous arriverons à mon bureau. Quatre minutes plus tard le circuit a été coupé et nous avons pu localiser la panne avec précision. Elle se situe dans la partie la plus profonde, au niveau de la grille. J'aurais dû prévoir qu'elle se produirait *là-bas* et non à cette extrémité de l'installation, grogna-t-il en tendant le doigt vers l'extérieur.

Nous longions l'étang solaire, l'équivalent de la chaudière d'un moteur thermique. Les Russes avaient emprunté cette idée aux Israéliens (des Israéliens probablement nés dans l'ex-URSS), et je me demandais parfois si Lev percevait l'ironie de tout cela. Il s'agissait d'un simple lac peu profond, tapissé d'un revêtement de couleur noire et contenant une solution saline concentrée. L'ensemble constituait un piège à chaleur efficace et les rayons du soleil portaient presque la masse liquide à ébullition. Les grilles « chaudes » du système thermoélectrique y étaient immergées... tous les centimètres, par deux brasses de fond.

De gros câbles les reliaient à celles que j'avais installées à une température inférieure d'environ cent degrés et mille mètres plus bas, dans la gorge sous-marine qui s'ouvre à l'embouchure du port de Trinco.

— Je suppose que vous avez envisagé la possibilité d'une secousse tellurique ? demandai-je.

— Évidemment, rétorqua Lev comme si je venais de le traiter d'imbécile. Les sismographes n'ont rien enregistré.

— Et les baleines ?

Un an plus tôt, lorsque nous avons déroulé les conducteurs dans la mer, j'avais parlé aux ingénieurs de la découverte d'un cachalot noyé emmêlé dans un câble télégraphique à un kilomètre au large des côtes de l'Amérique du Sud.

— Elles peuvent provoquer des dégâts importants.

Une douzaine d'incidents de ce genre avaient été répertoriés, mais celui-ci n'entrait apparemment pas dans cette catégorie.

— C'est la deuxième possibilité qui nous est venue à l'esprit, bougonna Lev. Nous nous sommes adressés aux pêcheries, à la

marine et aux forces aériennes. Aucun cétacé n'a été signalé dans les parages.

Je renonçai à échafauder des théories. Je venais d'entendre quelqu'un assis à l'arrière de la navette tenir des propos qui me mettaient mal à l'aise. Mes compatriotes sont doués pour les langues et je m'étais familiarisé avec le russe dans le cadre de mes activités professionnelles... même s'il est superflu d'être un linguiste confirmé pour comprendre le sens du mot *sabotash*.

C'était Dimitri Karpukhin qui venait de le prononcer. Cet homme avait un titre bidon dans l'organigramme des participants au projet, et était en fait un commissaire politique doublé d'un espion, un de ces représentants de la vieille garde qui rêvaient de voir l'URSS renaître un jour de ses cendres... et, surtout, qui croyaient que les Soviétiques devaient tenir une place prépondérante au sein de l'Alliance nord-continentale. Nul n'aimait Karpukhin, pas même Lev Shapiro, mais comme il travaillait pour un des plus grands consortiums de Russie, tous toléraient bon gré mal gré sa présence.

En outre, la possibilité d'un sabotage n'était pas à écarter. De nombreux individus n'auraient pas été peiné de voir échouer le projet Trinco. Sur le plan politique le prestige des Nord-Continentalux et – à un degré moindre – celui de la République de Russie étaient en jeu. De même que d'importants intérêts économiques. Si l'exploitation des usines hydrothermiques se révélait rentable, l'énergie ainsi produite concurrencerait le pétrole d'Arabie, de Perse et d'Afrique du Nord (tout en permettant à la Russie d'économiser ses réserves), sans parler du charbon nord-américain et de l'uranium africain...

Mais je ne pouvais adhérer à cette thèse. Une affaire d'espionnage ? Peut-être... il n'était pas à exclure que quelqu'un eût essayé de s'approprier un échantillon de la grille. J'avais toutefois des doutes. J'aurais pu compter sur mes doigts les spécialistes capables de tenter une opération de ce genre, et la moitié d'entre eux émargeaient au budget de ma compagnie !

Une liaison vidéo sous-marine fut établie dans la soirée. Nous travaillâmes tard dans la nuit et chargeâmes des caméras, des moniteurs et plus d'un mille de câble à bord d'une vedette. Quand nous sortîmes du port je crus reconnaître une silhouette

familière sur la jetée, mais la distance m'empêchait d'avoir une certitude et j'avais d'autres chats à fouetter. (Si vous tenez à le savoir, je n'ai pas le pied marin et je ne me sens vraiment à mon aise que *sous* les vagues.)

Nous relevâmes avec soin notre position en prenant le phare de Round Island comme repère et nous nous arrê tâmes à l'aplomb de la grille. La caméra autonome, une sorte de bathyscaphe miniature, passa par-dessus bord. Nous l'accompagnâmes en pensée, installés devant les moniteurs.

L'eau était limpide et déserte, mais la vie attendait à proximité du fond. Un petit requin vint regarder l'intrus. Puis une masse gélatineuse palpitante traversa notre champ de vision, suivie de près par une grosse araignée aux pattes velues pendantes et emmêlées. (Je sais que ces bestioles ont des noms. On me les a répétés des douzaines de fois mais je n'arrive pas à les enregistrer dans ma mémoire, qui ne peut apparemment stocker que des données techniques.) Finalement, la gorge inclinée apparut. Nous avons atteint notre cible. De gros câbles descendaient dans les profondeurs, comme lorsque j'avais procédé à l'inspection finale de l'installation, six mois plus tôt.

Je branchai les propulseurs et laissai la caméra suivre les conducteurs. Ils étaient à première vue en excellent état, toujours immobilisés par les pitons que nous avons plantés dans la roche. Jusqu'à la grille proprement dite nous ne remarquâmes absolument rien d'anormal...

Avez-vous déjà vu le radiateur d'un véhicule qu'une panne de pilote automatique a envoyé percuter un réverbère ? Eh bien, une section avait le même aspect. Quelque chose l'avait heurtée et on aurait pu croire qu'un fou furieux s'était acharné sur elle à coups de masse.

J'entendis les hoquets de surprise et les grondements de colère de ceux qui regardaient la vidéoplaque par-dessus mon épaule, puis quelqu'un marmonna *sabotash* et, pour la première fois, je pris cette hypothèse au sérieux.

Car s'il existait une autre possibilité, celle de la chute d'un rocher, les pentes de la gorge sous-marine avaient été soigneusement cartographiées et nous avons modifié leur

topographie partout où une telle mesure était nécessaire, pour parer à cette éventualité.

Quelle que fût la cause des dégâts, il fallait remplacer l'élément et je ne pourrais exécuter ce travail que lorsque mon Homard, un appareil de vingt tonnes, arriverait des docks de La Spezia où il était remisé entre deux opérations.

— Alors ? demanda Lev Shapiro quand j'eus terminé mon inspection visuelle et enregistré ce triste spectacle sur une puce. Ça devrait vous prendre combien de temps ?

Je refusais de m'engager à la légère. La première chose qu'on apprend lorsqu'on doit opérer sous l'eau, c'est que rien ne se déroule jamais comme prévu. Toute estimation de coût et de délai est impossible, car c'est seulement après avoir exécuté la moitié du travail qu'on sait quelles sont les difficultés.

Je pensai à trois jours, et c'est pourquoi je répondis :

— Si tout se passe bien, nous aurons terminé dans une semaine.

Lev gémit.

— Ne pourriez-vous pas réduire ce délai ?

— Je ne tenterai pas le destin en faisant des promesses irréfléchies. D'ailleurs, même s'il me faut sept jours, il vous en restera une quinzaine pour vous retourner avant la mise en exploitation de l'installation.

Il savait qu'il devrait s'en contenter, mais il continua de me harceler jusqu'à notre retour au port. Une fois sur le rivage, il se découvrit un autre sujet de préoccupation.

— Bonjour, Joe, dis-je à l'homme qui attendait toujours sur la jetée. Il m'a semblé vous reconnaître, à notre départ. Qu'est-ce qui vous amène à Trinco ?

— C'est une question que j'allais justement vous poser, Klaus.

— Vous feriez mieux de l'adresser à mon patron. Inspecteur en chef Shapiro, je vous présente Joe Watkins, le chroniqueur scientifique de *l'U.S. Newstime*.

L'attitude de Lev ne fut guère cordiale, alors qu'il adorait habituellement s'entretenir avec les journalistes qui passaient nous voir. Il en recevait environ un par semaine, mais vu que la date de l'inauguration de la centrale approchait, ils viendraient

bientôt de toutes parts... y compris de Moscou. Et dans les circonstances actuelles la présence d'un envoyé de l'agence *Tass* aurait été aussi indésirable que celle de Joe.

Karpukhin rôdait dans les parages, cela va de soi, et je fus amusé de le voir prendre la situation en main en débitant à Joe des affirmations catégoriques sur la fiabilité des installations russes, etc. Dès cet instant, l'Américain put constater qu'un homme resterait de façon permanente sur ses talons en tant que guide, philosophe et compagnon de beuverie : un jeune attaché de presse appelé Sergeï Markov. Ils seraient à l'avenir inséparables... ou, plus exactement, Joe ne pourrait se séparer de Sergeï.

Ce soir-là, après un entretien interminable et épuisant dans le bureau de Shapiro, je retrouvai les deux hommes et nous allâmes dîner à l'hôtellerie gouvernementale du district, un hôtel et un club assez cossus où je résidais pendant mes séjours à Trincomalee.

— Alors, qu'est-ce qui se passe, Klaus ? me demanda Joe en réussissant à donner à sa voix une intonation pathétique. Je subodore un scoop intéressant mais nul n'accepte de me dire quoi que ce soit.

Je triais mon curry pour séparer ce qui était consommable de ce qui ferait exploser le sommet de mon crâne.

— Vous savez que je ne suis pas du genre à parler des affaires de mes clients, répliquai-je en foudroyant du regard Sergeï qui m'adressait un sourire de débile.

Bien qu'il n'en fût pas un.

— Vous étiez plus prolix quand vous deviez effectuer ce relevé topographique pour le pont de Gibraltar, me rappela Joe.

— C'est exact, et je vous suis reconnaissant des articles que vous avez écrits à l'époque. Dans le cas présent, je dois protéger des secrets industriels. Et si je suis ici, c'est... euh... pour procéder à des réglages de dernière minute destinés à améliorer le rendement du système.

Je ne mentais pas. J'espérais effectivement augmenter de façon significative la production d'électricité – pour l'instant nulle – de ces installations.

— Merci beaucoup, répondit Joe, sarcastique.

— Arrêtez... vous connaissez le projet aussi bien que moi, rétorquai-je avant de changer de sujet. Parlez-moi plutôt de vos dernières théories abracadabrantes. Est-ce que des extraterrestres pratiquent toujours des interventions chirurgicales sur les troupeaux de bétail de l'Ouest américain ? Est-ce que des OVNI dessinent encore des cercles dans des champs de blé de la campagne anglaise ?

Joe était un chroniqueur scientifique compétent mais les faits divers bizarres le fascinaient. Peut-être lui apportaient-ils une sorte d'évasion. Je savais qu'il écrivait des récits de science-fiction, bien que ce fût un secret bien gardé par la rédaction de son journal. Et s'il se passionnait pour les esprits frappeurs, les capacités extrasensorielles et les soucoupes volantes, il leur préférerait encore les continents engloutis.

— J'approfondis deux nouvelles hypothèses, admit-il. En fait, elles me sont venues à l'esprit pendant que j'effectuais des recherches sur le projet Trinco.

— Continuez, dis-je sans oser relever les yeux de mon curry.

— Il y a quelques jours j'ai trouvé une très vieille carte du Sri Lanka... celle de Ptolémée, si ce détail peut vous intéresser. Je me suis alors souvenu d'un autre document de ma collection, que j'ai recherché. On y voit la même montagne centrale, la même disposition des fleuves qui coulent vers la mer. À une différence près, la seconde était censée représenter *l'Atlantide*.

— Oh ! non, gémis-je. La dernière fois que nous avons abordé ce sujet vous avez réussi à me convaincre que l'Atlantide se trouvait en Méditerranée. Rhodes, la Crète, ou ailleurs.

Il me fit le plus charmeur de ses sourires.

— Tout le monde peut se tromper, non ? Et je dispose d'un indice plus convaincant. Pensez au nom de cette île.

— Sri Lanka ?

— Sri *Lanka*. Ce nom était employé bien avant que les Cinghalais ne l'adoptent à la place de Ceylan.

— Bon Dieu ! vous n'êtes tout de même pas sérieux ? rétorquai-je, en comprenant où il voulait en venir. Lanka-Atlantide ?

Je dus cependant admettre que ces noms roulaient bien sur la langue.

— Tout juste. Je reconnais que deux indices, même s'ils sont frappants, sont insuffisants pour bâtir une théorie.

— Hum ! c'est exact. Alors ?

Il était visiblement mal à l'aise.

— Eh bien... c'est tout ce dont je dispose. Pour l'instant.

J'en fus désappointé.

— Dommage ! Mais vous disiez que vous approfondissiez deux hypothèses. Quelle est l'autre ?

— Une chose qui va *vraiment* vous épater, répondit Joe avec suffisance.

Il plongea la main dans l'attaché-case élimé dont il ne se séparait jamais et en sortit une vidéoplaque qu'il dépla aussitôt.

— Ça s'est passé à seulement deux cents kilomètres d'ici, il n'y a guère plus de deux siècles. Vous remarquerez que la source de cette information est digne de foi.

Il fit afficher un document et me tendit l'appareil. J'avais sous les yeux une page du *London Times* du 4 juillet 1874. J'entrepris de lire l'article sans grand enthousiasme, car Joe avait toujours de vieilles coupures de presse à présenter à l'appui de ses dires.

Cette apathie fut de brève durée.

En peu de mots – pour plus de détails vous n'aurez qu'à consulter votre propre vidéoplaque – je lus que le *Pearl*, un schooner de cent cinquante tonneaux, avait appareillé de Ceylan début mai 1874, et s'était encalminé dans le golfe du Bengale. Le 10 mai, juste avant la tombée de la nuit, un calmar géant fit surface à un demi-mille du navire. Le capitaine dudit bâtiment démontra sa stupidité en allant prendre un fusil et en l'utilisant contre la créature.

Cette dernière chargea le *Pearl*, referma ses tentacules autour de ses mâts et le fit basculer sur un bord. Le schooner alla par le fond en quelques secondes, en entraînant avec lui deux membres de l'équipage. Les autres ne durent leur salut qu'au hasard, car le vapeur *Strathowen* était dans les parages et avait assisté au naufrage.

— Eh bien, qu'en pensez-vous ? me demanda Joe, après m'avoir laissé le temps de relire l'article.

Je crains que mon accent de Suisse-Allemand n'ait été plus accentué que de coutume quand je lui répondis :

— Désolé, mais je ne crois pas à l'existence des monstres marins.

Je lui rendis la vidéoplaque.

— Le *London Times* n'a jamais donné dans le sensationnalisme, même il y a deux siècles. Et les calmars géants sont une réalité, même si les plus gros que nous ayons découverts étaient des bestioles flasques et privées de force qui ne devaient pas peser plus d'une tonne, fit-il, avant d'ajouter malicieusement, et même si leurs tentacules ne dépassaient pas quinze mètres de long.

— Et après ? Bien qu'impressionnant, un animal de cette taille ne pourrait jamais faire chavirer un schooner de cent cinquante tonnes.

— Exact ! Mais de nombreux indices semblent démontrer que nous n'avons à ce jour découvert que des calmars qui étaient, hum ! eh bien, simplement de belle taille. Il peut y en avoir de vraiment *géants*. Un an après le naufrage du *Pearl*, des gens ont vu au large des côtes du Brésil un cachalot se débattre dans des tentacules démesurés qui l'ont finalement entraîné vers les profondeurs de la mer...

— S'agirait-il de cette baleine qu'on a, par la suite, retrouvée noyée et emmêlée dans un câble télégraphique ? murmurai-je d'une voix à peine audible.

— Quoi ?

— Quelles sont vos sources ?

— Vous trouverez cet article... hum ! l'incident est relaté dans l'*Illustrated London News* du 20 novembre 1875...

— Un autre journal absolument digne de foi, commentai-je. Un peu sèchement, sans doute.

— Et il y a encore ce chapitre de *Moby Dick*.

— Lequel ?

— Celui qui s'intitule avec à-propos « Calmar ». Nous savons que Melville était un observateur rigoureux, mais dans ce passage il semble avoir laissé libre cours à une imagination débridée. Il écrit que par une journée paisible « une grande masse blanche » s'éleva de la mer « comme une coulée de neige

qui venait de se détacher des collines ». Et l'action se situe ici, dans l'océan Indien, à peut-être quinze cents kilomètres au sud du point où le *Pearl* a fait naufrage. Veuillez en outre noter que les conditions atmosphériques sont identiques.

— C'est chose faite.

Je lançai un regard à Sergeï pour voir comment réagissait l'agent de Karpukhin. Hélas ! ce malheureux avait bu trop de vodka – mais qui pourrait battre à ce jeu un journaliste de la vieille école tel que Joe ? – et il somnolait sur son siège.

— Ce que les hommes du *Pequod* ont vu flotter, continuait l'Américain, comme s'il avait assisté à la scène avec un caméscope au poing, c'était une « énorme masse pulpeuse, dont la longueur et la largeur se mesuraient par furlongs, d'une couleur crème brillant, munie d'innombrables tentacules qui rayonnaient de son centre et se lovaient et se tordaient tels des anacondas ».

— Une minute, dit Sergeï, qui venait de se réveiller en sursaut.

Son expression était celle d'un somnambule. Joe et moi nous regardâmes, alarmés.

— Qu'est-ce qu'un furlong ? demanda le Russe en articulant ce mot avec un soin éthylique.

— Le huitième d'un mile anglais, expliqua Joe.

— Oh ! Alors...

Sergeï laissa sa phrase en suspens, ses yeux se fermèrent et sa tête s'affaissa.

Joe me fixa, gêné.

— La description de Melville ne peut être prise à la lettre. On ne peut concevoir une créature de plus de deux cents mètres de longueur et de largeur. Mais n'oubliez pas que cet homme voyait chaque jour des cachalots. Il lui fallait trouver une nouvelle unité de longueur pour décrire une créature encore plus grosse. C'est pour cela qu'il est passé des brasses aux furlongs. À mon humble avis, tout au moins.

Je repoussai les restes immangeables de mon curry et regardai Joe en éprouvant des sentiments mitigés.

— Je suis débordé de travail... je crains de devoir aller prendre un repos réparateur.

Je désignai de la tête Sergeï dont les ronflements béats s'amplifiaient.

— Si vous voulez découvrir l'animation nocturne locale, mon vieil ami, c'est le moment ou jamais, ajoutai-je. Vous n'aurez sans doute plus aucune opportunité d'échapper à votre ange gardien.

Je me levai et m'excusai. Joe resta assis. Il me dévisageait.

— Et si vous pensez m'avoir fait peur au point de m'inciter à renoncer à effectuer mon boulot, conclus-je, vous avez lamentablement échoué. Mais je vous fais une promesse. S'il m'arrive de croiser un calmar géant, je lui arracherai un tentacule que je rapporterai en souvenir de cette rencontre.

Le récit de Klaus Muller continue ainsi :

Je n'eus pas le temps de suivre les informations à la vid, ce matin-là, mais mon équipage m'apprit qu'on parlait presque exclusivement de ce vaisseau extraterrestre que mes enfants avaient été si impatients de voir. Il poursuivait son approche, dans les délais prévus. Il croiserait l'orbite de la Terre à une distance définie avec concision comme « très proche », pour l'équinoxe de printemps.

Mais j'avais des préoccupations plus pressantes que la fin du monde.

Moins de vingt-quatre heures après avoir suivi l'exposé de Joe Watkins sur les calmars géants, je m'installai dans le Homard géant de notre société et m'enfonçai lentement dans des flots de plus en plus frais et obscurs, en direction de la grille endommagée. Garder cette opération secrète eût été impossible. Joe était à bord d'une vedette et y assistait en simple spectateur (en compagnie de Sergeï qui le surveillait et essayait désespérément de distraire son attention en lui débitant vainement Dieu sait quel monologue censé être comique). Mes propres essais – lorsque j'avais tenté de le persuader d'aller goûter à d'hypothétiques plaisirs locaux – n'avaient eux non plus rien donné.

C'était le problème des Russes, pas le mien. J'avais conseillé à Shapiro de mettre Joe dans la confidence, mais Karpukhin avait opposé son veto. Je devinais sans peine ses pensées – *pourquoi* un journaliste nord-américain avait-il débarqué juste à cet instant ? – et je savais qu'il rejetait la plus logique des réponses : Trincomalee aurait fait quoi qu'il en soit la une de tous les journaux.

Travailler au fond des mers n'a rien de passionnant ou d'aventureux, si l'opération est menée comme il convient. Il

faudrait pour cela que l'imprévu soit au rendez-vous, autrement dit que quelqu'un fasse preuve d'incompétence. Comme l'a parfaitement exprimé un des premiers explorateurs de l'Antarctique : « La tragédie n'est pas notre spécialité. » Un individu imprévoyant ne fait pas de vieux os s'il exerce ma profession. Pas plus que les amateurs de sensations fortes. J'exécutais mon travail avec autant d'exaltation qu'un plombier confronté à un robinet qui fuit.

Les grilles avaient été conçues pour faciliter leur entretien, car nous savions qu'il faudrait tôt ou tard en remplacer des éléments. Par chance, les filetages n'avaient pas été endommagés et les écrous n'opposèrent aucune résistance à la visseuse électrique. Après avoir libéré la pièce en mauvais état, je la dégageai sans difficulté avec les pinces du Homard.

La précipitation est déconseillée lors d'une intervention sous-marine. Celui qui veut faire du zèle risque de commettre des erreurs. (Par ailleurs, si tout se passe bien et qu'un travail devant durer une semaine est expédié en un seul jour, le client se dit qu'il n'en a pas pour son argent.) Pour les raisons précitées, et tout en ayant la certitude que j'aurais pu procéder au remplacement de la grille dans l'après-midi, je remontai vers la surface et décidai d'en rester là.

L'élément thermoélectrique fut envoyé au labo pour être autopsié et je consacrai la fin de cette journée à fuir Joe Watkins et sa curiosité insatiable. Trincomalee est une petite agglomération mais je restai hors de son chemin en allant m'enfermer dans le cinéma local, ce qui me permit de suivre pendant plusieurs heures une interminable saga tamoule décrivant l'existence de trois générations successives confrontées à des problèmes de couple, des quiproquos, l'ivrognerie, l'abandon, la mort et la folie. Précisons que tout cela était en Sensovision totale : couleurs saturées, odeurs trop fortes et son Surround digne d'un tremblement de terre.

Je réussis ainsi non seulement à éviter Joe mais également à ne rien apprendre sur ce qui se passait dans les cieux au-dessus de nos têtes.

Le lendemain matin, et malgré une légère migraine, je retournai sur les lieux peu après l'aube. (Tout comme Joe et Sergeï, qui s'étaient installés pour une paisible journée de pêche...) Je les saluai gaiement de la main tout en grimpant dans le Homard, que la grue abaissa vers les flots.

Sur l'autre bord, celui que le journaliste américain ne pouvait voir, la grille de remplacement en fit autant. Quelques brasses plus bas je la décrochai de l'élingue puis l'emportai vers les profondeurs de la Fosse de Trincomalee. En milieu d'après-midi je l'avais mise en place, sans problème. Avant de remonter vers la surface je m'assurai que les boulons étaient bloqués et testai les soudures des conducteurs. Sur la plage, les techniciens avaient terminé leurs séries de tests.

Un succès rapide et facile. Lorsque je mis le pied sur le pont, l'installation était de nouveau sous tension et tout semblait normal. Même Karpukhin avait le sourire... sauf lorsqu'il se posait les questions auxquelles nul n'avait pu trouver de réponses.

En l'absence d'une possibilité plus convaincante, j'en restais à l'hypothèse de la chute d'un rocher. Et j'espérais que les Russes en feraient autant, ce qui mettrait un terme à la comédie que nous jouions à Joe.

Je compris qu'un tel espoir était vain quand je vis Shapiro et Karpukhin venir vers moi, la mine déconfite.

— Klaus, il faut que vous redescendiez, me dit Lev.

— Eh bien, c'est vous qui payez, répliquai-je. Que voulez-vous que je fasse, cette fois ?

— Nous avons examiné l'élément endommagé. Un morceau a disparu. Dimitri pense que... quelqu'un... l'a brisé et emporté.

— Si c'est le cas, celui qui a fait ça est sacrément maladroit. Je peux vous garantir que ce n'est pas un de *mes* employés.

Karpukhin ne riait jamais et je ne fus donc pas surpris par son silence. Mais Lev resta lui aussi de marbre et, après m'être accordé un temps de réflexion, je pris conscience que ma répartie n'avait rien d'amusant. Je commençais à penser que Mr Karpukhin n'était peut-être pas très loin de la vérité.

La journée tirait à sa fin et j'assistai à un magnifique coucher de soleil tropical avant d'entamer une dernière plongée dans la

Fosse de Trincomalee. Au-dessous de cinq cents mètres, les ténèbres règnent, de nuit comme de jour. Je descendis bien plus bas sans brancher les projecteurs, car j'adore voir clignoter et scintiller les créatures luminescentes des grands fonds, lorsqu'elles n'explorent pas comme des fusées au ras du hublot. Dans ces eaux ouvertes il n'existait aucun danger de collision et j'avais laissé au sonar panoramique le soin de surveiller les alentours. Je savais cet appareil bien plus fiable que mes yeux.

J'avais remis les projecteurs et atteint huit cents mètres quand je remarquai une anomalie. Le fond apparaissait sur le sondeur vertical mais se rapprochait trop lentement. Ma descente était moins rapide que prévu. J'aurais pu y remédier aisément en ouvrant un ballast, mais je m'en abstins. Dans les abysses, tout ce qui sort de l'ordinaire réclame une explication. Attendre d'en trouver une m'avait permis d'échapper à la mort à trois occasions.

Le thermomètre me la fournit. La température extérieure était de cinq degrés supérieure à la normale et j'ai honte d'avouer que je n'en compris pas immédiatement la raison. Je préciserai à ma décharge que je n'avais encore jamais effectué une descente jusqu'à la grille quand la centrale était en activité.

Deux cents mètres en contrebas tout fonctionnait à plein régime : des mégawatts de chaleur dus à l'écart de température entre la Fosse de Trincomalee et la mare solaire située sur la terre ferme. Dissiper les calories excédentaires eût été impossible mais de l'électricité résultait de cette tentative... de même qu'un geyser d'eau chaude qui me repoussait vers la surface.

J'atteignis finalement la grille. Maintenir le Homard en position stationnaire se révélait difficile et je suais à grosses gouttes. Avoir trop chaud au fond de la mer était pour moi une nouveauté. De même que la vision des courants ascendants qui faisaient danser et frissonner les faisceaux de mes projecteurs sur la face rocheuse que j'explorais, comme si j'avais sous les yeux un mirage.

Essayez de m'imaginer tandis que je reste tous feux allumés dans les ténèbres qui règnent à mille mètres de profondeur, descendant lentement vers le bas de la pente... en cet endroit

très abrupt. L'élément absent – s'il était toujours dans les parages – n'avait pu tomber très loin avant de s'immobiliser. Je le trouverais en moins de dix minutes, ou jamais.

Une heure de recherches me permit de découvrir des ampoules électriques brisées (un grand nombre, le fond de toutes les mers du globe en est couvert), une bouteille de bière vide (le commentaire précédent s'y applique également), et une botte toute neuve. Ce fut la dernière trouvaille que je fis...

... avant de remarquer que j'avais de la compagnie.

Je n'arrête jamais le sonar. Même immobilisé et occupé à d'autres activités, je jette régulièrement un coup d'œil à son écran (au minimum une fois par minute) afin de contrôler la situation. Et un gros objet – au moins aussi volumineux que le Homard – approchait du nord. Quand je l'aperçus, il était à environ deux cents mètres et progressait lentement. Je coupai les projecteurs et les propulseurs, que j'avais utilisés à puissance réduite pour me stabiliser au sein des turbulences, et je laissai mon appareil partir à la dérive.

Bien que tenté de joindre Lev Shapiro pour lui apprendre que j'avais de la compagnie, je préfèrai attendre d'avoir obtenu d'autres informations avant de l'appeler. Il n'y a sur Terre que trois entités administratives qui disposent de bathyscaphes pouvant opérer à de telles profondeurs, et j'entretenais avec elles d'excellents rapports. En fait, je connaissais la plupart des membres de leurs équipes. Il n'est jamais bon d'agir avec précipitation et je craignais d'être impliqué dans des différends d'ordre politique.

Je ne souhaitais donc pas signaler ma présence. Pour travailler dans les abysses il est indispensable d'utiliser ses projecteurs, et je verrais donc l'intrus approcher avant qu'il ne m'eût repéré. En conséquence, et bien qu'aveugle sans sonar, je décidai de couper cet appareil et de me fier uniquement à mon sens de la vue. Peut-être était-ce mon imagination mais j'entendais un son étrangement musical résonner sur la coque de mon bathyscaphe. Je m'assurai que le sonar était bien en mode passif.

Le son s'amplifiait. J'attendais, dans le minuscule habitacle chaud et silencieux. Je scrutais les ténèbres, tendu et sur le qui-vive, mais pas inquiet outre mesure.

Je discernai tout d'abord un léger halo, à une distance indéfinissable. Il grossit et acquit de la brillance, mais sa forme n'était pas identifiable par mon esprit. La luminosité diffuse se concentra en une myriade de points et j'eus alors l'impression de voir approcher une constellation. C'est ainsi qu'on doit voir les nuages d'étoiles de la galaxie, sur les mondes proches de la Voie lactée.

Cette comparaison me fit penser au grand vaisseau extraterrestre miroitant qui approchait de notre planète, mais rien ne venait étayer une telle association d'idées.

Il est faux de dire que l'homme a peur de l'inconnu. On ne peut redouter que ce qu'on connaît, des expériences qu'on a déjà vécues. J'ignorais la nature de ce que je voyais et j'étais convaincu qu'aucune créature marine ne pourrait m'atteindre derrière un blindage de bon acier helvétique épais de dix centimètres.

La chose était presque sur moi, miroitante de lumières, quand elle se scinda en deux éléments distincts. Progressivement, ils acquirent de la netteté – non pour mes yeux car je n'avais eu aucune difficulté à les voir, mais pour ma compréhension – et je sus que beauté et terreur montaient vers moi des abysses.

Ce fut la terreur qui se manifesta la première, lorsque je constatai que j'étais en présence de calmars. Je n'avais pas oublié les récits de Joe. Puis j'éprouvai un profond soulagement en prenant conscience que ces êtres ne devaient pas mesurer plus de sept mètres de long... à peine plus que mon Homard, et avec seulement une infime fraction de sa masse ! Ils ne pourraient me nuire.

En outre, dans un domaine très différent, leur beauté indescriptible les dépouillait de tout aspect menaçant.

Cela peut paraître ridicule, mais c'est la stricte vérité. Lors de mes nombreux voyages j'avais eu l'occasion de voir la plupart des habitants du monde sous-marin, mais rien d'aussi extraordinaire que les apparitions luminescentes qui flottaient à

présent devant moi. Les points lumineux colorés qui clignotaient et dansaient sur leurs corps étaient pareils à des bijoux. Des groupes brillaient dans des tons de bleu tels des arcs de vapeur de mercure papillotants avant de virer presque instantanément au rouge des tubes au néon. Leurs tentacules me faisaient penser à des colliers de perles phosphorescentes... ou aux lampes qui bordent les autoroutes, telles qu'on peut les voir depuis les airs, en pleine nuit. À peine visibles au cœur de ce halo, il y avait leurs yeux jaunes démesurés entourés d'un diadème de pierres précieuses ignées, et je les trouvais incroyablement humains et intelligents malgré leur pupille fendue comme celle des yeux des félins.

Je suis désolé mais c'est tout ce que je peux décrire avec des mots. Seul un vidéogramme haute définition permettrait de rendre justice à la beauté de ces kaléidoscopes vivants. Je ne sais même pas pendant combien de temps je restai à les contempler, à tel point fasciné que j'avais oublié le but de ma mission. Oh ! j'ai failli omettre de parler de la musique ! Les harmoniques complexes qui emplissaient le Homard ne rappelaient aucunement les cris des poissons ou les sifflements et les gémissements mélancoliques des grandes baleines.

J'eus tôt fait de constater que ces tentacules souples et délicats n'auraient pu rompre la grille, mais la présence de ces créatures en ce lieu était pour le moins étrange. Karpukhin l'eût sans doute qualifiée de hautement *zuzpekte*.

J'allais appeler la surface quand je pris conscience d'une chose incroyable. Il m'avait fallu beaucoup de temps pour comprendre que *les calmars conversaient entre eux*.

Les apparitions de motifs lumineux évanescents sur le manteau de ces êtres n'étaient pas dues au hasard. J'étais brusquement certain qu'elles avaient une signification aussi précise que celle des messages qui défilent sur les panneaux lumineux de Nouveau Broadway ou de Vieux Piccadilly. À quelques secondes d'intervalle apparaissait une image qui semblait posséder un sens, mais qui s'effaçait avant de m'avoir laissé le temps de le trouver.

Je savais que même les pieuvres communes exprimaient leurs émotions par des modifications de teinte très rapides. Ce

que je voyais entré dans une autre catégorie, j'assistais à un véritable dialogue. J'avais devant moi deux enseignes électriques vivantes qui s'adressaient des messages.

Mes doutes s'envolèrent. Sans être un scientifique, je partageais l'exaltation qui dut être celle de Leibniz, Einstein ou Agassiz à l'instant d'une révélation. Car je vis alors une représentation de mon Homard, fugace mais ne laissant place à aucune erreur d'interprétation. *Cela* me rendrait célèbre...

Les images que je pensais voir (non, ce n'était pas le fruit de mon imagination) défiler sur le corps ondulant des calmars changeaient de nature. Je crus revoir mon appareil, à une échelle plus réduite. Juste à côté, bien plus petits encore, il y avait deux étranges motifs, des groupes de points lumineux d'où saillaient dix rayons.

Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, les Suisses sont doués pour les langues, mais je suis fier de préciser qu'il fallait mettre à rude contribution ses méninges pour déduire qu'il s'agissait d'une représentation symbolique des calmars eux-mêmes. J'avais devant moi une illustration schématisée de notre situation.

Des questions troublantes me vinrent à l'esprit : pourquoi se représentaient-ils à une échelle aussi réduite ? Étais-je vraiment en présence de calmars ? Le spectacle en son et lumière avait distrait mon attention de caractéristiques anatomiques qui me faisaient à présent douter de leur appartenance à cette famille biologique...

Je n'eus pas le temps de tirer au clair cette énigme qu'un troisième symbole apparut sur les écrans vivants, et celui-ci était énorme. Mes deux visiteurs évoquaient des nains, par comparaison. Le message brilla dans les ténèbres éternelles pendant quelques secondes, puis une des deux créatures s'éloigna à une vitesse inconcevable.

Je restai seul avec son compagnon.

La signification d'un tel acte n'était que trop évidente.

— Mon Dieu ! murmurai-je. Ils ne se sont pas sentis de taille à affronter le Homard et ont décidé d'appeler leur grand frère à la rescousse !

Je disposais de preuves des capacités du grand frère en question plus convaincantes que les anecdotes réunies par Joe Watkins, malgré ses recherches et sa collection de coupures de journaux. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre que je décidai de ne pas m'attarder dans les parages.

Avant de partir, je voulus tenter malgré tout de m'exprimer à mon tour.

Après être resté aussi longtemps dans les ténèbres j'avais oublié que mes projecteurs étaient aussi puissants. Ils m'éblouirent... et durent blesser les yeux de la malheureuse créature restée en face de moi. Paralysée par l'éclat insoutenable, sa propre luminescence totalement effacée, elle perdit sa beauté et se métamorphosa en un sac de gelée grisâtre avec deux gros boutons en guise d'yeux. Elle demeura un moment figée sur place, sous le choc, puis elle s'enfuit sur les traces de sa compagne.

Je remontai dans les flots noirs comme un ballon de baudruche parti à la dérive dans le ciel, vers la surface d'un monde qu'il me serait à l'avenir impossible de voir sous le même jour qu'auparavant.

Le récit de Klaus Muller se poursuit :

Le ton était à la stupéfaction sur toutes les chaînes vid. Il ne me fallut qu'une ou deux minutes pour le comprendre après avoir fait émerger ma tête de l'écoutille du Homard.

Qu'un vaisseau extraterrestre fût à quelques heures de la Terre n'était pas une nouveauté, on l'avait annoncé des jours plus tôt. Étant donné qu'il ne suivait pas une trajectoire de collision, qui s'en souciait vraiment ? Non, la *nouvelle* nouvelle, c'était qu'un appareil apparemment identique venait d'apparaître dans la Grande Ceinture et se ruait vers le premier... qu'il finirait par percuter si aucun d'eux ne modifiait son cap !

Au centre de contrôle de Trinco ces événements passaient au second plan : c'était l'affaire des astronomes. Lev Shapiro et ses collègues étaient des spécialistes de l'énergie, pas de l'espace, et ils concentraient leur attention sur l'océan.

— J'ai démasqué votre saboteur, annonçai-je à Karpukhin lorsqu'on m'eut hissé hors du Homard. Si vous souhaitez tout savoir sur lui, vous devriez demander à Joe Watkins de venir nous rejoindre.

Ce n'était *pas* une suggestion à même de lui plaire et je m'amusai un instant de la palette d'expressions qui se succédaient sur son visage avant de lui faire mon rapport... amputé de certains passages.

Je laissai entendre, sans le dire vraiment, que ces deux gros calmars devaient être assez puissants pour avoir pu endommager la grille. Je passai sous silence la conversation que j'avais... euh... vue. Je savais que tous seraient incrédules et désirais m'accorder un délai de réflexion pour remettre un peu d'ordre dans mes pensées. Si une telle chose était possible.

Ce matin, nous avons pris des mesures pour assurer la protection de notre installation. Je vais descendre de grands projecteurs dans la Fosse de Trincomalee. Lev Shapiro espère qu'ils tiendront les calmars géants à distance. Mais combien de temps cette ruse sera-t-elle efficace, si l'intelligence a véritablement éclos dans les abysses ?

Hier soir, je venais de terminer les préparatifs de la plongée d'aujourd'hui quand j'ai entendu dire qu'un troisième vaisseau extraterrestre avait été repéré, un clone des précédents qui quittait à son tour la Grande Ceinture pour venir vers le centre de notre système. Mais le récit était si embrouillé que j'ai cru à des rumeurs sans fondement.

Ce matin, elles sont encore plus nombreuses. On parle d'appareils qui viennent de Vénus, de Neptune et d'Uranus ! Je n'ai pu me permettre de m'y intéresser. Je devais concentrer toute mon attention sur le travail qui m'attendait.

Hier soir, j'ai retrouvé Joe au bar de l'hôtel. J'avais l'intention de lui faire certaines confidences sous le sceau du secret, mais j'ai rapidement compris que j'avais un problème. Tout semblait indiquer que je ne pourrais l'empêcher de broder pendant des heures sur le thème des vaisseaux spatiaux gros comme des planètes, le choc des mondes, etc. Je devais à tout prix lui faire reprendre la piste des calmars géants.

Un demi-litre de scotch me fut nécessaire pour arriver à mes fins...

Joe me fut d'une aide précieuse, même si je ne lui révélai rien de plus que ce que j'avais raconté aux Russes. Il me parla du système nerveux admirablement développé de ces céphalopodes et m'expliqua comment certains d'entre eux (les *petits*) changeaient d'aspect en un éclair par une impression en trichromie instantanée autorisée par le réseau extraordinaire de « chromophores » qui couvre leur corps. Les spécialistes présumant que cette capacité leur a été accordée par l'évolution à des fins de camouflage, mais qu'elle pourrait se développer en un système de communication... peut-être est-ce même inéluctable si on en juge d'après d'autres inventions de Dame Nature.

Une chose ennuyait Joe.

— Que faisaient-ils autour de la grille ? me demanda-t-il. Ce sont des invertébrés à sang froid. Ils devraient redouter la chaleur autant que la lumière.

Il en était intrigué mais pas moi. Je pensais que c'était la clé du mystère.

Je suis désormais convaincu que ces créatures sont venues dans la Fosse de Trinco pour la même raison que les humains sont allés dans la Grande Ceinture, ou sur Mercure... pour la même raison que Forster et son équipe sont partis pour Amalthée. Par pure curiosité scientifique. Les éléments thermoélectriques les ont attirés hors de leurs demeures glacées. Ils étaient déconcertés par un geyser d'eau chaude qui venait de jaillir du flanc d'une gorge... un phénomène étrange et inexplicable, peut-être une menace pour leur mode d'existence.

Et ils ont chargé leur cousin géant (leur serviteur ? leur esclave ?) de leur rapporter un échantillon qu'ils pourront étudier.

Je doute qu'ils puissent tirer au clair cette énigme grâce à un fragment de la grille thermoélectrique. Il y a seulement un siècle, nul scientifique n'aurait pu en déduire la nature. Mais les calmars sont déterminés à essayer, et c'est ce qui importe le plus.

Alors que je dicte cela je poursuis lentement ma descente. Je pense à la promenade que j'ai faite hier soir sous les anciennes fortifications de Fort Frederick, pour assister au lever de la lune sur l'océan Indien. Je ne peux m'empêcher de songer à l'histoire de notre espèce. L'homme a posé le pied sur le satellite de la Terre il n'y a guère plus d'un siècle, après s'être interrogé et avoir fait de simples suppositions à son sujet pendant si longtemps... puis tout s'est follement accéléré et l'humanité s'est disséminée sur les planètes, les lunes et les astéroïdes de tout le système solaire. Elle a provoqué ces événements extraordinaires – dont le réveil des extraterrestres en orbite autour de Jupiter ! –, tout cela en très peu de temps, un bref instant... à l'échelle cosmique.

J'envisage d'autoriser Joe à utiliser mes pensées vagabondes, ce courant joycien de conscience – si tout se passe bien,

naturellement – dans le livre qu’il s’est fourré dans le crâne d’écrire avec moi. Et si je ne reviens pas...

Salut, Joe, c’est à vous que je m’adresse. Vous pourrez remanier tout cela pour l’inclure dans ce bouquin, et je vous présente des excuses, ainsi qu’à Lev, pour ne pas avoir divulgué la totalité des faits plus tôt. Je suis certain que vous en comprenez désormais la raison.

Quoi qu’il advienne, n’oubliez pas ceci : nous sommes en présence de créatures magnifiques, merveilleuses. Ne ménagez pas vos efforts pour tenter d’arriver à un accord avec elles, si une telle chose est réalisable.

Le jour de la dernière plongée de Muller, seule une phrase supplémentaire tronquée fut prononcée par cet homme. Elle fut transcrite dans un mémo que Lev Shapiro expédia le même jour :

TRANSMISSION URGENTE (avec identification et code horaire...)

DESTINATAIRE : ministère de l’Énergie et des Ressources énergétiques, Alliance nord-continentale, La Haye.

EXPÉDITEUR : L. Shapiro, ingénieur en chef du projet de centrale thermoélectrique de Trincomalee.

Vous trouverez ci-dessus la transcription intégrale du contenu de la puce trouvée dans la capsule éjectable du bathyscaphe « Homard ». Transcription terminée à cette heure, ce jour. Nous avons dû interrompre les recherches de cet appareil il y a dix minutes, suite à une interruption inexplicée des liaisons vidéo avec les modules automatiques.

Les remarques quant à l’interprétation de ce texte suivent. L’aide de Mr Joe Watkins nous a été précieuse sur de nombreux points. Le dernier message intelligible de Herr Muller lui était adressé et se résumait à ceci :

— Joe ! Tu avais absolument raison, pour Melville ! Ce machin est gigan...

— On pourrait difficilement reprocher à Muller sa méprise, déclare Forster. C'est pour se concentrer sur son travail qu'il a fait abstraction de tout ce qui se déroulait dans le ciel. Et notre surprise a certainement été aussi grande que la sienne...

Angus McNeil fut le premier à s'éveiller et à se libérer du cocon de cirres chargés de le maintenir en vie. Il ne savait naturellement pas qu'il se trouvait dans une méduse. Il n'avait pas rouvert les yeux depuis notre départ de Mars.

Cet homme n'avait dormi guère plus longtemps que moi mais il s'éveillait après un bon milliard d'années de sommeil. Nul n'était présent pour faciliter son retour vers la conscience, et il dut être déconcerté de voir le Homard de titane peint de couleurs vives au centre de l'espace habitable – pour nous – de la méduse. Mais il reconnut immédiatement la nature de ce gros appareil. Angus avait échappé à la mort plus d'une fois et tiré profit de la leçon.

Il se pencha vers le hublot circulaire du Homard derrière lequel Muller le fixait en ouvrant de grands yeux, paralysé par la frayeur. Cet homme devait certainement se demander quel genre de créature venait d'apparaître à l'extérieur de son appareil, car aucun de nous n'avait un aspect très engageant après avoir passé tant de siècles sous les flots. Selon lui, Angus eut fort à faire pour convaincre l'ingénieur suisse qu'il pouvait sortir sans risque du bathyscaphe.

Les autres membres de notre groupe avaient entretemps commencé à se lever et à ramper hors de la salle d'immersion pour gagner l'habitable, livides, ruisselants et fripés comme des pruneaux. Quant à moi, je manquais d'énergie, ainsi que d'enthousiasme. J'aurais aimé que Troy et Redfield soient venus faciliter notre transition. Mes camarades paraissaient aussi

épuisés que moi. Cette pauvre Marianne était la plus pathétique. Le chagrin d'une perte qui remontait à un milliard d'années était toujours très frais dans sa mémoire.

Nous avons Muller devant nous, un individu aux cheveux blonds coupés en brosse, affublé de lunettes cerclées d'acier, plutôt replet, assis sur le rebord du sas ouvert d'un engin trapu et disgracieux, visiblement épouvanté.

— Quelle est la date ? lui demandai-je en toussant.

Il balbutia l'année mais je l'interrompis :

— Non, non ! Quel mois ? Quel jour ?

Il me le dit.

C'était ce que j'avais espéré entendre. L'équinoxe du printemps. Le jour où le vaisseau-monde avait croisé l'orbite terrestre à notre époque d'origine.

— Il faut remonter à la surface ! m'exclamai-je.

Effrayé par mon cri, Muller glissa en arrière, dans l'abri offert par sa machine. Aux autres, je déclarai :

— Je présume que vous voulez vous aussi humer l'air de la Terre et voir son ciel une dernière fois... si *cette* réalité est sur le point de s'effacer.

Ils ne pouvaient comprendre le sens de mes propos mais me laissèrent agir à ma guise...

Je retournai dans les flots le temps de m'entretenir avec les Amalthéens qui pilotaient notre méduse, en utilisant leur langage composé de battements et de sifflements.

Nous fîmes surface au coucher du soleil et restâmes en suspension au-dessus de la baie, au large. L'apparition de l'énorme méduse fit sensation – il suffit de se référer aux bulletins d'information locaux pour en avoir la preuve – mais ce fut seulement le lendemain matin que l'armée envoya un hélicoptère nous observer de plus près. Les militaires avaient eu d'autres occupations tout au long de cette nuit d'émeutes et de panique, d'hystérie politique et religieuse inspirée par les multiples miroirs sphériques qui emplissaient les cieux...

Par la verrière nous pouvions voir ce ciel fantastique. Le soleil blafard n'avait pas entièrement disparu sous l'horizon mais le firmament miroitait de globes plus lumineux que les

étoiles et suivis par des traînes de feu. Et tous filaient vers le couchant.

— *Déesse !* m'entendis-je jurer.

J'avais dû prendre cette habitude à l'âge du bronze, et je sentis peser sur moi des regards intrigués.

— D'où viennent-ils ?

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Jo Walsh.

— Des vaisseaux-mondes, répondis-je.

Je venais brusquement de comprendre quelles étaient les conséquences des actes de Thowintha.

Je me rappelle que quelqu'un déclara avec véhémence :

— Le principe d'incertitude ne devrait être applicable que dans le microcosme !

— Nous avons traversé ce trou noir... à maintes reprises, entendis-je objecter. Cela a développé l'incertitude microscopique à l'échelle macroscopique. Nous l'avons rendue manifeste et visible.

Puis on me demanda (Jo, je crois) :

— Vous y attendiez-vous, Forster ?

— Je prévoyais ce que Troy et Redfield appelaient une réduction des vecteurs d'états. Ils parlaient de vaisseaux-mondes multiples. Pas de milliers, et encore moins de millions. Je pense que toutes les possibilités contenues dans la boucle temporelle sont réunies là-haut.

— Toutes ? Et Nemo ? A-t-il encore une chance d'arriver à ses fins ?

C'était Bill Hawkins, qui avait décidément le don de poser des questions irritantes.

— C'est secondaire car ils vont tous au-devant de leur destruction, dit Angus. Ils s'annihileront l'un l'autre.

— J'en suis ravie. Et *nous* ? demanda Jo.

Nul n'avait de réponse à lui fournir.

Il s'ensuivit une de ces discussions où les faits connus se mêlent aux mathématiques, à la physique et à la philosophie, et dont j'ai à présent presque tout oublié. À cela près que j'étais d'un sentimentalisme larmoyant, et que tous ceux qui partageaient par un effet du hasard le même destin que moi m'inspiraient une profonde affection.

Je me souviens également des flots noirs visibles en contrebas et du ciel embrasé au-dessus de nos têtes. Je revois, juché sur son bathyscaphe, Klaus Muller dont les réticences paraissaient s'estomper alors qu'il écoutait notre débat surréaliste.

Thowintha avait joué et perdu, affirmai-je. Il/elle s'était décidé(e) à nous enlever et à nous conduire sur Vénus dans le but de renforcer la faction adaptationiste avant qu'elle ne fût *amputée* par ses rivaux – un événement dont il/elle avait dû être témoin dans une réalité précédente. Il existait sans doute dans ses vagues souvenirs un élément qui lui indiquait que nous, les Désignés, avions joué un rôle capital pour assurer le salut de ses semblables. Mais les détails devaient être dans le meilleur des cas brumeux. Il/elle avait cru, à mon humble avis tout au moins, que les traditionalistes poursuivraient leur route et nous laisseraient façonner le système solaire à notre guise.

Il en avait été autrement. Nemo et les siens s'étaient efforcés de nous détruire... et avaient dû y réussir plusieurs fois. Avant de comprendre qu'ils ne pourraient nous éliminer à l'intérieur de la boucle temporelle. Ils avaient finalement pris conscience qu'ils devaient nous affronter au *point d'origine* et qu'il était pour cela impératif de reproduire le passé avec précision, avec une extrême exactitude.

Bill m'interrogea sèchement. Il disait avoir assimilé les raisons pour lesquelles Nemo et ses alliés n'avaient pu se débarrasser de nous – parce que Thowintha nous avait multipliés, pour ainsi dire photocopiés – mais pas pourquoi la faction orthodoxe devait veiller à ce que le passé de la Terre fût identique à celui que nous avions connu pour pouvoir nous faire disparaître définitivement.

Jo vint à mon aide.

— Pensez à une expérience très simple. Un photon est projeté vers un miroir semi-argenté. La moitié de l'information sur ses déplacements traverse l'obstacle et l'autre s'y reflète. Si on juxtapose ces informations, quelle direction ce photon a-t-il prise ?

— Les deux, naturellement, dit Bill. C'est *a posteriori* une évidence. Mais admettons qu'on place un détecteur derrière le

miroir. S'il signale le passage d'un photon, c'est qu'il est passé par là. Dans le cas contraire, il a pris l'autre chemin.

— Je pourrais ergoter, mais c'est presque ça, fit Jo. Maintenant, supposons qu'on insère d'autres miroirs semi-argentés sur sa trajectoire... et donc que les informations sur ses déplacements soient multipliées, de même que ses parcours potentiels.

— D'accord, c'est pour cela que Nemo ne peut nous éliminer, dit Bill avec suffisance.

— Admettons qu'il tienne *absolument* à faire disparaître ce photon, insista Jo. À quel stade doit-il intervenir ?

— Sitôt après la fusion des informations, répondit Bill.

— Trop tard, intervins-je. Non, il doit miser sur un trajet, une des possibilités. Sa vie en dépend, c'est son unique espoir de survie. Il doit empêcher les autres d'apparaître.

— Pourquoi pas *avant* que le photon n'atteigne le premier miroir ? demanda Angus.

Bill se tourna vers lui, sans dissimuler son mépris.

— C'est une excellente solution avec un photon. Mais en ce qui nous concerne, tout ce qui est antérieur à la date de notre départ se situe à l'intérieur de la boucle temporelle. Tous ces chemins parallèles existaient *avant* que nous les ayons empruntés...

Il fit une pause et son expression nous indiqua qu'il venait de comprendre, que ses propres propos l'avaient mis sur la voie.

— Le point d'origine, fit-il. Quand le photon atteint la surface semi-réfléchissante...

Troy, Redfield – et Thowintha – savaient aussi bien que Nemo quel serait l'instant de vérité. Le résultat dépendrait de simples probabilités, il n'existait aucune certitude. Ils avaient cependant estimé que nous aurions des chances de survie, ce qui ne leur laissait à résoudre qu'un problème d'ordre pratique. Le choix d'une cachette sûre où nous pourrions attendre cet instant.

Le point le plus bas de la Terre est le Deep Challenger, dans la Fosse des Mariannes, à 10 915 mètres de profondeur. Seulement onze kilomètres, alors que le diamètre du vaisseau-monde est de trente.

Une de ses versions – le vaisseau-Ur ou un de ses doubles – était déjà en orbite autour de Jupiter. Le nôtre s'était dissimulé dans la Grande Ceinture, camouflé par un épais manteau superficiel de débris sans valeur. Sa taille considérable le fit figurer parmi les premiers astéroïdes découverts à l'aide d'un télescope. Visité par deux expéditions de prospection, il fut chaque fois jugé sans valeur commerciale.

En sûreté, Thowintha et sa myriade de compagnons s'abandonnèrent au sommeil. Ici, dans l'océan Indien – le secteur de la Terre le plus désert –, nous en fîmes autant dans notre méduse. Nous avions pris ces dispositions en un lieu et un temps où une intervention de Nemo n'était pas à redouter. Nous avions environ deux millénaires à attendre pour découvrir ce qui en résulterait...

L'équipage du vaisseau-Amalthée s'éveilla le premier.

J'ai déjà précisé que ces extraterrestres absorbent la *communication* en même temps qu'ils respirent et se nourrissent... il serait même possible de dire qu'ils sont mal à l'aise sitôt coupés de leurs semblables. Notre groupe, celui des humains, dormait toujours dans la paix d'une inconscience profonde lorsque deux membres de l'équipage de la Mante partirent surveiller les alentours. Ils furent rapidement attirés par la grille thermoélectrique de la centrale de Trincomalee. Il suffit de se reporter au compte rendu de Klaus Muller pour comprendre ce qui se produisit ensuite...

Quelques jours plus tard, quand nos amis amalthéens découvrirent le submersible de Muller, ils cédèrent à la panique. Nous dormions à bord de la méduse et étions vulnérables. Nos semblables allaient-ils envoyer une flotte de bathyscaphes nous rechercher et nous attaquer ? Les extraterrestres craignaient d'avoir trahi notre confiance, car nous les avions chargés d'assurer notre protection jusqu'à la réduction des vecteurs d'états.

Ils firent aussitôt venir la méduse, pour attendre le retour de Muller, et lors de sa plongée suivante ils s'emparèrent de cet homme et de son Homard. Les dernières paroles qu'il exprima par le com indiquent qu'il s'est mépris sur la nature de son assaillant (il devait être hideux à ses yeux) et qu'il l'a pris pour

un calmar géant. Ce pauvre Muller n'eut que le temps de larguer une capsule de communication avant sa capture...

Nous renonçâmes finalement à essayer de mieux comprendre la situation. Des rais de clarté teintaient le ciel constellé d'étoiles. Telles des comètes, tous convergeaient vers le soleil qui venait de disparaître sous l'horizon festonné de palmiers.

Marianne prit la parole, pour la première fois depuis son réveil, un murmure calme et triste dans la nuit :

— Quand serons-nous fixés sur notre sort ? s'enquit-elle.

Je me tournai vers Klaus Muller qui nous lorgnait du haut de son Homard depuis le début de cette conversation, comme si nous étions des représentants d'une faune sous-marine exotique, les spécimens les plus extraordinaires qu'il lui avait été donné de voir. Je le pris en pitié... car sans être très psychologue je constatais qu'il avait des difficultés à conserver sa santé mentale.

— Quelle heure est-il ? lui demandai-je.

Il était en effet le seul à avoir une montre. Il la regarda et me répondit, à la seconde près.

— Nous ne sommes pas morts. La chance semble vouloir nous sourire.

— Serions-nous hors de danger ? s'enquit-elle.

— Vous voulez dire que *cette* réalité serait la bonne ?

C'était McNeil.

— Je veux dire que nous ne le saurons jamais. Nous serons tous décédés de causes naturelles avant que ces multiples versions de la réalité n'aient atteint Némésis.

Ils s'accordèrent plusieurs secondes de réflexion. Seuls Angus et Jo durent avoir l'esprit assez vif pour saisir le sens de mes propos, car lorsque Hawkins mit mes paroles en doute – non par conviction, mais par esprit de contradiction – Angus coupa court à ses propos en disant :

— Je suggère de nous mettre sur notre trente et un et d'aller nous offrir un verre.

Dans tous les siècles où nous venions de vivre – ne fût-ce que quelques jours – j'avais rarement refusé de déguster de bons

produits de la fermentation ou de la distillation. Mais cette fois je laissai Angus, Jo, Bill et Marianne descendre à terre sans moi. Je ne me sentais pas d'humeur à me joindre à eux pour des libations, ou à affronter des employés des services des douanes. Klaus Muller semblait partager mes réticences.

— J'ai quelque chose à vous dire, professeur, me déclara-t-il après leur départ.

— Appelez-moi Forster.

— Forster ?

— Forster, oui. Faites comme si c'était mon prénom.

— Si vous voulez.

Il n'ajouta rien, et je craignis de l'avoir coupé dans son élan.

— Oui ? l'encourageai-je d'une voix douce.

— Comment croyez-vous que je me suis retrouvé à bord de votre appareil ?

— Ce ne sont pas les Amalthéens qui ont remisé votre bathyscaphe dans la méduse ? demandai-je avec lassitude.

Je ne m'attendais pas à entendre une réponse à même de me surprendre.

— Quand l'engin que vous appelez une méduse s'est approché de mon Homard, j'ai cru avoir affaire à un calmar géant qui voulait me dévorer. J'ai d'ailleurs rédigé l'équivalent d'un testament.

— Vous nous l'avez expliqué.

Il me fixa à travers les verres épais de ses lunettes rondes, et son expression indiquait qu'il ne me jugeait pas très perspicace.

— C'est à cet instant que j'ai vu la femme, dit-il.

— Qui ?

— La femme. L'homme l'a rejointe un peu plus tard. Puis les autres.

Je comprenais ses propos, mais pas leur signification.

— Où cela s'est-il produit ?

— À environ huit cents mètres de fond. Elle était très mince. Un effet de la pression, sans doute. Je me suis naturellement demandé comment elle pouvait rester en vie à de telles profondeurs... mais j'étais en fait convaincu d'avoir une hallucination. C'est quand j'ai vu des fentes sombres sur les

côtés de sa poitrine et sous ses clavicules que j'ai commencé à comprendre.

— Et l'homme ?

— Il était semblable à elle, avec les mêmes ouvertures sur son corps.

— Ses ouïes.

— Vous les connaissez ?

— Nous avons parlé d'eux tout au long de la nuit.

Je le fixai et il m'inspira de la pitié. Je ne puis imaginer ce qu'il lisait sur mon visage.

— Troy et Redfield.

— Ah ! fit-il, avant de rester silencieux.

Sans doute se demandait-il s'il n'avait pas commis une erreur en abordant ce sujet. Qui confirmerait une pareille histoire ?

— Que s'est-il passé ? insistai-je.

— Ils m'ont adressé des signes, puis guidé vers votre vaisseau... avec les calmars. L'homme et la femme nageaient devant moi. Ils grimaçaient et gesticulaient, comme pour essayer de me convaincre qu'ils étaient des humains. Ensuite, je me suis retrouvé à l'intérieur de cette chose et je ne les ai pas revus depuis.

— Vous avez dit qu'il y en avait d'autres ?

Il me dévisagea. Ses yeux bleus étaient grossis par ses lunettes rondes.

— Ils restaient en retrait. C'est seulement après avoir rebranché les projecteurs que j'ai pu les voir plus distinctement, loin dans les ténèbres.

— Que pourriez-vous me dire, à leur sujet ?

— Seulement qu'ils étaient en tout point semblables aux deux premiers.

— Exactement ?

— Exactement. Comme leurs jumeaux. Ils évoluaient tels des poissons dans cette eau glaciale et obscure. Et je ne vous parlerai pas de la pression capable de broyer n'importe quel sous-marin ordinaire. Si on m'avait décrit une pareille vision une semaine plus tôt, j'aurais déclaré qu'elle était puisée dans mes pires cauchemars. Mais ils me souriaient. Ils m'adressaient

des grimaces. Ils tentaient de me faire rire. J'avais l'impression qu'ils dansaient pour me distraire. Et – il ne fait aucun doute que je n'avais plus tous mes esprits – je trouvais leurs pitreries réconfortantes.

— À juste titre. Ils voulaient vous sauver. Tous nous sauver.

— Où sont-ils, désormais ? C'est la question que je ne cesse de me poser. Grâce à ce que vous avez dit, je pense savoir d'où ils viennent. Mais où sont-ils, à présent ?

Je faillis déclarer qu'ils avaient tous disparu, ou qu'ils étaient sur le point de disparaître. Je me les imaginais, tournoyant dans les faisceaux des projecteurs. Peut-être se voyaient-ils, mais ils savaient qu'ils ne pouvaient se toucher ou simplement coexister dans la même poche de réalité. Quand la fonction ondulatoire s'effondrerait, ils cesseraient d'exister (à l'exception d'un couple, peut-être). Une bien triste apothéose.

Je pensais connaître la réponse à la question de Muller mais manquais de certitudes pour défendre mon point de vue... ou assumer la responsabilité de donner naissance à un mythe. J'optai pour une semi-vérité :

— Ils sont devenus des êtres de la mer. Je ne crois pas que nous les reverrons un jour sur la terre ferme.

Ou en tout autre lieu, aurais-je pu ajouter.

— Les *autres*...

L'horreur déforme les traits d'Ari, et même Jozsef grimace comme s'il avait un goût amer dans la bouche.

— Je n'ai rien à ajouter à leur sujet, déclare Forster sur un ton catégorique. Seulement ceci : Troy m'a dit que lorsqu'elle s'est opposée à l'élimination de Nemo, Thowintha lui a fait remarquer que « refuser l'unicité est un lourd fardeau ».

— Ce qui signifie ?

— Vous pouvez l'interpréter à votre guise. Mais rappelez-vous que cet extraterrestre ne fait qu'un avec le vaisseau-monde. Les humains devraient peut-être en faire autant avec la Terre, qui est leur nef à tous. Il est possible que Troy et Redfield, de même que Nemo, à sa façon...

Forster s'interrompt pour lancer au commandant un regard étrange que les autres ne remarquent pas.

— ... en aient pris conscience.

La clarté grisâtre de l'aube se manifeste derrière les hautes fenêtres de la bibliothèque. Le militaire s'est penché vers l'âtre pour tisonner les dernières braises. Il n'y a plus de bois. La réserve a été entièrement consumée au cours de cette longue nuit.

— Nous ne connaissons jamais les détails ? Tous sont donc condamnés à périr dans l'holocauste qui les attend à l'extrémité rouge du spectre ?

Des charbons incandescents tombent et éclatent sur les pierres de la cheminée. Des flammèches transparentes entament un ballet rapide.

Forster s'est servi ce qui reste de scotch. Il fait tourner son verre, pensif, puis boit une gorgée d'alcool ambré.

— Si j'ai correctement assimilé le formalisme, Penrose et les autres...

— Penrose ?

— Un mathématicien et cosmologue du XX^e siècle. Il a avancé que l'information pouvait se perdre dans des singularités... des trous noirs. Alors qu'elle est omniprésente au niveau quantique, car dans le microcosme toute entrée a de nombreuses sorties potentielles.

Jozsef se concentre car rien ne le passionne autant que d'essayer d'assimiler des concepts abstraits.

— Après l'effondrement de la fonction ondulatoire ? Sur le même plan macroscopique ?

— Oui.

— Et tout cela sera déterminé quand les objets que nous voyons encore dans le ciel se seront décalés vers l'extrémité rouge du spectre...

— Excusez-moi, Jozsef, l'interrompt Forster. Nous saurons bien plus tôt ce qui doit en résulter.

— Mais que *vous* est-il arrivé ? insiste Jozsef. Je parle de vos doubles qui sont à bord du vaisseau-Amalthée... des autres.

Forster hausse les épaules.

— Nous poursuivons notre existence, je présume. Quelque part sur cette Terre. Où sur une Terre semblable.

Il retrouve son sourire, une grimace qui traduit à la fois de la douceur et de la tristesse.

— À l'époque, quand la première lune de diamant s'est posée... c'était pendant l'oligocène. Ce devait être le *vrai* paradis.

— Les premiers Désignés auraient donc été Linda et Blake, lorsqu'ils ont rendu visite à Thowintha – le Thowintha d'Amalthée – dans un lointain passé ? veut savoir Ari.

— C'est ce que je pense.

— Mais Thowintha devait les attendre, avec leurs ouïes et le reste, dit Ari.

La pensée que sa fille ait subi une telle métamorphose lui inspire toujours un dégoût aussi profond.

— Il en découlerait que... qu'il peut y avoir des contacts entre des réalités différentes ? demande Jozsef, surpris. Sans qu'elles s'annihilent l'une l'autre ?

— C'est apparemment ce qui se produit constamment au niveau quantique. Je pourrais vous fournir des références... en remontant jusqu'à Sidney Coleman, si vous voulez.

— Vous avez laissé entendre qu'il existait une sorte d'accord tacite entre Nemo et Troy, intervient le commandant.

Sa silhouette se découpe contre la fenêtre. Ses traits se perdent dans l'ombre.

— Au risque de me répéter, je vous rappellerai que Nemo n'a pu enrayer l'évolution de l'espèce humaine. Il a fini par comprendre que pour nous éliminer il devait nous affronter au moment et à l'endroit où nous devions apparaître. Nous en avons également eu conscience. Nous sommes arrivés ici les premiers pour nous dissimuler... parmi les astéroïdes et au fond des flots.

— Qu'est-ce qui a permis aux bons de remporter la partie ?

Forster sourit mais esquive le regard du commandant.

— Je ne suis pas un spécialiste de la mécanique quantique.

— Laissez tomber. Vous n'aurez qu'à le préciser dans vos notes, grommelle le militaire d'une voix grinçante.

— J'imagine Nemo qui vit sous les mers pendant des millénaires et œuvre à répandre des mythes. Mais il lui est finalement venu à l'esprit qu'il ne subsistera qu'une seule réalité au point de jonction.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? demande Jozsef.

— Sur un plan pratique, l'appareil de Nemo aurait pu émerger du trou noir peu après le nôtre, mettre le cap sur Jupiter et le détruire comme un papillon dans son cocon. Nemo et les traditionalistes ont dû découvrir et faire disparaître le vaisseau-monde en orbite autour de la planète géante – dans la gangue de glace d'Amalthée – un grand nombre de fois.

— Et ?

— Oublions les inégalités de Bell pour supposer que cinquante pour cent de ces attaques ont été couronnées de succès. Il découle de ce raisonnement qu'une fois sur deux sa cible s'en est tirée indemne. Voilà pourquoi nous sommes tous les quatre réunis devant ce feu.

— Vous voulez dire que la moitié des tentatives de notre adversaire ont échoué ?

— Dans la mesure où la moitié des versions potentielles de cet homme, la moitié des vaisseaux-mondes à bord desquels il se trouvait, ont instantanément cessé d'exister, d'appartenir à la réalité... oui. Mais une moitié seulement.

— En conséquence, vous – et le reste d'entre nous – *deviez* nécessairement être en vie à l'instant présent, dit Jozsef.

— C'est une évidence, répond Forster avec un sourire d'autosatisfaction. Nemo a finalement pris conscience qu'il ne pourrait intervenir qu'à l'instant précis de l'ouverture de la boucle temporelle. Autrement dit quand *tous* les vaisseaux-mondes en présence – la totalité des versions possibles de la réalité – entreraient simultanément dans le soleil. En route pour Némésis.

— A-t-il perdu son pari ? s'enquiert Jozsef.

Forster hausse les épaules.

— Nous le saurons au lever du jour, quand tous les vaisseaux-mondes entreront en collision.

— Comment nos héros se sont-ils assurés de cet heureux dénouement ? demande le commandant d'une voix sèche.

— Nous ne nous sommes assurés de rien, réplique Forster. Nous avons simplement imité Nemo et fait de notre mieux pour que l'histoire corresponde à celle que nous connaissions. Avec le Libre Esprit, la Salamandre, tout. Quant au reste... c'est *cela*, le dénouement.

Le feu est bas et la clarté a décliné dans la bibliothèque. À l'extrémité de la pièce la haute fenêtre offre une image encadrée de l'univers, d'un ciel que traversent toujours des douzaines de lunes de diamant semblables à des comètes.

Quelques minutes s'écoulent et Ari reste à scruter un ciel matinal constellé d'ovoïdes miroitants, un ciel envahi par des légions d'anges étrangers.

Un de ces appareils – un au moins, et sans doute plusieurs – a à son bord sa fille et le compagnon de cette dernière, partis vers les étoiles. Ari a bien d'autres filles, qui vivent sous la mer. Mais quand les vaisseaux disparaîtront, tous les êtres qu'ils ont engendrés en feront autant.

— Ils s'en vont, murmure-t-elle d'une voix trop faible pour être entendue.

Et des larmes ruissellent sur ses joues.

Ils s'en vont. Ils s'éloignent à la vitesse de la lumière.

S'ils survivent à la traversée de la singularité peut-être en ressortiront-ils dans le Jardin d'Éden. Et, s'ils réussissent à utiliser les capacités des extraterrestres – les Amalthéens, les prodigueurs de soins, les Jardiniers –, peut-être pourront-ils défaire ce qu'Ari a fait... ce qu'elle a fait à sa propre fille. Et Linda cessera alors d'être stérile, elle aura un enfant, plusieurs enfants... les premiers d'une nouvelle ère.

Tout cela n'est qu'à un jour, un jour qui reste à s'écouler. Alors, tous les vaisseaux-mondes se rencontreront à l'intérieur de l'enveloppe ignée du soleil. Un seul ressortira de ce feu purificateur. Ce sera le point d'origine. L'instant où le photon atteint le miroir.

Cela appartient encore à l'avenir, à une journée d'attente... dans un futur potentiel. Ari, Jozsef et leurs amis, dont Forster et le commandant, sont toujours en vie sur la Terre. Un monde autre que ce qu'il aurait pu être, différent de ce qu'auraient pu imposer les simples probabilités.

Quant à sa population, elle assiste au vol fantastique d'une méduse géante qui part rejoindre son vaisseau-mère, une lune de diamant qu'elle doit rechercher au sein de la flotte d'appareils en tout point semblables qui croise l'orbite terrestre.

Sur cette Terre, Bill et Marianne font un nouvel essai et ont des enfants. Plusieurs, qui leur posent plus ou moins de problèmes... à Oxford, où Bill a obtenu un poste pour lequel il a toujours eu le profil idéal, dans un milieu de rivalités, d'orgueil et de connaissance du catalogue de la bibliothèque. C'est un monde où Marianne se sent à son aise, bien informée et pleine d'esprit lorsqu'elle le désire, réservée quand elle le souhaite.

Cette même Terre a bien d'autres options plus intéressantes à proposer. C'est, par exemple, une planète où Angus et Jo deviennent célèbres, reçoivent des récompenses, signent des contrats avec des maisons d'édition et ont de nombreux avantages qui compensent en partie la perte de leur jeunesse qui leur interdit de retourner dans l'espace.

Et c'est une Terre où Klaus Muller revient auprès des siens après avoir remis en état la centrale thermoélectrique de Trincomalee. Au fil des ans, son travail l'éloigne de temps en temps de sa famille. Élever les enfants n'est pas aisé. Lui et Gertrud, son épouse, ont des problèmes en prenant de l'âge. Mais ils deviennent des vieillards et leurs fils deviennent des adultes, sur une Terre dont la pollution atmosphérique n'a pas augmenté (le ciel est même redevenu un peu plus limpide), au sol exploité avec plus de ménagement et aux mers elles aussi plus pures.

L'espèce humaine a peut-être finalement compris qu'elle vient de frôler la catastrophe.

Ari peut en remercier sa fille. Sa fille – et toutes les versions de celle qui se donne le nom de Sparta, tous ses doubles qui vont avec courage au-devant de l'holocauste final – qui a d'une façon imprévisible, et inimaginable, démontré qu'elle est véritablement l'Impératrice des Derniers Jours.

FIN

LES LUMINEUX

POSTFACE

Par Arthur C. Clarke

Et ainsi, après être restés en sa compagnie pendant six volumes, le moment est venu pour nous de dire adieu à Sparta, cette jeune femme pleine de combativité et de ressources, sans parler de tous ses amis et ennemis. Je suis impressionné par le fait que Paul Preuss ait su créer tout un univers à partir d'une demi-douzaine de courtes nouvelles dont je suis l'auteur et je m'avoue ravi que la série *Base Vénus* ait reçu un si bon accueil.

En relisant les postfaces des tomes précédents, je découvre qu'elles sont toujours d'actualité. Le lanceur électromagnétique qui constitue l'élément clé de *Maelström* (Volume 2) revient à la mode, en partie à cause des « Guerriers des Étoiles » qui ont procédé à quelques essais de « canon-catapulte » (pour l'instant exclusivement au sol).

Chose surprenante, on s'intéresse sérieusement à de tels lanceurs électromagnétiques pour expédier du fret à partir *de la Terre*. Pour certaines utilisations, un tel mode de transport serait plus économique que les fusées et une société (au moins) a été fondée pour exploiter ces possibilités. Il est cependant improbable que des passagers se précipitent un jour pour réserver des places, car les accélérations devraient se situer aux alentours d'un kilo-g.

Les vœux que j'ai adressés à la sonde spatiale russe « Phobos 2 » dans la postface de *Cache-cache* (Volume 3) ne se sont, hélas ! pas réalisés. Pour des raisons qui restent encore à déterminer elle n'a pu accomplir sa mission – même si elle nous a envoyé des informations pleines d'intérêt sur Mars, contrairement à son malheureux précurseur « Phobos 1 ». Mais

la lune intérieure pourtant si fascinante reste inviolée et il n'est pas à exclure qu'un monolithe noir s'y dissimule toujours...

Je suis heureux de signaler que la sonde « Galilée » mentionnée dans la postface de *Méduse* (Volume 4) est, après bien des reports de lancement, finalement en route pour Jupiter, via un passage près de Vénus et *deux* près de la Terre. Tous les systèmes paraissent fonctionner normalement et si elle nous réserve ne serait-ce qu'une infime partie des surprises que nous devons aux « Voyager » lorsqu'elle commencera à nous adresser ses rapports, en 1995, je crains qu'une *Odyssée Finale* ne devienne incontournable. Nous pourrons peut-être apprendre par la même occasion la vérité sur l'étrange lune interne qu'est Amalthée, le satellite où se déroule la majeure partie de l'action de *La lune de diamant* (Volume 5).

La courte nouvelle « The Shining Ones », que Paul Preuss a adroitement enchâssée dans le dernier volet de cette série, a paru pour la première fois dans le numéro d'août 1964 de la revue *Playboy*. Elle a été reprise dans le recueil *Le Vent venu du soleil* (1972) et, avec un peu de chance, peut-être deviendra-t-elle bientôt une prophétie qui s'accomplira.

Le concept de la Conversion de l'Énergie Thermique des Océans (OTEC) a en effet été pris au sérieux depuis que les spectres jumeaux de la pénurie en carburant et de l'effet de serre pèsent sur notre avenir. Des centrales expérimentales ont été construites (notamment au large d'Hawaii, un site d'implantation évident) et qu'un tel système puisse être rendu opérationnel est une quasi-certitude.

Qu'il soit économiquement rentable est une autre question. J'aime toujours le slogan que j'ai trouvé à la fin des années 70 : « L'OTEC est la parade à l'OPEC ». Et si le réchauffement du globe dû aux activités humaines élève effectivement le niveau des mers aussi rapidement que l'annoncent certains scientifiques, nous devons exploiter toutes les sources d'énergie non polluantes que nous avons à notre disposition. Grâce à l'inconcevable inertie thermique de la mer, l'OTEC est bien l'unique centrale solaire capable de fonctionner de jour comme de nuit sans que nul ne se rende compte que le soleil s'est couché.

Il y a plus d'une dizaine d'années le Dr Cyril Ponnamperna, distingué biochimiste de la NASA et de l'université du Maryland (expert-conseil pour les missions Apollo et Viking) et conseiller scientifique auprès du président du Sri Lanka¹, lut « The Shining Ones » et déclara : « Nous devons faire en sorte que cette possibilité se concrétise ! » Et grâce à son enthousiasme, bon nombre de sociétés ont déjà fait des propositions pour la construction d'une centrale OTEC à l'emplacement exact où je l'avais située, voici un quart de siècle : Trincomalee, sur la côte nord-est du Sri Lanka. La guerre civile qui a jusqu'à une période récente endeuillé la région a malheureusement empêché l'aboutissement de ce projet. Une paix précaire est revenue début 1990 et il ne reste qu'à espérer que lorsque le Sri Lanka se reconstruira, priorité sera donnée à l'exploitation d'une des ressources les plus précieuses – mais négligée à ce jour – de l'océan.

Le calmar géant auquel cette histoire doit son titre est un de mes animaux préférés, même si je n'ai aucun désir d'en rencontrer un de trop près. Par un heureux hasard cela m'est presque arrivé lors du tournage de la série de la Yorkshire TV, *le Monde mystérieux d'Arthur C. Clarke*, qui est encore diffusée fréquemment par des chaînes câblées. Nous avons pu filmer un spécimen échoué sur le rivage du Newfoundland, et bien que ce fût une jeune femelle de seulement six mètres de long, je puis vous affirmer qu'elle était très impressionnante. Et le spécialiste en biologie marine qui nous l'a montrée est fermement convaincu que des adultes peuvent atteindre *quarante-cinq mètres* !

Quelques années après avoir écrit ce récit où je parlais de travaux effectués au fond des mers, j'ai eu le plaisir de faire de la plongée au large de Trincomalee en compagnie de celui qui est descendu plus bas dans l'océan que tout autre être humain – à l'exception de son compagnon, Jacques Piccard. Quand le commandant Don Walsh de l'U.S. Navy amena le *Trieste* à 36 000 pieds de profondeur, il établit en effet un des rares

1 Pour ne pas citer son poste de premier directeur du Centre Arthur Clarke des Technologies Modernes, Moratuwa, Sri Lanka.

records qui ne risquent pas d'être battus – sauf si on découvre au fond des océans un trou encore plus important que celui de la Fosse des Mariannes. Lors de cette plongée (pendant laquelle nous ne descendîmes pas plus bas que sept mètres cinquante) nous ne croisâmes aucun calmar géant mais j'eus l'occasion de voir pour la première fois une créature qui représente une menace bien plus sérieuse – l'étoile de mer Couronne d'Épines destructrice de récifs coralliens, l'*acanthaster planci*.

Avant de clore la série *Base Vénus* je souhaiterais répondre à une question qu'on me pose souvent : « Comptez-vous poursuivre ces œuvres de collaboration ? » Eh bien, tout dépend du sens qu'on donne à cette interrogation...

J'ai énormément apprécié de travailler avec Paul Preuss (bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés – même par modem) mais j'ai atteint le stade – ou l'âge – où je souhaite me consacrer à des projets strictement personnels. Comme l'a dit à quelque chose près Andrew Marvell : « J'entends se rapprocher derrière moi le chariot à réaction du Temps. »

Il reste deux volumes à paraître dans la trilogie des *Rama*² (*Les Jardins de Rama* et *Rama révélé*) que j'écris avec Gentry Lee, et la « suite » que Gregory Benford a donnée à mon tout premier roman – 1935/1948 env. – *Against the Fall of Night* (*La Cité et les Astres*) vient d'être éditée. Je dois insister sur le fait que *Beyond the Fall of Night* est entièrement l'œuvre de Greg – et je suis ravi que cet ouvrage ait déjà fait l'objet de critiques très flatteuses.

Mais ensuite ? Eh bien, on m'a adressé exactement trente-quatre (34) prises d'option pour des films ou des téléfilms, et même si seulement dix pour cent de ces propositions se concrétisent, cela devrait m'empêcher de m'adonner à des travaux d'écriture (hum !) sérieux pendant quelques années. Mon agent littéraire, cet homme hyperactif qu'est Scott Meredith, en est conscient, mais je sais qu'il essaiera malgré tout de me convaincre de participer à d'autres projets menés en

2 Le premier volet de cette trilogie est paru aux Éditions J'ai lu – *Rama II*, n°3204.

collaboration. C'est pourquoi, dans un réflexe d'autodéfense, je me suis exclamé : « Plus jamais – *sauf* s'il y a un élément vraiment novateur et/ou une valeur sociale indéniable... ! »

Enfin, j'ai remarqué il y a quelques jours le titre suivant (non, je ne l'ai pas inventé et je crois que cet ouvrage est fondé sur des recherches historiques très sérieuses) :

LES NOTES DE FRAIS DE GEORGE WASHINGTON

par

le Général George Washington et Marvin Kitman.

Ce qui m'a fait venir à l'esprit des possibilités intéressantes. J'avoue avoir un faible pour :

LES DERNIERS HOMMES DANS LA LUNE

par

H. G. Wells et Arthur C. Clarke

Qu'en dites-vous, Scott ?

PLANCHES TECHNIQUES D.A.O

Dans les pages suivantes sont regroupés les plans – effectués en D.A.O. – de quelques réalisations techniques décrites dans *Base Vénus*.

Pages 300 à 303 : – *Vaisseau-monde* : nef interstellaire amalthéenne – vue extérieure ; vue interne et structure ; vue des salles centrales, périphériques et des sas ; reproduction de documents amalthéens.

Pages 304 à 306 : – *Homard* : bathyscaphe d'intervention – vue d'ensemble ; vue des éléments externes ; vues de droite, dessus, face ; détails des bras télémanipulateurs.

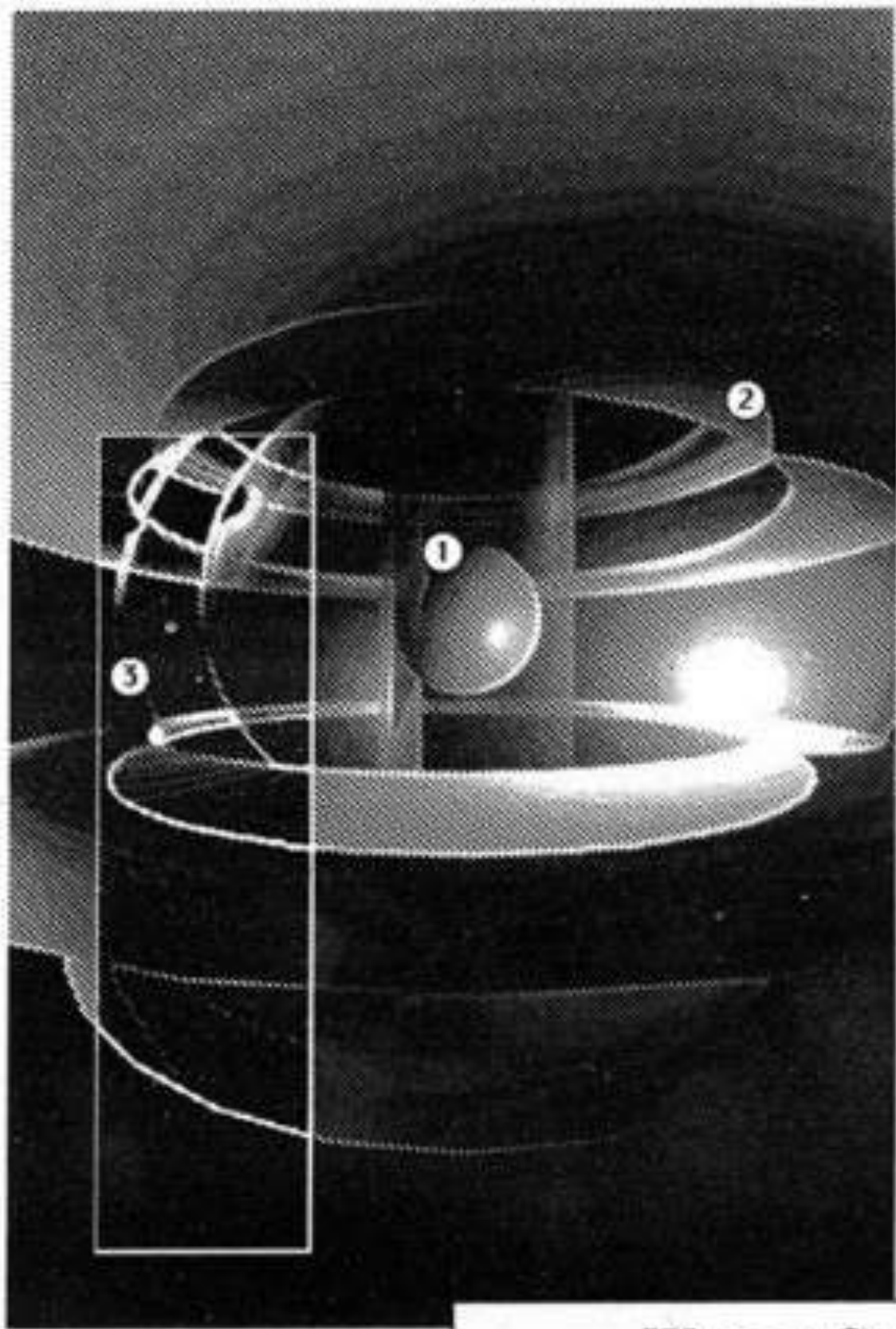
Pages 307 à 310 : – *Thowintha* : ambassadeur amalthéen – vue d'ensemble ; tentacules ; détails de la tête et du capuchon ; représentation schématique.

Pages 311 à 314 : – *Méduse* : vaisseau amalthéen – vue d'ensemble ; éléments extérieurs ; noyau et structure ; manteau interne et tentacules.



— WORLD-SHIP

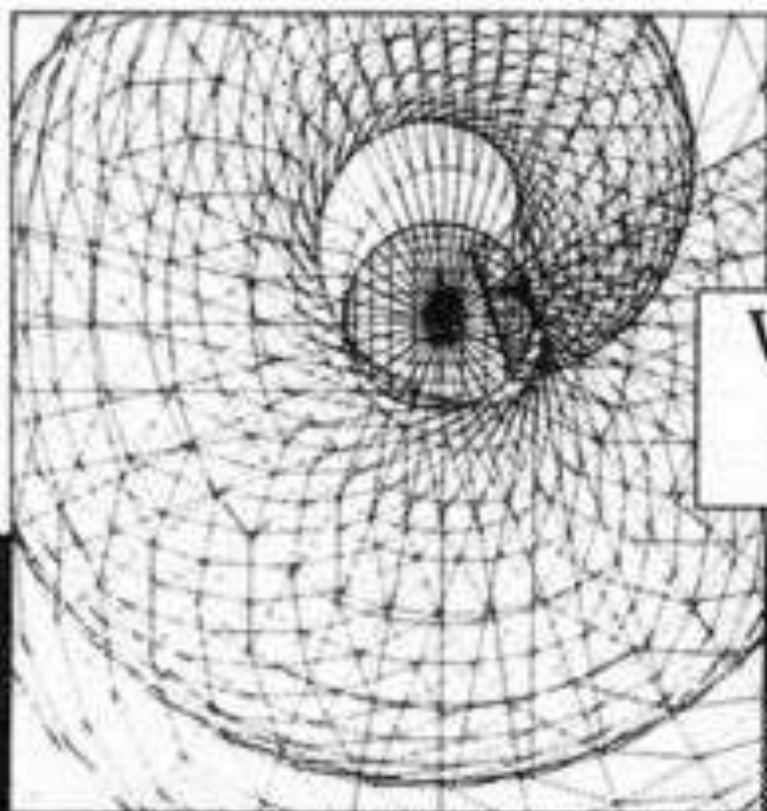
EXTERIOR VIEW
LONG AXIS



WORLD-SHIP

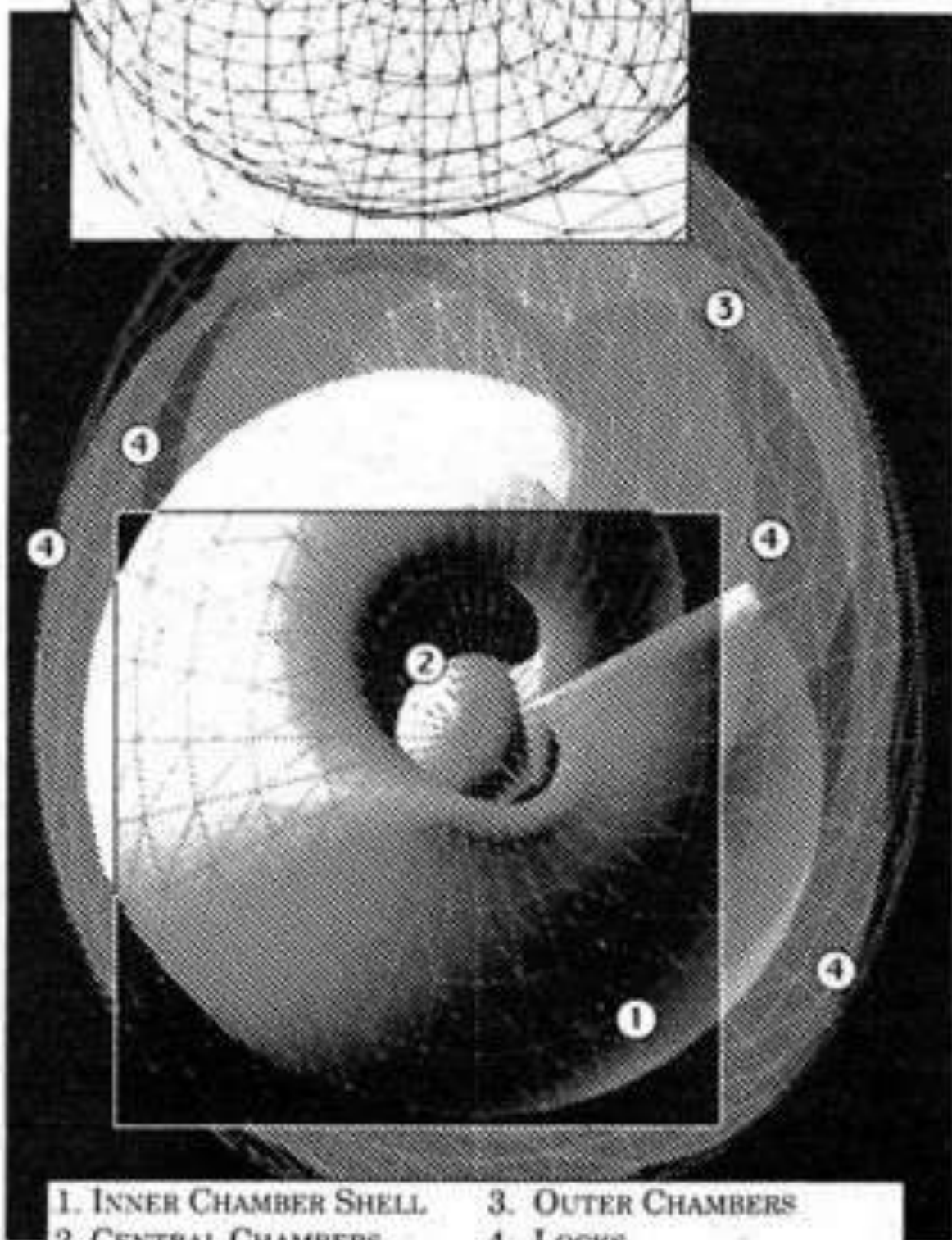
INTERIOR VIEW

1. TEMPLE BRIDGE
2. SPIRAL PLATES
3. INNER CHAMBER SHELL



WORLD-SHIP

INTERIOR VIEW
CENTRAL CHAMBERS

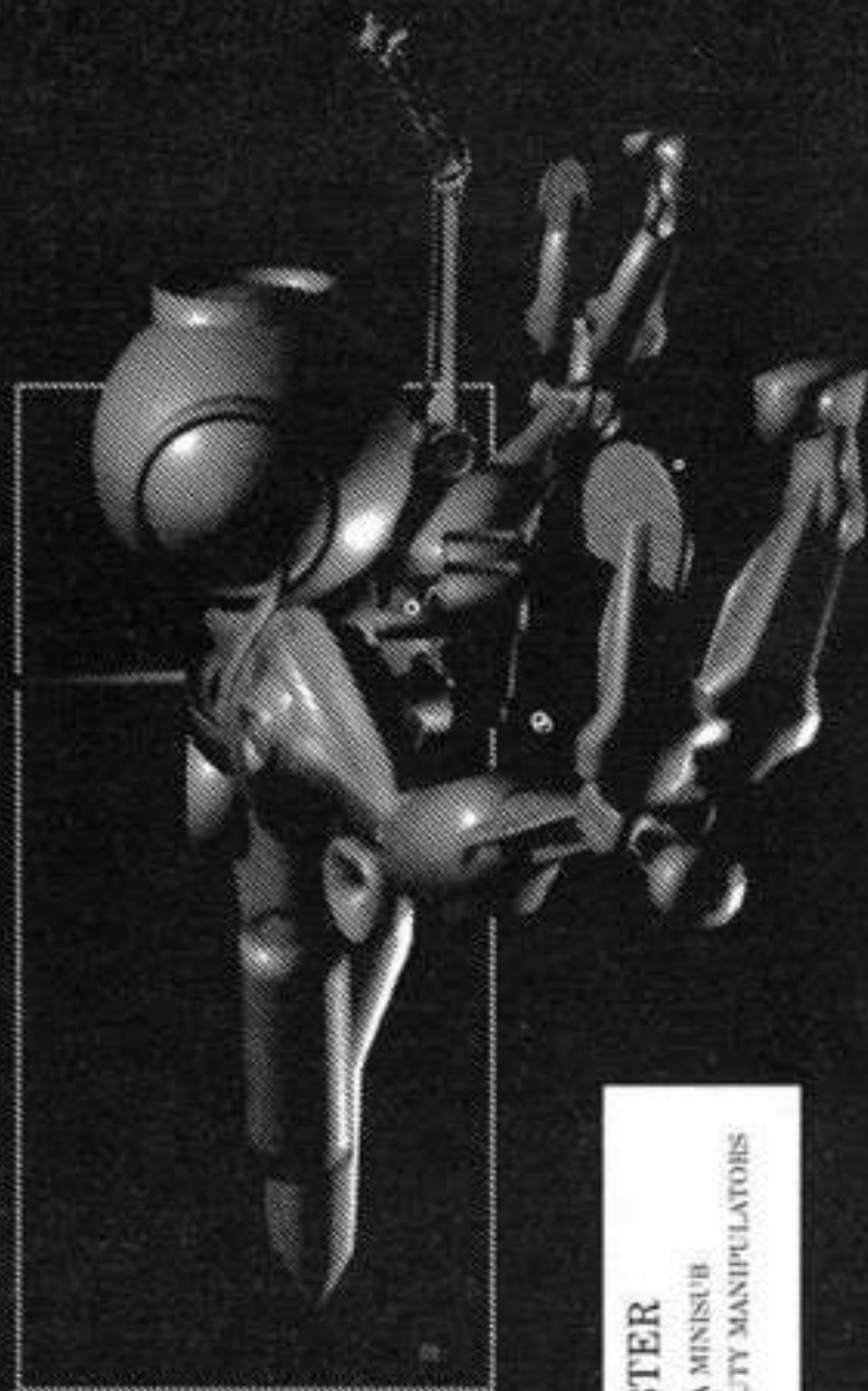




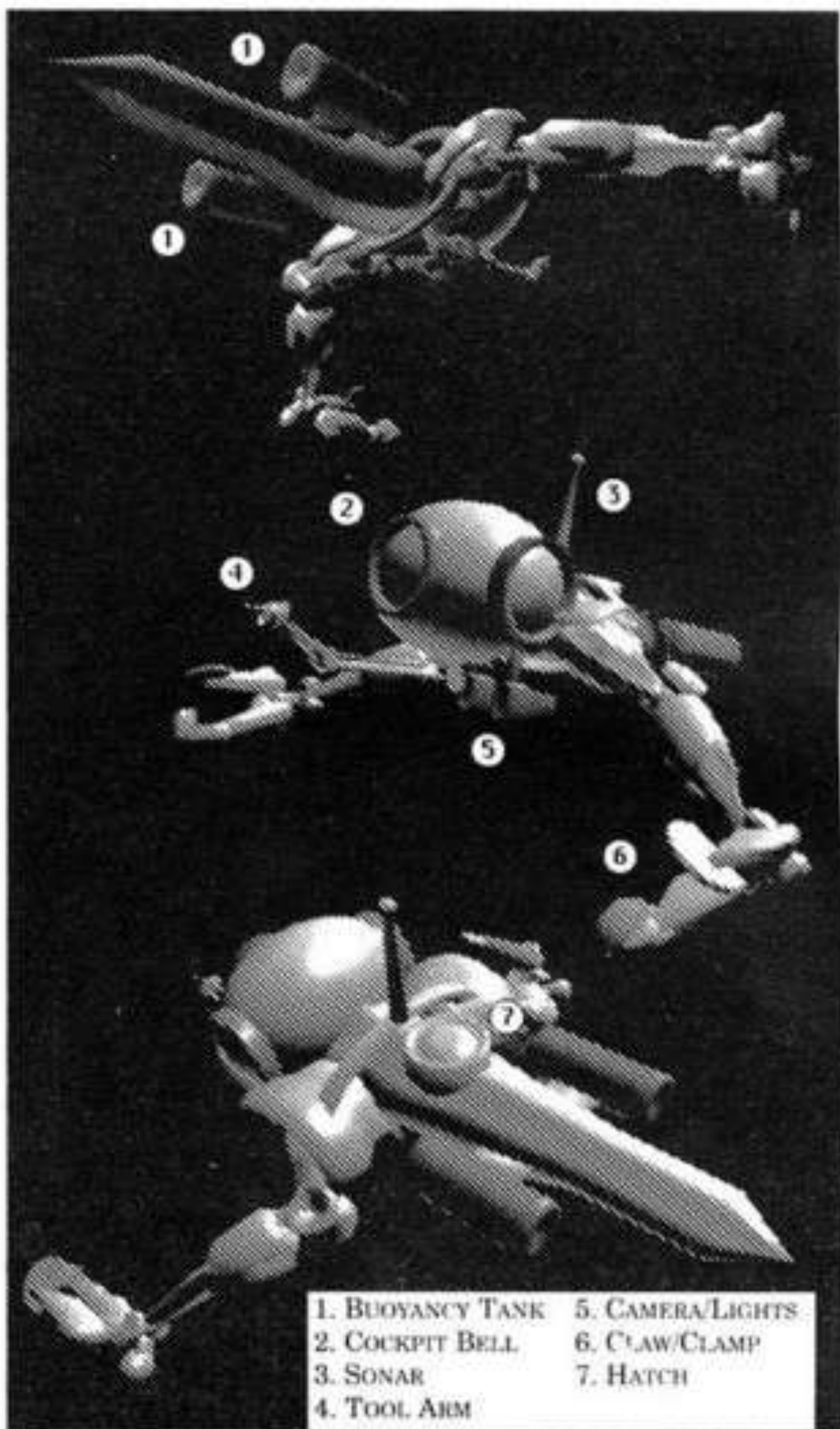
WORLD-SHIP

REPRODUCTIONS OF
AMALTHEAN DOCUMENTS





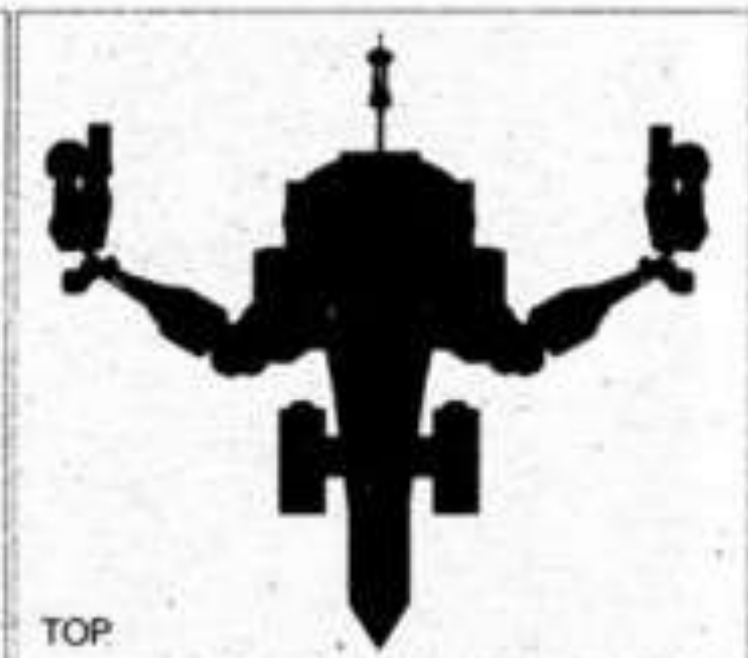
LOBSTER
DEEP-SEA MINISUB
HEAVY-DUTY MANIPULATORS



- | | |
|------------------|------------------|
| 1. BUOYANCY TANK | 5. CAMERA/LIGHTS |
| 2. COCKPIT BELL | 6. CLAW/CLAMP |
| 3. SONAR | 7. HATCH |
| 4. TOOL ARM | |

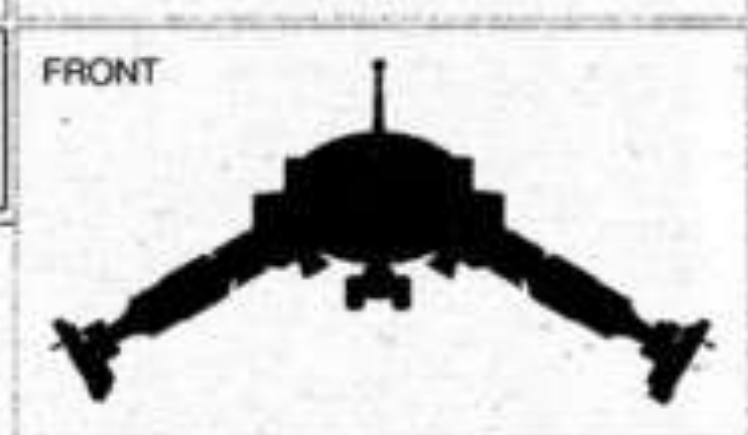


RIGHT

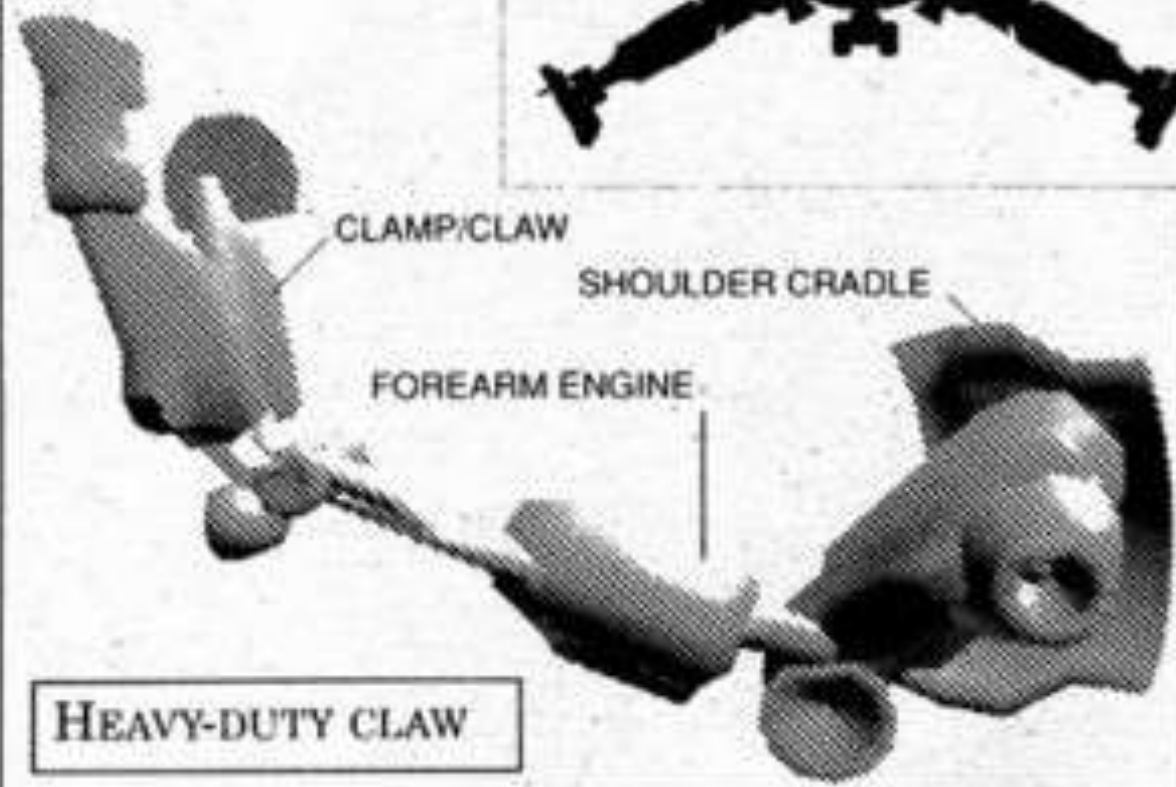


TOP

**LOBSTER
PLAN VIEWS**



FRONT



CLAMP/CLAW

SHOULDER CRADLE

FOREARM ENGINE

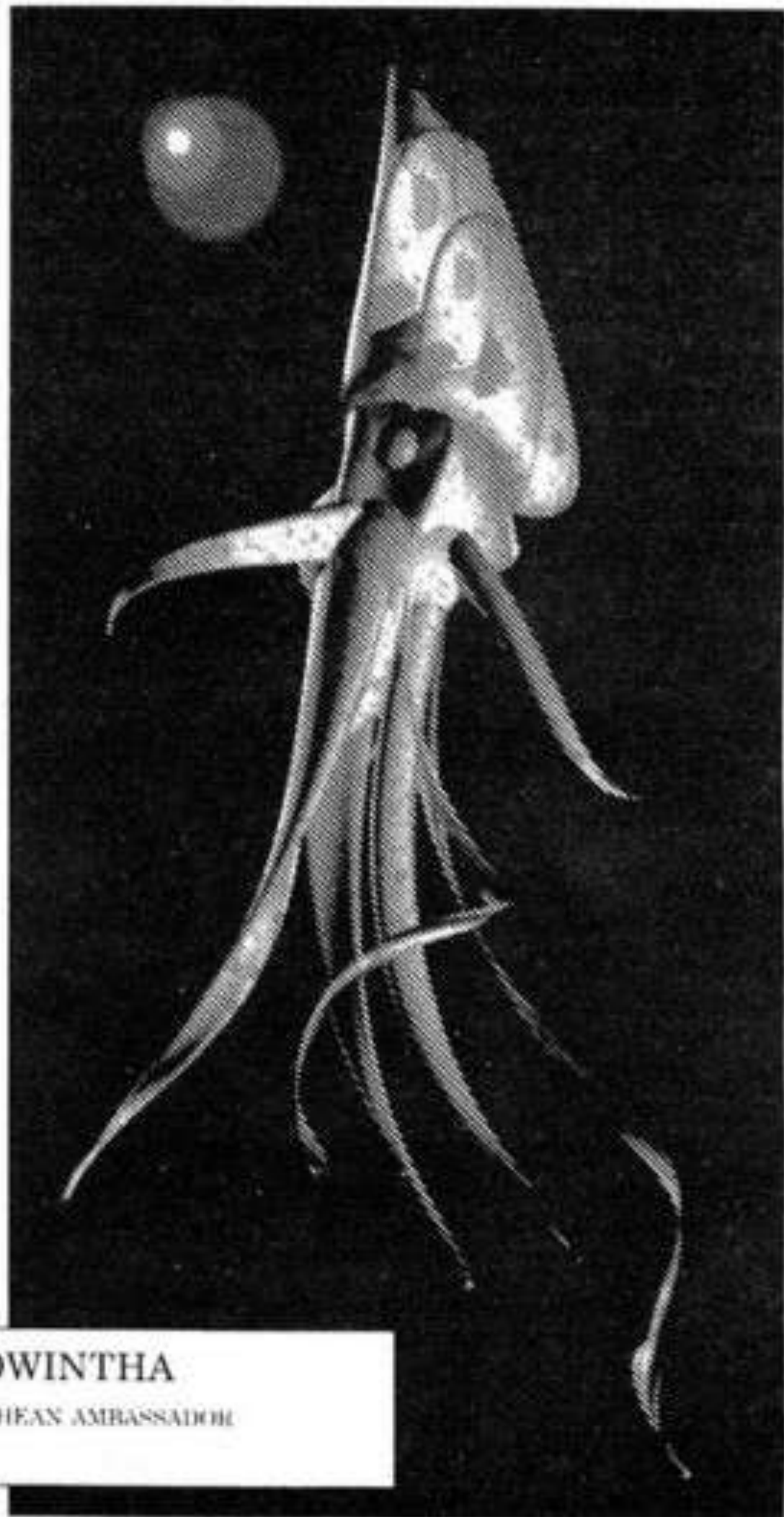
HEAVY-DUTY CLAW



TO COCKPIT GIMBALS

WRIST/TOOL MOUNT

TOOL ARM

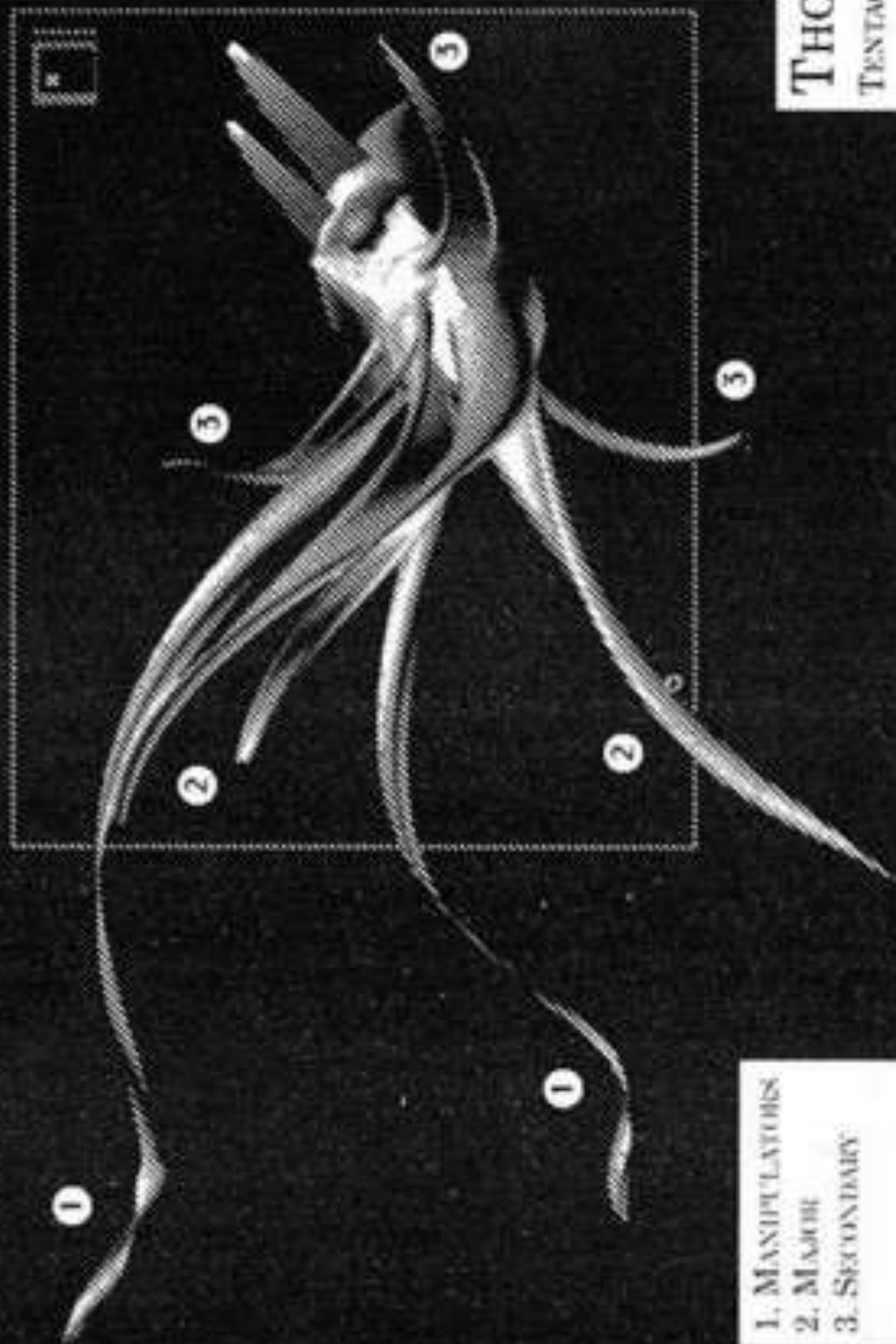


THOWINTHA

AMALTHEAN AMBASSADORE

THOWINTHA

TENTACLES

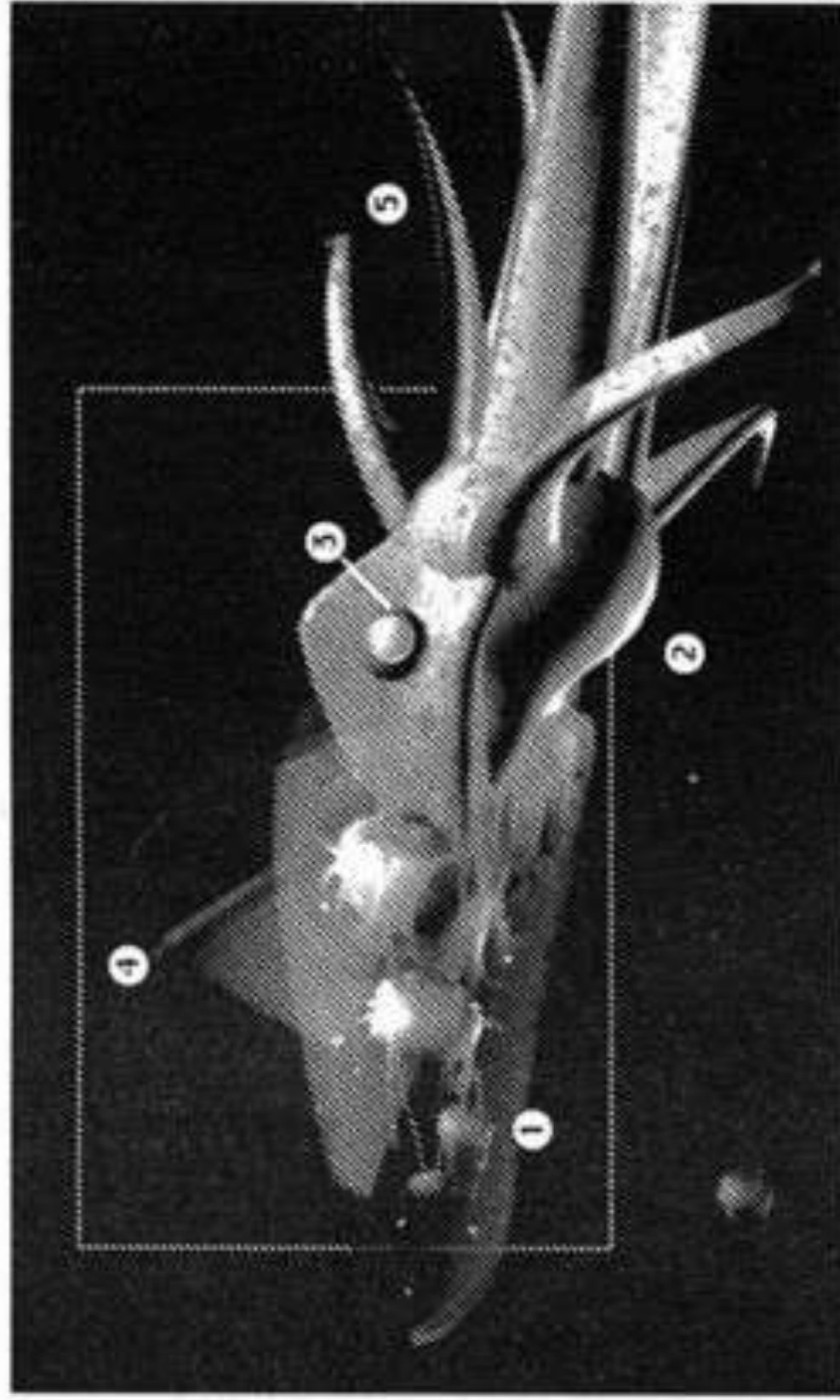


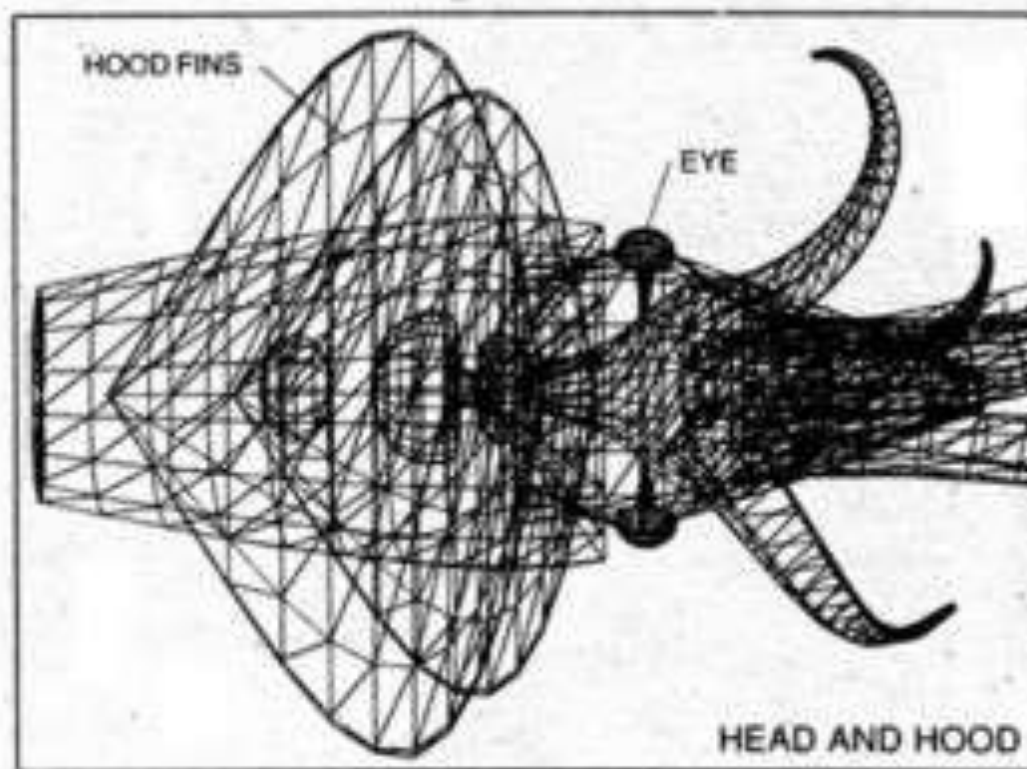
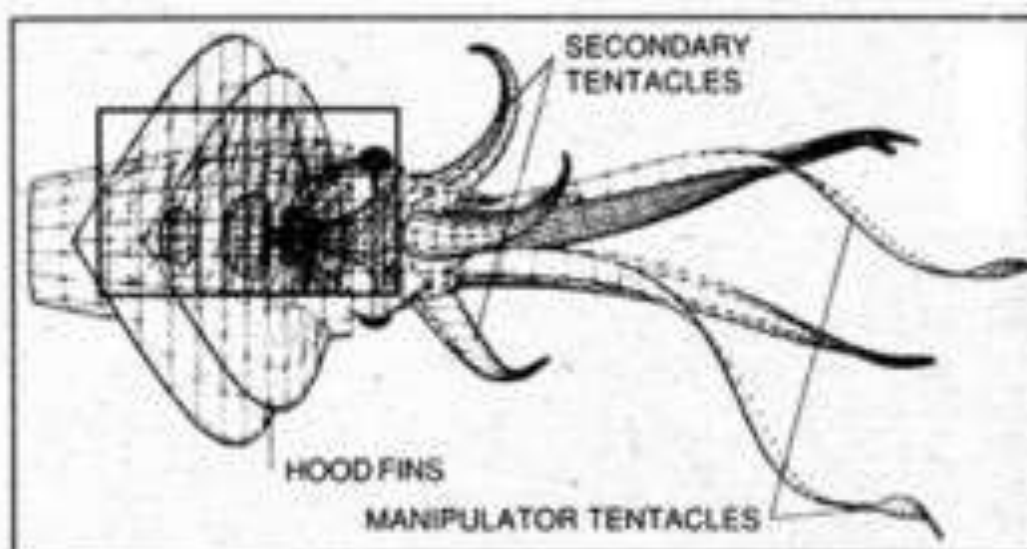
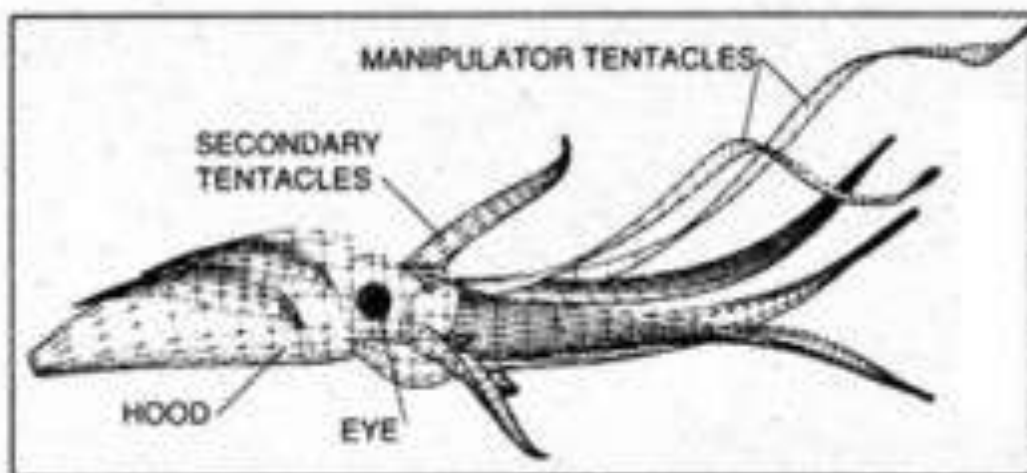
1. MANIPULATORS
2. MAJOR
3. SECONDARY

THOWINTHA

DETAIL OF HOOD AND HEAD

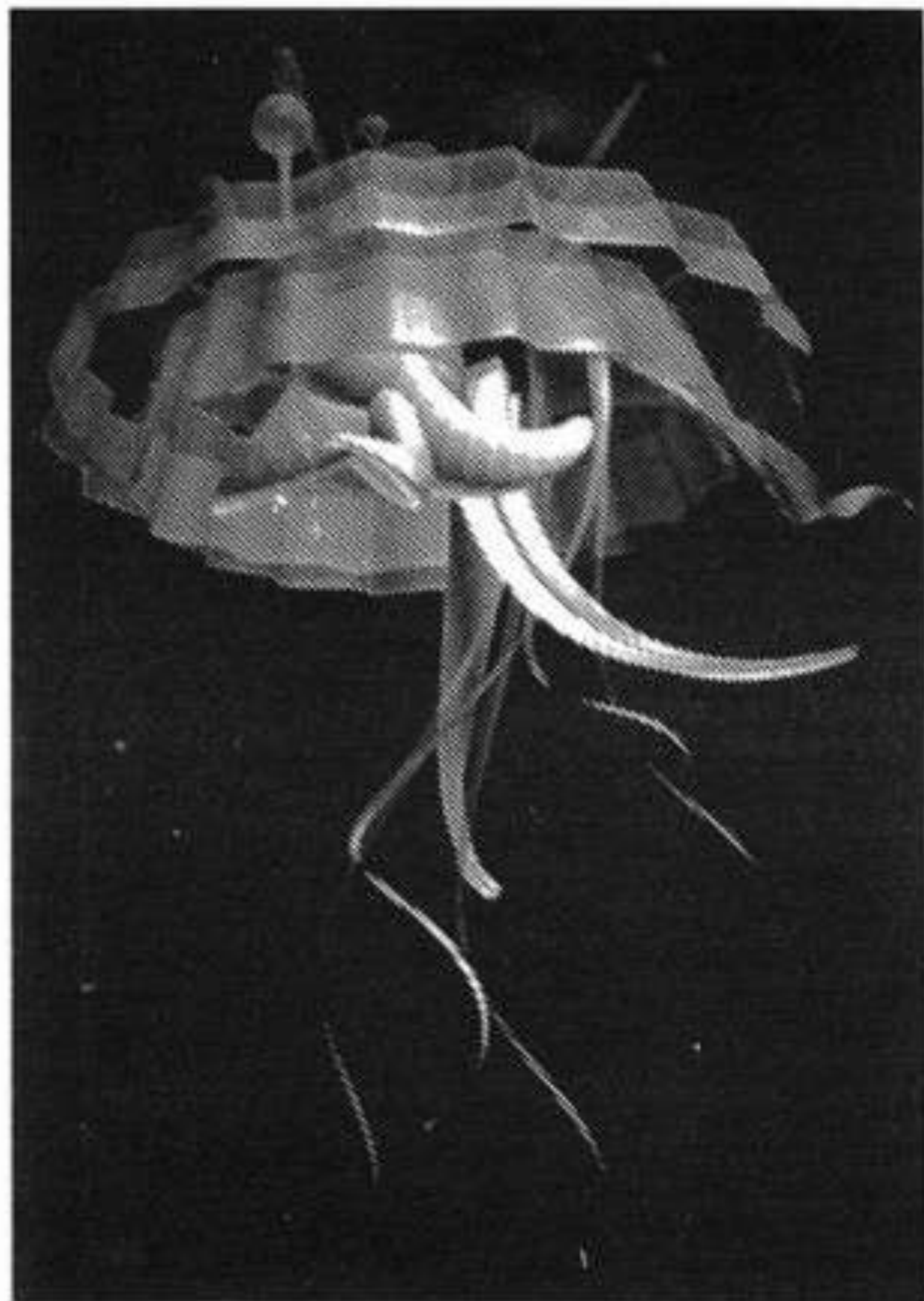
1. HOOD-ORGANS
2. DIGESTIVE POUCH
3. EYE
4. HOOD FINS
5. TENTACLES





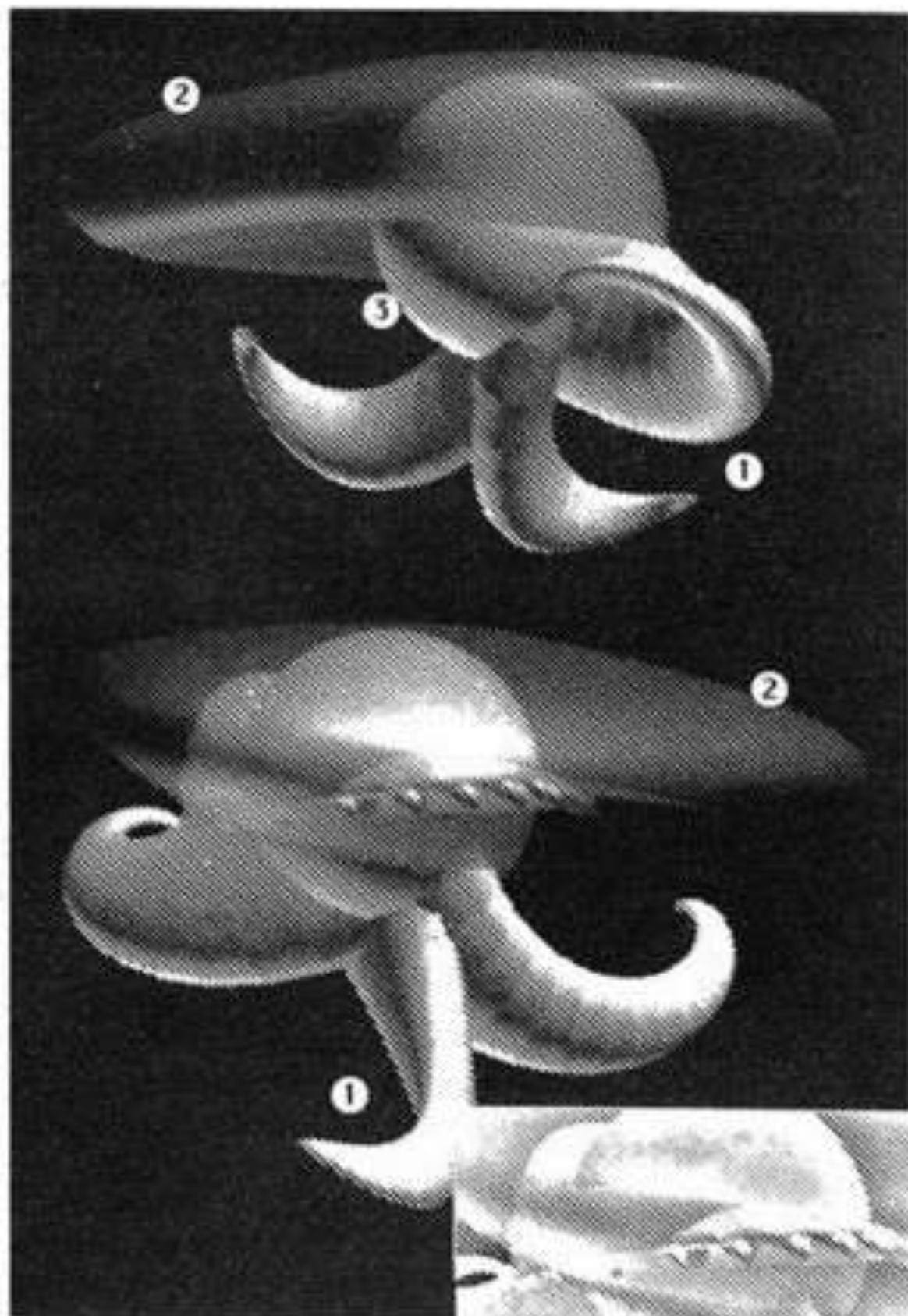
THOWINTHA

HEAD AND HOOD SCHEMATICS



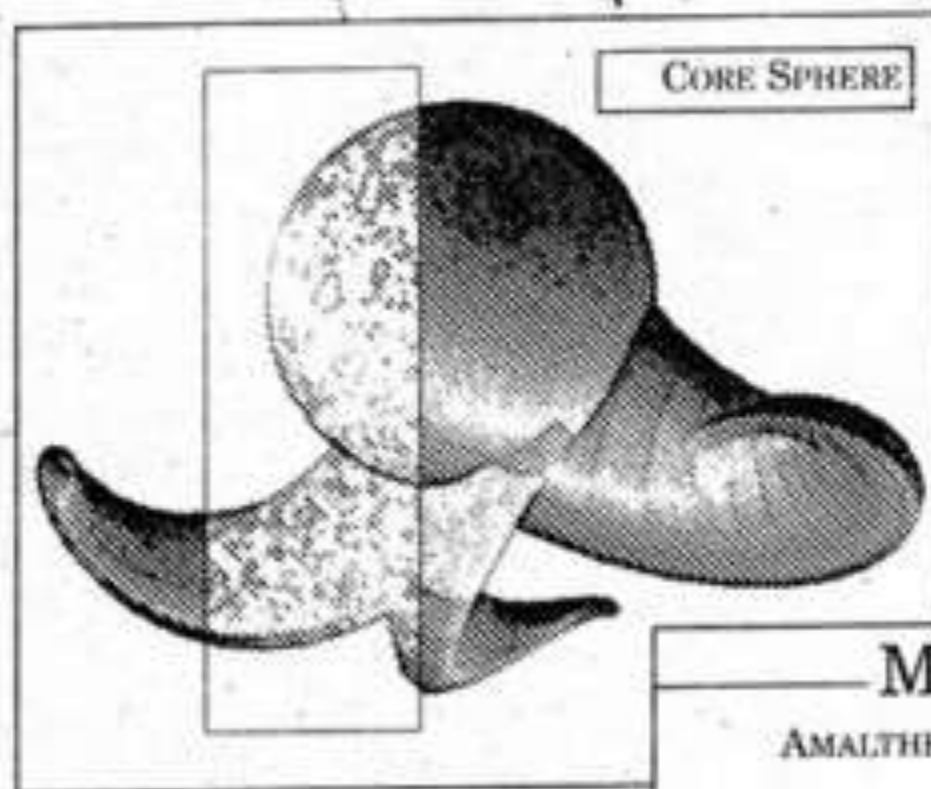
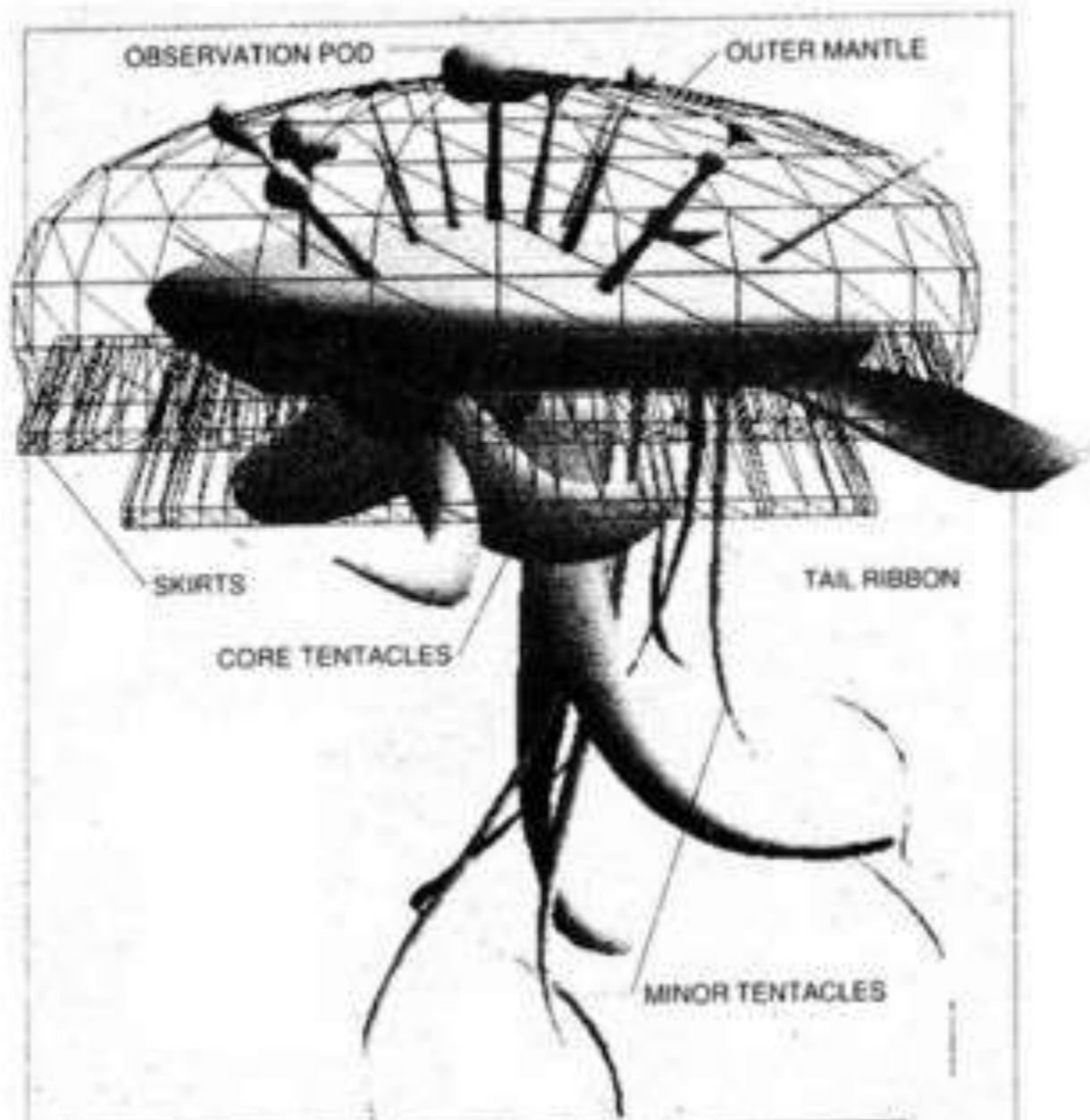
MEDUSA

AMALTHEAN VESSEL



MEDUSA

1. CORE TENTACLES
2. INNER MANTLE
3. CORE SPHERE
4. CORE SPHERE SCANS



CORE SPHERE

MEDUSA
AMALTHEAN VESSEL

